

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME III.

MARS 1835.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835.

LE

POÈME DE MYRZA.

Durant les quatre ou cinq siècles au milieu desquels est jeté le grand événement de la vie du Christ, l'intelligence humaine fut en proie aux douleurs et aux déchiremens de l'enfantement. Les hommes supérieurs de la civilisation, sentant la nécessité d'un renouvellement total dans les idées et dans la conduite des nations, furent éclairés de ces lueurs divines dont Jésus fut le centre et le foyer. Les sectes se formèrent autour de sa courte et sublime apparition, comme des rayons plus ou moins chauds de son astre. Il y eut des caraïtes, des saducéens et des esséniens, des manichéens et des gnostiques, des épicuriens, des stoïciens et des cyniques, des philosophes et des prophètes, des devins et des astrologues, des solitaires et des martyrs; les uns partant du spiritualisme de Jésus, comme Orygène et Manès; les autres essayant d'y aller, sur les pas de Platon et de Pythagore; tous escortant l'Évangile, soit devant, soit derrière, et travaillant par leur dévouement ou leur résistance à consolider son triomphe.

Dans cette confusion de croyances, dans ce conflit de rêves, de travaux fiévreux de la pensée, de divinations maladives et de vertiges sublimes, une nouvelle forme fut donnée à certains esprits, une forme agréable, élastique, qui seule convenait aux esprits éclairés et aux caractères faciles: cette disposition de

l'esprit humain qui domine dans tous les temps de dépravation, et chez toutes les nations très civilisées, nous l'appellerons, pour nous servir d'une expression moderne, *éclectisme*, quoique cette dénomination n'ait pas eu dans tous temps le même sens; nous nous en tenons à celui qu'elle implique aujourd'hui, pour qualifier la situation morale des hommes qui n'appartenaient à aucune religion, au temps dont il est question ici.

Parmi ces éclectiques, on vit des hommes d'un caractère et d'un esprit tout opposés, des hommes graves et des hommes frivoles, des savans et des femmes; car cette doctrine, qui consistait dans l'absence de toute règle, accueillit toute sorte de pédantisme et toute sorte de poésie. Les rhéteurs s'y remplissaient l'estomac d'argumens, et les poètes s'y gonflaient le cerveau de métaphores. L'Inde et la Chaldée, Homère et Moïse, tout était bon à ces esprits avides et curieux de nouveautés, indifférens en face des solutions: heureux caractères qui, Dieu merci, fleurirent toujours ici-bas au milieu de nos lourdes polémiques. Grands diseurs de sentences, sincères admirateurs de la vertu et de la foi, le tout par amour du beau et par estime de la sagesse, vrais épicuriens dans la pratique de la vie, prophètes élégans et joyeux, bardes demi-bibliques et demi-païens, intelligences saisissantes, fines, éclairées, pleines de crédulités poétiques et de scepticisme modeste; en un mot, ce que sont aujourd'hui nos véritables artistes.

Le petit poème qu'on va lire fut récité, en vers hébraïques, sous un portique de Césarée, par une femme nommée Myrza, laquelle était une des prophétesses de ce temps-là, espèce mixte entre la bohémienne et la sibylle, poète en jupons comme il en existe encore, mais d'un caractère hardi et tranché qui s'est perdu dans le monde, aventurière sans patrie, sans famille et sans dieux, grande liseuse de romans et de psaumes, initiée successivement par ses amans et ses confesseurs aux diverses religions qui s'arrachaient lambeau par lambeau l'empire de l'esprit humain. Cette femme était belle, quoique n'appartenant plus à la première jeunesse; elle jouait habilement le luth et la cythare, et, changeant de rhythme, de croyance et de langage selon les pays qu'elle parcourait, elle traversait les querelles philosophiques et religieuses de son siècle, semant partout quelques fleurs de poésie, et laissant sur ses traces un étrange et vague parfum d'amour, de

sainteté et de folie; bonne personne du reste, que les princes faisaient asseoir par curiosité à leur table, et que le peuple écoutait avec admiration sur la place publique. Voici son poème tel que, de traduction en traduction, il a pu arriver jusqu'à nous. Nous osons parfaitement le livrer aux savans, aux poètes et aux chrétiens de ce temps-ci, sachant le bon marché que notre siècle panthéiste fait de toutes choses, et la complaisance que son ennui lui inspire pour toutes sortes de rêves.

I.

En ce temps-là, long-temps avant le commencement des jours que les hommes ont essayé de compter, Dieu appella devant lui quatre Esprits, qui parcouraient d'un vol capricieux les plaines de l'espace : Allez, leur dit-il, prenez-vous par la main, marchez ensemble, et travaillez de concert.

Ils obéirent, et, ne se quittant plus, présidèrent chacun à une des œuvres de Dieu; et un nouvel astre parut dans l'éther : cet astre est la terre que nous habitons aujourd'hui, et ces quatre Esprits sont les élémens qui la composent.

Mais deux de ces Esprits, se sentant plus puissans, firent la guerre aux deux autres.

L'eau et le feu ravagèrent la terre, et l'air fut tantôt infecté des vapeurs humides des marais, et tantôt embrasé des feux d'un soleil dévorant.

Et pendant un nombre de siècles que l'homme ne sait pas, mais qui sont dans l'éternité de Dieu moins qu'une heure dans la vie de l'homme, notre globe bondit dans l'immensité, comme une cavale sauvage, sans guide et sans frein; sa course ne fut réglée que par le caprice des Esprits à qui Dieu l'avait abandonné : tantôt emporté d'un essor fougueux, il s'approcha du soleil jusqu'à s'y brûler; tantôt il s'endormit languissant et morne, loin des rayons vivifians que chaque printemps nous ramène. Il y eut des jours d'une année et des nuits d'un siècle. Le globe n'ayant pas encore arrêté sa forme, les froides régions qu'habitent le Calédonien et le Scandinave furent calcinées par des étés brûlans. Les contrées où la chaleur bronze les hommes, se couvrirent de glaciers incommensurables. L'Esprit du feu

descendit dans le sein de la terre; on eût dit qu'un démon enfonçait ses ongles et ses dents dans les entrailles du globe : des rugissemens sourds s'échappaient des rochers ébranlés, et la terre s'agitait comme une femme dans les convulsions de l'enfantement. Quelquefois le monstre, en se retournant dans le ventre de sa mère, sapait les fondemens d'une montagne, et creusait sous les vallées des voûtes sans appui. La montagne et la vallée disparaissaient ensemble, et des lacs de bitume s'étendaient en bouillonnant sur les débris amoncelés; une fumée âcre et fétide empoisonnait l'atmosphère; les plantes se desséchaient, et l'eau, appelée par le feu, ravageait à son tour le flanc déchiré de sa sœur.

Enfin le feu s'ouvrit un passage à travers le roc et l'argile, et se répandit au dehors comme un fleuve débordé. La mer, brisant ses digues de la veille, fit chaque jour de nouvelles invasions, et chaque jour déserta ses nouveaux rivages comme un lit trop étroit. On voyait, dans l'espace d'une nuit, s'élever des montagnes de fange ou de cendre, que le soleil et le vent façonnaient à leur gré; des ravins se creusaient tels que la vie d'un homme voyageant le jour et la nuit n'eût pas suffi pour en trouver le fond; des météores gigantesques erraient sur les eaux comme des soleils détachés de la voûte céleste, et les vagues de l'océan roulaient sur les sommets que les nuages enveloppent aujourd'hui, bien loin au-dessus de la demeure des hommes.

Dans cette lutte, la terre et l'eau, jalouses l'une de l'autre, se mirent à créer des plantes et des animaux qui, à leur tour, se firent la guerre entre eux; des lianes immenses essayèrent d'arrêter le cours des fleuves, mais les fleuves enfantèrent des polypes monstrueux, qui saisirent les lianes dans leurs bras vivans, et leur étreinte fut telle, que des myriades de races d'animaux s'y arrêtèrent et y périrent; et de tous ces débris se forma le sol que nous foulons aujourd'hui, et sous lequel a disparu l'ancien monde.

Cependant à toutes ces existences d'un jour succédaient d'autres existences; les races se perdaient et se renouvelaient; la matière inépuisable se reproduisait sous mille formes. Du sein des mers sortaient les baleines semblables à des îles, et les léviathans hideux rampaient sur le sable avec des crocodiles de vingt brasses; nul ne sait le nombre et la forme des espèces

tombées en poussière ; l'imagination de l'homme ne saurait les reconstruire ; si elle le pouvait, l'homme mourrait d'épouvante à la seule idée de les voir. L'abeille fut peut-être la sœur de l'éléphant, peut-être une race d'insectes, aujourd'hui perdue, détruisit celle du mammouth, que l'homme appelle le colosse de la création. Dans ces marécages qui couvraient des continens entiers, il dut naître des serpens qui, en se déroulant, faisaient le tour du globe, et les aigles de ces montagnes, infranchissables pour nos gazelles abâtardies, enlevaient dans leurs serres des rhinocéros de cent coudées. En même temps que les dragons ailés arrivaient des nuages de l'orient, les licornes indomptables descendaient de l'occident, et quand une troisième race de monstres, poussée par le vent du sud, avait dévoré les deux autres, elle périssait gorgée de nourriture, et l'odeur de la corruption appelait l'hyène du nord, des vautours plus grands que l'hyène, et des fourmis plus grandes que les vautours ; et sur ces montagnes de cadavres, parmi ces lacs de sang livide, au milieu de ces bêtes immondes, dévorées ou dévorantes, des arbres sans nom élevaient jusqu'aux nues la profusion de leurs rameaux splendides, et des roses plus belles et plus grandes que les filles des hommes ne le furent jamais, exhalaient des parfums dont s'enivraient les esprits de la terre, couverts de robes diaprées, aujourd'hui réduits à la taille du papillon, et aux trois grains d'or de l'étamine de nos fleurs.

Ces volcans, ces déluges, ces cataclysmes, cet ouvrage informe du temps et de la matière, les saintes Écritures l'appellent l'âge du chaos. Or, tandis que les quatre Esprits se livraient la guerre, il arriva qu'ils passèrent près du char de Dieu, et frappés de terreur, ils s'arrêtèrent. Dieu les appela, et leur dit : Qu'avez-vous fait ? Pourquoi ce monde que je vous ai confié marche-t-il comme s'il était ivre ? Avez-vous bu la coupe de l'orgueil ? Prétendez-vous faire les œuvres de l'Éternel ? Un esprit plus puissant que vous va se lever à ma voix ; il vous enchaînera, et vous forcera de vivre en paix.

L'Éternel passa ; et quand les quatre Esprits virent s'effacer dans l'espace le cercle de feu que traçaient les roues de son char, ils reprirent courage, et, se regardant, ils se dirent : Pourquoi ne résisterions-nous pas à l'Éternel ? Ne sommes-nous pas éternels, nous aussi ? Il nous a créés, mais il ne peut nous

détruire, car il nous a dit : Vous n'aurez pas de fin. L'Éternel ne peut reprendre sa parole. Il nous a donné ce monde. Mais c'est nous qui l'avons couvert de plantes et d'animaux. Nous aussi, nous sommes créateurs. Unissons-nous, armons nos volcans de guerre. Que l'océan gronde, que la lave bouillonne, que la foudre sillonne les airs, et vienne l'Éternel pour nous donner des lois !

En parlant ainsi, ils cessèrent de se haïr ; et, abaissant leur vol sur les montagnes les plus élevées de la terre : Nous allons, dirent ils, entasser ces monts les uns sur les autres, et nous atteindrons ainsi à la demeure de Dieu. Nous le renverserons, et nous régnerons sur tous les mondes.

Mais comme ils commençaient leur travail insensé, un ange envoyé par le Seigneur versa sur eux la coupe du mépris, et, saisis de torpeur, ils s'endormirent comme des hommes pris de vin.

Et quand ils se réveillèrent, ils virent sur la mousse un être inconnu, plus beau qu'eux, quoique délicat et frêle. Sa tête n'était pas flamboyante, et son corps n'était pas couvert d'une armure d'écailles de serpent ; le ver à soie semblait avoir filé l'or de sa chevelure, et sa peau était lisse et blanche comme le tissu des lis.

Les Esprits étonnés l'entourèrent pour le contempler, s'émerveillant de sa beauté, et se demandant l'un à l'autre si c'était là un esprit ou un corps. Cependant cette créature dormait paisiblement sur la mousse, et les fleurs se penchaient sur elle comme pour l'admirer ; les oiseaux et les insectes voltigeaient autour d'elle, n'osant becqueter ses lèvres de pourpre, et formant un rideau d'ailes doucement agitées entre son visage et le soleil du matin, qui semblait jaloux aussi de le regarder. Alors l'Esprit des eaux : — Quel est celui-ci ? et qui de nous l'a produit à l'insu des autres ? Si c'est de la terre qu'il est sorti, d'où vient que les vapeurs de mes rives n'en savent rien ? et où est le feu qui l'a fécondé ? Est-ce une plante, pour qu'il soit sans plumes et sans fourrure, et sans écaille ? Et si c'est une plante, d'où vient que je n'ai point arrosé son germe, d'où vient que l'air n'a pas aidé sa tige à s'élever, et son calice à se colorer ? Si c'est une créature, où est son créateur ? Si c'est un esprit, de quel droit vient-il s'établir dans notre empire ? et comment

souffrons-nous qu'il s'y repose? Enchaînons-le, et que la bouche des volcans se referme derrière lui, car il faut qu'il aille au fond de la terre, et qu'il n'en sorte plus.

L'Esprit de la terre répondit: Ceci est un corps, car le sommeil l'engourdit et le gouverne comme les animaux; ce n'est pas une plante, car il respire et semble destiné au mouvement comme l'oiseau ou le quadrupède: cependant il n'a point d'ailes, et ne saurait voler; il n'a pas les défenses du sanglier, ni les ongles du tigre pour combattre, ni même l'écaille de la tortue pour s'abriter. C'est un animal faible que le moindre de nos animaux pourrait empêcher de se reproduire et d'exister. Et puisque aucun de nous ne l'a créé, il faut que ce soit l'Éternel qui, par dérision, l'ait fait éclore, afin de nous surprendre et de nous effrayer; mais il suffira du froid pour lui donner la mort.

— Ne nous en inquiétons point, dirent les autres, il est en notre pouvoir, éveillons-le, et voyons comme il marche, et comme il se nourrit. Puisqu'il n'a ni ailes, ni nageoires, ni arme d'aucune espèce, pour s'ouvrir un chemin et se construire une demeure, il ne saurait vivre dans aucun élément.

Et les quatre Esprits de révolte se mirent à railler et à mépriser l'œuvre du Dieu tout-puissant.

Alors cet être nouveau s'éveilla, et à leur grande surprise, il ne se mit ni à fuir, ni à ramper comme les serpens, ni à marcher comme les quadrupèdes; il se dressa sur ses pieds, et sa tête se trouvant tournée vers le ciel, il éleva son regard, et les Esprits de révolte virent, dans sa prunelle, étinceler un feu divin. Quel est, dirent-ils, celui-ci, qui ne rampe, ni ne vole, et qui a un rayon du soleil dans les yeux? Va-t-il monter vers le ciel comme une fumée? et d'où vient qu'avec un corps si chétif, il est plus beau que le plus beau des anges du ciel?—Alors ils furent saisis de crainte, et l'interrogèrent en tremblant.

Mais cette créature ne les entendit pas; on eût dit que ses yeux ne pouvaient distinguer leur forme, car elle ne leur donna aucun signe d'attention, et ne répondit rien à leurs questions.

Ils se réjouirent donc de nouveau, en disant: Cette bête n'a ni le sens de l'ouïe, ni le sens de la vue; elle ne saurait faire entendre aucun cri, elle est plus stupide que les autres bêtes. Celles-ci ne nous comprennent pas et ne nous voient pas non plus; mais l'instinct les avertit de notre présence, et un tres-

saillement secret s'empare du plus petit oiseau, lorsque le volcan gronde, ou lorsque l'orage s'approche; l'ours et le chien s'enfuient en hurlant, le dauphin s'éloigne des rivages, et le dragon se réfugie sur les arbres les plus élevés des forêts; mais cette bête n'a pas de sens, et les polypes seuls suffiront pour la dévorer.

Alors la créature inconnue éleva la voix, une voix plus douce que celle des oiseaux les plus mélodieux, et elle chanta un cantique d'actions de grâces au Seigneur, dans une langue que les Esprits de révolte ne comprirent pas.

Et leur colère fut grande, car ils se crurent insultés par cette langue mystérieuse, et ces accens d'amour et de ferveur remplirent leur sein de haine et de rage. Ils voulurent saisir leur ennemi; mais l'ennemi, ne daignant pas les voir, se prosterna devant l'Éternel, puis se releva avec un front rempli d'allégresse, et se mit à descendre vers la vallée, sans cesser d'être debout et posant ses pieds sur le bord des abîmes avec autant d'adresse et de tranquillité que l'antilope ou le renard. Comme les pierres et les épines offensaient sa peau, il cueillit des herbes et des feuilles, et se fit une chaussure avec tant de promptitude et d'industrie, que les Esprits de révolte prirent plaisir à le regarder.

Cependant, à mesure que la créature de Dieu marchait, la terre semblait devenir plus riante, et la nature se parait de mille grâces nouvelles. Les plantes exhalaient de plus doux parfums, et la créature, comme saisie d'un amour universel, se courbait, respirait les fleurs, se penchait sur les cailloux transparens, souriait aux oiseaux, aux arbres, au vent du matin. Et le vent caressait mollement sa poitrine; les oiseaux la suivaient avec des chants de joie; les papillons venaient se poser sur les fleurs qu'elle leur présentait; les arbres se courbaient vers elle et lui offraient leurs fruits à l'envi l'un de l'autre. Elle mangeait les fruits, et loin de dévorer avidement comme les bêtes, semblait savourer avec délices les sucs parfumés de l'orange et de la grenade. Une biche, suivie de son faon, vint à elle, et lui offrit son lait qu'elle recueillit dans une conque de nacre, qu'elle porta joyeusement à ses lèvres en caressant la biche; puis elle présenta la coquille au faon, qui but après elle, et qui la suivit, ainsi que sa mère.

Les Esprits suivaient en silence, et ne concevaient rien à ce qu'ils voyaient; enfin ils se réveillèrent de leur stupeur et dirent : C'est assez nous laisser insulter par une œuvre de ténèbres et d'ignorance; ce vain fantôme d'ange a un corps et se repaît comme les bêtes; il doit être, comme elles, sujet à la mort et à la pourriture. Si la biche et son faon, si l'oiseau et l'insecte, si l'arbre et son fruit, si l'herbe et la brise se soumettent à lui, voici venir le léopard et la panthère qui vont le déchirer.

Mais le léopard passa sans toucher à la créature de Dieu, et la panthère, l'ayant regardée un instant avec méfiance, vint offrir son dos souple et doux à la main caressante de son nouveau maître.

— Voici le serpent qui va le couvrir de morsures empoisonnées, dirent les Esprits de haine. Le serpent dormait sur le sable. La créature divine l'appela dans cette langue inconnue qu'elle avait parlée à l'Éternel, et le serpent, déroulant ses anneaux, vint mettre sa tête humiliée sous le pied du maître, qui se détourna sans lui faire ni mal ni injure. L'éléphant s'approchant, les Esprits espérèrent qu'il les débarrasserait de l'étranger ; mais l'éléphant, ayant pris des fruits dans sa main, le suivit, obéissant à sa parole, et cueillant à son tour les fruits et les fleurs sur les branches les plus élevées pour les lui offrir avec sa trompe. Le chameau arriva, et, pliant les genoux, offrit son dos à l'étranger, et le porta dans la vallée. Alors les Esprits, transportés de colère, s'assemblèrent sur une cime élevée; ils réunirent leurs efforts pour créer un monstre qui surpassât en laideur, en force et en cruauté les monstres les plus hideux qu'eût produits la terre. Mais comme le Seigneur, qui jusqu'alors avait habité avec eux, s'était retiré, ils ne purent rien créer d'abord. Enfin, après beaucoup de conjurations adressées aux élémens qu'ils croyaient gouverner, ils firent sortir de terre un dragon redoutable, et le forcèrent avec des menaces de marcher contre la créature de Dieu. Mais celle-ci, le voyant venir, monta sur le cheval, appela l'hippopotame, le taureau, et tous les animaux forts de la terre et de la mer, et les oiseaux forts du ciel, et tous se rangèrent autour d'elle comme une armée. Le cheval bondit d'orgueil sous son maître, et le porta comme un roi à la rencontre de l'ennemi. Alors le dragon épouvanté revint vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur

dit : — Vous voyez ce qui arrive ; toutes les créatures se rangent sous sa loi, celui-ci est le roi de la terre, et l'esprit de Dieu est en lui. — Et le dragon étendant ses ailes, l'esprit de ténèbres qui était en lui s'envola, et sa dépouille restant par terre, l'étranger la ramassa, la regarda, et s'en fit un vêtement pour traverser les régions froides.

Car elle continua sa course vers le nord, et parcourut le monde entier, se construisant partout des chariots avec les arbres des forêts et les métaux de la terre ; mangeant de tous les fruits ; se faisant aimer et servir par toutes les créatures ; traversant les fleuves à la nage, ou sur des nacelles que son adresse improvisait ; s'habituant à tous les climats ; prenant son sommeil à l'ombre des forêts, à l'abri dans les grottes, ou dans des tentes de feuillage qu'elle dressait au coucher du soleil ; sachant tirer le feu d'un caillou ou d'une branche sèche, et partout louant l'Éternel, chantant ses bienfaits, et implorant son appui.

Quand cet être singulier eut fait le tour de la terre et s'y fut installé comme dans son domaine, les Esprits de révolte, enchaînés jusque-là par la curiosité, résolurent de détruire ce qu'ils croyaient être leur ouvrage, et de bouleverser le globe, afin d'anéantir leur ennemi avec lui. — Ouvre une crevasse sous ses pieds, dirent-ils à la terre, et dévore-le dans la gueule béante de tes abîmes. — Mais la terre refusa d'obéir, et répondit : Celui-ci est l'envoyé de Dieu, le roi de la création. Ils dirent aux volcans de l'envelopper d'un lac de feu et de faire pleuvoir sur lui des pierres embrasées ; mais le volcan refusa, et répondit comme la terre. La mer refusa d'inonder, et l'air de laisser passer la foudre. Alors les Esprits virent qu'ils n'avaient plus de pouvoir, et feignant de se soumettre à l'envoyé de Dieu ils s'offrirent au Seigneur pour être les ministres de son favori. Mais Dieu, connaissant leur dessein, répondit : La mer ne sortira plus de ses bornes, la terre ne quittera plus la voie que je lui ai tracée dans l'espace, le soleil ne s'éteindra plus, l'air ne sera plus infecté de miasmes fétides ; vous serez enchaînés à jamais, et vous obéirez en esclaves, non pas à mon envoyé, mais à l'ordre que je vous assigne, et qui est ma parole, la loi éternelle de l'univers. Quant à celui-ci, que vous ne connaissez pas, c'est mon œuvre, et je l'ai faite en souriant pour

vous railler et vous montrer que par vous-mêmes vous ne pouvez rien. Je lui ai donné les besoins des animaux, un corps frêle, sans défense et sans vêtement ; je l'ai mise nue sur la terre. Et vous voyez qu'en un jour elle a eu des chaussures, des vêtemens, des esclaves, de quoi pourvoir à tous ses besoins et régner sur la force, sans posséder la force. Vous n'avez pas compris où était sa puissance, et voyant qu'elle n'avait les avantages naturels d'aucun animal, vous vous êtes demandé comment elle savait gouverner l'instinct de tous les animaux et leur commander. C'est que j'ai mis en elle une étincelle de mon esprit, et qu'elle est à la fois corps et intelligence, matière et lumière. Allez, et que le monde soit son héritage. Elle ne vous commandera pas, car elle pourrait, comme vous, s'enivrer d'orgueil et succomber à son tour. Allez, et sachez le nom du plus beau de mes anges : c'est l'homme.

II.

La terre devint donc l'apanage de l'homme : il n'avait ni ailes d'or, ni auréole de lumière : il ne pouvait contempler les splendeurs du tabernacle de Jéhovah ; mais la part d'intelligence qu'il avait reçue était si grande, qu'il savait toutes les merveilles de l'univers sans les avoir jamais vues, et qu'il aimait Dieu et le servait mieux que les séraphins brûlans qui environnent son trône. Son ame voyait ce que les yeux de son corps ne pouvaient apercevoir. Il devinait par la réflexion les plus profonds mystères de la nature, et sa pensée était plus rapide que l'éclair.

Ce que voyant, les Esprits jaloux se disaient entre eux : Dieu a fait pour celui-ci plus que pour nous tous. Le plus petit insecte, il est vrai, s'élève plus haut que lui dans l'air qu'il respire ; mais le plus puissant des Archanges ne saurait monter aussi hardiment et aussi vite dans l'éther de l'immensité que l'esprit de l'homme par sa volonté.

Et Dieu, se complaisant dans son ouvrage, créa beaucoup d'autres hommes semblables au premier, et en couvrit la face de la terre, en leur disant : La terre est à vous, cultivez-la, et

vivez de ses fruits. Gouvernez les animaux; les espèces ne périront plus, la terre ne sera plus ravagée, les plantes et les animaux se reproduiront toujours, et vous, vous ne mourrez point.

Les hommes vivaient ensemble, et ils étaient heureux; ils ne connaissaient pas le mal, et ils étaient purs, sans avoir la vanité de savoir qu'ils l'étaient, car ils l'étaient tous également, et ils ne s'imaginaient point que la source de leur grandeur fût en eux-mêmes. Ils adoraient le Seigneur, et se servaient de ses dons avec frugalité. Ils respectaient la vie des animaux, et n'employaient leur dépouille à leur usage que lorsque les animaux mouraient selon les lois de la nature. Ils considéraient les bêtes comme des productions choisies de la matière, qui, étant douées de sensibilité et d'une sorte de volonté, avaient des droits sacrés à leur protection. Les bêtes ne s'enfuyaient pas à leur approche, et comme le chien obéit encore aujourd'hui à son maître, et comprend ses ordres, le lion, le castor et tous les autres animaux comprenaient le geste, le regard et l'autorité de l'homme; ils l'aidaient à bâtir des maisons, des temples, à exécuter des migrations sur les continens, à cultiver la terre, à travailler les métaux et à les façonner, non en vile monnaie ou en armes cruelles, mais en instrumens de travail, et en ornemens pour les temples.

Or, tout était commun parmi les hommes, le travail et les fruits de la terre. Ils se regardaient tous comme vivant sous la volonté de Dieu, chargés de veiller à l'équilibre de cette nature dont ils étaient rois; ils s'occupaient sans cesse à réparer les ravages des précédens cataclysmes, à dessécher les marais fétides qui corrompaient l'air, et engendraient trop de reptiles et d'insectes, à ouvrir des canaux pour l'écoulement des lacs et des étangs, à rassembler en troupeaux les animaux trop nombreux sur certains points du globe, et à les conduire vers d'autres régions désertes, à distribuer de même la végétation selon les climats qui lui convenaient, car, avant l'homme, la matière livrée à sa vorace faculté de produire, s'épuisait sans cesse, et, renaissant de ses propres débris, offrait partout des ruines auprès des créations nouvelles. Cet homme, que les Esprits des terribles élémens avaient pris d'abord pour un souffle débile dans le corps d'une bête avortée, devint donc,

sans autre magie et sans autre prestige que sa patience et son industrie, plus puissant que les élémens eux-mêmes. La terre fut bientôt un jardin si beau et si fécond, que les anges du ciel venaient s'y promener, et ne pouvant converser directement avec les hommes, parce que Dieu l'avait défendu, ils chantaient doucement dans les brises et dans les flots, et les hommes les voyaient alors en songe avec les yeux de l'ame.

Mais il arriva que la terre étant pacifiée et embellie, et l'ordre des saisons réglé, le travail devint moins actif. Les hommes eurent plus de temps à donner à la prière et à la méditation: leur nombre n'augmentait pas et ne diminuait pas; il avait été calculé par l'Éternel, pour opérer les grands travaux, qui se terminaient maintenant, et l'esprit humain commençait à souffrir de sa propre force et à désirer quelque chose au-delà de ce qu'il possédait. Les hommes voulaient, pour faire cesser leur inquiétude, que Dieu leur accordât un don, mais ils ne savaient lequel, car ils ne souffraient que parce qu'ils ne manquaient plus de rien.

Leur sommeil devint moins paisible; durant les belles nuits d'été, ils s'asseyaient par groupes sur le hauteurs, et au lieu de contempler avec bonheur, comme autrefois, le cours des astres et la beauté de la voûte céleste, ils soupiraient tristement, et dans leurs cantiques éplorés, ils demandaient à Dieu de faire cesser leur ennui.

Alors il y en eut qui dirent: « Les bêtes souffrent les maladies du corps, et elles meurent; les hommes ne sont pas soumis aux maux de la chair, et ne meurent pas. Bénissons Dieu. Mais l'esprit de l'homme souffre une douleur dont il ne sait pas le remède. Demandons à Dieu qu'il nous ôte la réflexion, et nous laisse seulement l'intelligence nécessaire pour commander aux animaux.

Mais cet avis fut combattu par quelques-uns, qui considéraient la richesse de leur intelligence comme ce qu'ils avaient de plus précieux au monde.

Il y en eut alors d'autres qui s'avisèrent d'un désir plus noble, et dirent: Nous avons comparé le sommeil paisible des bêtes aux aspirations de nos veilles brûlantes, et nous avons découvert les causes de nos ennuis; dépêchons les oiseaux en messagers aux hommes de tous les pays. Et quand la foule, accourue de

toutes parts, se fut réunie autour de ces sages, debout sous le portique des temples, ils parlèrent ainsi :

— Le malheur de l'homme ne vient pas d'une cause accidentelle ; cette cause est son organisation défectueuse et le triste destin qu'il accomplit dans l'univers. C'est un être borné dans ses jouissances, quoique infini dans ses désirs. Il souffre, et ne sait comment se guérir : cela est injuste, car les animaux connaissent la plante qui doit leur rendre l'appétit lorsqu'ils l'ont perdu, et l'ame de l'homme ne peut embrasser le but de ses vagues désirs. Mais ce n'est pas le seul avantage que les bêtes aient sur nous. Elles sont divisées en sexes différens ; c'est pourquoi elles se cherchent, se rapprochent et s'unissent dans une extase qui les élève au dessus d'elles-mêmes, et qui nous est inconnue. Le charme qui les attire est si puissant, qu'il n'est aucune caresse, aucune menace de l'homme, aucun attrait de la gourmandise, aucune injonction de la faim qui les empêche de courir au fond des bois et des vallées à la suite les unes des autres. Le tigre ou le lion enfermé loin de sa compagne se couche en rugissant, et semble renoncer à la vie, car il refuse toute nourriture. Le cheval séparé de la cavale, le taureau de la génisse, au temps de leurs amours, deviennent indociles, et brisent les chariots. Tous devinent l'approche de leur compagne : le loup sent venir la louve du fond des forêts ténébreuses ; le chien hurle et tressaille à l'arrivée de la lice sans la voir ni l'entendre ; l'oiseau sait se frayer une route au travers des plaines immenses de l'air pour aller rejoindre sa compagne, il n'a vu qu'un point noir vers l'horizon, et pourtant il ne se trompe pas ; l'ibis ne court point après la grue, ni le chardonneret après la mésange. Qui donc leur enseigne ces merveilleux instincts qui ne sont pas donnés à l'homme ? C'est l'amour qu'ils ont pour un sexe différent du leur.

Quant à nous, nous ne connaissons pas ces sublimes extases, ces transports de joie et ces caresses enivrantes : nous aimons à converser ensemble, à partager nos repas ; mais cette amitié n'est pas assez puissante pour que la séparation soit désespérée, ni pour que le battement du cœur nous annonce l'approche de l'ami absent. Nous n'avons que des peines légères et des joies tièdes. Dieu seul, Dieu, notre immortel principe, nous ravit d'une joie inaccoutumée ; mais pouvons-nous toujours penser

à lui? Sa grandeur, que nous adorons, nous défend-elle de comparer notre destinée à celle des autres créatures, et de leur envier les biens que nous n'avons pas? —

D'autres hommes se levèrent à leur tour, et dirent: — Les bêtes ont encore un avantage que nous n'avons pas. Elles se reproduisent d'elles-mêmes, elles donnent la vie à des créatures de leur espèce, qui sont leur chair et leur sang. Il y a plusieurs siècles, avant que la terre fût tranquille et féconde, la reproduction nous semblait une tâche pénible, un sceau de misère imprimé à la matière. Nous avions compassion de la jument obligée de porter son fruit dans son flanc durant le cours de deux lunes, de la perdrix forcée de couver patiemment ses œufs et de les féconder par la chaleur de son sein. Nous pensions que l'homme avait assez de cultiver la terre et de protéger les animaux; que Dieu, dans sa sagesse, l'avait dispensé du rude travail de la génération, et lui avait donné l'immortalité, la jeunesse et la santé éternelle, pour marquer sa royauté sur la terre. Mais aujourd'hui nos grands travaux sont accomplis. Les animaux, libres et paisibles sous notre domination, s'aiment avec plus de bonheur encore, et nous voyons en eux des joies et des forces que nous n'avons pas. Nous admirons le soin avec lequel l'hirondelle nourrit sa compagne accroupie sur ses œufs, nous admirons la mère qui décrit de grands cercles dans les cieux pour attraper une pauvre mouche, dont elle se prive afin de l'apporter à ses enfans; car les oiseaux à cette époque sont maigres et malades: mais le gazouillement de leurs oisillons semble les réjouir plus que toutes les graines d'un champ, et plus encore peut-être que les caresses de l'amour. Les plus faibles créatures acquièrent alors une folle audace pour la défense de ce qu'elles ont de plus cher: la brebis défend son agneau contre le loup, et la poule, cachant ses poussins sous son aile, glousse avec colère quand le renard approche; c'est elle qui meurt la première, et l'ennemi est forcé de passer sur son cadavre pour s'emparer de la famille abandonnée.

Tout cela n'est-il pas digne d'admiration? et s'il y a des fatigues et des douleurs attachées à ces devoirs, n'y a-t-il pas des ravissemens et des émotions qui les rachètent? Quand ce ne serait que pour chasser l'ennui que nous éprouvons, ne devrions-nous pas les demander à Dieu? —

Quant ceux-là eurent dit, il y en eut d'autres qui répondirent: — Avez-vous songé à ce que vous proposez? Si l'homme se reproduisait sans cesser d'être immortel, la terre ne pourrait bientôt lui suffire. Voulez-vous accepter la maladie, la viellesse et la mort en échange des biens et des maux dont vous parlez? Lequel de nous peut concevoir l'idée de mourir? N'est-ce pas demander à Dieu qu'il fasse de nous la dernière créature du monde? Lequel de nous voudra renoncer à être ange?

—Nous ne sommes pas des anges, reprirent les premiers. Les anges que nous voyons dans nos rêves ont des ailes pour parcourir l'immensité, et quoiqu'ils se révèlent à nous sous une forme à peu près semblable à la nôtre, cette forme n'est pas saisissable; nous ne pouvons les retenir au matin, lorsqu'ils s'éloignent; nous embrassons le vide; ils nous échappent comme notre ombre au soleil. Ils n'ont de commun avec nous que l'esprit, lequel n'est que la moitié de nous-mêmes. Nous appartenons à la terre où notre corps est à jamais fixé. Si nous sommes condamnés à la misère d'exister corporellement, pouvons-nous sans injustice être privés des avantages accordés aux autres animaux? Pourquoi serions-nous imparfaits et déshérités du bonheur qui leur est échu? —

Ces différens avis excitèrent dans l'esprit des hommes une douloureuse inquiétude. Les uns pensaient qu'en effet la partie physique était incomplète chez eux; les autres répondaient que l'immortalité, l'absence de maladie et de caducité, étaient des compensations suffisantes à cette absence de sexe.

Et, en effet, rien n'était plus suave et plus paisible en ce temps-là que le sort de l'homme. N'éprouvant que des besoins immédiatement satisfaits par la fécondité de la terre et la liberté commune, la faim, la soif et le sommeil étaient pour lui une source de jouissance douce, et jamais de douleur. La privation était inconnue; aucun despotisme social n'imposait les corvées et la fatigue; il n'y avait ni larmes, ni jalousies, ni violences. Rien n'était un sujet de rivalité ou de contestation. L'abondance régnait avec l'amitié et la bienveillance.

Mais cette secrète inquiétude, qui est la cause de toutes les grandeurs et de toutes les misères de l'esprit, tourmentait presque également ceux qui désiraient un changement dans leur sort et ceux qui le redoutaient.

Alors les hommes firent de grandes prières dans les temples, et ils invoquèrent Dieu afin qu'il daignât se manifester.

Mais l'Éternel garda le silence, car il veut que les hommes et les anges soient librement placés entre l'erreur et la vérité. Autrement l'ange et l'homme seraient Dieu.

III.

Mais comme le cœur de l'homme était humble et doux en ce temps-là, la sagesse éternelle fut touchée, car les hommes ne disaient pas : — Il nous faut cela, fais-le ; mais ils disaient : Tu sais ce qui nous convient, sois béni ; — et ils souffraient sans blasphémer.

La Sagesse, la Miséricorde et la Nécessité, les trois essences infinies du Dieu vivant, tinrent conseil dans le sein de l'Éternel, et comme il fallait que l'homme connût l'amour ou la mort, la matière ne pouvant se reproduire indéfiniment, l'Esprit saint dit par la bouche de la sagesse :

« Livrons l'homme aux chances de sa destinée ; que sa vie sur la terre soit éphémère et douloureuse, qu'il connaisse le bien et le mal, et qu'entre les deux il soit libre de choisir. »

Alors le Verbe de miséricorde ajouta : « Que dans la douleur il ait pour remède l'espérance, et dans le bonheur pour loi la charité. »

Jehovah envoya donc ses anges sur la terre en leur disant : « Qu'il soit fait à chaque homme selon son désir. »

Et l'ange étant entré la nuit dans la demeure des hommes, et au nom de l'Éternel ayant interrogé leurs pensées, il n'en trouva qu'un seul qui désirât l'amour, et qui acceptât la mort sans crainte. C'était un de ceux qui n'avaient jamais rien demandé au Seigneur. Il vivait retiré sur une montagne, occupé le soir à contempler les étoiles, et le jour à nourrir les chevrettes et les chamois. C'était une ame forte et un des plus beaux parmi les anges terrestres.

L'ange du sommeil l'appela, et lui dit comme aux autres hommes : Fils de Dieu, demandes-tu la fille de Dieu ? Et cet homme, au lieu de répondre en frissonnant comme les autres :

Que la volonté de Dieu soit faite, s'écria en se soulevant sur sa couche : Où est la fille de Dieu ? — L'ange répondit : Sors de ta demeure, tu la trouveras au bord de la source, elle vient vers toi, elle vient du sein de Dieu.

Alors l'ange disparut, et l'homme s'étant levé plein de surprise, se sentit accablé d'une grande tristesse, car il pensa que c'était un vain songe, et que la fille de Dieu n'était pas au bord de la source.

Cependant il se leva et sortit de sa demeure, et il trouva la fille de Dieu qui marchait vers lui, mais qui, le voyant venir, s'arrêta tremblante au bord de la source.

Et comme la nuit était sombre, et qu'il distinguait à peine une forme vague, il lui dit : Êtes-vous la fille de Dieu ? — Oui, répondit-elle, et je cherche le fils de Dieu.

— Je suis le fils de Dieu, reprit l'homme, vous êtes ma sœur et mon amour. Que venez-vous m'annoncer de la part de Dieu ?

—Rien, répondit la femme, car Dieu ne m'a rien enseigné, et je ne sais pourquoi il m'envoie. Il y a un instant que j'existe; j'ai entendu une voix qui m'a dit : — Fille de Dieu, va sur la terre, et tu trouveras le fils de Dieu qui t'attend. — J'ai reconnu que c'était la voix de l'Éternel, et je suis venue. — L'homme lui dit : — Suis-moi, car tu es le don de Dieu, et tout ce qui m'appartient t'appartient.

Il marcha devant elle, et elle le suivit jusqu'à la porte de sa demeure, qui était faite de bois de cèdre, et recouverte d'écorce de palmier. Il y avait un lit de mousse fraîche; l'homme cueillit les fleurs d'un rosier qui tapissait le seuil, et les effeuillant sur sa couche, il y fit asseoir la femme en lui disant : « L'Éternel soit béni. »

Et allumant une torche de mélèze, il la regarda, et la trouva si belle qu'il pleura, et il ne sut quelle rosée tombait de ses yeux car jusque-là l'homme n'avait jamais pleuré.

Et l'homme connut la femme dans les pleurs et dans la joie.

Quand l'étoile du matin vint à pâlir sur la mer, l'homme s'éveilla; il ne faisait pas encore jour dans sa demeure. Se souvenant de ce qui lui était arrivé, il n'osait point tâter sa couche, car il craignait d'avoir fait un rêve, et il attendit le jour, désirant et redoutant ce qu'il attendait.

Mais la femme, qui s'était éveillée, lui parla, et sa voix fut

plus douce à l'homme que celle de l'alouette qui venait chanter sur sa fenêtre au lever de l'aube.

Mais aussitôt il se mit à verser des pleurs d'amertume et de désolation.

Ce que voyant, elle pleura aussi, et lui dit : — Pourquoi pleures-tu? — C'est, dit l'homme, que je t'ai, et que bientôt je ne t'aurai plus, car il faut que je meure; c'est à ce prix que je t'ai reçue de l'Éternel. Avant de te voir, je ne m'inquiétais pas de mourir; la faiblesse et la peur sont entrées en moi avec l'amour. Car tu vaux mieux que la vie, et pourtant je te perdrai avec elle.

La femme cessa de pleurer, et avec un sourire qui fit passer dans le cœur de l'homme une espérance inconnue, elle lui dit : « Si tu dois mourir, je mourrai aussi, et j'aime mieux un seul jour avec toi que l'éternité sans toi. »

Cette parole de la femme endormit la douleur de l'homme. Il courut chercher des fruits et du lait pour la nourrir, et des fleurs pour la parer. Et dans le jour, quand il se remit au travail, il planta de nouveaux arbres fruitiers, en songeant au surcroît de besoins que la présence d'un nouvel être apportait dans sa retraite, sans songer qu'un arbre serait moins prompt à grandir que lui et la femme à mourir.

Cependant le souci avait pénétré chez lui avec la femme. La pensée de la mort empoisonnait toutes ses joies. Il priait Dieu avec plus de crainte que d'amour ; les moindres bruits de la nuit l'effrayaient, et au lieu d'écouter avec une religieuse admiration les murmures des grandes mers, il tressaillait sur son lit, comme si la voix des élémens eût pleuré à son oreille, comme si les oiseaux de la tempête lui eussent apporté des nouvelles funèbres. La femme était plus courageuse ou plus imprévoyante. Ses faibles membres se fatiguaient vite, et quand son époux trouvait dans le travail une excitation douloureuse, elle s'étendait nonchalante sur les fleurs de la montagne, et s'endormait dans une sainte langueur, en murmurant des paroles de bénédiction pour son époux et pour son Dieu.

Elle ne savait rien des choses de la terre où elle venait d'être jetée ; elle trouvait partout de la joie, et ne s'effrayait de rien. La brièveté de la vie, si terrible pour l'homme, lui semblait un bienfait de la Providence. L'homme la contemplait chaque jour

avec une surprise et une admiration nouvelles. Il la regardait comme supérieure à lui, malgré sa faiblesse, et souvent il lui disait : « Tu n'es pas ma sœur, tu n'es pas ma femme, tu es un ange que Dieu m'a envoyé pour me consoler et qu'il me reprendra peut-être dans quelques jours, car il est impossible que tu meures. Une si belle création ne peut pas être anéantie. Promets-moi que, si tu me vois mourir, tu retourneras aux cieux, pour n'appartenir à personne après moi. »

Et elle promettait en souriant tout ce qu'il voulait, car elle ne savait pas si elle était immortelle ; elle ne s'en inquiétait pas, pourvu que son époux lui répétât sans cesse qu'il l'aimait plus que sa vie.

Or, ils vivaient sur une montagne élevée, loin des lieux habités par les autres hommes ; car l'époux de la femme, tourmenté de crainte, avait transporté sa demeure et ses troupeaux dans le désert, afin de mieux cacher le trésor qui faisait son bonheur et ses angoisses. « Je ne comprends pas, lui disait-il, le sentiment que vous m'avez inspiré pour mes frères. Je les chérissais avant de vous connaître, et malgré mon goût pour la solitude, j'aurais tout partagé volontiers avec eux. Quand je descendais dans la vallée, aux jours de fête, leur vue réjouissait mon ame, et je priais avec plus de ferveur prosterné au milieu d'eux dans le temple. Aujourd'hui leur approche m'est odieuse, et quand je les vois de loin je me cache, de peur qu'ils ne m'abordent et ne cherchent à pénétrer aux lieux où vous êtes. A la seule idée qu'un de mes frères pourrait vous apercevoir, je frissonne comme si l'heure de ma mort était venue. L'autre jour, j'ai vu près d'ici la trace d'un pied humain sur le sable, et j'aurais voulu être un rocher pour attendre au bord du sentier l'audacieux qui pouvait revenir, et l'écraser à son passage. Mais, hélas ! ajoutait-il, les autres hommes sont immortels, et seul je puis craindre la chute d'un rocher. Si je tombais dans un précipice, vous descendriez dans la vallée pour être nourrie et protégée par un autre homme, et vous m'auriez bientôt oublié, car il n'est pas un de ces immortels qui ne fît le sacrifice de son immortalité pour vous posséder. C'est pourquoi, malgré mon amour pour vous, je ne puis m'empêcher de désirer que la mort vous atteigne aussitôt que moi. »

Et la femme lui répondait : « Si tu tombais dans un ravin, je m'y jetterais après toi ; et si Dieu me refusait la mort, je mu-

tilerais mon corps et je détruirerais ma beauté pour ne pas plaire à un autre.

Lorsque la femme mit au monde son premier né, il lui sembla que sa mort était proche, car elle sentait de grandes douleurs; et comme son époux criait avec angoises vers le Seigneur, elle lui dit: Ne pleurez point et réjouissez-vous, car mon corps se brise, et mon ame est heureuse de ce qui m'arrive; je sens que je ne suis pas immortelle, et que je ne resterai pas sans vous sur la terre.

L'époux de la femme fut rencontré dans les montagnes par quelques-uns de ses frères, et ceux-ci virent qu'il était pâle et maigri, et qu'une singulière inquiétude était répandue sur sa figure; ils racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comme jusque-là les fatigues et l'ennui n'avaient point été assez rudes à l'esprit de l'homme, pour que son corps indestructible pût en recevoir une telle altération, chacun s'étonna de ce qu'il entendait de la bouche de ces temoins, comme s'ils eussent annoncé l'apparition d'une nouvelle race dans le monde, ou une perturbation dans l'ordre de la nature.

Plusieurs, entraînés par la curiosité, s'enfoncèrent dans les montagnes, pour chercher leur frère; mais il avait si bien caché sa demeure derrière les lianes des forêts et les pics des rochers, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on la découvrît. Enfin il fut rencontré, et ceux qui le virent, s'écrièrent: Homme, quel mal as-tu fait pour être ainsi vieilli et malade comme les animaux périssables! Il répondit: Je ne ressemble pas à mes frères, mais je n'ai fait aucun mal, et Dieu m'a visité et révélé plusieurs secrets que je vous enseignerai. Il parlait ainsi pour donner le change à leur curiosité, et pendant la nuit il essaya de transporter sa famille dans un lieu encore plus inaccessible. Mais le jour le surprit avant qu'il fût parvenu à sa nouvelle retraite, et il fut rencontré avec sa femme montée sur un âne sauvage, et ses enfans dont le plus jeune était dans ses bras.

A cette vue, les voyageurs se prosternèrent; la femme leur parut si belle, qu'ils la prirent pour un ange; et malgré la résistance de l'époux, ils l'entraînèrent dans la vallée, la firent entrer dans le temple, et lui élevant un autel, ils l'adorèrent. Ce fut la première idolâtrie.

L'époux espérait que le respect les empêcherait de convoiter

cette femme ; mais elle, craignant d'offenser le Seigneur, brisa les liens de fleurs dont on l'avait enlacée, et tomba dans les bras de son époux, en s'écriant: Je ne suis point une divinité, mais une esclave de Dieu, une créature périssable et faible, la femme et la sœur de cet homme. Je lui appartiens, parce que Dieu m'a envoyée vers lui ; si vous essayez de m'en séparer, je me briserai la tête contre cet autel, et vous me verrez mourir, car je suis mortelle, et mon époux l'est aussi.

A ces mots les voyageurs éprouvèrent une émotion inconnue et furent saisis d'un sympathie étrange pour ces deux infortunés ; comme ils étaient bons et justes, ils respectèrent la fidélité de la femme. Ils la comtemplèrent avec admiration, prirent ses enfans dans leurs bras, et ravis de leur beauté délicate et de leurs naïves paroles, ils se mirent à les aimer.

Alors le peuple immortel, tombant à genoux, s'écria : « O Dieu, ôte-nous l'immortalité, et donne à chacun de nous une femme comme celle-ci ; nous aimerons ses enfans, et nous travaillerons pour notre famille, jusqu'à l'heure où tu nous enverras la mort ; nous te bénirons tous les jours, si tu exauces notre vœu. »

La voûte du temple fut enlevée par une main invisible, un escalier ardent, dont chaque marche était une nuance de l'arc en ciel, parut se dérouler du ciel jusqu'à la terre. Du sommet invisible de cet escalier, on vit descendre des formes vagues et lumineuses, qui peu à peu se dessinèrent en se rapprochant ; des chœurs de femmes plus belles que toutes les fleurs de la terre et toutes les étoiles des cieux remplirent le sanctuaire en chantant ; un ange était venu s'abattre sur le dernier degré, et à chaque femme qui le franchissait, il appelait un homme qu'il choisissait selon les desseins de Dieu, et mettait la main de l'époux dans la sienne.

Quelques hommes, cependant, voulurent conserver leur immortalité. Mais l'amour de la femme était si enivrant et si précieux, qu'ils ne purent résister au désir de le goûter, et qu'ils essayèrent de séduire les femmes de leurs frères. Mais ils moururent de mort violente ; Dieu les châtia, afin que le premier crime commis sur la terre n'eût point d'imitateurs.

Pendant long-temps, malgré les souffrances de cette race éphémère, l'âge d'or régna parmi les hommes, et la fidélité fut observée entre les époux.

Mais peu à peu le principe divin et immortel qui avait animé les premiers hommes s'affaiblissant de génération en génération, l'adultère, la haine, la jalousie, la violence, le meurtre et tous les maux de la race présente se répandirent dans l'humanité; Dieu fut obligé de voiler sa face et de rappeler à lui ses anges. La Providence devint de plus en plus mystérieuse et muette, la terre moins féconde, l'homme plus débile, et sa conscience plus voilée et plus incertaine. Les sociétés inventèrent, pour se maintenir, des lois qui hâtèrent leur chûte; la vertu devint difficile et se réfugia dans quelques ames choisies. Mais Dieu infligea pour châtiment éternel à cette race perverse le besoin d'aimer. A mesure que les lois plus absurdes ou plus cruelles multipliaient l'adultère, l'instinct de mutuelle fidélité devenait de jour en jour plus impérieux: aujourd'hui encore il fait le tourment et le regret des cœurs les plus corrompus. Les courtisanes se retirent au désert pour pleurer l'amour qu'elles n'ont plus droit d'attendre de l'homme et le demandent à Dieu. Les libertins se désolent dans la débauche et appellent avec des sanglots furieux une femme chaste et fidèle qu'ils ne peuvent trouver. L'homme a oublié son immortalité; il s'est consolé de ne plus être l'égal des anges, mais il ne se consolera jamais d'avoir perdu l'amour, l'amour qui avait amené la Mort par la main, et si beau qu'il avait obtenu grâce pour la laideur de cette sœur terrible: il ne sera guéri qu'en le retrouvant; car écoutez les Juifs: ils disent que la femme a apporté en dot le péché et la mort, mais ils disent aussi qu'au dernier jour, elle écrasera la tête du serpent, qui est le génie du mal...

Comme Myrza achevait les derniers versets de son poème, des prophètes austères, qui l'avaient entendue, dirent au peuple assemblé autour d'elle: Lapidez cette femme impie, elle insulte à la vraie religion et à toutes les religions en confondant sous la forme allégorique les dogmes et les principes de toutes les genèses. Elle joue sur les cordes de son luth avec les choses les plus saintes, et la poésie qu'elle chante est un poison subtil qui égare les hommes. Ramassez des pierres et lapidez cette femme de mauvaise vie qui ose venir ici prêcher les vertus qu'elle a foulées aux pieds; lapidez-la, car ses lèvres souillées profanent les noms de divinité et de chasteté.

Mais le peuple refusa de lapider Myrza. La vertu, répondit

un vieux prêtre d'Esculape, est comme la science: elle est toujours belle, utile et sainte, quelle que soit la bouche qui l'annonce, et nous tirons des plantes les plus humbles que chaque jour le passant foule sur les chemins, un baume précieux pour les blessures. Laissez partir cette sibylle, elle vient souvent ici, nous la connaissons et nous l'aimons. Ses fictions nous plaisent, à nous vieux adorateurs des puissans dieux de l'Olympe, et les jeunes partisans des religions nouvelles y trouvent un fonds de saine morale et de douce philosophie. Nous l'écoutons en souriant, et nos femmes lui font d'innocens présens de jeunes agneaux et de robes de laine sans tache. Qu'elle parte et qu'elle revienne, nous ne la maudissons point; et si ses voies sont mauvaises, que Minerve les redresse et l'accompagne.

— Mais nous parlons au nom de la vertu, reprirent les prophètes: nous avons fait serment de ne jamais connaître un embrassement féminin.....

— Hier, interrompit une femme, d'autres prophètes nous engageaient, au nom de je ne sais quel nouveau dieu, à nous abandonner à notre appétit; et la veille, d'autres nous disaient d'être esclaves d'un seul maître: les uns fixent la chasteté d'une femme au nombre de sept maris, les autres veulent qu'elle n'en ait point, nous ne savons plus à qui entendre. Mais ce que dit cette Myrza nous plaît, elle nous amuse et ne nous enseigne point. Que ses fautes soient oubliées, et qu'elle soit vêtue d'une robe de pourpre, pour être conduite au temple du Destin qui est le dieu des dieux.

Et comme les disciples des prophètes furieux s'acharnaient à la maudire et ramassaient de la boue et des pierres, le peuple prit parti pour elle, et voulut la porter en triomphe. Mais elle se dégagea, et montant sur le dromadaire qui l'avait amenée, elle dit à ce peuple en le quittant: Laissez-moi partir, et si ces hommes vous disent quelque chose de bon, écoutez-le, et recueillez-le de quelque part qu'il vienne. Pour moi, je vous ai dit ma foi, c'est l'amour. Et voyez que je suis seule, que j'arrive seule, et que je pars seule... Alors Myrza répandit beaucoup de larmes, puis elle ajouta: Comprenez-vous mes pleurs, et savez-vous où je vais?

Et elle s'en alla par la route qui mène au désert de Thébaïde.

George Sand.

(*Extrait de la Revue des Deux Mondes.*)

MESSAGE.

Hier, je reçus le bilet suivant de Rodolphe Labié :

« Je quitte Paris à deux heures du matin; je t'attends à minuit. »

A l'heure indiquée, j'étais chez mon ami. Tous les préparatifs de son départ étaient terminés, les malles attachées, les manteaux déposés dans la calèche; il ne manquait plus que les chevaux de poste, qui étaient commandés pour deux heures du matin.

— Te voilà, me dit Rodolphe, je te remercie de ton exactitude. J'ai un service à te demander, un singulier service, que je ne puis t'expliquer du premier mot. Pour que tu le comprennes, il faut que tu saches d'abord un secret de ma vie que je ne t'ai pas encore confié; puis, lorsque je te l'aurai dit, tu feras ce que je te demanderai : tu le peux, toi seul peut-être le peux de manière à atteindre le but que je me propose. Je pars cette nuit; tu sais que mes devoirs ne me permettent pas de différer mon départ d'une heure; je vais dans un pays où le climat sévit, où, depuis un mois, le choléra est venu en aide aux rigueurs du climat; je puis y mourir; je ne le crains pas, mais je le crois. Tu trouveras chez ton père mes dispositions testamentaires.

Je fis un mouvement, Rodolphe continua.

— Que veux-tu? c'est un pressentiment, c'est une folie sans doute, mais enfin jamais je ne fus si triste de quitter la France. Je t'ai dit que j'avais fait mon testament, il y a un adieu pour chacun de ceux que j'aime; tu comprends que je n'ai pas eu à

diviser beaucoup mon misérable lot de fortune. Mais il y a un adieu que je n'ai pu mettre dans cet acte de dernière volonté, un adieu que je ne puis confier à un messager, que je ne puis confier à une lettre. Ni le messager ni la lettre ne pénétreraient là où je veux les adresser. Toi seul peux y parvenir.

Je parus étonné; Rodolphe continua encore, mais avec un certain embarras :

— Tu ne me comprends pas, et moi-même, je ne sais trop comment me faire comprendre.

Il s'arrêta et parut réfléchir un moment, puis il reprit avec vivacité :

Écoute! lorsque j'étais près de Douchinka, au fond de la Russie, nous lisions ensemble, et passionnément, tout ce que tu écrivais; moi, parce que tu es mon ami, elle, parce que je t'aimais. Maintenant, c'est pour moi qu'il faut que tu écrives. En quelque lieu de l'Europe qu'elle voyage, cela lui parviendra tôt ou tard; et ce message, audacieusement placé à la première page d'une feuille publique, franchira plus aisément le cercle d'espions qui l'entourent, que la lettre la plus indifférente ou le messager le plus adroit. Mais, comme tu comprends qu'aucun nom véritable ne peut être écrit dans cet adieu, il faut que des secrets qui ne se sont passés qu'entre elle et moi viennent l'avertir que c'est à elle que je parle; comme c'est probablement la dernière fois que ma pensée s'adresse à la sienne, il faut qu'elle l'apprenne tout entière, qu'elle sache tout ce qu'elle ignore, enfin tout ce que j'ai souffert. »

Après ce préambule, Rodolphe se recueillit un moment, et commença ainsi l'histoire que je me suis chargé de raconter à tous nos lecteurs, et qui ne s'adresse qu'à un seul.

Tu sais pourquoi et comment je quittai la France, en 1826; tu sais que je m'exilai en Russie, et qu'après quelques mois de séjour à Saint-Pétersbourg, j'entrai comme gouverneur du jeune Yvan, dans la maison du prince C... son père. Tu sais aussi qu'au bout de deux ans l'état de ma santé me força de rentrer en France; qu'après m'y être rétabli, je retournai en Russie, et qu'enfin j'en suis revenu, en 1833, chassé par les indignités que les courtisans de la haine de l'empereur Nicolas contre la révolution de 1830 croient devoir faire subir aux Français qui sont dans leur dépendance. Voilà ce que tu sais de ces six

ans de ma vie, ce que j'en ai dit à tout le monde, ce qui semble suffisant à la foule pour le compte-rendu d'une existence si longue; voici ce qu'il faut que tu en apprennes.

La maison du prince C... était une de celles qui représentaient le plus complétement le fastueux esclavage d'un grand seigneur russe. Le prince C... habitait un palais; dans ce palais, chacun des membres importans de la famille avait son appartement séparé. Celui du prince, celui de la princesse, celui de sa fille Douchinka et de sa gouvernante, celui de mon élève, le mien, et deux ou trois autres destinés aux professeurs qui, sous ma direction, faisaient l'éducation du jeune Yvan, occupaient les deux étages du palais. Le reste de la maison se composait de près de cinq cents esclaves, entassés pêle-mêle dans les combles du palais, pour y dormir la nuit; et distribués le jour dans les écuries, à la cuisine, aux offices, dans les antichambres, à la sellerie, à l'établi du tailleur ou du bottier; car il est de la magnificence d'un seigneur russe de ne se fournir de rien à l'extérieur, si ce n'est pour l'élégance de sa propre personne.

Le prince C... est un Russe. Si tu avais habité six ans ce pays, ce mot serait pour toi une histoire : je vais te l'expliquer. Le prince C.. est un homme qui a toute la sotte vanité de rang que n'ont plus nos vieux gentillâtres; il se croit sincèrement d'une autre matière que les esclaves qui l'entourent; et comme ce n'est point un homme méchant, il les plaint de ne pas être nés gentilshommes, comme il les plaindrait d'être venus au monde aveugles ou bossus. A cette religion pour sa propre noblesse, il faut joindre dans l'ame d'un seigneur russe sa religion pour l'empereur. L'empereur, c'est Dieu. Cela peut expliquer suffisamment le respect d'un grand seigneur russe pour un favori de son maître, ce favori fût-il sorti de la race la plus abjecte. De même vous connaîtriez bien mal le caractère de ce peuple singulier si vous vouliez nier cette adoration de l'empereur, en raison de la catastrophe périodique par laquelle chaque règne s'achève d'ordinaire. On assassine ceux qu'on redoute ou même qu'on respecte; il n'y a que chez les peuples où on méprise les rois qu'on les chasse. C'est l'histoire de toutes les époques sous d'autres formes; il n'y a plus de sacrilége depuis que la foi est éteinte; ce n'est qu'au siècle des martyrs qu'on foulait

aux pieds les hosties saintes, et on ne viole plus les églises depuis qu'elles ne sont plus un asile sacré. Le prince C... était donc un Russe dans toute l'acception du mot, courtisan esclave vis-à-vis de l'empereur, despote insolent envers ceux qui étaient moins que lui; et propriétaire de bonne foi d'une foule d'hommes qu'il ne maltraitait point, comme je te l'ai dit, parce qu'il n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes, de battre ses chiens ni ses chevaux : hommes et bêtes profitaient de sa douceur.

Cet homme *possédait* aussi deux anges dans sa famille; je dis possédait, car une femme, en Russie, n'est pas de beaucoup distincte des meubles meublans qui ornent un palais. C'est encore un trait remarquable dans le caractère de ce peuple, plein de contrastes, soumis à la loi chrétienne, qui lui a fait de la femme une compagne, et encore imbu des souvenirs de son origine orientale, dont les mœurs la lui donnaient pour esclave.

Aussi serait-ce une chose merveilleuse à étudier et à écrire que l'histoire du cœur d'une femme russe. Leur vie se passe le plus souvent dans le fond de leur appartement, où la chaleur du poêle les fait croître et se développer aussi vite que les filles de l'Inde sous les feux de leur soleil; mais où elles grandissent faibles, pâles, étiolées comme les fleurs de nos serres chaudes. Dans l'Orient, cette retraite continue des femmes est accompagnée de la nonchalance du corps et de la pensée. Se peindre les sourcils et les ongles, se peigner les cheveux, se parfumer le corps, s'endormir dans le bain ou fumer sur des coussins, voilà toute la vie et toute l'ambition des femmes de l'Orient. Mais dans l'esclavage métis de la femme russe, dans la prison où la tiennent l'étiquette, le mépris de son mari, la nullité de sa position sociale, dans cette prison tout pénètre excepté le bonheur. Nos livres, nos arts, notre pensée hardie, tout cela encombre le boudoir parfumé où languit une femme russe. Nos livres dédiés aux femmes, signés par des femmes, ces livres où les passions d'un sexe sont élevées à la hauteur des passions de l'autre, toute cette discussion palpitante des droits de la vie, toutes ces idées qui émeuvent notre société si libre, si indépendante de préjugés, toutes ces idées sont le passe-temps perpétuel de la captivité morale d'une femme russe. Si elles paraissent dangereuses parmi nous, pour peu qu'elles devancent

les idées reçues sur les droits des femmes, calcule quelle perturbation elles doivent apporter dans la pensée de celles à qui ces avantages semblent un rêve irréalisable, et qui pourtant le savent réalisé à quelques centaines de lieues de la terre où elles habitent : qui le savent réalisé, non point comme se l'imaginerait la supertitieuse ignorance des femmes mahométanes, si on leur faisait goûter ce fruit de l'arbre de la science, réalisé par une race infidèle, maudite, méprisée et séparée de la race du vrai Dieu par la langue et la foi; mais réalisé pour les femmes russes, chez des peuples dont elles parlent la langue, dont la religion sort du même principe que la leur; peuples illustres par leur histoire, et à qui elles sont forcées de demander le peu de civilisation qui leur est permise, le luxe des arts, l'élégance de la vie, les recherches de la parure, les occupations de l'esprit. Et maintenant vois toutes ces idées tomber dans une vie inoccupée, qui ne trouve de distractions ni dans ses droits, ni dans ses devoirs, ni dans ses plaisirs; qui, pour peupler sa solitude, les accueille, s'en abreuve, en devient ivre, et tu comprendras le cœur d'une femme russe, tous ses désirs effrénés que la captivité égare, car ils n'ont pas la liberté pour mesure; toutes ses haînes contre ses maîtres bouillant sourdement dans son ame : tu comprendras que chez elle un geste, un mot, un regard, peuvent déterminer une explosion terrible. La princesse C... et sa fille étaient deux de ces femmes, avec la seule différence entre elles d'un cœur brisé qui se résigne, et d'une ame jeune qui voudrait s'envoler. La princesse C... avait trente-quatre ans, en 1830, sa fille Douchinka en avait quatorze.

Quant au jeune Yvan, c'était un naïf enfant dont j'aurais fait un homme et dont j'ai bien peur qu'on ne refasse un Russe. De même que j'avais hérité auprès de lui de tous les droits de son père, de même une gouvernante allemande, Mme Stroff, avait hérité de la surveillance de la princesse sur la conduite et les études de sa fille. Il faut te le répéter encore, il semble dans ce pays que ce soit un parti pris d'enlever aux femmes tout ce qui pourrait les intéresser ou les occuper.

Lorsque j'arrivai dans cette famille, Douchinka était une enfant, mais une enfant singulière, soucieuse et pétulante, tantôt bondissant par les salons comme un jeune chat; évaporant

en cris et en gestes désordonnés la jeunesse qui la travaillait déjà; tantôt rêveuse dans un coin, méditant des heures entières dans le silence, puis terminant ses méditations par un déluge de larmes dont elle ne pouvait rendre compte ni à elle-même ni aux autres, et finissant par s'endormir la tête sur les genoux de sa mère, calme et paisible comme un enfant. Alors sa mère la regardait et pleurait à son tour; elle la comprenait, elle savait que bientôt les jeux bruyans et la fatigue physique de ces jeux; que les larmes sans raison et la lassitude de ces larmes ne suffiraient plus à emporter cette surabondance de vie. J'avais été témoin de ces scènes, mais l'état de dépendance où j'étais ne m'avait pas permis de m'en apercevoir visiblement; d'ailleurs cela m'arrivait rarement. D'après l'étiquette du palais, je ne pouvais voir la princesse qu'après une espèce de demande d'audience, et bien que je susse que cette forme n'avait rien de particulier et par conséquent rien d'injurieux pour moi, je ne pouvais me résoudre à m'y soumettre. Mes visites à la princesse ne furent même assez fréquentes que parce qu'elle-même me faisait demander pour s'informer des progrès de son fils.

La première fois que je vis Douchinka courant dans le vaste boudoir de sa mère, dérangeant tout, ouvrant les meubles, les refermant brusquement; prendre dans les écrins les bijoux de sa mère, s'en charger avec une joie turbulente, puis se figurant qu'elle était au bal, danser avec une vivacité étrange une mazourka dont elle chantait l'air; puis au moment où elle paraissait le plus animée par la danse et le chant, s'arrêter soudain, et soudain éclater en larmes et en sanglots qui se terminèrent par un sommeil doux et paisible sur les genoux de sa mère, la première fois que je vis cela, dis-je, je le trouvai fort ridicule et je haussai les épaules en voyant l'anxiété de la princesse. Cette turbulence et cette tristesse d'enfant gâté me parurent mériter au moins une réprimande.

Plus tard, lorsque quelques conversations avec la princesse m'eurent fait reconnaître en elle un esprit supérieur, des vues nettes et approfondies sur les conditions du bonheur humain, je m'étonnai de l'aveuglement ou de la faiblesse qui l'empêchait de corriger les extravagances de sa fille. Toutefois je n'en dis rien.

Dans ce monde russe où tout est contrat, où, plus qu'en aucun autre pays, plus qu'en Angleterre, plus qu'en Hollande,

l'argent est considéré comme l'équivalent de tout, dans ce monde, j'avais appris depuis long-temps que ce serait niaiserie et peut. être maladresse que de donner aux gens qui me payaient autre chose que ce qu'ils m'avaient acheté. Ils m'avaient confié leur fils, je leur devais compte de l'éducation de leur fils, et probablement on m'eût trouvé bien osé de faire une observation ou de donner un conseil sur la conduite de leur fille, l'eussé-je vue faire une mauvaise action. Il est même probable que la gouvernante allemande se serait plainte de moi si je me l'étais permis, et m'eût fait prier par le prince de rester dans mes attributions.

Et à propos de cela, il est bon de vous dire que ce rigorisme de fonctions est poussé si loin depuis le prince jusqu'au dernier esclave, que si vous demandez au valet chargé des confitures de vous donner un verre d'eau, il vous renverra au valet des verres d'eau; et si le valet des verres d'eau est malade et que l'intendant ait oublié d'en désigner un autre pour ce service, il faudra vous passer de boire toute la journée.

Donc, en présence de ces habitudes, je m'étais abstenu de la moindre réflexion sur les caprices bizarres de la jeune Douchinka; mais enfin un jour ils furent si violens, si emportés, si bizarrement coupés de rires et de larmes que ma physionomie et mon air de stupéfaction parlèrent malgré moi. Je ne pus m'empêcher de regarder la princesse pendant que sa fille brisait avec fureur quelques porcelaines qui lui étaient arrivées de France. La princesse me regarda de même, et sourit tristement à mon regard en levant les yeux au ciel. Pendant ce temps Douchinka s'était mise à son piano, et après y avoir capricieusement préludé, elle avait fini par chanter un air italien, d'abord doucement, puis avec plus d'accent, et enfin avec un éclat et une passion qui semblaient vouloir jeter en dehors tout ce qui bouillait dans sa poitrine et semblait près de la faire éclater. Sa mère l'écoutait douloureusement, et lorsque tout cela se termina par les larmes et l'affaissement ordinaires et par le tranquille sommeil qui les suivait, je vis la princesse pleurer et je l'entendis murmurer doucement ces deux mots:

— Elle aussi!

Ces paroles de la princesse étaient une confidence; c'était presque l'histoire de sa vie passée qui se trouvait enfermée dans ce mot. Je me pris à la considérer. En me rappelant tout ce

qu'il y avait de noble et d'élevé dans son cœur, en voyant tout ce qu'il y avait de souffrance résignée sur son beau visage, je me pris aussi à plaindre sa fille, et jugeai que ce que j'avais nommé une extravagance était une douleur. Ce fut le premier pas que je fis vers ces deux femmes. Ce fut à partir de ce jour que je pensai sur leur existence, la voyant écrite pour ainsi dire tout entière en deux chapitres : pouvant commencer celle de la mère par celle de la fille, et finir celle de la fille par celle de la mère. Une fois l'esprit tourné de ce côté, j'étudiai à fond cette vie dont la surface était si brillante, et j'y trouvai, non pas l'ennui, non pas le dégoût, j'y trouvai le désespoir. J'y trouvai cette passion qui prouve un véritable malheur, j'y trouvai l'envie, et pour que tu me comprennes, il faut te dire que par ce mot je n'entends pas ce désir vague et dédaigneux qui affecte de regretter un état obscur, du haut de sa haute position : ce n'était pas l'expression exagérée d'un moment de dépit qui fait de la sentimentalité sur des biens dont au fond il ne voudrait pas; c'était l'envie haineuse et méprisante; l'envie qui déteste et dénigre avec emportement ceux qui tiennent la place où elle voudrait être. Tu ne peux t'imaginer quel fut mon étonnement, un jour qu'elle me dit presque avec colère : — Oh! je connais vos sottes bourgeoises mijaurées avec leurs passions de petits plaisirs, leurs rivalités d'amours et de couturières; leur ennui pour les choses graves, leur haine pour les hommes dont les luttes politiques détournent les regards du monde de leurs petits combats de coquetterie; je sais leurs regrets pour la fameuse prétendue galanterie des vieilles cours; les misérables se plaignent, elles qui ont des lois qui les reconnaissent comme mères, comme épouses, comme filles; des mœurs qui les admettent au partage de presque toutes les gloires, tandis qu'il y a ici des malheureuses qui achèteraient de dix ans de leur vie une année de cette existence qu'elles m'éprisent! Comprenez-vous qu'en face de ce délire stupide, on éprouve facilement des mouvemens de rage et de mépris contre de pareils êtres; cependant le bonheur est pour eux; et pour d'autres, qui adoreraient à genoux ces bienfaits de la civilisation, il n'y a que mépris, insulte et désespoir. C'est affreux à penser, épouvantable à subir.

Cette violente sortie m'étonna. D'abord, elle mentait aux sentimens habituellement doux et bienveillans de la princesse; elle

mentait encore à l'expression retenue et digne de ses opinions, et elle portait surtout un caractère d'envie profondément senti.

Cette nouvelle confidence me fut une explication de la faveur très marquée dont je jouissais auprès de la princesse. Excuse-moi si je t'explique mot à mot chaque sentiment de ce pays ; en vérité. je te le répète, c'est tout une nouvelle région à explorer où tu t'égarerais en marchant, d'après nos idées. Écoute-moi : le besoin de faire respecter ma dignité personnelle, dans l'état de dépendance où je me trouvais, m'avait inspiré de l'établir non-seulement sur l'estime qui suit toute bonne conduite, mais encore sur ma qualité de français. Ce mot qui vous paraît fort ridicule en France était d'une grande autorité à St-Pétersbourg, et lorsque je disais à tous ces princes, à tous ces généraux qu'un mot de l'empereur Nicolas peut envoyer mourir en Sibérie, lorsque je leur disais que j'aimais mieux être le plus misérable des citoyens français, qui ne peut être jugé que par ses pairs, arrêté que sur l'ordre d'un magistrat qui tôt ou tard doit compte de la liberté d'un homme à son pays, je ne faisais pas une de ces phrases banales qui traînent dans la polémique des journaux, je disais une de ces vérités fâcheuses à ceux qui les entendent, vérité qui perçait la croûte d'esclavage qui recouvre toutes ces ames de Russes et y pénétrait vivement. La princesse me savait gré d'estimer si haut ce qu'elle-même considérait comme le premier bien de la vie.

On a beaucoup écrit que le malheur rapproche les distances, mais ce n'est sans doute que quand on espère, dans la confiance mutuelle de deux ames souffrantes, rencontrer une consolation ; car, dès le moment que je crus avoir deviné la princesse, du jour où mon respect prit cette teinte d'intérêt qui pouvait ressembler à de la pitié, dès ce jour elle devint plus réservée avec moi ; mes visites furent moins souvent appelées, et toutes les fois que les crises de Douchinka menaçaient de la prendre, on la cachait ou on m'éloignait. Ce fut à mon tour de subir ce travail de réflexion si puissant dans la solitude, et qui fait germer si vigoureusement les pensées qu'on y soumet.

Peut-être ai-je dû à cette préoccupation constante du peu que je savais de la princesse, de la connaître mieux que si je l'avais vue tous les jours, sans m'occuper ensuite de ce que j'avais vu. Je pourrais comparer cela à l'étude patiente qu'on

fait d'un seul livre, et où l'on apprend davantage que dans la lecture passagère de plusieurs.

Tout cela se passait au milieu de la vie la plus uniforme, et peut-être chacun de nous ne croyait s'intéresser qu'à sa propre pensée, lorsqu'un événement bien frêle en apparence nous apprit que nous entrions, l'un pour l'autre, dans cet intérêt.

Mon élève, comme la plupart des enfans de son pays et de son rang, avait pensé trouver dans son gouverneur un complaisant qui achèterait le maintien de sa position par l'abandon de ses devoirs. Un jour, pour une faute assez légère dans le fond, mais où se trouvait un mépris complet de l'autorité qu'on m'avait donnée sur lui, je le punis assez rigoureusement : je lui défendis de paraître pendant huit jours à la table de son père. Yvan tenta la révolte jusqu'au bout, et, au mépris de mes ordres, il descendit à l'heure du dîner. J'attendis que toute la famille fût arrivée ; l'enfant se méprenant sur mon intention, s'imagina que je n'oserais le chasser devant son père ; mais lorsque la princesse et sa fille furent près de s'asseoir, j'ordonnai à l'un des esclaves présens d'ôter le couvert d'Yvan. Son père en fut surpris, et l'esclave n'obéit point.

— D'où vient, dit le prince, que mon fils ne dîne point avec nous ?

— Parce que je le lui ai défendu.

— Quelle faute si grande a-t-il donc commise pour une si grande punition ?

— Monsieur, lui répondis-je, je n'ai point à discuter avec vous la grandeur de la faute et de la punition ; Yvan m'a désobéi, cela suffit.

— Désobéi à monsieur, dit l'enfant avec un ricanement, c'est donc un bien grand crime ?

— En effet, dit le prince, avec cette complaisance vaniteuse qu'il croyait devoir éprouver pour l'enfant qui portait son nom, une désobéissance mérite-t-elle...

Je l'arrêtai à ce mot, pour empêcher la sottise d'être complète, et je lui dis sèchement :

— Votre fils m'obéira sans réplique et sans recours à votre autorité, ou demain vous lui donnerez un autre gouverneur.

— Nous quitter ! s'écria la princesse avec une vive expression ; non, monsieur, non ; demeurez, je vous en prie, je vous le

demande en grâce. Ne voyez-vous pas que cet enfant a besoin de vous?

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix si tremblante que j'en fus étonné moi-même; la princesse se remit tout aussitôt, et dit à son fils :

— Sortez! monsieur, et ne reparaissez que lorsque votre gouverneur vous l'aura permis.

Le prince était abasourdi; mais son humeur perçait à travers son étonnement, et peut-être allait-elle éclater lorsque la princesse, avec cette rapide intelligence et cette délicatesse de cœur qui est le plus sûr symptôme de tout intérêt caché, voulant m'en épargner toute expression désagréable, s'approcha vivement de son mari et lui parla à voix basse. Il est inutile de te dire les excellentes et banales raisons qu'elle employa sans doute pour prouver à son mari qu'il devait, le premier, respecter mon autorité, pour qu'elle fût de quelque poids vis-à-vis de son fils. Je supposai bien que ce devait être le texte de leur conversation; mais tout ce qu'elle pouvait dire sur ce sujet m'importait peu; je ne pensais qu'à la vivacité de l'intervention de la princesse, qu'à ce cri d'étonnement et presque de désespoir qui lui était échappé à la menace de mon départ. Je ramenais dans ma pensée l'intonation de sa voix, bien plus que les mots dont elle s'était servie, et je me sentais agité d'un sentiment inquiet, heureux et craintif à la fois.

Elle avait persuadé son mari, car il s'approcha de moi et me remercia aussi agréablement qu'il le put; la princesse ne me dit pas un mot, comme si les expressions banales de la reconnaissance forcée du prince renfermaient suffisamment tout ce qu'elle eût pu me dire; c'était un bulletin de victoire apporté par le vaincu.

Après cette scène, enfermé seul dans mon appartement, je me demandai si l'intérêt de l'éducation de son fils n'avait pas prêté seul à la princesse l'émotion qui m'avait frappé; je finis par me le persuader. Je trouvai ridicule et présomptueuse toute autre supposition à ce sujet, et aujourd'hui je puis dire que ma modestie me compromit plus en cette circonstance que n'eût pu faire la plus impertinente vanité. Véritablement, si, lorsque je me présentai chez la princesse pour la remercier de son intervention bienveillante, je m'étais mis pour quelque chose dans l'intérêt

qu'elle m'avait témoigné, il n'est pas douteux qu'avertie à temps que je l'avais comprise, elle n'eût hautainement déjoué mes soupçons à son égard, et ne se fût enfermée dans une réserve qui m'eût toujours laissé à ma place.

En général, soit qu'on fasse de l'amour une passion ou un amusement, c'est un malheur ou une faute que de comprendre trop vite les femmes. La peur d'en avoir trop dit les fait reculer quand elles le peuvent encore. Au contraire, tant qu'elles peuvent avancer en s'imaginant qu'elles ne sont pas découvertes, elles marchent avec confiance, et, à leur insu, elles arrivent à un point où il est aisé alors de les saisir sans qu'elles puissent échapper. C'est ce qui m'arriva, et lorsque je lui dis avec une humilité qui n'était point jouée :

— Vous avez dit, madame, que votre fils avait besoin de moi, je le croirai si vous le pensez, et je tâcherai de justifier votre confiance dans mes faibles talens.

Elle parut étonnée de la froideur de ce remerciement, et me dit avec quelque imprudence, si j'avais voulu la comprendre :
— Vous ne pensez qu'à mon fils, vous !

Le même soupçon qui m'avait agité me traversa la tête comme un éclair ; mais il disparut aussitôt, et je répondis directement à ma pensée, et probablement de travers à la sienne :

— Je crois du devoir d'un honnête homme de ne point se distraire des soins qui lui sont imposés.

— Qu'entendez-vous par-là ? me répondit-elle en m'interrogeant de toute la force de son regard, de quelle distraction parlez-vous ?

— J'entends, lui dis-je, madame, que je n'imiterai point l'exemple de mes collègues, qui passent dans les salons et dans les plaisirs du monde le temps qu'ils devraient consacrer à l'éducation de leurs élèves.

Tout le feu de la physionomie de la princesse tomba à cette réponse, et elle répliqua d'une voix presque sombre :

— Vous avez raison, monsieur.

Puis d'un geste faible elle me fit un signe d'adieu, et se retira dans son boudoir. La portière n'en était pas refermée sur elle, que j'entendis la princesse tomber sur un siége et éclater en sanglots ; je ne pus me refuser à la lumière que m'apporta cette dernière circonstance, et, plus embarrassé qu'heureux de la découverte que je venais de faire, je me retirai chez moi.

— Elle m'aime! fut le premier mot que je me dis dans ma solitude; peut-être! fut le second, et le doute me reprit.

Ce fut un long plaidoyer pour et contre cette passion; et enfin, fatigué de ne pouvoir ou de n'oser la résoudre à mon avantage, je m'interrogeai sur moi-même.

Je n'aimais pas la princesse, mais je l'estimais à plus d'un titre. A la bien considérer, elle était encore d'une beauté rare. Tout le luxe de sa vie, de sa parure, de son habitation même, rehaussait cette beauté d'un charme indicible. Frêle, blanche, toujours enveloppée des soyeuses vapeurs de la gaze et de la mousseline, languissamment couchée sur les épais carreaux de ses somptueux appartemens, c'était en réalité une de ces suaves créations du burin anglais que j'avais tant aimées; j'ajouterai à cela que cette femme était douée d'une délicatesse toute romanesque. N'oublie pas qu'elle était princesse, qu'aucun nom à la cour de Russie n'égalait l'éclat et l'ancienneté du sien; que sa faveur était immense, et que parmi tous les seigneurs russes et étrangers qui se pressaient dans ses salons, à peine donnait-elle le nom d'ami à deux ou trois des plus nobles et des plus distingués, et tu concevras que la pensée d'aimer cette femme, toujours inséparable de celle d'être aimé, occupa puissamment ma vanité: peut-être n'eût-ce pas été assez; mais à toutes ces réflexions s'en mêlèrent d'autres plus séduisantes encore. Elle était malheureuse. Pauvre ame étrangère emprisonnée sous un ciel et parmi des cœurs de glace, qu'il serait noble et doux de mettre à ses pieds l'hommage d'un amour dévoué! Je la pris en pitié. Et puis je me rappelai des bruits sourds, une histoire, à moitié racontée à mon oreille, d'un gouverneur amoureux de la mère de son élève, et disparu à jamais. Les uns contaient qu'il avait été assassiné dans quelque château éloigné du boyard qu'il avait outragé; d'autres disaient qu'il périssait en Sibérie: je ne sais plus quoi; mais enfin il avait disparu. Ce souvenir me montra qu'il y avait danger à aimer cette femme, non pas un de ces dangers vulgaires, qui, en France, mènent un amant sur le terrain du duel, et réduisent la grande passion de l'amour à n'exposer un homme qu'aux mêmes chances qu'il peut courir le lendemain, si un fat le heurte dans la rue, ou si un brutal lui dispute la place dans un spectacle. C'étaient des dangers de mort romanesque, cachée, sans défense, des piéges où pouvait

se trouver un esclave avec un poignard, une fête avec un poison; c'était véritablement un amour dont la vie était le premier en jeu. A voir la chose sous cet aspect, je me serais cru un lâche de ne pas aimer cette femme, et je l'aimai.

Aujourd'hui que j'ai appris que mon cœur n'était entré pour rien dans cette funeste passion, je puis aisément t'en décomposer les causes; mais alors je m'aveuglai, car je ressentis tous les tumultes, toutes les craintes, toutes les espérances d'un amour véritable.

Faire l'amour de parti pris doit être probablement une chose fort gauche, et il est assuré qu'à moins d'avoir affaire à la naïveté d'une très jeune fille, ou au besoin d'aimer d'un cœur sevré de passion, c'est un rôle qu'on ne jouerait pas long-temps sans être reconnu. Dans cette position, j'avais pour moi, vis-à-vis de la princesse, sa prévention, si ce n'est son amour; cependant je me trouvai fort embarrassé, la première fois que je la revis, pour la ramener au point d'où je l'avais laissé échapper. Je me rappelle que j'épiais comme un sot tous les mots qu'elle me disait, espérant y trouver un double sens, auquel je comptais répondre très adroitement. Mais l'occasion me manqua; il n'y eut pas une réticence, pas un oubli, pas même une distraction dont je puisse tirer avantage. Lorsque je me retirai après cette entrevue, j'étais dépité; ce début fut un nouvel aiguillon à mon amour. Une autre réflexion me poussa plus vivement encore; je supposai contre moi une résolution de vertu et de résistance qui s'appuyait à Dieu. Cette idée éperonna tout ce que j'avais d'incrédule et de véritablement athée dans l'ame, car j'avais découvert que la princesse était dévote, et je mis Dieu de la partie.

Je vis souvent la princesse, et, malgré tous mes efforts, elle égarait toujours notre conversation sur des questions de métaphysique, où j'étais forcé de la suivre. Ma gaucherie était au comble; l'œil fixé sur la route assez directe par où je croyais que tout amour doit passer, je ne voyais pas le détour par où la princesse revenait au sien. Cela dura long-temps; nous marchions tous deux sans nous rencontrer, mais nous devions nécessairement nous voir à quelques pas du but.

Je t'ai dit que je n'ai pas été amoureux de la princesse, et véritablement je ne sais si ce fut de l'amour que j'éprouvai pour elle; mais à l'époque dont je te parle, elle était devenue

pour moi une nécessité du cœur et un rêve des sens. Tout me charmait en elle ; son esprit s'était dévoilé à moi grand et fort ; j'avais vu à nu son cœur passionné ; et mes yeux la cherchaient elle-même sous les guimpes et dans les demi-jours où elle s'enfermait. Je la désirais ardemment.

Un jour arriva que j'étais près d'elle assez tard dans la nuit ; notre conversation avait roulé sur le malheur de l'exil : chacun de nous l'avait déploré selon son ame et sa position, et je me rappelle que je lui disais :

— De toutes les peines de la vie, ce n'est pas celle qui sans doute frappe les coups les plus violens, mais c'est la plus incessante et la plus douloureuse. C'est la percussion légère mais continue, avec laquelle les bourreaux de l'inquisition finissent par tuer un homme ; ce sont les mœurs nouvelles, où l'on se heurte sans cesse, comme dans un labyrinthe obscur ; c'est une ville où l'on s'égare, et dans laquelle souvent on n'a pas même un asile pour se reposer ; ce sont les mille choses dont on vivait et qu'on ne retrouve plus à sa portée ; ce sont d'autres devoirs, d'autres plaisirs, toute une vie à apprendre ; ce sont mille pas hasardés, et sur lesquels il faut revenir ; c'est la peur de tout, même de son bonheur, et, s'il faut tout vous dire, c'est son amour, sa vie, dont on ne sait que faire ; car, dans certains cas, il y a à l'amour et à la vie du cœur des obstacles si redoutables, qu'on peut craindre de s'y briser et qu'on n'oserait jamais tenter de les franchir.

Je ne sais si elle me comprit ; mais elle jeta sur moi un regard mêlé d'un sourire presque dédaigneux ; puis elle me dit :

— N'est-ce que cela, monsieur ? Une nouvelle vie à apprendre, des obstacles à franchir ! C'est une bien misérable douleur ; c'est l'exil du corps dont vous parlez.

Je la regardai, fort étonné ; elle continua avec passion :

— Vous ne savez pas ce que c'est que l'exil de l'ame, et pour vous parler votre langage, c'est la douleur incessante d'une substance animée et brûlante, et qui se heurte, à toutes les heures de sa vie, à des cœurs durs et glacés ; c'est, comme vous diriez, un étranger dans une ville qu'il ne connaît pas, et qui sait qu'il n'y a point d'asile pour lui, et qui se couche au coin de la borne, sous le vent et sous la pluie, avec le seul espoir que la nuit le cachera à la pitié railleuse des passans. Oh ! vous ne me comprenez pas !

Elle s'arrêta et reprit:

— Vous parlez de cœur et d'amour; mais vous pouvez aimer, vous, monsieur.

— Il faudrait l'oser, madame, m'écriai-je vivement.

Elle ne m'entendit pas, car déjà elle n'écoutait plus que sa propre pensée.

— Et quel risque courez-vous, reprit-elle, de ne pas être aimé, ou de rencontrer des obstacles de position ou de vertu qui vous empêchent d'arriver? Mais ils existent partout. Mais ce qu'il n'y a qu'ici, ajouta-t-elle en s'exaltant, c'est une vie garrottée, dès la naissance, à un devoir de fer; c'est un oiseau pris au nid et pour toujours attaché par le pied à une branche d'où il voit la campagne et l'espace.

Elle s'arrêta, observa comment je l'écoutais, en éprouva une vive impatience, et reprit avec une humeur manifeste:

— Vous ne me comprenez pas encore; faut-il donc tout appeler par son nom? Hé bien! supposons qu'il y ait parmi toutes ces femmes que vous voyez ici, une femme à qui ne suffisent pas les plaisirs étiquetés de sa vie, une femme pour qui il fût insupportable de toujours parler faux et de ne croire jamais; supposez une femme qui eût besoin d'un ami; supposez qu'elle aimât, supposez que ce fût moi; regardez autour de nous, et dites-moi ce que je deviendrais.

Jamais on ne fut plus buse que je ne le fus. Que veux-tu? Je n'aimais pas cette femme, je ne la comprenais pas; elle marchait de son côté et moi du mien. J'eus la grossièreté de lui répondre, en la regardant avec des yeux ardens:

— Oh! madame, quelle que soit la surveillance qui vous entoure, l'apparat qui donne un témoin à chaque heure de notre vie, il est des momens qu'on peut dérober à la vigilance la plus active, des momens rapides, mais enivrans.

L'air stupéfait dont elle me regarda arrêta le reste de ma phrase sur mes lèvres. La princesse devint pâle. Si j'avais osé la toucher, je l'aurais trouvée glacée. Il y eut un moment de silence entre nous, et elle me répondit:

— Il y a beaucoup de femmes à la cour de Russie qui ont des amans; c'est chose presque aussi facile qu'en France: des valets trompés ou gagnés, des escaliers dérobés, des rendez-vous secrets, il y en a partout, et même à l'heure où nous sommes,

notre entretien pourrait bien avoir l'air d'un rendez-vous pareil. Je vous remercie de me l'avoir fait apercevoir. Adieu, monsieur.

Je te l'ai dit, je ne l'aimais pas, je ne la comprenais pas. Je me retirai confondu, bien plus, humilié. J'avais beau tourmenter mon cerveau pour m'expliquer cette femme, je ne pouvais y parvenir ; c'était comme dans *la Gageure imprévue*:je scrutais les moindres détails de ma position, comme le marquis fait de sa serrure, et j'oubliais la clef, j'oubliais ce que la princesse m'avait, pour ainsi dire, nommé.

Mes visites cessèrent, mais il était écrit que les accidens me serviraient mieux que je n'eusse pu le faire moi-même. A cette époque, j'éprouvai les premiers symptômes de ces maladies qui n'ont d'autre remède que le sol natal, ce malaise qui n'a point de nom, qui n'a pas d'article dans les dictionnaires de médecine, cette douleur qui n'a pas de siége et qui tue le corps sans qu'on puisse dire que l'esprit soit malade. Ma santé s'en allait tous les jours, et ce dépérissement s'écrivait sur mon visage amaigri.

Quoique je ne fisse plus de visites à la princesse, je la voyais tous les jours à l'heure du dîner. Elle m'aimait bien profondément et bien imprudemment ; car, seule de la famille, elle ne me témoigna aucun intérêt. Je ne le compris pas ainsi à cette époque, et en peu d'heures je défis toute la belle idole que je m'étais créée et ne vis plus la princesse que comme une femme qui s'amusait à des paroles auxquelles j'avais voulu donner un sens, et dont j'avais insulté l'orgueil.

Ce fut une malheureuse destinée que la sienne ; car tandis que je me la désenchantais ainsi, elle me parait en son cœur de tous les sentimens dont le sien avait besoin. Pour elle, cette maladie, dont on eût pu suivre les progrès sur les degrés du thermomètre, cette maladie, c'était le désespoir ; c'était l'ardeur d'un amour forcené qui me dévorait, lorsque je périssais de froid.

Ce fut long-temps après, ce fut dans des mots épars dans la vie, ce fut par des cris échappés à l'angoisse de son ame que j'appris peu à peu ce qu'elle souffrit à cette époque. Pour te les dire, il faudrait te faire un récit de mille choses sans importance, et peut-être même ne comprendrais-tu pas, en les entendant raconter, tout ce qu'ils eurent de lumière et de puissance pour moi.

Long-temps elle prit ma tristesse pour une comédie; long-temps elle crut que c'était ennui; mais enfin elle en arriva au point que je t'ai dit, et alors ce fut un combat, bien cruel pour elle, entre son amour et le mien.

J'avais été sa dernière espérance; après une vie desolée, j'avais été l'asile calme et pur où elle avait compté poser son ame comme sur un autel; elle s'était créé un amour pieux et saint, où tout devait être bonheur et où rien ne pourrait devenir remords. Elle ne voulait pas dégrader cette dernière illusion de sa vie jusqu'à l'amour vulgaire que je lui avais témoigné. Si elle eût souffert seule, peut-être aurait-elle accepté cette suprême déception; mais j'étais devenu véritablement mourant. La pitié, ce grand auxiliaire des fautes des femmes, s'unit à son amour contre ses résolutions, et elle se décida à me montrer qu'elle me plaignait. Elle fut malheureuse en tout. Le jour où elle se résigna à me parler, j'étais plus souffrant qu'à l'ordinaire; j'étais aigri par ma douleur, par ma faiblesse à la supporter, par les soins esclaves dont j'étais entouré et que ma mauvaise humeur méconnaissait. Je les eusse traités d'abandon s'ils eussent été moins constans; et je les appelais importuns, parce qu'ils étaient assidus.

La princesse s'était approchée de moi et me dit :

— Vous souffrez plus qu'à l'ordinaire; croyez que ce n'est pas pour ceux qui vous témoignent le plus d'intérêt que ce spectacle est le plus douloureux.

J'étais mal disposé, et je répondis aigrement :

— Je comprends qu'il vous déplaise, madame, et vous paraisse maussade. Je vous épargnerai ce que vous appelez ce spectacle.

Je pense que quelquefois dans la vie tu as remarqué la perfidie avec laquelle la mauvaise humeur tourne à mal tout ce qu'on lui dit. Les paroles de la princesse eussent été plus explicites, elle m'eût dit alors ce qu'elle me dit plus tard, que j'aurais trouvé moyen de lui en savoir mauvais gré. Elle fut confuse et malheureuse de ma dureté, plus malheureuse que confuse; car elle crut l'avoir méritée par la sienne. Je ne dis pas un mot pendant tout le dîner, et le lendemain, je n'y parus pas. Ce qui pendant deux jours fut le résultat de ma fâcheuse humeur devint une nécessité le troisième: le médecin me défen-

dit de quitter mon appartement. Le mal s'accrut, et bientôt mon docteur, à bout de toute sa pharmacopée, m'ordonna l'air natal. L'air natal, quand on habite Saint-Pétersboug ou les colonies, ce sont les eaux de Plombières quand on habite Paris ; c'est qu'il n'y a plus rien à tirer du malade. On ne jette pas facilement son bien par les fenêtres : aussi ce ne fut qu'à la dernière extrémité que le docteur prononça son arrêt. L'espérance confiante de la princesse s'était traînée sur l'espérance intéressée du docteur ; elle avait compté sur une guérison ; elle ne s'était préparée ni à l'idée de ma mort ni à celle de mon départ : pour elle, c'était la même chose. A son sens, le mal que je portais en moi ne pouvait se guérir que par elle ; je mourais d'amour. Alors il lui fallut aussi défaire toute sa belle idole ; mais ce ne fut pas, comme moi, pour la détester, ce fut pour la servir autrement. La pauvre femme crut s'être trompée ; elle s'accusa d'un rêve impossible ; elle chassa de son cœur cette foi à l'union immatérielle de deux ames ; elle redescendit aux exigences réelles qu'elle supposait à ma passion ; elle s'humilia jusqu'à s'offrir à un homme qui ne l'avait jamais aimée et qui ne la désirait plus.

Une nuit, elle vint chez moi ostensiblement, en face de toute sa maison. En France, c'eût été une excuse à une pareille visite ; en Russie, la présence avouée de la princesse dans la chambre d'un homme, et d'un subalterne, fut considérée comme une action dont rien ne pouvait expliquer l'audace. Quand elle entra dans ma chambre, j'étais couché. Depuis un mois qu'elle ne m'avait vu, j'étais devenu d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Mon aspect lui serra le cœur comme un reproche. J'étais si faible que je ne pus la remercier de sa visite, et qu'elle prit mon silence pour un désespoir qui se refusait à toute consolation. Elle était tremblante et timide devant moi ; elle me prit la main et me dit à voix basse :

— Vous mourez, et vous ne pensez qu'à vous !

Tu sais ce que c'est que l'entraînement d'un rôle joué ; on s'y obstine malgré soi, et lorsqu'on n'a plus la force de le continuer, on s'attache machinalement à la circonstance qui vous y traîne encore. Je n'avais déjà plus rien dans le cœur des raisons étranges qui m'avaient poussé à aimer la princesse, et cependant je pris au bond cette parole d'amour pour réengager une partie

que je n'eusse plus assurément commencée. Je répondis amèrement.

— Dites plutôt, madame, que personne ne pense à moi.

— Et moi! me dit-elle avec une larme dans les yeux.

— Vous! lui répondis-je, vous êtes heureuse, vous êtes une grande princesse si haut placée, si loin de moi, que de si misérables douleurs que les miennes ne peuvent monter jusqu'à vous.

— Oh! me dit-elle d'une voix tremblante, je souffre; si vous saviez tout ce que je souffre, si vous saviez...

Il y a des momens où l'homme est d'une cruauté et d'une fausseté inexplicables. Je ne haïssais point cette femme, je ne l'aimais pas, je ne souhaitais ni me venger ni l'obtenir, et j'agis cependant comme si j'avais été emporté par l'une de ces passions; je retirai brusquement ma main qu'elle serrait dans la sienne, et je lui dis en détournant la tête :

— Je ne sais pas, madame.

J'entendis les sanglots se heurter dans sa poitrine; du coin de l'œil dont je l'observais méchamment, je la vis porter tout autour d'elle des regards effarés; et, malgré la présence de l'esclave qui me servait et de celui qui l'avait suivie, elle se pencha vers moi et me dit d'une voix presque sinistre:

— Eh bien! Rodolphe, je vous aime.

Je poussai un cri de surprise. Elle crut arrêter l'élan de ma joie, elle me posa la main sur la bouche, en se détournant pour regarder derrière elle. Son mari venait d'entrer dans ma chambre; il amenait les médecins de la cour pour consulter sur mon état. J'appris plus tard que sa vanité l'avait empêché de s'irriter de la visite de sa femme, et je sus qu'il avait répondu à quelqu'un qui lui en parlait: — Ce sont des idées à elle. J'ai toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller voir nos esclaves quand ils sont malades.

La consultation ne fut pas longue; elle se fit en ma présence et en présence du prince et de la princesse. La conclusion fut qu'il me fallait retourner en France. Le prince était de cet avis. L'incrédulité de la princesse sur l'efficacité de ce moyen de guérison, la manière dont elle le combattit, me prouvèrent qu'elle croyait m'avoir apporté le souverain remède de mon mal.

— Il entre beaucoup d'ennui, dit-elle, dans cette maladie; eh

bien, jusqu'à ce que M. Labié puisse revenir parmi nous, nous viendrons lui tenir compagnie.

J'étais véritablement fort mal, et, soit que ce fût soin de moi-même ou pitié pour l'erreur de la princesse, j'arrangeai une phrase que je crus bien significative pour repousser sa déclaration, et je répondis :

—Il est trop tard, madame.

Elle n'en prit que ce qui lui convenait; pour elle ce mot : il est trop tard, ne voulut pas dire : je ne vous aime plus, il signifia seulement : la joie du cœur est devenue impuissante contre la maladie du corps.

— Eh bien! partez, me dit-elle; partez, nous vous attendrons.

Le prince la regardait me parler, elle s'en aperçut et continua :

—Notre fils n'aura pas d'autre gouverneur que vous. Cet enfant vous aime, il vous estime et vous respecte, il vous a compris comme nous; revenez, monsieur.

A cette dernière partie de la phrase, le prince s'était éloigné pour laisser sa femme dire ce qu'il appelait ses utopies et ses idées libérales. Il avait rejoint les médecins, elle prit le moment au vol et me dit tout bas :

—Rodolphe! pardonnez-moi, et revenez.

J'avais un mauvais démon dans le cœur, ou plutôt cette malheureuse femme était prédestinée à toutes les souffrances. Je lui mentis encore; et, la dévorant du regard, je lui pris la main fortement et lui dis tout bas :

—Et si je reviens ?

Elle me regarda avec un bonheur dans les yeux qui me perça le cœur.

—Si vous revenez, me dit-elle, oh! alors.....

Elle s'arrêta. Tout son corps frémissait.

—Alors? répétai-je tristement et en l'interrogeant toujours du regard. On eût dit que son cœur l'étouffait; elle passa sa main sur sa poitrine comme pour presser l'explosion, et me dit avec un effort inouï :

—Eh bien ! alors tout ce que tu voudras.

Elle s'enfuit de mon lit, et je ne pus lui répondre.

Le lendemain je m'embarquai sans la voir; je revins en France,

et, pendant plusieurs mois, je ne pensai qu'à ma santé. On m'écrivait souvent de Russie. C'était mon jeune élève qui était chargé de cette correspondance, et, dans la chaleur de l'intérêt qu'on lui apprenait à me témoigner, je devinais le véritable auteur de ces lettres. Grâces aux mains par lesquelles mes réponses devaient passer, il était facile de traduire la politesse de mes remerciemens en témoignages cachés d'un amour reconnaissant. Les raisons qui m'avaient fait quitter la France existaient toujours, et, dès que ma santé fut rétablie, il me fallut penser à repartir. Je me consultai pour savoir si je retournerais en Russie. Je ne voulais pas tromper la princesse à cette époque, je te le jure sur mon honneur, je ne le voulais pas; mais les circonstances conspirèrent contre moi. Saint-Pétersbourg fut encore le seul exil qui me restât libre. Tu sais pourquoi. Une fois forcé d'y retourner, je fis comme il arrive toujours en pareille circonstance, je trouvai les meilleures raisons possibles pour rependre la vie que j'avais trouvée insupportable, le rôle que j'avais jugé ignoble; et puis, à te dire vrai, j'arrivai encore à être de bonne foi. Enfermé dans une petite ville du midi, où j'avais été respirer l'air chaud de notre pays, j'en avais trouvé les mœurs si étroites, les manières si vulgaires, les femmes si criardes, les conversations si étiques : te le dirai-je enfin, ces visages mal peignés, ces femmes en vieux chapeaux, qui portaient des socques et des gants de coton, tout cela plaida pour ma princesse si élégante, si suave, si parfumée dans son boudoir de soie, dans ses fourrures d'hermine, dans ses équipages à quatre chevaux: je me trouvais le dernier des sots, le plus imbécile des hommes, je ne méritais pas un pareil bonheur, j'en étais indigne, je ne l'avais pas compris, j'étais un vrai rustre, je me méprisais d'avoir méconnu ce cœur, cet amour; et alors j'eus peur de l'avoir perdu; avec cette peur il me devint un besoin, une nécessité, et je n'étais pas encore retabli que j'annonçai mon retour à Saint-Pétersbourg. La princesse sut que j'y retournais malade, elle crut que j'y retournais fou d'amour. Qui ne s'y serait pas trompé?

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La suite à la page* 85.)

ON RECULE

POUR MIEUX SAUTER.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
M. DE VERNEUIL (54 ans).	M. SAVIN, médecin.
Mme DE VERNEUIL (22 ans).	VALENTIN, domestique.
ÉDOUARD (20 ans).	Une femme de chambre.

Première Partie.

SCÈNE Ire. — M. DE VERNEUIL, Mme DE VERNEUIL.

MADAME DE VERNEUIL.

N'est-ce pas, mon ami, que vous me donnerez cette parure de Janisset? J'en raffolle : elle me va à ravir; et tantôt à la soirée de M. de Miremont, elle fera le meilleur effet.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Nous y voilà... Peste soit de la parure!... (*Haut.*) Mon Dieu! chère amie, laissez donc aux femmes qui n'ont ni votre âge ni votre éclat, ce luxe de toilette et de diamans... Quand on est jeune et jolie comme vous...

MADAME DE VERNEUIL.

Voilà de la galanterie qui ressemble terriblement à de l'avarice, monsieur de Verneuil.

M. DE VERNEUIL.

Non, vrai, je vous aime mieux ainsi. Je vous aime mieux simple, en petite robe blanche, sans fleurs dans vos cheveux...

MADAME DE VERNEUIL, *l'interrompant.*

Et sans parure ?

M. DE VERNEUIL, *continuant.*

Je vous aime mieux le matin en peignoir...

MADAME DE VERNEUIL.

Et en bonnet de nuit, n'est-ce pas ?... La jolie toilette de bal !... Allons, trève à vos flatteries, monsieur. Je vous remercie de me trouver charmante en négligé : tous les matins j'y resterai deux heures de plus pour vous plaire ; mais permettez que j'ajoute un peu à ma toilette, pour des admirateurs que ma modestie doit craindre de trouver plus difficiles... Cette parure ?

M. DE VERNEUIL.

Vous ne pouvez pas l'avoir, chère amie ! et s'il faut vous parler sérieusement, oui, c'est l'économie qui le défend. Nous ne sommes pas dans un temps à jeter l'argent par les fenêtres. Nos revenus diminuent, au lieu d'augmenter... Et cette maudite révolution de juillet....

MADAME DE VERNEUIL.

Maudite révolution !... Vous m'étonnez... vous qui ne juriez que par les deux cent vingt et un... vous qui ne parliez que de refuser l'impôt !... Il est vrai qu'il ne s'agissait que de refuser, et vous pouviez faire là du patriotisme sans sortir de vos habitudes.

M. DE VERNEUIL.

Enfin, à défaut d'autre chose, nous avons gagné à tout cela de l'expérience...

MADAME DE VERNEUIL.

Oui ! mais on n'achète pas de parures avec de l'expérience. De l'expérience !... Cela serait bon si l'occasion se présentait deux

fois de faire la même sottise, mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Pour moi, je commence à croire que l'expérience ne sert qu'à faire des confitures, et encore on les manque quelquefois.

M. DE VERNEUIL.

Si vous vous mettez à faire de l'esprit....

MADAME DE VERNEUIL.

Vous n'en serez plus... Trop modeste.

M. DE VERNEUIL, *de mauvaise humeur.*

Madame! madame! il s'agit de diamans que vous prétendez avoir...

MADAME DE VERNEUIL.

Du tout, mon ami, je ne prétends rien; ne vous fâchez pas. Je mettrai la parure de camées qu'Édouard m'a rapportée d'Italie; il aura du plaisir à la revoir.

M. DE VERNEUIL.

Votre cousin va donc à ce bal? Il ne connaissait pas, ce me semble, les Miremont, et je ne l'ai jamais vu chez eux.

MADAME DE VERNEUIL.

Ah! il s'y est fait inviter quand il a su que nous y allions.

M. DE VERNEUIL, *sèchement.*

Bien! il est comme les autres. Je déteste ces jeunes gens qui prennent d'assaut des invitations de bal; ils sont inévitables, et l'on dirait qu'une maîtresse de maison ne peut pas plus s'en passer que de sirop de punch et de baba. Vous auriez dû prévenir votre cousin que c'est se rendre ridicule et s'exposer à un affront que d'aller là où l'on n'est ni invité ni connu.

MADAME DE VERNEUIL.

Là, ne faut-il pas qu'il s'amuse et qu'il profite du peu de temps qui reste avant de partir pour cette belle sous-préfecture, où vos sollicitations l'ont fait nommer. Je suis de mauvaise humeur quand j'y pense; exiler dans la province un jeune homme bien fait et spirituel! c'est vouloir qu'il perde toutes ses bonnes maniè-

res ; l'air de la province, voyez-vous, gâterait le plus heureux caractère du monde ; et puis on dit que dans ce pays-là il n'y a que des bossus !

M. DE VERNEUIL.

Mon Dieu ! n'allez-vous pas craindre aussi qu'il ne devienne bossu ! Qu'importe la province ! il faut qu'Édouard commence à être quelque chose. Je sais que vous aimeriez mieux le voir papillonner autour de vous, travailler à votre tapisserie et vous lire la *Revue de Paris ;* je le sais, madame ; mais ce n'est pas ainsi qu'un jeune homme fait son chemin dans le monde. Édouard me boude un peu, il me remerciera plus tard... (*Après un moment de réflexion.*) C'est chez Janisset que vous avez vu cette belle parure ?

MADAME DE VERNEUIL.

Est-ce que vous voudriez ?...

M. DE VERNEUIL.

Puis-je vous refuser quelque chose... Faites dire qu'on l'envoie.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous êtes parfait. (*Mme de Verneuil sort.*)

SCÈNE II. — M. DE VERNEUIL, RESTÉ SEUL.

Il vaut mieux avoir quelques sacs de moins, et qu'elle ne mette pas cette parure de camées. Ces jeunes gens sont si présomptueux !... Allons, du courage, Verneuil, tu n'as plus que deux jours à surveiller ta femme. Édouard part pour sa petite ville, et je pourrai respirer... C'est une bien cruelle chose qu'un cousin dans un ménage ! Ce n'est pas un étranger, et ce n'est pas un frère... On est du même âge, on a joué ensemble, on s'est appelé tout enfant mari et femme, et du moment que la cousine se marie, le cousin est furieux... à moins que des consolations... et c'est justement là ce qui ne nous convient pas du tout, à nous autres maris ! Aussi depuis six mois que je suis marié, que de peines ! que de soins ! que de soucis ! Ils s'aiment ! c'est à n'en pas douter. Cependant, grâce à ma surveillance, ils

ne s'en sont encore rien dit. Si Édouard savait ce que je sais, et s'il avait de l'expérience... Mais s'il avait de l'expérience, on ne le craindrait pas. Pourtant, bien fou qui s'y fie! J'ai à craindre la dernière entrevue, les adieux ; on s'émeut, les pleurs viennent, on tremble, on se prend la main, les regards se mêlent. Mais nous y mettrons bon ordre, il partira sans la voir... Sans la voir! Et ce soir, au bal, ils seront réunis ; et pendant que je serai assis à une table de bouillotte, bien occupé à perdre mon argent, car je perds toujours; ils danseront ensemble, et Dieu sait quelles paroles peuvent se glisser entre un balancé et un tour de main... Et je perdrais en un jour six mois de surveillance, et j'échouerais au port lorsque dans vingt-quatre heures... Non, non, ma femme n'ira pas à ce bal; mais comment l'en empêcher?... Qu'elle y renonce de bonne volonté, pour plaire à son mari, autant vaudrait vouloir empêcher le soleil de luire!... (*Il réfléchit.*) Elle se plaignait hier un peu de l'estomac, comme c'est du bel air quand on a mangé des gâteaux chez Félix. N'importe! pour sa santé, elle ne doit pas aller à ce bal. Un mot au docteur!

(*Il approche une table et écrit.*)

« Très cher docteur, ma femme souffre toujours horrible-
« ment de l'estomac; elle veut s'étourdir et ne rien faire. Je vous
« la dénonce, car je vous avoue que cela m'inquiète. Ne serait-
« ce pas une gastrite? Venez aujourd'hui, je vous prie, et
« croyez, etc., etc. »

(*Il appelle Valentin et lui remet la lettre.*)

Le docteur ne manquera pas de lui trouver mauvais teint, c'est son état, et alors il défendra le bal. — Oui, mais obéira-t-on au médecin?... Allons, nouvelle difficulté. Voici Édouard... Il est bien tranquille, lui.

SCÈNE III. — ÉDOUARD, M. DE VERNEUIL.

ÉDOUARD, *arrivant étourdiment.*

Bonjour, mon cousin : où est ma cousine? comment se porte-t-elle?

M. DE VERNEUIL.

Très bien ! merci ; c'est-à-dire, elle est très-fatiguée.

ÉDOUARD.

Que dites-vous ? Je l'ai vue hier, elle allait fort bien.

M. DE VERNEUIL.

Vous l'avez vue hier ! (*A part.*) Où donc étais-je ?

ÉDOUARD.

Oui, je l'ai accompagnée dans quelques courses sur les boulevarts et au passage des Panoramas.

M. DE VERNEUIL.

C'est vous, sans doute, qui l'avez bourrée de gâteaux chez Félix ?

ÉDOUARD.

Tout juste !

M. DE VERNEUIL.

Vous avez fait un beau chef-d'œuvre ! Elle a eu toute la nuit mal à l'estomac.

ÉDOUARD.

Oh ! mon Dieu, il faut que je la voie ! Entrons.

M. DE VERNEUIL.

Monsieur, elle n'est pas encore levée.

ÉDOUARD.

Hé bien ! monsieur de Verneuil, faites-moi donc l'amitié de lui demander pour moi la permission d'entrer dans sa chambre.

M. DE VERNEUIL.

Monsieur, cela n'est pas convenable.

ÉDOUARD.

Comment, un parent ! Quand nous étions enfans...

M. DE VERNEUIL, *de mauvaise humeur.*

Mais, monsieur, vous n'êtes plus enfans.

ÉDOUARD.

Oh! que je suis fâché de ce contretemps. Il me reste si peu de temps pour la voir! Mais cette indisposition ne l'empêchera pas d'aller ce soir chez M. de Miremont?

M. DE VERNEUIL, *réfléchissant.*

Vous allez donc chez M. de Miremont?

ÉDOUARD.

C'est Auguste qui me présente.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Quelle idée! Dans le cas où elle persisterait à aller au bal... Bien.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

M. DE VERNEUIL.

Je dis qu'elle ferait mieux de ne pas aller au bal, fatiguée comme elle l'est. — Mais, dans tous les cas, ce n'est pas chez M. de Miremont que nous irons.

ÉDOUARD.

Comment? Hortense m'avait dit hier...

M. DE VERNEUIL.

C'est qu'elle a oublié que nous avions un engagement antérieur.

ÉDOUARD.

Chez qui?

M. DE VERNEUIL.

Chez M. de Bizeville. Vous le connaissez, je crois?

ÉDOUARD.

Beaucoup. J'étais invité à son bal ; mais, sachant que vous alliez à celui de M. de Miremont...

M. DE VERNEUIL.

C'est bien aimable de votre part. Il est contrariant que ma femme se soit trompée.

ÉDOUARD.

Parbleu, ce n'est pas un grand sacrifice qu'un bal où l'on ne connaît personne, et j'en ferais de plus grands bien certainement pour passer une soirée de plus avec ma cousine. Elle est si bonne pour moi !

M. DE VERNEUIL.

Vraiment ?

ÉDOUARD.

C'est mon bon ange. Elle m'a dit qu'elle vous gronderait de m'avoir fait donner cette sous-préfecture. Et vraiment, mon cousin, je ne sais pas si je dois vous en savoir gré. Qu'est-ce que c'est qu'une sous-préfecture ?

M. DE VERNEUIL.

Fallait-il vous en donner deux ? Édouard, vous raisonnez comme un enfant. C'est une faveur que me fait le ministre. A votre âge, la place de sous-préfet peut vous mener à tout.

ÉDOUARD.

Mais elle me mène à cent cinquante lieues de Paris, mon cousin. Ne pourriez-vous pas retarder mon départ jusqu'au printemps prochain ? Un hiver de plus à Paris, c'est autant de gagné sur le ministère. J'arriverais toujours pour les hannetons.

M. DE VERNEUIL.

Quittez donc cette frivolité, Édouard, et ne soyez pas si léger. On n'est pas sous-préfet pour s'amuser. D'ailleurs la province a ses plaisirs.

ÉDOUARD.

Sans doute. La pêche à la ligne. Quel tourbillon !

M. DE VERNEUIL.

Ce sont là les idées de votre cousine ; elle vous monte la tête, ce qui n'est pas difficile.

ÉDOUARD.

Et comptez-vous pour rien l'ennui de ne pas vous voir, vous ni ma cousine.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

C'est bien mon affaire. (*Haut.*) Quant au chagrin, il sera partagé.

ÉDOUARD.

Je l'espère.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Petit présomptueux ! (*Il voit sa femme entrer dans le salon.*) Dieu, voici ma femme, fraîche et rose, en dépit du mal d'estomac ! Quelle contrariété ! (*Haut.*) A propos, Édouard, je vais chez le ministre et je vous emmène ; je vous ai annoncé pour aujourd'hui.

SCÈNE IV. — ÉDOUARD, Mme DE VERNEUIL, M. DE VERNEUIL.

ÉDOUARD *aperçoit sa cousine et va au-devant d'elle.*

Ma cousine, vous voici levée enfin. Je suis heureux de vous voir.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, levée ? Il est trois heures ; il y a long-temps.

M. DE VERNEUIL, *prenant la main d'Édouard.*

Allons, je suis pressé, Édouard, le ministre attend.

ÉDOUARD, *à sa cousine.*

M. de Verneuil m'avait dit que vous étiez indisposée.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment?

M. DE VERNEUIL, *à Édouard.*

Allons.

ÉDOUARD.

Mais je m'aperçois que vous allez mieux.

M. DE VERNEUIL.

Le ministre attend.

ÉDOUARD, *à sa cousine.*

Nous aurons le plaisir de vous voir ce soir chez...

M. DE VERNEUIL, *l'interrompant vivement.*

Édouard, vous êtes insupportable; vous aurez le temps de vous parler ce soir au bal. Venez donc.

(*Il cherche à l'entraîner*)

MADAME DE VERNEUIL, *les regardant tous deux.*

Singulière conversation! Édouard, que voulez-vous dire?

ÉDOUARD.

Vous étiez indisposée, je suis enchanté de vous voir mieux.

M. DE VERNEUIL.

Moi aussi; c'est bien, c'est bien! Allons.

ÉDOUARD.

Votre mari craignait que vous ne pussiez pas venir ce soir au bal. J'espère bien que j'aurai le plaisir de vous y voir.

MADAME DE VERNEUIL.

Certainement.

ÉDOUARD.

Et de danser la première contredanse avec vous.

MADAME DE VERNEUIL.

Avec plaisir.

M. DE VERNEUIL.

Édouard, faut-il se tuer à vous dire de venir ?

ÉDOUARD.

Vous vous étiez trompée hier quand vous me disiez...

M. DE VERNEUIL, *l'interrompant.*

Monsieur, je perds patience ; vous vous expliquerez ce soir. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE V. – Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Mon mari paraît bien pressé. Et Édouard, que voulait-il me dire en me parlant de ma santé, du bal de ce soir ?... Et ces interruptions de M. de Verneuil, qui ne lui laissait pas achever une phrase ? C'est singulier, mais, depuis notre mariage, M. de Verneuil n'a jamais aimé Édouard ; et j'ai bien vu, à travers toutes ses politesses et les amitiés qu'il lui fait, que son plus grand désir est de l'éloigner de moi. Avant-hier encore il était venu pour passer la soirée avec nous, eh bien, mon mari l'emmène aux Italiens et me laisse au salon toute seule. Ce matin quelle humeur lorsque je lui ai dit qu'Édouard s'était fait inviter chez M. de Miremont ! Et la parure de camées n'a-t-elle pas produit un admirable effet, car c'est encore à Édouard que je dois mes diamans. Ah ! monsieur de Verneuil, vous êtes donc jaloux, et jaloux de mon cousin ? Quelle folie, un enfant, un bambin que j'ai vu haut comme ça. Je voudrais bien voir qu'il se donnât des airs de m'aimer autrement que comme sa sœur, ou sa cousine ! Je le gronderais joliment. Mais il n'y pense guère, j'en suis sûre, et il part sans regretter autre chose que le Café de Paris et la course au clocher. Le voilà sous-préfet ! Quelle idée d'en avoir fait un sous-préfet ! Serait-ce ?... Pas de doute encore. C'est pour l'éloigner de moi. Oh ! monsieur de Verneuil, monsieur de Verneuil, c'est indigne, c'est d'un égoïsme odieux !

SCÈNE VI. — Mme DE VERNEUIL, M. SAVIN.

MADAME DE VERNEUIL.

C'est vous, docteur! Quel heureux hasard nous procure l'avantage de vous voir ?

M. SAVIN.

Comment, madame, vous êtes levée ?

MADAME DE VERNEUIL.

Il est bien temps, je crois !

M. SAVIN.

Ah ! voilà bien les dames! l'autorité d'un mari ne suffit pas pour leur faire garder la chambre, il leur faut encore l'autorité du médecin; aussi M. de Verneuil m'a écrit de venir lui prêter main-forte.

MADAME DE VERNEUIL.

M. de Verneuil vous a écrit ?

M. SAVIN.

Oui, madame, il ne faut pas plaisanter... Je veux dire qu'il ne faut pas sortir avec cela. Voulez-vous me permettre de prendre votre main ?

MADAME DE VERNEUIL.

A quoi bon ? Je ne comprends pas.

M. SAVIN.

Madame, vous êtes agitée... le pouls est dur, élevé... Depuis quand ces douleurs d'estomac se sont-elles déclarées ?

MADAME DE VERNEUIL.

Mais, monsieur, expliquez-moi....

M. SAVIN.

M. de Verneuil m'a écrit...

MADAME DE VERNEUIL.

Enfin, que vous a-t-il écrit ? Il doit y avoir quelque méprise. Avez-vous sa lettre ?

M. SAVIN.

La voici, madame, et je me suis empressé...

MADAME DE VERNEUIL *lit la lettre et rit aux éclats.*

Ah ! ah ! quelle folie ! Mon mari aura voulu plaisanter, monsieur Savin, je me porte bien ; je n'ai pas envie, je vous jure, d'avoir de gastrite, et loin même d'avoir des maux d'estomac, j'ai un appétit dévorant, qui me fait souvenir que l'heure du dìner s'avance... Puis-je vous prier de dìner sans façon avec nous ? La lettre de M. de Verneuil avait sans doute ce but, et c'est une nouvelle manière d'inviter les gens ; d'ailleurs, vous aurez l'occasion de lui demander le mot de l'énigme.

M. SAVIN.

Vous êtes, madame, beaucoup trop bonne, je ne puis accepter ; je serais pourtant curieux de connaître les motifs de cette lettre...

MADAME DE VERNEUIL.

Ah ! je les devine ! Docteur, vous avez été maladroit, il fallait me persuader que j'étais malade. Ne voyez-vous pas que si M. de Verneuil vous prie de venir, c'est qu'il désire que vous me trouviez assez mal pour me prescrire la chambre et le lit.

M. SAVIN.

Mais pourquoi ?

MADAME DE VERNEUIL.

Comment ! vous ne devinez pas, docteur, vous, si pénétrant, vous qui devinez si habilement les maux d'estomac... Vous ne devinez pas qu'il y a un bal ce soir chez M. de Miremont, et mon mari, ne voulant pas que j'y aille, ne trouve pas de meilleur moyen...

M. SAVIN.

Ah! c'est affreux! il veut vous le faire défendre par ordonnance de médecin.

MADAME DE VERNEUIL.

C'est cela même.

M. SAVIN.

C'est indigne!

MADAME DE VERNEUIL.

Et cela crie vengeance, n'est-ce pas? Si vous le voulez bien, nous le paierons de la même monnaie!

M. SAVIN.

De grand cœur, madame.

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien! asseyez-vous là, et écrivez l'ordonnance que je vais vous dicter.

M. SAVIN *s'assied.*

Je suis tout prêt.

MADAME DE VERNEUIL.

Écrivez. (*Elle dicte.*) « Madame souffre beaucoup; dans » son état, la moindre contrariété serait pernicieuse; il faut » à la malade des distractions. Le bal surtout remettra ma- » dame de la lassitude qu'elle éprouve; elle prendra pour » tisane deux verres de punch, et deux glaces au choix. »

M. SAVIN.

Admirable!

MADAME DE VERNEUIL.

Signez!

M. SAVIN.

N'est-ce pas compromettre un peu la gravité doctorale?

MADAME DE VERNEUIL.

Signez, signez toujours!

M. SAVIN.

Puisque vous le voulez. (*Il signe.*)

MADAME DE VERNEUIL.

Vous ne restez pas à dîner avec nous, pour jouir de mon triomphe et du désappointement de mon mari ?

M. SAVIN.

Madame, je ne le puis, en vérité ; excusez-moi ; mais je compte sur votre obligeance pour me rendre compte du miraculeux effet de mon ordonnance.

MADAME DE VERNEUIL.

Oh ! ma gastrite exige bien que vous reveniez une seconde fois, docteur, et nous vous mettrons en présence.

(*M. Savin sort.*)

SCÈNE VII. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Une nouvelle ruse de M. de Verneuil ! Il veut m'empêcher d'aller à ce bal, sans doute parce qu'Édouard... Vous le craignez donc beaucoup. Il est donc bien dangereux ? Est-ce qu'il aurait pour moi des attentions dont je serais la seule à ne pas m'apercevoir ? Il faudra que je l'observe. Mais j'entends mon mari ; il espérait sans doute prévenir M. Savin. Voyons un peu comment il va se tirer de là.

(*On entend M. de Verneuil demander en entrant :* M. Savin est-il venu ! — Oui, monsieur. — A-t-il vu madame ? — Oui, monsieur.)

SCÈNE VIII. — M. DE VERNEUIL, Mme DE VERNEUIL.

M. DE VERNEUIL, *à part, sans avoir vu sa femme.*

J'arrive trop tard. Je ne savais comment me débarrasser d'Édouard. Maudit docteur, aura-t-il eu assez d'esprit pour me deviner, ou bien, m'aura-t-il trahi ? Heureusement que j'ai deux cordes à mon arc. (*Il aperçoit sa femme.*) Ah, voici ma femme ! Eh bien, madame de Verneuil, M. Savin est venu.

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, mon ami, mais vous me direz sans doute qui l'avait fait demander.

M. DE VERNEUIL.

C'est moi, chère amie. Faut-il vous l'avouer : votre santé ne me paraît pas excellente. Hier ces maux d'estomac m'ont inquiété, et j'ai écrit tout de suite.

MADAME DE VERNEUIL.

Mille grâces pour votre prévenance. Effectivement le docteur m'a trouvé un peu de fièvre.

M. DE VERNEUIL.

Vraiment?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, mais j'espère que ce ne sera rien, pas même une gastrite.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Aurait-elle lu ma lettre? (*Haut.*) Oui, je craignais ces maudites gastrites, elles sont si nombreuses maintenant. M. Savin vous a-t-il rassurée?

MADAME DE VERNEUIL.

Pas trop.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Excellent docteur, il m'a compris! (*Haut.*) Vous m'inquiétez, Hortense; que vous a-t-il dit?

MADAME DE VERNEUIL.

Il s'est fâché de me trouver levée, et m'a dit que les bals étaient contraires, et qu'il ne fallait pas jouer... avec cela.

M. DE VERNEUIL, *avec empressement.*

Ainsi il vous a défendu; ce bon docteur...

MADAME DE VERNEUIL, *finement.*

Vous avez l'air content.

M. DE VERNEUIL, *se remettant.*

Pouvez-vous le penser ? Vous savoir malade me navre le cœur ; et ce bal, où j'espérais vous voir ce soir brillante et admirée !

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Oh, l'hypocrite ! (*Haut.*) Mais pourquoi ne m'aviez-vous pas prévenue de l'arrivée du médecin ?

M. DE VERNEUIL.

C'est un oubli de ma part. (*Il lui prend la main avec intérêt.*) Pauvre amie, comme vous êtes rouge ! un peu de repos vous fera du bien. En somme, ces bals sont des cohues où l'on s'amuse parce qu'il est convenu que c'est amusant d'être froissé, coudoyé, abîmé. C'est un léger sacrifice à faire à votre santé, ma bonne Hortense. Vous vous retirerez de bonne heure dans votre chambre, nous souperons tête à tête, car moi non plus je n'irai pas à ce bal, je vous tiendrai compagnie.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous êtes bien bon ! (*A part.*) Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Voulez-vous avoir la complaisance de lire l'ordonnance du docteur ? Vous m'aiderez à la suivre, n'est-ce pas ?

M. DE VERNEUIL, *avec empressement.*

Oui, certes ; (*A part.*) dussé-je prendre ma part de diète ou de médecine. (*M. de Verneuil prend l'ordonnance et la lit.*)

MADAME DE VERNEUIL.

Qu'en dites-vous ?

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Maudit docteur, je suis trahi ! Allons, ne perdons pas courage, du sang-froid. (*Haut.*) Ah ! chère amie, vous avez bien le plus aimable médecin que je connaisse ; voilà une ordonnance bien galamment tournée. S'il était ici, je l'embrasserais (*A part.*) pour l'étouffer, le traître !

MADAME DE VERNEUIL.

Vous paraissez ému, monsieur de Verneuil.

M. DE VERNEUIL, *remis.*

C'est le plaisir de voir que je m'étais trompé. Je suis heureux que mes inquiétudes se trouvent sans fondement ; mais je vous en veux, ma bonne Hortense, de m'avoir tenu si long-temps sur les épines. Ce bal surtout, moi qui m'étais fait une fête de vous y mener... Tenez, votre parure est en bas, on vient de l'apporter. Je m'efforçais de vous cacher mon désappointement, et en cherchant à vous consoler, je me consolais à peine. Dieu merci, le bon docteur s'est moqué de ma vive sollicitude, et je lui en sais tout le gré possible.

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Est-il sincère? Mais cette lettre..... (*Haut.*) Comment, monsieur, il est bien certain que vous vouliez me mener à ce bal.

M. DE VERNEUIL.

Et quelle raison aurais-je de vous empêcher d'aller au bal? Est-ce que je n'aime pas le monde autant que vous? Et si je n'avais pas voulu que vous y vinssiez, ne vous aurais-je pas dit simplement : « Hortense, je désire que vous n'alliez pas ce soir chez M. de Miremont. » Cela aurait suffi, n'est-ce pas, mon ange?

MADAME DE VERNEUIL, *tout étourdie.*

Sans doute.

M. DE VERNEUIL.

Hé bien! pourquoi aurais-je été chercher midi à quatorze heures? Est-ce qu'il vous reste quelques doutes, Hortense?

MADAME DE VERNEUIL.

Mais non, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Hé bien, au bal donc, au bal! et faites-vous bien belle pour que, lorsque nous traverserons les salons, j'entende murmurer de tous côtés, comme cela m'est arrivé si souvent: La jolie personne!

MADAME DE VERNEUIL.

Flatteur !

M. DE VERNEUIL.

Méchante ! me croire capable...

MADAME DE VERNEUIL.

N'en parlons plus. (*Valentin entre et annonce le dîner.*)

M. DE VERNEUIL, *à part, avant d'entrer.*

Oui, au bal ! mais ils ne s'y rencontreront pas. Demain j'occupe Édouard toute la journée, et à six heures... en malle-poste !

Deuxième Partie.

SCÈNE IX. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Il est bien singulier qu'Édouard n'ait pas paru hier à ce bal. Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu ? Ce n'est pas que cela ne me soit fort indifférent, mais il avait promis de s'y trouver, et il n'a pas donné signe de vie. C'est peut-être encore une ruse de mon mari, sa quatrième depuis hier. Vous me rendrez méfiante, monsieur de Verneuil, et je saurai vous punir de vos soupçons et de votre hypocrisie. (*Elle se regarde dans la glace.*) J'étais bien hier, très bien... Une toilette délicieuse... Et la fameuse parure..... Comprend-on que cet Édouard ne soit pas venu. (*Sa femme de chambre entre et lui remet une lettre.*) Ah ! c'est une lettre de lui, je reconnais ses pattes de mouche... Il y en a long... (*Elle décachette la lettre.*) Lisons :
« Laissez-moi croire, ma chère cousine, que ce n'est pas
» vous qui m'avez joué le vilain tour de me faire aller chez
» M. de Bizeville, tandis que vous étiez chez M. de Miremont.
» Dites-moi bien que vous n'étiez pas d'accord avec votre
» mari, pour que je puisse me mettre en colère contre lui tout
» à mon aise ! C'est une indignité. Je me promettais si bien de
» danser avec vous, de vous admirer dans votre belle toilette
» dont nous avions acheté la moitié ensemble. Puis il me reste
» si peu de momens pour vous voir.... C'est une infamie de

» m'avoir privé de tout cela. Si votre mari n'était pas votre
» mari, ça ne se passerait pas comme ça. Remarquez qu'il y
» avait préméditation; pourquoi m'empêcher de m'expliquer
» avec vous, quand je vous vis hier? Pourquoi me dire que
» vous étiez malade et couchée, quand vous étiez debout,
» fraîche, rose.... Ah! Voyez-vous, c'est un complot, ma cou-
» sine, on ne veut plus que je vous voie; on me joue, on me re-
» tient au spectacle, quand vous restez au salon, et au salon
» quand vous êtes au spectacle. On m'exile en province, et quand
» je n'ai plus que quelques heures à rester à Paris, on veut m'em-
» pêcher d'en passer une ou deux auprès de ce que j'ai de
» plus....... — Oh! si vous étiez complice de M. de Verneuil...
» Mais non. Du reste, je ne partirai pas, je ne bougerai pas de
» Paris, sans vous avoir vue, sans vous avoir embrassée, sans
» avoir reçu vos adieux et sans vous avoir fait jurer que vous
» n'êtes pour rien dans le complot de votre vilain mari .... et
» peut-être que je ne partirai pas du tout. Tenez, ma cousine,
» pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis, je suis furieux! »

(*L'émotion de Mme de Verneuil a été croissant pendant cette lecture.*)

Et il a raison, et je suis furieuse aussi. C'est une indignité de traiter ainsi un de mes parens... et moi, que suis-je donc dans cette maison? Mon mari, parce qu'il a trente et quelques années de plus que moi, doit-il me traiter comme une enfant, comme une poupée, comme une esclave... Quel tissu de misérables subterfuges! que de ruses! que de mensonges! et le tout, pourquoi? Pour m'empêcher de voir mon cousin, le neveu de ma mère, au moment où il part pour un pays perdu... Pauvre garçon, et je ne l'aurais pas embrassé avant son départ!.. Oh! ne craignez rien, Édouard, je vous reverrai; je le veux. N'ai-je pas des conseils a lui donner?.. Je remplace sa mère ici, moi! et personne n'a le droit de m'interdire sa présence. (*Plus froidement.*) Mais mon mari va encore susciter des obstacles. Il est certain que de son côté, c'est un parti pris d'éloigner Édouard d'ici. Hé bien! nous verrons qui l'emportera de nous deux!... Je suis votre élève, monsieur de Verneuil, et nous tâcherons d'être digne de notre maître. Voyons: comment dérouter son génie inventif? (*Elle reste un moment à réflé-*

chir.) Bien... Je donne à Édouard un rendez-vous au Luxembourg: il est à présumer qu'il y a un *cabinet noir* dans la maison, et que la plupart de mes lettres passent par les mains de monsieur. — Le traître c'est Valentin. — Alors, le billet du rendez-vous sera lu par mon mari, il courra nécessairement au Luxembourg pour empêcher l'entrevue... (*Elle réfléchit.*) Pendant ce temps-là, Édouard, à qui j'écris un mot, que remettra ma femme de chambre elle-même, viendra ici, et nous causerons au salon tandis que le cher mari se morfondra à nous attendre au Luxembourg, — Admirable! Je fais mal, peut être? Bah! Quand je me vengerais de lui... ne m'a-t-il pas donné l'exemple? Écrivons. (*Mme de Verneuil écrit les deux lettres; elle sonne sa femme de chambre et lui dit en lui remettant les deux lettres.*) Vous porterez celle-ci vous-même à son adresse, vous donnerez l'autre à Valentin...

(*Elle va pour sortir.*)

SCÈNE X. — M. DE VERNEUIL RAMÈNE SA FEMME; ELLE VIENT DE PRENDRE SON MANTEAU ET SON CHAPEAU. ELLE EST DISPOSÉE A SORTIR.

M. DE VERNEUIL.

Vous sortez?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, monsieur. J'ai quelques emplettes à faire...

M. DE VERNEUIL.

Des visites à la marchande de modes, ou à la couturière, sans doute?

MADAME DE VERNEUIL.

Peut-être, monsieur, vous devinez si bien.

M. DE VERNEUIL.

Vous paraissez pressée?

MADAME DE VERNEUIL.

C'est très important... Adieu, mon ami. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI. — M. DE VERNEUIL, SEUL.

Bravo, Verneuil, bravo ! succès complet. Hier pourtant, j'ai manqué d'échouer. Ce malheureux docteur avec son ordonnance... Il a fallu nécessairement aller au bal... Oui, mais pas d'Édouard. Ma chère femme a tourné plus d'une fois la tête du côté de la porte... Édouard ne venait pas... Elle ne m'en a pas dit un mot, ce qui prouve qu'elle en a été plus contrariée et plus désappointée que je ne croyais... Il faut donc m'applaudir de ce que j'ai fait: mais ne reculons pas... S'ils se voyaient un instant, tout serait perdu... Elle me cède la place puisqu'elle sort... Je vais chercher Édouard, je l'amène ici sous prétexte de faire ses adieux à ma femme: nous ne la trouvons pas et je l'emmène à l'autre bout de Paris. De cette façon, le cousin ne soupçonne rien; la soirée arrive, l'heure du départ sonne, et... bon voyage, monsieur le sous-préfet.

SCÈNE XII. — M. DE VERNEUIL ; VALENTIN, QUI ENTRE AVEC MYSTÈRE.

M. DE VERNEUIL.

Que veux-tu?

VALENTIN.

Monsieur, cette lettre...

M. DE VERNEUIL.

Donne. C'est l'écriture de ma femme... Ah ! ah! adressée à Édouard... Bien, laisse-moi.

SCÈNE XIII. — M. DE VERNEUIL, EN DÉCACHETANT LA LETTRE.

..... Lisons!... Oh ! oh ! comment, c'en est à ce point!... Un rendez-vous, et c'est madame qui le donne. Ah parbleu ! c'est trop fort!..... C'est se jouer de moi d'une singulière façon. (*Il se croise les bras.*) Avais-je tort de prendre des précautions? et vantez à présent la discrétion d'un mari qui s'avise de ne pas surveiller la

correspondance de sa femme... Voyons; il ne s'agit pas de parler: il faut... Où irai-je?... Empêchons ma femme... Bah! elle est partie déjà, madame est exacte; et moi qui l'ai conduite jusqu'à la porte. Irai-je chez Édouard?... A quoi bon?... Au Luxembourg?... Quoi! faire une scène en plein jardin... Ah! c'est fini; je deviens ridicule. Maudit mariage! maudit cousin! maudit Luxembourg! Allons, décidément je vais au Luxembourg. (*Il va pour sortir, Valentin lui remet une lettre.*) Encore une lettre. D'Édouard... mais celle-là est pour moi. (*Il lit.*) « Monsieur, » je vous préviens que je renonce tout-à-fait à la place que » vous avez eu l'extrême obligeance de me faire obtenir. Je ne » veux pas quitter Paris. Cette détermination vous contrariera » peut-être. Je vous prie de croire que j'en suis désolé, mais elle » est prise, et elle est irrévocable. Agréez, monsieur, etc. »

Très bien; ils se sont vus; ils sont d'accord. Il ne veut plus partir: je le conçois bien, parbleu! Si ma femme le prie de rester, il resterait, quand bien même on lui donnerait l'ambassade de Londres. Oh! pauvre Verneuil! pauvre Verneuil!

(*M. de Verneuil sort par une porte de dégagement. Mme de Verneuil rentre par la porte du fond.*)

SCÈNE XIV.—Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Le voilà parti! Il est à faire pitié. J'ai presque regret de ce que j'ai fait. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Il a l'air bien triste; il ne marche pas: il court...... Mon Dieu! Édouard va venir; je crains presque sa présence. Je sens que c'est mal. Était-ce à moi à donner cette leçon à M. de Verneuil? Comment la prendra-t-il? Que je suis embarrassée! Et si Édouard allait savoir. Oh! mais il ne saura rien. Je l'ai prié de venir, et voilà tout. Il croira que c'est le hasard seul qui fait que mon mari n'y est pas. (*On sonne.*) On sonne; allons, c'est Édouard.

SCÈNE XV. — Mme DE VERNEUIL, ÉDOUARD. (ÉDOUARD ENTRE PRÉCIPITAMMENT, IL PREND LA MAIN DE SA COUSINE ET LA REGARDE UN INSTANT SANS PARLER.)

ÉDOUARD.

Ah! merci, ma cousine, merci; vous n'êtes pas complice de

M. de Verneuil, je le vois bien, Oh ! je ne pouvais pas le croire, mais j'en avais tant de peur... Oh ! dites-le-moi.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous n'en êtes donc pas bien certain?

ÉDOUARD.

Vous n'en auriez pas été capable.

MADAME DE VERNEUIL, *riant.*

C'est donc un bien grand crime?

ÉDOUARD.

Si c'en est un ! M'empêcher de vous voir, de vous parler; me faire passer la nuit à vous attendre dans un bal, tandis que vous étiez à un autre ! Oh ! si vous saviez combien j'ai souffert. Votre mari ne m'avait-il pas dit que vous étiez malade? Quand, à une heure, je ne vous vis pas arriver, je craignais que vous ne le fussiez davantage. Je quittai le bal et je courus chez vous. Le concierge me dit que vous étiez partie depuis long-temps. Je revins chez M. de Brizeville, où vous n'aviez pas encore paru. C'est alors que je soupçonnai quelque chose. Je quittai ces salons qui me paraissaient déserts, puisque vous n'y étiez pas, et je me fis mener chez M. de Miremont : c'est à l'autre bout de Paris. Je n'y pus être qu'à trois heures. Je m'informe : vous veniez de partir. J'apprends que vous avez dansé, et dansé beaucoup, sans penser à votre pauvre cousin. Il ne dansait pas, lui !.....

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, calmez-vous, Édouard ; vous êtes un enfant, M'était-il défendu de danser, parce que vous n'étiez pas là? et m'en voudriez-vous parce que je n'ai pas couru vous chercher de soirée en soirée?

ÉDOUARD.

Riez, moquez-vous de moi. C'était votre pitié que je venais implorer ici, et, je le vois, je ne rencontre que de la raillerie. Je devais m'y attendre; depuis votre mariage, vous ne m'avez jamais montré que de la froideur et de l'indifférence.

MADAME DE VERNEUIL.

Peut-on mentir ainsi !

ÉDOUARD.

Vraiment ! ma cousine. Oh ! j'ai tant besoin de savoir le contraire. Répétez-moi que je mentais.

MADAME DE VERNEUIL, *émue*.

Oui, vous mentiez, Édouard, et vous mentirez toutes les fois que vous direz que je n'ai pas pour vous le cœur d'une bonne sœur et d'une amie.

ÉDOUARD, *lui prenant la main*.

Oh ! que ces paroles sont douces et qu'elle me font de bien !

MADAME DE VERNEUIL, *retirant sa main et d'un ton enjoué*.

Vous étiez donc bien en colère ?

ÉDOUARD.

Furieux, ma cousine. Rentré chez moi à trois heures et demie, je ne me suis pas couché. Je suis sûr que j'ai fait trois fois le tour du Champ-de-Mars dans ma chambre ; et puis j'ai écrit la lettre que vous avez sans doute reçue ce matin, et puis une autre...

MADAME DE VERNEUIL.

Une autre ; à qui ?

ÉDOUARD.

A votre mari.

MADAME DE VERNEUIL.

Un cartel ?

ÉDOUARD.

Non, mais une lettre bien froide, dans laquelle je lui déclare que je renonce à sa sous-préfecture, et que je prétends ne pas quitter Paris.

MADAME DE VERNEUIL.

Ce n'est pas sérieusement, et maintenant...

ÉDOUARD.

Maintenant, plus que jamais, j'y renonce... Je ne bouge pas plus que l'obélisque de Luxor.

MADAME DE VERNEUIL.

Quelle folie !

ÉDOUARD.

C'est un parti pris.

MADAME DE VERNEUIL.

Pourquoi ?

ÉDOUARD.

Pourquoi ? Parce qu'il me serait impossible de vivre loin de vous, parce que votre présence m'est indispensable comme l'air que je respire. Depuis deux jours je n'ai pu causer seul avec vous. Hé bien ! depuis deux jours je souffre le martyre. Votre mari me parlait de bals. Qu'est-ce qu'un bal où vous n'êtes pas ? Je le sais maintenant, ce que c'est ! C'est un ennui mortel, un supplice. Vous êtes si bien au bal ; vous êtes si gracieuse en dansant! Renoncer à danser avec vous : jamais, non, jamais !

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

M. de Verneuil avait raison : il faut que mon cousin parte. (*Haut, froidement.*) On voit bien, mon ami, que vous n'avez pas dormi ; vous déraisonnez...

ÉDOUARD.

Comment ! je déraisonne ! Est-ce ainsi que vous me répondez ?

MADAME DE VERNEUIL.

Calmez-vous et écoutez-moi. Mon mari...

ÉDOUARD.

Votre mari... je le déteste.

MADAME DE VERNEUIL.

Et moi je l'aime beaucoup, et vous devez le respecter, parce qu'il a de l'attachement pour vous, et qu'il vous veut du bien. J'ai voulu plaisanter l'autre jour avec vous. Je voulais vous aider à vous consoler et égayer votre départ. Aujourd'hui que vous vous révoltez contre le bien qu'on veut vous faire, je dois

me joindre à mon mari pour vous déterminer à ne pas refuser la place que l'on vous offre.

ÉDOUARD.

Oh! que vous êtes sérieuse!

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, très sérieuse. Ne croyez pas que dans ce monde on soit toujours gaie, folle et riante comme vous m'avez vue. Il y a des instans sérieux dans la vie, et celui-ci l'est pour vous et pour moi.

ÉDOUARD.

Comment?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, c'est votre avenir qui doit se décider ici. Serez-vous quelque chose ou ne serez-vous rien ? Si vous partez, le monde vous est ouvert, vous avancerez rapidement, et nous nous reverrons à Paris plus tôt que vous ne pensez. Si au contraire, vous restez ici, par je ne sais quel dépit, vous vous fermez la carrière qui s'ouvrait devant vous, et vous perdez une occasion qui peut-être ne se représentera jamais.

ÉDOUARD.

Vous voulez donc que je parte?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, Édouard, et vous partirez.

ÉDOUARD.

Si vous l'ordonnez.

MADAME DE VERNEUIL.

Je ne vous l'ordonne pas, je vous le conseille.

ÉDOUARD.

Je partirai.

MADAME DE VERNEUIL *lui donne sa main qu'il baise avec respect.*

C'est bien. Parlons maintenant d'autres choses.

ÉDOUARD.

Vous me permettrez de vous écrire quelquefois ?

MADAME DE VERNEUIL.

Certainement, et de longues lettres, que nous aurons beaucoup de plaisir à lire avec M. de Verneuil.

ÉDOUARD.

Avec M. de Verneuil ? Je ne pourrai donc pas vous écrire. . . en tête-à-tête?

MADAME DE VERNEUIL, *en riant.*

Monsieur, mon mari lit tout.

ÉDOUARD, *désappointé.*

Qu'aurai-je alors à vous écrire?

MADAME DE VERNEUIL, *riant.*

Des circulaires !

ÉDOUARD.

Le ministre en serait jaloux peut-être. Et M. de Verneuil ?

MADAME DE VERNEUIL.

A propos, il ne doit pas tarder à rentrer. Savez-vous qu'il ne faut pas qu'il vous trouve ici ?

ÉDOUARD.

Il doit être furieux contre moi. Je n'oserai jamais me présenter devant lui.

MADAME DE VERNEUIL.

Votre lettre était donc bien impertinente?

ÉDOUARD.

Mais suffisamment.

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, je me charge d'arranger tout cela.

ÉDOUARD.

Que vous êtes bonne!

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, venez dîner avec nous. Il y aura réconciliation générale.

ÉDOUARD.

Hélas! ma cousine; un dernier dîner de famille!

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, allons, pas de sentiment! A revoir.

(*Mme de Verneuil rentre chez elle. Édouard sort.*)

SCÈNE XVI. — M. DE VERNEUIL REVIENT, IL EST SEUL.

Voilà deux heures de passées au Luxembourg, et personne... Personne! je suis mystifié: ma femme s'est moquée de moi. (*Il appelle Valentin.*) Tant mieux, au fait.

SCÈNE XVII. — M. DE VERNEUIL, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur!

M. DE VERNEUIL.

Mme de Verneuil est-elle rentrée?

VALENTIN.

Elle n'est pas sortie, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Allons, pas de donte; elle a voulu me donner une leçon; j'en suis quitte pour la peur. (*A Valentin.*) Il n'est venu personne?

VALENTIN.

Comme vous sortiez, M. Édouard est entré.

M. DE VERNEUIL, *se levant.*

Édouard !!! (*A Valentin.*) Sortez. (*Valentin sort.*)?

SCÈNE XVIII. — M. DE VERNEUIL, SEUL.

Très bien, madame ; mine, contre-mine! c'est fort adroit. Tous les moyens sont bons ! Et c'est ici même que vous recevez un jeune homme, après avoir congédié un mari qui pouvait vous gêner. Ah ! c'est trop fort ! (*Il se promène.*) Oh ! mes prévisions! mes prévisions ! vous étiez trop réelles. Étais-je donc prédestiné... Maudit ministre! qui m'a fait attendre cinq mois cette sous-préfecture! Il aurait dû l'envoyer au moins à Alger... Je n'ose rien éclaircir... D'ailleurs, il n'y a pas de doute à avoir ; c'est clair, trop clair! (*Il s'approche du feu.*) J'ai bien froid... Oh ! c'est indigne de m'envoyer au Luxembourg par un temps pareil ! et pour... Morbleu ! pour... car enfin... il n'y pas de doute. Quant au cousin, il ne veut plus partir... Il ne veut plus ! Oh ! je le ferais plutôt conduire de brigade en brigade à sa sous-préfecture... Il est bien temps ! Madame de Verneuil, je n'aurais jamais cru cela de vous... surtout sitôt ! (*Madame de Verneuil entre.*)

SCÈNE XIX. Mme DE VERNEUIL, DANS LE FOND; M. DE VERNEUIL, SUR LE DEVANT.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

La voilà ! la voilà ! et cette figure bonne et douce qui respire le calme... Fiez-vous donc aux figures. Voyons comment elle soutiendra ma présence... Je ne sais ce que j'ai fait de ma colère ; je tremble presque... Il paraît qu'on est lâche quelquefois dans ces occasions-là ; c'est sans doute quand on aime sa femme, et j'aimais la mienne... et je l'aime encore !.... Faut-il avoir l'air de tout savoir? Faut-il lui demander? Quoi lui demander, imbécile ! Sont-ce là des questions à faire, comme : Comment vous portez-vous ? Elle s'approche ; il faut cependant bien trouver quelque chose. (*Haut.*) Madame...

MADAME DE VERNEUIL.

Ah ! c'est vous, mon ami... vous avez l'air transi.

M. DE VERNEUIL.

En effet, j'ai froid. (*Avec colère.*) J'ai plus que froid, madame. (*Il s'interrompt. A part.*) Comment diable lui dire ? La position est si ridicule.

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Il me fait pitié (*Haut.*) Je savais bien que vous auriez froid en rentrant ; aussi ai-je fait faire du bon feu qui vous attendait. Chauffez-vous.

M. DE VERNEUIL.

Bien obligé... Je n'ai pas froid.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment? qu'avez-vous donc alors ? Vous tremblez.

M. DE VERNEUIL.

Ce n'est pas de froid, madame, c'est de colère... car... enfin...

MADAME DE VERNEUIL.

Quelle émotion qui donne l'onglée !

M. DE VERNEUIL.

Trève de plaisanterie ! Savez-vous d'où je viens, madame ?

MADAME DE VERNEUIL.

D'une de vos promenades favorites ; du Luxembourg ! par exemple.

M. DE VERNEUIL.

J'abhorre le Luxembourg. C'est pourtant de là que je viens, parce que c'est là que vous m'avez envoyé, pour vous débarrasser de moi. Au Luxembourg, où vous donniez rendez-vous à M. Édouard.

MADAME DE VERNEUIL.

Que dites-vous ? Comment avez-vous su ? Qui vous a dit ?

M. DE VERNEUIL.

Votre lettre.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, monsieur, vous l'avez lue? Vous ouvrez mes lettres ! C'est affreux, c'est une tyrannie! Heureusement cette fois si vous avez lu ma lettre, je vous le pardonne bien: c'est ce que je voulais.

M. DE VERNEUIL

Quoi, madame , vous avouez !

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, je voulais voir Édouard seule.

M. DE VERNEUIL.

En tête-à-tête.

MADAME DE VERNEUIL.

En tête-à-tête.

M. DE VERNEUIL.

Et votre mari?

MADAME DE VERNEUIL.

M'embarrassait.

M. DE VERNEUIL.

Votre franchise me confond, madame. Ainsi, vous avez vu M. Édouard ici seul pendant que...

MADAME DE VERNEUIL.

Vous vous promeniez au Luxembourg.

M. DE VERNEUIL.

Je me promenais, je me promenais! ce n'est pas là la question. Édouard est venu ici?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Il est donc vrai!... Ainsi maintenant vous pouvez concevoir mes inquiétudes.

MADAME DE VERNEUIL.

Quelles inquiétudes?

M. DE VERNEUIL.

Mes soupçons.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, des soupçons?

M. DE VERNEUIL.

Oui, madame, mes soupçons. J'avais prévu les dangers dont vous étiez environnée, j'avais voulu les éloigner de vous et vous protéger contre vous-même.

MADAME DE VERNEUIL.

Et toutes les précautions que vous avez prises ont été déjouées l'une après l'autre. Heureusement pour vous qu'elles étaient inutiles.

M. DE VERNEUIL.

Dieu le veuille!

MADAME DE VERNEUIL.

Et si j'ai voulu voir mon cousin....

M. DE VERNEUIL.

Eh bien!

MADAME DE VERNEUIL.

C'est qu'il m'avait écrit, comme à vous, qu'il ne voulait plus partir pour cette sous-préfecture. Persuadée que ce départ était nécessaire pour l'avenir d'Édouard, j'ai su changer sa détermination. Il est maintenant très repentant de la lettre qu'il vous a écrite, et il est prêt à partir.

M. DE VERNEUIL.

Ah! ma chère Hortense! que vous êtes bonne! Combien je suis peu digne de l'affection que vous me portez! J'osais concevoir des soupçons! Oh! je vous en demande pardon à deux genoux. Oh! oui, pardonnez... car j'étais à la torture.

MADAME DE VERNEUIL.

Mon pardon! monsieur; eh bien! je l'échange contre le vôtre. Ne suis-je pas coupable aussi, et n'est-ce pas un crime

même de faire peur à son mari ? Je serai heureuse si vous ne m'en voulez pas.

M. DE VERNEUIL.

Je ne vous en aime que plus, ma chère amie! car vous m'avez fait connaître combien ma méfiance était ridicule. Que faites-vous?

MADAME DE VERNEUIL.

Je compte sur mes doigts toutes vos ruses, depuis la visite du médecin jusqu'à...

M. DE VERNEUIL.

Grâce! grâce! Si jamais mon vilain caractère de jaloux reprenait le dessus, rappelez-moi le Luxembourg.

MADAME DE VERNEUIL.

Avouez que le tour a bien réussi.

M. DE VERNEUIL.

Mieux que tous les miens; car vous avez eu la parure et vous avez vu votre cousin.

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien! qu'en conclurez-vous?

M. DE VERNEUIL.

C'est qu'avec vous, mesdames,

ON RECULE POUR MIEUX SAUTER!

ÉMILE MORICE.

MESSAGE.

Un an s'était passé quand j'arrivai à Saint-Pétersbourg. Pendant toute cette année, et pendant quelques mois de ma longue maladie, une enfant que j'avais oubliée était devenue une femme. Sa jeunesse avait fleuri tout d'un coup, comme sous les vitres de nos serres, les boutons du cactus s'ouvrent en une seconde et s'épanouissent dans toute leur magnificence. La première personne que je vis, lorsque, entré dans le palais, je me rendis à l'appartement de la princesse, ce fut une belle jeune fille que je crus ne pas reconnaître. Assise à son piano, elle se leva lorsque j'entrai. Une taille fluide, élégante, un visage achevé, calme et souriant, un regard où languissait une espérance, un accueil d'une grâce pleine de dignité, tout cela me surprit le cœur: cette belle jeune fille c'était l'enfant turbulente dont je t'ai parlé, cet ange c'était Douchinka.

Quand sa mère entra, je la regardais encore: quand j'eus regardé sa mère, j'aurais voulu être resté en France: j'avais déjà un crime dans le cœur, car je tremblais comme un coupable. Tout me perdait, ou plutôt tout perdait la princesse. Elle fut heureuse du trouble qu'elle vit en moi, elle l'interpréta en sa faveur. Notre entrevue ne fut que d'un moment, je sortis désespéré.

Laisse-moi te faire comprendre, comme je les ai comprises depuis, toutes les douleurs qui ont dû frapper au cœur l'infortunée qui m'aimait.

C'est un grand tort de croire que, dans les fortes passions de l'ame, les détails de la vie ne sont que de secondaires événemens: écoute bien ceci. En Russie, à Saint-Pétersbourg, parmi les femmes d'un rang élevé, toutes les actions de la vie ont une

heure marquée et donnée à des soins qui ont toujours quelques témoins. L'appartement d'une femme russe n'est ni un harem, ni un gynécée, on y arrive ; mais à des heures de convention, mais en passant par des salons, par des antichambres remplies d'esclaves, mais précédé par un valet qui trouve toujours la porte ouverte pour vous annoncer. Je m'étais fait à cette vie ; je n'en comprenais point d'autre, là où je n'en voyais point d'autre. Quand j'arrivai ce n'était plus cela. Pendant un an, une femme avait rêvé au moyen d'assurer le mystère et la facilité de son amour, ou plutôt d'un amour auquel elle sacrifiait le sien. Pour cela elle avait dérangé toutes les habitudes de sa vie, qui étaient les habitudes de sa famille et de sa nation. Elle avait éloigné des entours de son appartement ce peuple d'esclaves qui la gardaient des yeux et des oreilles ; elle avait habitué son mari à lui voir prendre des heures de solitude, où elle ne voulait pas être dérangée et dont elle ne rendait pas compte : il y avait moyen d'entrer et de sortir de chez elle sans être vu. Tout un an employé à ce résultat, tout un an de ruse, de volonté, d'exigences, de combats, tout un an où elle avait subi l'accusation de caprices fantasques, et au bout duquel on ne lui avait cédé que comme on le fait à un esprit malade, à une insensée. Insensée et malheureuse en effet, plus malheureuse que je ne puis te le dire ; car moi qui lui ai donné toutes ses douleurs, qui les lui ai versées goutte à goutte jusqu'à la dernière, qui les lui ai vu subir, c'est à peine si je les comprends et me les rappelle maintenant, tant elles pénétraient dans son ame par des blessures inaperçues, par des piqûres qui ne saignaient pas.

A partir de ce jour, disparut pour moi la vie monotone que j'avais menée à Saint-Pétersbourg ; ce fut une alerte perpétuelle : aucune parole ne m'arrivait indifférente, et je n'en laissais échapper aucune sans en craindre la portée. Je n'eus pas à attendre long-temps l'effet de ma mauvaise foi ; le lendemain du jour où j'étais arrivé, je me rendis chez la princesse. Tout était si confus en moi à ce moment, que je ne puis te dire si je n'espérais pas déjà y rencontrer Douchinka ; peut-être n'était-ce pas pour la voir, peut-être ne désirais-je sa présence que pour n'être pas seul avec sa mère. Enfin j'allai dans ce salon où je l'avais vue la veille ; elle n'y était pas ; je la supposai dans le

boudoir de sa mère, j'entrai; la princesse était seule. Cette manière inaccoutumée de me présenter chez elle m'embarrassa, elle s'en aperçut et sourit de mon trouble.

— Oh! me dit-elle avec une voix douce comme une promesse de bonheur, avec un sourire dans les yeux et sur les lèvres, oh! tout est bien changé.

Le croiras-tu? toi, faiseur de romans, toi, qui fais état d'étudier le cœur, et qui, grâce à la mode actuelle, l'étudies volontiers par ses mauvais côtés, croiras-tu qu'à ce moment je me sentis du mépris pour cette femme? Je devinai tout ce qu'elle avait fait, je devinai dans quel but; il me parut odieux, grossier, vil; moi qui avais joué la mort pour arriver à ce but, qui avais mis ma vie à ce prix, j'eus la cruauté de méconnaître ce dévouement où elle n'entrait que comme victime, et moi comme vainqueur, et j'eus la lâcheté de le lui laisser voir. C'était une fatalité singulière entre cette femme et moi. Les circonstances que le hasard semblait arranger exprès, ou plutôt que son amour arrangeait lorsque nous étions séparés, la flattaient de l'espoir d'un amour digne d'elle; et, toutes les fois que nous étions réunis, j'apportais immanquablement une déception à cet espoir. Enfin, à ce mot si confiant qu'elle m'avait dit, je me souviens que je répondis cette détestable phrase:

— Je le vois, mais n'avez-vous pas peur qu'on vous soupçonne?

Je répondais par une observation, par une raison de prudence, par une frayeur même, à ce dévouement si long et si absolu; et je ne m'étais pas même mêlé à cette crainte. — N'avez-vous pas peur qu'on vous soupçonne! lui avais-je dit. Pour un cœur comme le sien, c'est comme si elle se fût précipitée dans mes bras, et que je les eusse fermés en lui disant: prenez garde qu'on ne vous voie. Sans doute à ce moment elle ne sentit pas toute la brutalité de ce mot, sans doute elle ne le sonda pas jusqu'au fond, car elle me regarda avec plus d'étonnement que de douleur. Une explication m'épouvantait, je voulais l'éviter à tout prix, et je pensai pour la détourner au moyen sur lequel j'avais compté pour la prévenir. A défaut de la présence de sa fille, je lui parlai d'elle.

— Je croyais votre fille ici, lui dis-je.

Je vis l'ame de la princesse chanceler dans ses yeux; elle fut sur le point de succomber à ce ton froid, à ces réponses inouïes:

mais elle se rattacha à une dernière espérance. Dans ce naufrage de tous ses rêves de bonheur elle se reprit à un brin de probabilité. Elle s'imagina que la distance des conditions m'intimidait; elle qui méprisait souverainement ce préjugé de la naissance, elle me le supposa pour expliquer par quelque chose de vulgaire et de puéril ce qui sans cela eût été épouvantable. Ce fut encore un bienfait de son ame de me sauver l'issue brutale qui menaçait de terminer notre entrevue; elle espéra du temps, d'une heure peut-être, la disparition de cette gêne, et m'interrogea sur les circonstances de mon voyage. Conçois-tu ce que devait souffrir cette ame toute de délicatesse qui était restée toute une année sur ce mot: « Alors, Rodolphe, tout ce que tu voudras! » et qui était réduite à m'interroger sur le nom de mon médecin et le nombre des postes que j'avais courues. Cependant la conversation durait, je répondais haut, vite, mal; mais je parlais beaucoup de peur de questions embarrassantes. Toute une heure s'était passée depuis mon entrée; je regardais la pendule à tout instant, et, en voyant l'heure se passer sans que nous fussions interrompus, je devinais toutes les précautions qu'elle avait prises, je les accusais, je la calomniais, et je ne puis te dire par quel excès d'impatience j'arrivai au comble de la brutalité. C'était la princesse qui me parlait, et son ame retournée en arrière se complaisait dans ses souvenirs; elle me disait avec quelle anxiété mes lettres étaient attendues, comment on les lisait en famille, comment son fils en était fier, comment le prince lui-même était obligé de les louer, comment sa fille Douchinka en parlait avec chaleur comme du langage d'une ame haut placée. A ce nom je regardai la princesse, et lui dis avec une expression qui ne lui dévoila rien, tant elle était préoccupée elle-même:

— Quoi! elle aussi?

— Oui, répondit vivement la princesse, elle aussi, ma fille, ma Douchinka, qui n'est plus l'enfant gâté que vous trouviez si importun, qui est une ame faite, un cœur que vous aimerez.

Je baissai les yeux et me renfermai en moi-même avec ces derniers mots. — Un cœur que vous aimerez. La princesse continua:

— Oui, tous, tous faisaient votre éloge, et moi seule en jouissais. Que de fois, en entendant lire vos lettres, je les comparais en mon cœur à ces bouquets de l'Orient qui, pour les

yeux indifférens, n'ont que de l'éclat et des parfums, mais qui ont une langue d'amour pour celle qui en sait le secret! Je me retirais dans un coin pour n'avoir pas l'air de comprendre comme comprenaient les autres; puis je demandais au pauvre Yvan vos lettres qu'il gardait si bien, et que je l'accusais de laisser traîner partout. J'usais de ruse et de tyrannie pour les avoir; puis, quand je les avais, je disais, pour ne pas les rendre, que je les avais perdues.

C'est ainsi qu'elle me parlait, doucement, le bonheur dans les yeux, en me figurant du geste et de la voix cette scène où elle avait été si heureuse, et moi, moi j'écoutais tout cela comme un importun bavardage. Cette voix ne m'avait dit qu'un mot que j'eusse bien entendu: « Vous aimerez Douchinka, » et ce mot ne finissait pas dans mon cœur. On eût dit qu'il n'était composé que d'un son qui vibrait toujours en se gonflant. Elle m'avait dit « Vous aimerez Douchinka, » et maintenant que me disait-elle? Pourquoi me parler encore, qu'avais-je à faire de tout cela? Sa parole m'était insupportable, elle m'obsédait, m'exaspérait; et, l'interrompant tout à coup, je lui dis:

— Vous ne recevez donc plus personne, madame?

Elle était trop accoutumée au malheur pour ne pas le comprendre vite. Si tu te rappelles le désespoir de sa désillusion, lorsqu'en réponse à l'amour saint et pur qu'elle avait rêvé, elle ne trouva en moi que l'expression d'un désir presque brutal, si tu te le rappelles, juge l'horrible convulsion de douleur qui dut la saisir lorsqu'elle découvrit qu'une humiliation de plus ne lui avait valu qu'un outrage de plus. Il y eut un éclair d'une si terrible angoisse dans ses yeux qu'enfin je m'éveillai de ma barbarie: j'eus pitié d'elle, j'eus cette pitié fatale qui est plutôt une faiblesse qu'une générosité, qui s'épouvante du mal qu'on a fait, et cherche à le consoler en prévoyant cependant qu'il reviendra plus douloureux encore. J'eus cette pitié qui, chez un médecin, consisterait à panser une blessure incurable, tout assuré qu'il est que tôt ou tard il faudra abattre le membre qu'elle dévore. Pitié détestable qui n'éteint pas les douleurs de la blessure, qui laisse long-temps souffrir, pour finir par arracher le mal avec une douleur de plus, la perte de l'espoir qu'on avait eu de guérir. Épouvanté de l'aspect de la princesse, je ne pus le supporter et lui dis:

— Ho! pardonnez-moi, madame; je suis un malheureux, un insensé: je vous aime, mais je souffre; je souffre horriblement.

Ma raison s'en allait, je le sentis; je sentis que je n'étais plus maître de mes paroles, que dans mon trouble je pourrais indifféremment dire à cette femme que je l'aimais ou que je la détestais. Je n'eus le courage ni de tant de mensonge, ni de tant de loyauté: je la quittai brusquement.

En traversant le salon de musique qui précédait son boudoir, je m'entendis appeler, et, sur une galerie circulaire qui tournait autour de ce salon à une grande hauteur, j'aperçus Yvan. Pour la première fois je vis ouverte une porte qui, de mon appartement, donnait sur cette galerie. Je demandai brusquement à mon élève qui lui avait permis d'ouvrir cette porte, et il me répondit ingénument que depuis mon départ sa mère avait ordonné qu'elle demeurât libre.

— Mais si vous le voulez, continua l'enfant, elle restera fermée comme autrefois.

Oui! lui répondis-je avec exaltation, fermez-la, fermez-la, et qu'elle ne se rouvre jamais.

L'enfant se retira, et la porte tomba après lui. J'étais demeuré immobile au milieu du salon, atterré par le tumulte de mes idées, mesurant avec effroi toute la signification de cette porte ouverte. J'avais l'œil fixe et la tête penchée, lorsque je sentis une main s'appuyer doucement sur mon épaule. Je crus que c'était la princesse qui m'avait entendu; je me retournai, effrayé de ce qu'elle avait dû éprouver en voyant fermer, par mon ordre et par la main de son fils, cette porte, ouverte par elle et pour moi. Ce n'était pas la princesse: c'était Douchinka, qui me dit avec un doux sourire:

— Nous avions compté que cela vous engagerait à descendre plus souvent dans notre salon de musique.

J'allais répondre, lorsque la princesse entra. A la première parole, je vis qu'elle m'avait entendu; car elle dit, en souriant, à sa fille:

— Il ne faut pas vous étonner de la colère de M. Rodolphe; il a cru que c'était Yvan qui avait fait cette faute.

— Est-ce que c'est une faute? dit Douchinka, puisque c'est vous qui l'avez fait ouvrir.

— Avec tout autre que monsieur, dit la princesse, il en eût peut-être été ainsi; mais avec lui, c'est moins que rien.

— Ce n'est pas même une imprudence, ajouta-t-elle à voix basse et en s'adressant à moi.

Il y avait dans le ton de la princesse tant de mépris haineux, que j'espérai qu'elle parlait selon son cœur : il n'en était pas ainsi. Un premier élan de douleur l'avait emportée hors de son caractère; elle s'était cru la force de faire le mal : elle n'avait que celle de le souffrir. L'idée de son mépris, de quelque manière qu'il m'arrivât, me rendit quelque présence d'esprit, et j'essayai d'aggraver son tort, pour avoir un droit à être irrité.

— Je comprends que vis-à-vis de moi ce ne soit rien; il importe peu à quelle heure et de quelle manière je pénètre ici : on ne prend pas garde à si peu de chose, et on peut bien me permettre la liberté qui est le droit de vos esclaves.

— Oh! me dit la princesse, vivement et s'approchant de moi, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, monsieur; je puis être injuste, mais pas assez ridicule pour vous humilier de votre position. Puis elle ajouta tout bas:

— Ce ne sera pas là ma vengeance.

Je rentrai chez moi, et pour la première fois je remarquai le déplacement qu'on avait fait de plusieurs meubles pour laisser libre cette fatale porte. Ce fut alors que je pus considérer ma position avec quelque calme. Tout ce que je puis appeler les raisons raisonnées me disait de partir. Nul doute que la princesse ne devînt mon ennemie, qu'abandonné par elle à la capricieuse estime du prince, je ne fusse bientôt en butte à une foule de petites persécutions qui me rendraient mon état insupportable; mais ce qui parle plus haut que les raisons, ce vague désir qui mène notre vie sans justifier le parti qu'il nous fait prendre, cet instinct inexplicable du cœur me disait de rester. Jamais, à l'époque où j'avais été le mieux placé dans cette maison, je n'avais senti aussi fortement le besoin de ne la point quitter. Enfin, ne voulant pas faire ce qui était raisonnable et ne pouvant justifier ce qui ne l'était pas, je m'arrêtai à cette résolution des irrésolus, de vivre au jour le jour et d'attendre du hasard une circonstance qui me dictât mon devoir.

Pendant les huit jours qui suivirent cette misérable scène, je marchai tête baissée. L'expression est vraie dans tous ses sens

je ne regardais pas plus physiquement que moralement autour de moi. J'écrasais les pieds et le cœur des gens avec qui je vivais. J'éprouvais une sorte d'hébétement féroce qui me poussait en avant. J'émettais les opinions les plus saugrenues que je soutenais avec un entêtement ridicule ; à table je demandais, je refusais, je buvais, je mangeais, je ne mangeais pas, sans savoir et sans voir : je répondais sans avoir écouté. Deux fois, en levant les yeux, je vis le regard de la princesse qui m'observait avec une sorte de terreur. Qu'imaginait-elle ? Peut-être y aurais-je pensé si je n'avais vu aussi Douchinka me considérer avec une curiosité inquiète. Je devais lui paraître un fou, un brutal. Je m'en sentis furieux. Je haïs la princesse de m'avoir pour ainsi dire forcé à donner à sa fille cette mauvaise opinion de moi. Alors je rentrais mécontent dans mon appartement ; je m'y promenais en poussant des exclamations qui ne s'arrêtaient à rien : il est impossible de rendre par des paroles tous les tumultes de mon ame. Il me prenait des peurs inconcevables. Ce mot de la princesse : *Ce ne sera pas ma vengeance !* m'épouvantait. Que pouvait-elle contre moi ? Me chasser ? Je l'en aurais remerciée alors. Me tuer ? La vie ne m'importait plus. Et pourtant j'avais peur. Le cœur sentait le malheur que l'esprit ne pouvait apercevoir. J'étais comme ces oiseaux de nos côtes, qui battent l'air de leurs cris et de leurs ailes long-temps avant que le plus expérimenté pilote soupçonne l'orage à l'horizon.

Cependant cette vie était insupportable plus long-temps. Je ne sais toutefois quelle issue elle aurait eue, si un coup de foudre qui a remué le monde ne fût venu secouer ma pauvre existence.

J'avais quitté Paris le 15 juillet 1830. J'étais encore en route quand la nouvelle de notre révolution partit pour toutes les capitales du monde. J'arrivai avant elle à Saint-Pétersbourg. La nouvelle avait fait comme les nuages du ciel qui se poursuivent, s'atteignent, se joignent et éclatent en un seul orage ; partie jour par jour de Paris, l'histoire de chaque jour de cette révolution avait atteint sur les chemins l'histoire du jour précédent, et lorsque nous en fûmes frappés à Saint-Pétersbourg, ce ne fut ni les ordonnances, ni le 27, ni le 28, ni le 29 juillet que nous apprîmes, ce fut le trône renversé, le peuple vainqueur et la vieille famille des Bourbons chassée de France. Saint-Pétersbourg en fut éveillé en sursaut à quatre heures du matin. Aucune

misérable bourgade de France n'en fut plus violemment saisie que cette cité d'esclaves et de soldats. Je dormais quand le prince me fit appeler. Il tenait les journaux que l'ambassade lui avait envoyés ; il les avait lus, il ne les comprenait pas, il me demanda ce que cela voulait dire. Sur mon ame, je te dis vrai : il me fit lui expliquer ce que c'était que le peuple ; un peuple qui se révolte, un peuple qui chasse un roi, qui se bat contre des troupes royales ! Il croyait lire un conte de fées : ils prennent le Code civil pour un roman. Je fus ivre de joie un moment, je ne sais ce que je lui dis. Je le traitai en prince russe, je l'humiliai devant mon grand nom de citoyen français. Je refis en une minute la conquête de toutes les capitales du monde ; et j'entrais en vainqueur à Saint-Pétersbourg avec Murat, avec Ney, avec Napoléon, pour rétablir la Pologne et révolutionner la Russie ; quand la princesse et ses enfans arrivèrent, éveillés avant l'heure par des esclaves qui avaient deviné qu'il se passait une chose grave. C'est moi qui leur appris cette grande nouvelle ; j'arrachai les journaux des mains du prince pour les lire. Je leur expliquais Paris, l'Hôtel-de-Ville, le Louvre, les quais, le Palais-Royal, les Tuileries. Je prenais les mains de la princesse je lui parlais avec transport, je parlais de même à Douchinka, ni plus ni moins pour elle que pour sa mère : à ce moment, je n'aimais ni ne haïssais personne ; de la hauteur des sentimens patriotiques où j'avais monté mon ame, tout m'était de niveau au dessous : je criais France ! France ! France ! C'est mon pays !!! je pleurais, j'étais fou.

Oh ! les misérables qui demandent compte à la jeunesse de ses délires forcenés et de ses pensées dissolvantes, qui font crime aux uns de conspirer haut le front et de mourir sous le soleil qui les fit vaincre, à d'autres d'inonder la société de leurs récriminations acharnées contre tout lien social ; de verser dans leurs livres, dans leurs drames, dans leurs paroles l'audacieuse négation de ce qu'on a si long-temps appelé devoir : oh ! les misérables qui ont fermé la France et l'Europe aux généreuses croyances de la jeunesse ! ces deux douzaines d'escrocs qui se sont glissés dans le fort politique et ont baissé la herse après eux ; ils demandent pourquoi tout s'en va, pourquoi s'en va toute religion, pourquoi tout respect des familles, pourquoi toute sainteté du mariage, pourquoi toute probité, pourquoi

enfin rien n'est plus solidement vrai? C'est que la grande promesse des temps n'a pas été fidèlement tenue. C'est que la sainte liberté ne s'est pas trouvée dans la royauté démolie comme une prisonnière au fond d'une autre Bastille. C'est que la révolution de juillet a été un mensonge.

A la colère qui m'emporte, tu dois juger du bonheur que j'éprouvai. Je sortis du palais pour aller courir dans Saint-Pétersbourg. La ville se taisait. J'entrai chez quelques amis. Je trouvai un jeune officier des gardes qui dansait sur son uniforme : il avait emprunté un habit bourgeois, il voulait sortir en bourgeois (un des plus grands crimes russes); s'il eût trouvé une veste, il l'eût mise pour ressembler à ce magnifique peuple français. Je n'étais pas en disposition de le calmer. Je ne connaissais guère que des jeunes gens et je ne connaissais que ceux qui savent que l'esclavage en Russie date à peine de deux siècles, et que le sauvage pouvoir de Nicolas n'est qu'une insolente usurpation; je fus émerveillé de trouver chez ceux que je visitai quelque chose de l'orgueil que j'éprouvais comme Français. Mes Russes s'y associaient comme hommes, les pauvres diables n'y avaient pas d'autres droits. Je passai presque toute ma journée à me féliciter. Puis je rentrai chez mon prince; il rentrait de son côté. Je venais de chez quelques sous-lieutenans, il venait de chez l'empereur, nous avions un air bien différent; j'étais radieux, il prit un ton rogue.

— Eh bien! lui dis-je d'un air de confiance.

— Eh bien? me répondit-il, vous avez fait de jolies choses. L'empereur est furieux.

Je m'imaginai que cela n'y faisait rien. Le jour même, je m'aperçus que cela faisait quelque chose à la France, quelque chose à moi, pauvre Français obscur.

Si je voulais faire de la politique, j'aurais bien des choses à te raconter, sur nos ambassadeurs ordinaires et extraordinaires, mais je réduis toutes mes observations sur notre diplomatie à ce qui me regarde. Huit jours avant celui dont je te parle, tout ce qui était français était choyé, caressé, distingué à Saint-Pétersbourg; huit jours après, nous étions en haine, huit jours encore après en mépris à la domesticité de l'empereur Nicolas. J'eus ma part de tous ces sentimens. Les épigrammes sur le roi bourgeois me torturaient. C'est que l'amour

du pays à l'étranger est tout différent de celui qu'on éprouve dans l'intérieur. Ici, vous vous êtes vite séparés du gouvernement qui vous représentait mal, vous imaginant que l'étranger en tiendrait compte ; c'est une erreur. En Russie, la France est un nom collectif qui comprend le souverain et le savetier ; on ne sépare pas, à cinq cents lieues, le gouvernement du peuple. Quand le gouvernement est traité de lâche, le peuple est souffleté; quand le souverain passe pour ridicule, le peuple se trouve un pasquin. J'entendais tout cela, je m'en indignais, je me récriais, on me battait par de bonnes raisons, on me battait encore plus par ces mille insolences qui n'autorisent pas un homme à demander raison et qui l'insultent par tous les endroits.

Ce que je t'ai dit du prince doit te faire deviner que, du moment que l'empereur eut témoigné qu'il trouvait mauvais que la France eût remué sans sa permission, celui-ci s'arrangea pour être de son avis, et ce fut par l'impertinente froideur qu'il me montra qu'il manifesta cette opinion. Tout cela avait duré quinze jours, pendant lesquels j'avais soutenu le combat, espérant de chaque courrier une mesure d'énergie qui me vînt en secours et m'apportât un argument. Pendant ces deux semaines, je n'avais guère pensé à mon cœur, et cependant je l'avais laissé s'engager dans un sentier que peut-être plus calme, j'aurais craint d'aborder. Voici un des plus inexplicables momens de ma vie.

Tous les soirs, autorisé par l'intérêt des nouvelles du jour, je descendais à ce salon de musique, où la famille se réunissait quand nous étions seuls ; l'indifférence de la princesse vis-à-vis de moi, l'intérêt de son ame, qu'elle semblait avoir dirigé exclusivement vers ces idées de liberté sur lesquelles nous pouvions nous entretenir sans nous blesser, tout cela m'avait rassuré, et je m'étais accoutumé à ce bonheur de tous les jours, à ces entretiens intimes, où la politique tenait une si grande place, que je me figurais que je n'y cherchais pas autre chose. Parmi toutes les circonstances de cette révolution que je cherchais à faire comprendre à la princesse et à sa fille, elles avaient souvent remarqué l'enthousiasme excité par *la Marseillaise*. Un soir elles me demandèrent si je la savais, et voulurent l'entendre. Je me mis au piano; je la chantai. La princesse était

assise en face de moi, sa fille était debout à mon côté. Au second couplet, Douchincka savait le refrain, et le répétait avec moi à la fin du chant; elle y mettait une énergie qui semblait épouvanter sa mère qui la regardait avec anxiété.

Oh! que cette circonstance semblera sotte et ridicule aux grandes dames de nos petits salons parisiens! Comme elles poufferont de rire à l'idée d'une femme chantant *la Marseillaise* avec un éclat et une chaleur qui me faisaient tressaillir! Quelque associée d'agent de change demandera si ce n'était pas une marchande de pommes? Et c'est ici que je voudrais que tu sentisses comme moi combien les lieux modifient la portée des moindres choses! Véritablement, en France, à Paris, une jeune fille chantant *la Marseillaise* à un piano, ce serait une grosse réjouissance d'un quart d'heure qu'il ne faudrait pas recommencer tous les jours, sous peine de ridicule; mais dans ce palais de prince, cette fille de prince, dans ce pays d'esclaves, cette maîtresse de tant d'esclaves; mais loin de notre France, cette fille de la Russie me chantant la chanson de gloire de mon pays, cette noble et suave créature prêtant sa voix du ciel aux rudes accens de l'hymne de la patrie, cela, rien que cela, c'était un charme indicible, enivrant; et quand je la contemplais, le front haut, l'œil élevé, le sein haletant, chantant et criant liberté avec une sorte d'ardeur extatique, je la voyais comme une de ces blanches valkiries de la vieille théogonie du Nord présidant au combat, et excitant le courage des guerriers. Elle me devenait une divinité.

C'est alors que j'appris ce que signifiait pour elle et pour moi cette union de nos voix dans un même chant; c'est alors que je démêlai dans cette ame céleste pourquoi elle allait demander à la chanson d'une nation étrangère le droit de crier liberté! Sa mère ne s'y était pas trompée, sa mère nous observait. J'avais été témoin des efforts de la nature pour arracher la jeunesse de Douchinka aux liens trop tôt dénoués de son enfance. Je ne me doutais pas que c'était le tour de son ame, et que d'autres sentimens que ceux que je lui croyais, et pour lesquels elle voulait être libre, parlaient dans cette invocation à la liberté.

Un jour nous étions réunis dans ce salon, et là, comme c'était notre coutume, nous chantions ensemble, nous chantions *la Marseillaise;* le prince entra, il nous écouta quelque temps avec impatience, puis il finit par nous dire brusquement:

—Vous avez un grand amour de musique depuis quelque temps?

La princesse était présente, elle se tut et nous regarda.

—Mon père, dit Douchinka, est-ce donc mal de chanter ensemble?

Si le prince n'eût été sous l'influence d'une préoccupation de courtisan, il eût pu, dans cette question, trouver matière à faire cesser sans retour ce qui lui déplaisait; mais il ne pensait qu'au but présent, et il répondit avec humeur:

—Il me semble, au moins, que vous devriez avoir assez de cette chanson de jacobins!

—Eh bien! dit Douchinka toute joyeuse, nous chanterons autre chose.

Une larme, que je vis border la paupière de la princesse, m'en dit plus que cette réponse de Douchinka. La soirée se finit sans que j'osasse regarder en moi-même. L'alarme que j'avais éprouvée à la première observation du prince, la joie que je retrouvai à la réponse de Douchinka, me confondirent. O faiblesses inexplicables de l'ame, misères de la vie du cœur! Croiras-tu jamais à quoi je passai cette nuit? A me consulter sur ce que je sentais, n'est-ce pas? comme j'avais fait un an avant; à réfléchir à mon avenir? Crois-tu que je pensai à ma position précaire en Russie, devenue plus précaire que jamais, par la haine qu'on portait au nom français? Oh! non, non, ces misérables soucis de la raison ne me vinrent pas même à l'esprit. Il y avait en moi une nécessité bien autrement impérieuse, une nécessité à laquelle il fallait satisfaire, pour un jour, pour une heure peut-être; une nécessité comme la soif, comme la faim, qui s'attaque à tout pour le besoin du moment; n'importe, c'était un jour, c'était une heure. Je passai la nuit à composer une chanson sur l'exile de Henri V. Je fis les paroles, je fis la musique, je l'écrivis, je la copiai, et, le soir même, je l'essayais, avec Douchinka, au piano du salon de musique, sous les yeux du prince, qui riait de la versatilité du peuple français; sous ceux de la gouvernante allemande, qui s'émerveillait de mon *atmiraple dalent*, et sous le regard de la princesse qui souffrait. Quand le prince fut sorti, Douchinka courut à sa mère qui était seule dans un coin du salon, et lui dit:

— Maman, remerciez M. Rodolphe; on dirait qu'il a deviné

combien vous aimez à l'entendre, et c'est d'autant plus aimable à lui d'avoir fait cette chanson, que, pour flatter mon père, il a sacrifié ses opinions à votre plaisir.

La princesse sourit amèrement en me regardant ; la rougeur venait de me monter au front. Je ne savais comment expliquer cette misérable chanson. Au fort de la fièvre que me donnait l'idée de ne plus revoir Douchinka, de ne plus chanter avec elle, j'avais couru au moyen qui me paraissait le plus sûr pour me garder ce bonheur, pour me le faire presque commander par la sotte admiration du prince pour les exilés d'Holyrood. Je n'avais d'abord vu là-dedans qu'une ruse d'amour; le peu de mots de Douchinka m'avait mis ma folie à nu ; et puis quelque chose de plus poignant peut-être que le démenti donné à mes propres opinions me rongeait au fond : c'est que Douchinka dédiait à sa mère cette complaisance de mon cœur, et n'en gardait rien, elle pour qui tout avait été fait. J'étais confus, triste, courroucé ; je balbutiai avec un mauvais ricanement :

— Oh ! c'est un jeu ! une plaisanterie !

La princesse me regarda d'un air indéfinissable ; il y eut dans sa physionomie un combat de sentimens amers qui finit par se faire jour dans une parole lente, mais fortement appuyée ; elle me répondit :

— Si les opinions politiques d'un homme lui sont une plaisanterie, il faut lui pardonner de se faire un jeu de tout.

—Madame ! m'écriai-je vivement, vous ne me suppposez pas assez lâche pour...

La princesse me regarda encore ; je m'arrêtai, car j'allais lui répondre sur ce que sa fille devait ignorer, sur ce qui n'avait de confident qu'elle et moi.

— Assez lâche, pour quoi? me dit-elle, pour avoir fait cette chanson ? Je ne le crois pas. Aussi je suis persuadée qu'elle n'est pas de vous.

— Oh ! si, s'écria Douchinka d'un ton triste, elle est de M. Rodolphe, c'est pour cela que je la trouve charmante.

—Elle est surtout admirablement sentie, dit la princesse; c'est bien l'expression d'un cœur qui pense sérieusement ce qu'il dit, qui aime sincèrement ses princes exilés.

— Oh ! vous êtes bien méchante, maman, dit Douchinka en faisant une petite moue charmante à sa mère ; M. Rodolphe

n'a fait cela que pour nous, et vous devriez lui en savoir gré.

— Je ne puis lui savoir gré d'exprimer avec chaleur ce qu'il sent vivement; c'est si naturel! répondit la princesse en me raillant de la tête aux pieds et m'accablant de son air de mépris.

C'était trop. Je rompis la glace, je risquai tout ; je regardai insolemment la princesse et lui dis en face:

— Vous avez plus raison que vous ne croyez, madame. Jamais romance ne fut l'expression d'un sentiment plus vrai, et si vous vouliez la comprendre, vous jugeriez qu'il n'y a qu'un amour bien puissant qui ait pu me la dicter.

La princesse ne répondit pas, tant elle fut stupéfaite de mon audace. Douchinka n'y vit pas autre chose qu'un amour-propre d'auteur, et elle s'écria:

— Eh bien! je la prends pour moi.

Je me sentis heureux ; je triomphai. La princesse était froide et pâle.

— Je la chanterai, continua Douchinka, à la première réunion que nous aurons, et comptez sur moi, monsieur Rodolphe; je vous en ferai honneur.

Tout mon remords me reprit, et la princesse triompha à son tour; elle me jeta son triomphe au visage en disant doucement :

— Vous ferez bien, ma fille, et je suis assurée que cette romance fera beaucoup d'honneur à monsieur.

Je me retirai malheureux, ne sachant que résoudre, que devenir, désespéré de ce que j'avais fait et sans courage pour le détruire. L'espérance que Douchinka me comprendrait, me retenait de reprendre cette romance, de la déchirer et de l'anéantir. Oh! ne souris pas de mes douleurs d'alors pour si peu de chose ; je te le répète encore, ici une action pareille eût passé inaperçue; mais dans ma position, elle avait une portée que tu ne peux sentir. Si petit qu'on soit à l'étranger, on porte avec soi une part de la dignité de sa patrie, et lorsqu'on compromet son propre caractère, on fait tort au nom de son pays. L'idée que le lendemain on dirait partout qu'un Français, de ceux qui s'étaient enthousiasmés sur la révolution, avait renié les opinions qu'il avait montrées la veille, cette idée m'était effroyablement odieuse; car ne t'imagine pas qu'on raconte de pareilles anecdotes avec le nom propre. Ce n'est pas M. Rodolphe Labié qui eût été

coupable : c'est un *Français* ; un *Français !* comprends l'étendue de ce mot à cinq cents lieues de la France ! Moi qui avais tant souffert de l'indignité de quelques-uns de mes compatriotes, moi, qui pour les inviter à bien vivre, leur avais fait sonner bien haut à l'oreille ce mot : Pensez que vous êtes Français? ce mot que vous ridiculisez dans vos vaudevilles, et qui nous semblait si saint à quelques-uns de nous qui avions tâché jusque-là de le maintenir en honneur, moi j'allais le mettre encore à la merci d'une impertinence russe. Et à propos de ceci, je les ai vus représenter à Saint-Pétersbourg, ces turpitudes impudentes, où l'on a mis pour dernier terme de sottise dans la bouche d'un drôle, ces mots : *Je suis Francès.* On les jouait sur le théâtre impérial, où l'on ne rit jamais, et où l'on riait ce jour-là de mépris pour nous ; et lorsqu'il nous arrivait, à nous, d'élever la voix pour protester contre ces ignobles parodies, on nous répondait.

— Ce ne sont pas les Russes qui disent cela de vous ; ce sont vos compatriotes. Ce n'est pas notre faute si vous vous méprisez vous-mêmes.

Que dire à cela ? Répondre en reniant les auteurs de ces sottises. Il nous eût fallu renier aussi les mille journaux qui les approuvaient, les cent mille spectateurs qui allaient y applaudir. Pauvre France ! à qui ses enfans crachaient ainsi au visage. Et moi, j'allais aussi apporter à ce noble pays révolté, en butte à la calomnie et à l'outrage des barbares, j'allais lui apporter ma part de désertion ! Oh ! j'étais fou ; et la femme qui m'avait fait honte de mon crime, car c'en était un, cette femme m'était odieuse, et je n'accusais pas celle pour qui je l'avais commis. Cependant le remords l'emporta. Je cherchai un moyen de réparer mon imprudence ; je le trouvai. Je pensai à cette porte qui ouvrait sur la galerie qui dominait le salon de musique. On pouvait y descendre par là. Je me décidai à m'y glisser quand dormirait tout le palais, à prendre cette romance, à la soustraire, et puis à laisser chercher comment elle avait disparu, à me refuser à en donner une autre copie, et j'espérais qu'ainsi elle tomberait dans l'oubli et qu'on n'en parlerait plus.

Quand une heure du matin sonna, j'entr'ouvris doucement cette porte, que j'avais ordonné à Yvan de fermer à jamais. C'était la faute d'un amour bien malheureux qui l'avait ouverte :

c'était la faute d'un amour déjà coupable qui la rouvrait. J'étais tremblant lorsque j'avançai sur cette galerie ; je regardai dans le salon ; mais la faible lueur de ma bougie, interceptée par le pied même du flambeau, ne jetait pas assez de lumière pour descendre jusqu'au parquet. Je ne vis rien ; je descendis rapidement ; j'allai plus rapidement encore jusqu'au piano, je cherchai sur le pupitre, sur l'instrument, dans le casier, et je dis tout haut, sans m'apercevoir que je parlais :

— Elle n'y est pas.

— Non, elle n'y est pas, dit une voix à côté de moi.

Je me retournai épouvanté, et vis la princesse debout à côté de la portière qui séparait son appartement du salon. Sa vue me rappela tout ce que j'appelais mes griefs contre elle, et je lui dis :

— C'est vous qui l'avez prise, madame.

— Moi ? me dit-elle d'un ton amer.

— Oh ! m'écriai-je vivement, ne croyez pas que ce soit par un sentiment de vanité que je le suppose. Je sais que vous me haïssez, que vous me méprisez peut-être, et je comprends que vous vous soyez emparée d'une arme si puissante contre moi ; mais enfin, madame, cette romance est à moi ; on ne peut me la dérober ainsi, on ne peut la rendre publique sans violer toute confiance : ce serait une lâcheté, une calomnie, une dénonciation.

La princesse se taisait et me laissait parler. Ce silence m'exaspéra tout-à-fait.

— Oh ! repris-je, madame, il faut me la rendre, il le faut ; je saurai bien vous y forcer.

Elle se tut encore.

— N'oubliez pas, madame, que je puis dire tout ce qui m'a été dit, que moi aussi j'ai des secrets à divulguer qui peuvent perdre ceux qui me voudraient déshonorer. Madame, me comprenez-vous ? Il faut me rendre cette romance.

Je m'arrêtai encore, espérant une réponse. La princesse me regardait toujours, immobile à sa place. Elle avait un mot à me répondre ; mais la malheureuse comprenait peut-être toute la joie qu'il me donnerait et elle ne se sentait pas la force d'en subir la torture. J'étais hors de moi.

— Oh ! madame, m'écriai-je, voilà donc la vengeance que

vous vous étiez promise? Eh bien, malheur à vous. J'en trouverai une qui vaudra la vôtre. N'oubliez pas que c'est par votre ordre que cette porte a été ouverte. Me comprenez-vous enfin?

La princesse me répondit alors :

— Vous êtes un infâme, me dit-elle froidement.

— Eh bien! m'écriai-je en rougissant de ma fureur, rendez-moi cette romance, je vous en supplie; je vous le demande en grâce: par pitié, rendez-la-moi.

— Ce n'est pas moi qui l'ai prise, me dit doucement la princesse.

Elle rentra chez elle et me laissa anéanti.

Parce que ma romance avait été prise? Peut-être penses-tu que je me crus perdu? Non.

Le premier cri qui retentit en moi, à ce mot, fut un cri de joie inouïe.

— C'est Douchinka! me dis-je en moi-même, et je me sentis battre le cœur d'un bonheur ineffable, d'une espérance enivrante.

Ah! qu'elle me sembla noble, grande, adorable, cette jeune fille qui pour moi oubliait son haut rang, où elle était si loin de moi! ah! quelle ame je lui devinais! quelle reconnaissance je lui devais! quel respect pour cette virginale confiance! quel dévouement absolu pour cette attention qu'elle faisait à moi, pauvre exilé! Je tombai à genoux, et à genoux je dis tout bas :

— O Douchinka, merci; merci Douchinka!

Oh! quelle funeste passion que l'amour! Cette nuit je ne dormis pas et je veillai sans remords.

Le lendemain, la princesse était malade; sa fille passa la journée près d'elle. Je ne les vis point. Je fus assez malheureux pour retrouver le pouvoir de réfléchir. Ces réflexions ne me menèrent qu'à douter de l'intention de Douchinka. Ce que j'avais pris pour un intérêt qui m'était personnel n'était peut-être qu'un enfantillage. D'abord quelques jours se passèrent sans que je pusse rien apprendre.

Le prince était allé passer une semaine à un château impérial. On me servait dans mon appartement. Je ne pus y tenir plus long-temps; je fis demander à la princesse la permission de la saluer pour avoir des nouvelles de sa santé. Je me confesse à toi de tous les mauvais sentimens qui sont dans le cœur

d'un homme. La raison m'était un peu revenue, et je comptais que cette malheureuse romance était restée dans les mains de Douchinka. Du moment que je doutais qu'elle pût servir à mon amour, je ne voulais plus qu'elle nuisît à ma réputation ; et sais-tu qui je rendais responsable en moi-même des torts que j'en pourrais subir ? La princesse, à qui je créais des devoirs de mère, et qui devait empêcher sa fille de faire des imprudences qui la compromettraient pour rien. Pour rien: remarque ce mot. Si cette jeune fille eût voulu se perdre pour moi, j'aurais maudit sa mère si elle eût voulu me faire obstacle; j'aurais pensé que c'était vengeance si elle l'eût fait alors, et je pensais que c'était vengeance, parce qu'elle n'avait rien empêché. Oh ! je comptais bien lui faire querelle de mes ennuis, de quelque côté qu'ils me vinssent, et j'avais assez maladroitement calculé que la princesse éloignerait Douchinka si elle me permettait de pénétrer chez elle. Un esclave vint m'avertir qu'on m'attendait. J'allai chez la princesse; j'entrai. Elle était étendue sur un divan; sa fille était à côté d'elle. Il me parut qu'elle craignait une explication, et j'en conclus qu'elle m'avait rendu quelque mauvais service. Elle me salua tristement; je fis le révérencieux et m'approchai lentement. Douchinka avait un petit air d'humeur, moitié gai, moitié chagrin; elle me regardait en dessous, et finit par me dire en riant:

— Ah! vous avez grand tort de vous intéresser à cette méchante.

Elle alla s'asseoir à côté de sa mère, et l'embrassa en la caressant et en lui faisant une petite mine lutine.

— Vous ne savez pas ce qu'elle a fait. Mon père m'a demandé une copie de votre romance pour la présenter à l'empereur et la faire arranger pour la musique du premier régiment de la garde: eh bien! maman n'a pas voulu que j'y misse votre nom, et elle a fait promettre à mon père de ne pas vous nommer. N'est-ce pas que c'est bien mal?

Oh! que je me sentis humilié et repentant! je n'osai regarder la princesse. Je ne me sentis pas le courage de la remercier; j'étais trop battu, trop indigne de tant de générosité.

— Pourtant, me dit Douchinka, j'avais bien arrangé cela. Voyez, ajouta-t-elle en se levant, voyez comme c'était bien.

Elle prit, et me remit une feuille de musique. Il y avait

écrit en tête, avec un soin particulier, d'abord le titre de la romance, puis plus bas : « Paroles et musique de M. Rodolphe Labié, dédiée par l'auteur à la princesse Douchinka C...

— Et madame votre mère, dis-je avec l'espérance de trouver à lui en vouloir, madame votre mère a effacé tout cela ?

— Mais non, me répondit Douchinka, elle a effacé votre nom, voilà tout. Elle sait bien que c'est pour moi que vous avez fait la romance. Moi je n'y perds rien, il n'y a que vous de sacrifié. Car, voyez-vous, quand à la parade on fera défiler les troupes sur l'air de l'exilé d'Holy-Rood, on dira : C'est la romance de la princesse Douchinka C..., et personne que moi ne pensera à vous.

— Oh ! m'écriai-je les larmes aux yeux, c'est assez..., c'est tout...

— Moi aussi j'y penserai, dit la princesse, si je l'entends jamais, si la maladie qui me tient me laisse encore un jour de force pour assister à quelque grande pompe militaire.

Je regardai alors la princesse. Quelques jours l'avaient cruellement changée.

— Oh ! s'écria Douchinka, ne parlez pas ainsi, maman ; vous guérirez bien vite, vous viendrez entendre avec nous la belle romance de votre fille ; et puis nous vous la chanterons. Tenez, je vais faire porter votre piano ici.

— Non, non..., dit vivement la princesse, non..., la musique me ferait mal..., je n'aurais pas la force de la supporter... Plus tard..., plus tard...

Et se cachant la tête dans les coussins de son divan, elle se laissa aller à des larmes et à des sanglots abondans.

— Oh, mon Dieu ! me dit Douchinka, je ne sais pas ce qu'a ma pauvre maman ; mais elle est bien malheureuse, monsieur Rodolphe ; mon Dieu ! si elle voulait me dire ce qui lui fait mal, je la consolerais : nous la consolerions, n'est-ce pas. Maman, maman, ajouta-t-elle en se mettant à genoux devant elle, parlez-nous. Je vous aime tant, monsieur Rodolphe aussi vous aime.

La princesse se détourna, ses sanglots redoublèrent et devinrent presque convulsifs.

— Oh ! reprit Douchinka, vous ne m'aimez donc plus ?... Et moi aussi je vais être bien malheureuse, si vous ne m'aimez plus.

La princesse se souleva, regarda sa fille, et lui ouvrant ses bras, elle l'y tint long-temps embrassée avec force. Ses larmes se calmèrent pendant ce temps : elle les ramena toutes à elle, car elles faisaient mal à un autre en se versant au dehors, et enfin, d'une voix où il y avait quelque chose d'exalté et de résigné en même temps, elle dit à Douchinka :

— Pauvre enfant! non, tu ne seras pas malheureuse, tu ne le seras pas, si Dieu me permet de disposer de ton bonheur.

Crois-tu que si je me fusse mis à genoux devant cette femme et que je lui eusse demandé pardon comme un enfant à son père irrité, crois-tu que je lui eusse fait bien au cœur? crois-tu que si je lui eusse offert de partir et de la délivrer de mon odieuse présence, cela l'eût un peu consolée? crois-tu que si, subjugué par tant de noble clémence, j'eusse enfin reconnu que là était l'ame qui aimait, crois-tu que, revenu à elle, j'eusse cicatrisé la blessure que j'avais faite? Je ne sais pas, moi. J'étais confondu, brisé, anéanti; j'étais si petit devant elle, elle avait si bien sur moi la supériorité d'un cœur mystérieusement céleste, que j'acceptai cette promesse de bonheur pour sa fille, comme l'assassin reçoit sa grâce de sa victime, comme Zamore accepte le pardon de Gusman sans comprendre la religion qui le lui ordonne et dont il n'est pas. Je n'étais pas de l'ame de la princesse; elle appartenait à une meilleure, à une plus haute nature que la mienne.

A partir de ce jour, l'histoire de ma vie n'est presque plus qu'un doute qui n'est pas encore dissipé. Elle se trouve enfermée entre deux grands événemens, dont le premier a été pour moi une loi de fer, et le second une explication que sa solennité n'a pas encore sauvée dans mon cœur d'un soupçon de vengeance et de ressentiment. Tu remarqueras peut-être que j'appelle grands événemens de très petits incidens, selon la politique de la vie romantique qui a cours aujourd'hui; comme les Parisiens nomment le petit monticule où est le Panthéon, la montagne Sainte-Geneviève. Mais relativement à ce qui fut l'intérêt de ma vie entre ces deux époques solennelles, les deux circonstances dont je te parle furent véritablement de grands événemens. Il faut d'abord te parler du premier. Ce fut quelque temps après la scène que je viens de te raconter qu'eut l'entretien qui a réglé ma conduite.

Je te l'ai déjà dit, et je dois te le rappeler, depuis que l'empereur Nicolas avait exprimé son mécontentement contre la France, depuis qu'il avait reçu M. Athalin avec la morgue d'un professeur à qui les plus humbles d'une classe d'écoliers viennent demander grâce, depuis qu'il avait publiquement insulté aux égards usités en pareille occasion, en recevant de la main de l'aide-de-camp de Louis-Philippe la lettre du roi des Français sans la lire, c'était une émulation parmi les courtisans à qui dénigrerait la France. Mon prince ne s'en faisait faute, et nos repas étaient devenus une perpétuelle discussion. Il me pardonnait volontiers mon emportement sur ces matières, en m'excusant sur ce que j'étais partie intéressée et par conséquent aveugle. Mais tout à coup il rencontra près de lui un adversaire sur lequel il ne comptait pas: cet adversaire était Douchinka. Te dire que ce qu'elle aimait de la France dans le secret de son cœur, était la même chose que ce qu'elle en défendait, je n'en sais rien encore; mais, par une sorte d'obstination que rien ne pouvait lasser, elle ne laissait passer aucun mot du prince contre notre pays qu'elle ne le relevât avec soin, souvent avec amertune, quelquefois avec colère, et il arrivait alors que de la défense de la France elle passait à l'accusation de la Russie. Dans ces momens d'exaltation elle avait une verve d'indignation et de moquerie qui écrasait le prince. Tu comprendras maintenant, et par cet exemple, combien l'éducation des femmes dans ce pays est antipathique à la vie qu'elles doivent mener. Pour le plus grand nombre, ce qu'elles apprennent ne sert à autre chose qu'à parler de tout dans un salon avec une certaine supériorité. Jamais il n'est arrivé à un Russe de prévoir que quelqu'un eût envie de mettre en pratique ces maximes d'égalité et de liberté qu'on laisse apprendre à la jeunesse. Le dernier ukase de Nicolas, qui interdit à la jeune noblesse russe de suivre le cours des universités étrangères, te prouve que ce danger, particulier à quelques ames privilégiées, a commencé à se généraliser. Ce que je vais te dire est un peu dix-septième siècle chez nous, mais c'est l'histoire contemporaine russe, avec la barbarie de ses formes de plus qu'en France.

Une jeune veuve, la comtesse L...... était fort éprise d'un jeune officier des chevaliers gardes. La comtesse avait une immense fortune en terres ou plutôt en esclaves: mais la

volonté de l'empereur l'empêchait de la faire partager à son amant. Le chaste Nicolas avait défendu le mariage. Tu n'ignores pas qu'il est presque impossible à un Russe de réaliser sa fortune sans la permission de l'empereur. Dès que celui-ci s'aperçoit qu'un de ses sujets cherche à se faire des ressources qu'il peut emporter à l'étranger, il interpose sa volonté suprême et attache le propriétaire à sa glèbe comme l'étaient autrefois nos serfs. Il n'est permis qu'au vice d'aliéner ses terres ; celui que le jeu ou la débauche a ruiné, peut vendre ce qu'il possède, parce qu'après liquidation, la misère le garde à son maître. La comtesse, qui savait cela, emprunta sous prétexte de dépenser ; elle acheta des bijoux, des diamans, tout ce qui pouvait être compté en dépense dans le luxe d'une femme jeune et belle. Puis lorsqu'elle eut amassé des valeurs suffisantes pour vivre médiocrement hors de Russie, elle se résolut à partir secrètement avec son jeune officier, en abandonnant deux ou trois cents mille roubles de revenu à ses créanciers et à la confiscation impériale. Toutes les mesures furent prises avec une précaution de prisonnier, une patience merveilleuse, une persistance admirable ; c'est l'histoire de Latude avec cinq cents lieues de prison autour de lui, et des millions d'habitans pour espions. Ce fut un bien misérable motif qui fit tout découvrir. Le jeune officier se faisait malade depuis un an, depuis un an, il s'infectait l'estomac de vinaigre, il se brûlait les yeux à regarder le soleil. Il était arrivé à être étique et presque aveugle. Il surprit par ce moyen un passeport à la police russe sous prétexte d'aller se rétablir aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Une fois armé de ce passeport, il prépare tout pour son départ. Un domestique devait le suivre, ce domestique n'était autre que la comtesse déguisée. Une livrée avait été faite pour un jeune esclave de sa taille, une perruque noire commandée par un ami chauve. On avait triomphé de tout : la comtesse ne put triompher d'un mouvement de coquetterie féminine. La livrée lui allait assez bien, mais la perruque la rendait laide. A trois lieues de Saint-Pétersbourg, elle avait quitté sa perruque ; à quatre lieues, le premier officier de police venu la trouva trop jolie pour être un homme, et par cela seul que le passeport portait un officier et son domestique et que le domestique était suspect, le policier arrêta tout et expédia sa prise à Saint-Pétersbourg. La dame fut chassée de la cour,

l'officier exilé, et le chaste Nicolas fut décrété d'admiration nationale par tous les maris de la Russie.

Or, le prince C.... nous racontait cette aventure avec un cortége de grossièretés sur la pauvre comtesse. La princesse la plaignait doucement, mais sa plainte ne portait guère que sur le malheur qui avait empêché la fuite de deux amans. Tout à coup, Douchinka, qui avait écouté son père avec impatience, et sa mère avec pitié, s'écria impétueusement :

— Ce n'est pas cela qui est affreux, maman, c'est de vivre dans un pays où une femme n'est maîtresse ni de sa fortune, ni de sa vie. Qu'on lui prenne sa fortune, soit, encore ; mais qu'on lui interdise l'exil et la pauvreté, c'est la barbarie la plus honteuse qui puisse peser sur une créature humaine.

— Que dites-vous là, ma fille? s'écria le prince, stupéfait de ces idées dont il n'avait pas d'idée.

— Calmez-vous Douchinka, dit la princesse, doucement et comme pour retenir l'élan d'une pensée qu'elle comprenait et qu'elle savait exister au fond du cœur de sa fille.

La discussion fut vive, elle devint violente. Il est inutile de te la rapporter. Elle retomberait pour toi dans des lieux communs usés depuis des siècles chez nous et qui, à Saint-Pétersbourg, sont d'une nouveauté souverainement audacieuse. Le prince s'écriait que la comtesse se serait dégradée en épousant un petit officier. Douchinka lui demandait s'il n'était pas honnête homme, brave, etc. Le prince répliquait que c'était un homme de rien. Sa fille lui demandait si la naissance était préférable à la vertu, à l'honneur. Le père finit par dire :

— Tout cela est bon dans les livres, mais ce sont des folies indignes d'une ame un peu noble.

Tu vois dans quel cercle de vieilles récriminations s'enfermait la discussion. Douchinka exaspérée la conclut par un mot qui m'épouvanta moi-même.

— Eh bien, monsieur, dit-elle à son père, je ne sais si j'aurais le courage de le faire, mais j'estimerais la femme la plus noble qui, sûre de l'estime de l'homme qu'elle aime, se donnerait à lui, fût-il... esclave... et qui punirait par le déshonneur de sa famille l'insupportable orgueil qui lui refuserait le bonheur de sa vie.

Le prince devint pâle de colère. La princesse se jeta à l'encontre pour la recevoir tout entière, et dit à Douchinka :

—Il ne faut pas, ma fille, vous armer de ce qu'il m'est arrivé de dire devant vous, que si j'avais cru trouver mon bonheur dans l'alliance d'un homme obscur, je l'eusse préférée à celle du plus grand prince.

— Vous avez dit cela, madame ? s'écria le prince irrité.

— Oui, monsieur, répliqua la princesse avec une expression où le prince seul ne vit point l'amertume qui remplissait le cœur de sa femme, oui monsieur, je l'ai dit; et cette forte volonté de mon ame vous est un meilleur garant, que l'obéissance que l'on m'a supposée, du bonheur que j'ai éprouvé en recevant le nom que je porte aujourd'hui.

Le prince demeura tout embarrassé de cette flatterie presque perfide, et il finit par répondre gauchement.

— Comme mari, je vous remercie de ces sentimens; mais comme père, je ne puis les approuver; car enfin... il suffit; rendez votre fille plus raisonnable.

Douchinka sourit amèrement; elle fut sur le point d'attaquer cette différence que mettait le prince dans l'appréciation des sentimens de la princesse. Un regard de celle-ci l'arrêta. Nous nous retirâmes tous assez embarrassés. Douchinka seule me salua avec une affectation évidente. Le soir venu, je voulus me rendre chez la princesse. J'appris que depuis deux heures elle était enfermée avec son mari. J'en devinai la cause et je m'apprêtai à voir prendre contre Douchinka, et par conséquent contre nos réunions, quelque mesure énergique. Je n'en doutai plus, lorqu'à l'heure où tout le monde se retirait d'habitude, un esclave vint me prévenir que la princesse désirait me parler. Je descendis sans penser à autre chose qu'à Douchinka et à ce qui la regardait, oubliant complétement combien pour moi un entretien particulier avec la princesse devait être embarrassant. La princesse paraissait avoir pour ainsi dire rédigé d'avance ce qu'elle avait à me dire, elle en avait probablement calculé toutes les expressions, car dès que je fus entré, elle me fit signe de m'asseoir et me dit sans se donner le temps de recueillir ses idées.

— Monsieur, aucun de mes ressentimens personnels, aucune des douleurs que j'ai eu à subir ne m'a rendue injuste envers les autres. Je veux le bonheur de ceux qui me font mal; je crois à l'honneur de ceux qui ne croient pas au mien. Ma fille, monsieur, car n'oubliez pas que c'est une mère qui vous parle, ma fille est

pour ainsi dire dans l'enfantement de son ame. Des rigueurs maladroites pourraient tuer cette nouvelle vie qui cherche à s'allumer en elle, ou peut-être l'égarer dans la voie qu'elle doit choisir. J'espère que vous me comprenez, monsieur, je ne suis point la maîtresse de prévenir ces rigueurs aussi complétement que je le voudrais. Je ne sais jusqu'où iront les écarts qu'elles peuvent faire naître... Mais je sais vers qui ils iront !

Je tressaillis, j'avais les yeux baissés ; la princesse continua:

— A celui-là je dirai : Vous avez reçu l'hospitalité sous notre toit ; le contrat public qui vous lie à nous vous a confié une part de notre honneur ; l'enfant qui doit porter notre nom a été remis à vos soins. Vous avez fait ce que vous deviez, et nous sommes assurés qu'en sortant de vos mains, notre fils nous sera un sujet d'orgueil. Aujourd'hui, monsieur, je mets, moi, sous la sauvegarde de votre probité, le reste de l'honneur de notre famille. Grâce à vous nous n'aurons à maudire aucun de nos enfans ! Je puis y compter, n'est-ce pas, monsieur?

Ce langage indirect était clair pour moi. Devant tant de confiance, je ne me trouvai dans l'ame qu'un cri de générosité; j'oubliai ce qu'il y avait de douloureux entre la princesse et moi; et je lui répondis vivement:

— Oh ! je vous le jure, madame, elle me sera sacrée... comme vous !

Tu dois, je suppose, admirer la maladresse brutale de toutes mes paroles vis-à-vis cette pauvre femme. Je lui avais répondu dans le sincère élan d'une bonne intention, et j'étais arrivé à la blesser au plus secret de son cœur. Mon dernier mot pouvait ressembler à une grossière équivoque. Cependant je crois qu'elle comprit ma bonne foi, je crois qu'elle sentit que je l'avais remise en mon ame à une place où mon respect était sincère ; en effet elle me tendit la main et me dit avec un sourire où descendit une larme :

— Je vous remercie, monsieur.

Je voulus parler.

— Non, me dit-elle, pas d'explications d'aucune sorte; il n'est pas toujours bon de donner leur nom aux choses sur lesquelles on s'entend de reste ; on les ravale presque toujours à des applications vulgaires et odieuses. Si vous ne trouvez pas l'heure trop avancée, parlons d'autre chose. N'allez-vous pas demain avec

Yvan chez l'empereur, et mon fils ne passe-t-il pas la journée avec le sien ? Il faut que je vous parle de cette visite, afin de prévenir votre étonnement à propos des règles d'étiquette que vous ignorez encore.

Et, sans autre transition, elle me raconta quelques usages de cour avec cette raillerie triste qui annonçait si bien les deux maladies de son ame, le malheur et le mépris; je me retirai sans m'expliquer encore le but de la princesse, mais avec un engagement dont les termes n'avaient point de faux jour.

Maintenant, toi, l'un des prétendus fiers explicateurs du cœur humain, me diras-tu comment il se fit qu'avec cet engagement solennel, comment avec cette borne posée à toute espérance, avec cette limite que je ne voulais pas franchir, et au-delà de laquelle est ce qu'on nomme d'ordinaire le bonheur ; me diras-tu comment il se fit que je m'abandonnai avec joie et confiance au charme d'aimer Douchinka ? J'étais comme un malade affamé à qui on a donné un carré de jardin pour se promener, et qui y descend tout joyeux sans regarder que le fruit qu'il aime est juste au-delà du carré qui lui est permis, et que la faim et la soif seront seules avec lui. Ce n'est pas que je suppose qu'il eût mieux valu me faire à moi-même une morale régulière pour me dissuader de l'amour qui me tenait. Hélas! de même que je n'avais pu aimer la princesse avec toutes les bonnes raisons possibles pour m'en faire amoureux, de même j'étais au pouvoir de Douchinka, sans que raison, crainte, malheur, pussent m'arracher à ce pouvoir! Tu as dit une assez bonne chose dans ta vie, c'est celle-ci: J'aime parce que. Il n'y a pas d'autres raisons présentables après celle-là. J'aimais, j'aimais donc comme un fou! Je ne veux pas te faire toutes les peintures probantes de mon amour, te dire comment je tremblais à l'approche de Douchinka, comment sa robe frôlant mon genou, me touchait au cœur une atteinte si vive que j'étouffais, comment je baisais de mes lèvres la place où sa main et son pied avaient posé. A qui dirais-je: j'aimais! qui ne fasse vite en soi-même le roman de toutes ces folies ? Une seule peut-être n'a pas été décrite, parce qu'elle était particulière au pays que j'habitais. Je savais assez de russe pour parler aux esclaves qui me servaient, mais jamais je ne m'étais servi de cette langue en d'autres circonstances, car elle est complétement exclue des salons, où

le français est seul admis. Je n'avais pas autrement fait attention aux règles, aux habitudes, aux usages de ce langage, que je parlais sans l'avoir pour ainsi dire appris, lorsqu'un jour où je donnais un ordre à mon cocher, j'entendis Douchinka me dire gracieusement en russe :

— Rodolphe, tu parles bien.

A ce nom de baptême, qui jamais en Russie n'est précédé d'aucun titre, fût-ce à l'empereur qu'on s'adressât, à ce tutoiement, qui est la règle de la langue russe, je ne sais quel éblouissement de joie, de délire me prit, je me retournai vers Douchinka, et lui dis en la regardant avec une crainte et une espérance folle :

— Douchinka, qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit, me répondit-elle en français, j'ai dit : Monsieur Rodolphe, vous parlez bien !

Ce *monsieur*, ce *vous*, me tombèrent comme un bloc de glace sur le cœur. Ils brisèrent mon rêve d'un moment ; je me sentis pâlir et devenir froid, mes genoux m'échappèrent, et je faillis m'évanouir. Depuis ce moment, sais-tu quel fut l'un de mes plus chers bonheurs ? Ce fut d'aborder Douchinka en lui parlant russe, rien que pour lui dire :

Douchinka !

Rien que pour lui faire répondre :

Rodolphe !

Cependant la révolte de Douchinka contre son père continuait ; son mépris des habitudes russes devenait de plus en plus hardi ; son amour de la France s'exaltait de jour en jour ; elle en affectait les coutumes, la manière d'être, la liberté d'opinions, et toujours elle me faisait le complice de tout ce qu'elle osait, en invoquant mon témoignage. Je remarquais avec étonnement que sa mère, sans la soutenir ouvertement, la laissait cependant libre de contrarier les volontés du prince ; elle accueillait même assez volontiers les exigences de sa fille, et cédait, sans sembler y prendre garde, à tout ce qu'elle voulait. Je ne me rendais pas bien compte de cette faiblesse apparente, et je n'y voyais que l'abandon d'une ame qui ne voulait plus lutter ni pour son propre bonheur, ni pour celui d'un autre ; cependant, comme tout cela ne portait que sur des généralités, je ne m'en occupais que très secondairement.

L'expression me manque pour te dire cette vie de tous les jours, cette vie où chaque mot, chaque geste, était le prétexte d'une argutie sur le droit de parler ou d'agir ; c'était une impatience de tout obstacle qui s'irritait encore de ce que l'obstacle s'abaissait trop vite. Imagine-toi un jeune daim dans un désert plat, et cherchant quelque chose à franchir ; suppose une main qui élève une barrière vers laquelle s'élance le léger animal, et une autre main qui l'abaisse avant qu'il soit arrivé et ait pu essayer ses forces ; c'est l'image de Douchinka entre le prince et sa mère ; tout paraissait blâmable au prince, tout excusable à la princesse, et qui sait si toute cette bouillante impatience de jeunesse ne se fût pas usée à de vains désirs d'affranchissement, si l'heure ne fût venue où le prince mit aux désirs de Douchinka une limite qu'il s'entêta à maintenir, qu'elle s'acharna à dépasser. En vérité, je te le dis, elle était, au milieu de notre vie, seule debout, le front haut, regardant à l'horizon où pouvait se trouver un précipice à franchir. Une question bien simple, à laquelle je répondis, sans prévoir, je te le jure, l'effet de ma réponse, dirigea cette inquiétude du côté prévu par la sagacité d'une femme que je n'appréciais encore que pour son cœur.

— Dites-moi, monsieur, me dit un jour Douchinka, en France, entre gens qui ont des talens différens, et dont l'un fait hommage à l'autre de l'une de ses œuvres, n'est-il pas de bonne façon, de façon française enfin, que celui qui a reçu ce témoignage d'amitié le reconnaisse par un don pareil ?

A ce moment, j'étais à mille lieues de Douchinka et de moi, je lui répondis tout simplement :

— C'est véritablement une habitude qui me paraît pleine de fraternité et de bon goût entre artistes, que celui qui donne un livre à son ami en reçoive un dessin ou une partition.

— Voilà qui est admirable ! dit Douchinka en regardant le prince, bien assurée sans doute qu'elle allait le blesser. J'ai reçu quelque chose de quelqu'un, et je veux lui rendre autant qu'il m'a donné.

Le prince regarda sa fille, et lui dit :

— Vous avez raison. C'est sans doute ces livres que vous avez reçus du comte B... Il faut lui envoyer un objet de choix. Faites prendre des ananas dans ma serre ; je sais qu'il en est très curieux, et que les siens sont mal venus cette année.

— Ce n'est pas cela! dit Douchinka.

— C'est donc cette corbeille, reprit le prince, que vous a envoyée votre cousine! Il y a de nouveaux bijoux très élégans chez... Il faut en choisir quelques uns...

— Ce n'est pas cela, répondit encore Douchinka.

La princesse semblait ne pas entendre; le prince demanda alors ce que c'était. Douchinka dit tranquillement :

— C'est pour M. Rodolphe qui m'a dédié une romance, et à qui je veux offrir un dessin que j'ai fait pour lui.

Le prince regarda sa fille comme si elle était devenue folle; la princesse dit rapidement :

— C'est fort bien! ma fille; il n'y a rien de plus naturel.

Mais le prince avait été touché à une partie trop sensible de sa sottise vaniteuse, et la princesse était trop délicate pour qu'il pût l'apprécier.

— Certes, dit le prince, cela ne sera pas; je vous le défends, et M. Rodolphe lui même comprendra combien cela serait inconvenant.

Je fus tout à coup au supplice. Accepter après cette défense était impossible dans ma situation; refuser était trop contre mon cœur. Je jetai encore le fardeau de mon embarras à celle qui avait déjà le poids de sa douleur, et je répondis :

— Je ne saurais comment résoudre cette question, et madame me paraît la seule qui puisse être un juge impartial en tout ceci.

La mauvaise humeur du prince sauva la princesse d'un nouveau dévouement; il me répondit sèchement :

— Impartial ou non, monsieur, je suis le seul juge de ce qui est convenable, et je défends à Douchinka de vous donner ce dessin.

— C'est ce que nous verrons, dit Douchinka.

— Mademoiselle! s'écria le prince exaspéré.

— Mais, mon père, où est le mal? dit la jeune princesse.

— Le mal! s'écria le prince, le mal! Vous, donner un dessin à monsieur, à...

Le prince marchait sur des charbons ardens, il n'avait nul droit de m'insulter, et je ne l'eusse pas souffert. Il s'arrêta en serrant les poings, puis il reprit :

— Où est le mal? mademoiselle... Je vous le défends : voilà tout.

— Si ce n'est point mal, me le défendre est une tyrannie odieuse.

— Oh ! c'est trop ! s'écria le prince.

— Monsieur, dit la princesse à voix basse et en retenant son mari, vous perdez votre fille. Laissez-nous, Douchinka. Monsieur Rodolphe, j'ai besoin de parler à mon mari.

Nous sortîmes avec Douchinka. L'effort de sa volonté était épuisé ; elle se mit à pleurer, et elle me dit avec un reproche amer :

— Vous aussi, vous m'abandonnez...

Ce mot fut la première épreuve que j'eus à subir. Toute mon ame vola vers cette noble et belle fille. A ce reproche, il me sembla que je devais répondre par l'engagement de ma vie entière ; mais ma parole, mes protestations, s'arrêtèrent à la pensée de ce que j'avais promis à la princesse. Je m'étais avancé vers Douchinka avec transport ; je me reculai presque avec épouvante.

— Oh ! me dit-elle, vous n'osez pas résister à mon père...

Cette accusation de lâcheté me fit frissonner. Me sentir dégradé à ce point dans le cœur de Douchinka ! Ce fut comme un fer rouge qui me traversa le cœur. Je doutai de la sainteté du serment que j'avais fait ; je fus prêt à le rompre : un moment de réflexion me fit voir que là seulement serait la lâcheté. Je me tus encore.

— Eh bien ! s'écria Douchinka en reprenant sa résolution, j'aurai du courage pour deux. Vous aurez ce dessin, vous l'aurez... Je vais vous le chercher.

Elle sortit sans que j'eusse la force d'accepter ni de refuser. Je fis un pas pour quitter le salon, pour m'enfuir. J'avais peur ; mais je sentais en même temps une joie funeste m'inonder et me rendre fou. Douchinka m'aimait : je le voyais, je le sentais, j'en étais ivre ; puis je réprimai mes frayeurs. Je me rappelais les saintes paroles de sa mère. J'étais bâillonné.

Avant que Douchinka revînt, la princesse rentra avec son mari ; elle me demanda où était sa fille ; je lui répondis qu'elle était restée chez elle. La princesse se dirigea vers l'appartement de Douchinka, et celle-ci en sortit avec son dessin à la main. La princesse marcha rapidement vers elle et lui dit :

— Ma chère enfant, vous êtes si vive que vous avez fâché votre père sans raison. Il croyait que vous aviez acheté un

dessin et que vous vouliez l'offrir à monsieur Rodolphe, et cela n'eût pas été convenable; on ne rend pas avec de l'argent des attentions comme celles qu'il a eues pour vous; mais du moment que je lui ai expliqué que c'était un dessin de votre main, il a trouvé cela fort naturel. Donnez-le à M. Rodolphe: c'est fort bien.

Douchinka, qui était entrée le front haut et l'air résolu, demeura confondue; elle baissa la tête. A ce moment, elle eût mis en pièces ce dessin qu'on lui permettait de me donner. On faisait, de ce qu'elle croyait un acte d'indépendance, un simple échange de petits présens. Elle devint soumise et triste; et, me tendant son dessin, elle me dit d'un ton cruellement désappointé:

— Le voilà, monsieur, prenez-le.

J'eus la maladresse de montrer la joie que j'éprouvai à le recevoir. Le regard de la princesse me la reprocha; celui de Douchinka me la reprocha aussi. L'une voulait dire: — Est-ce là ce que vous avez promis? L'autre signifiait: — Ce ne devrait plus être rien, donné de cette manière.

Il me serait impossible de te faire marcher comme moi dans l'obscurité où j'étais et où je demeurai jusqu'au dernier jour de cette vie étrange. Tu dois entrevoir déjà ce qui ne me fut révélé qu'à la dernière heure de mon séjour en Russie; et moi-même, à mesure que je ramène ces événemens en moi, je me demande comment je m'y trompai. C'est qu'alors l'aveuglement de l'amour me tenait. N'importe: écoute encore, et pardonne-moi d'être long, de te dire tout, jusqu'aux détails les plus vulgaires de cette vie pleine de tortures.

Ce fut à cette époque que quelques-uns de tes ouvrages arrivèrent en Russie. Je parlai de notre amitié: ce fut comme une couronne sur ton front. Ne t'en fais pas orgueil, et tu verras bientôt que moi-même je n'en dois peut-être pas tirer vanité; mais Douchinka te prit en admiration; ton nom était sans cesse le premier dans ses éloges: le nom de l'ami de M. Rodolphe. voilà tout! Nous te lisions ensemble, et seul je te lisais à son gré. Elle t'apprenait par cœur, elle te citait à tout propos. Le prince ricanait, mais la princesse tuait le charme de cette admiration que nous nous faisions à deux, en s'y mettant, en surenchérissant. Elle t'admirait encore plus que sa fille; mais elle t'admirait

pour toi, en te faisant un vrai génie. Alors il ne restait plus rien de l'éloge qu'on n'accordait qu'à l'ami de M. Rodolphe, et cela dépitait Douchinka ; elle s'irritait alors du bien qu'on disait de toi: on usurpait sur son privilége de te louer. Pour moi, j'étais comme fou; j'étais arrivé au vertige du cœur: j'aurais infailliblement succombé. Sur la route où je marchais, je trébuchais à chaque pas ; il me fallait dire que j'aimais ou me tuer: je pensai au suicide. La prévoyance de la princesse me donna un moment de relâche.

Douchinka fut présentée à la cour avant l'âge voulu par l'étiquette ; elle ne put résister aux prières de sa mère, qui lui fit seulement valoir des raisons de complaisance pour l'impératrice. Cela rendit nos réunions plus rares. Je trouvai dans ma solitude des heures pour me rasseoir en moi-même et me donner quelque force. Cependant j'avais le cœur trop plein, et peut-être il eût débordé si je n'avais trouvé une misérable issue par où s'échappait la flamme qui sans cela eût tout brisé.

Lorsque Douchinka revenait de la cour, en passant par le salon de musique, elle s'arrêtait à son piano et y jetait quelques accords. Je les entendais de mon appartement. La première fois je les écoutai sans oser croire qu'ils me parlaient. Mais c'est une force bien puissante que l'amour ; c'est un charme qui étend le cœur aux plus misérables choses de la vie. Le lendemain de ce premier jour, Douchinka fut triste et me parla à peine ; quelques jours après, elle retourna à la cour, et en revenant, elle toucha encore à ce piano. Je la compris alors. Je remuai un meuble dans mon appartement ; elle m'entendit et se retira. Le lendemain, son visage rayonnait de joie et de remerciement. Rien ne fut dit cependant. Elle et moi nous avions assez parlé. Ce furent, durant tout un hiver, nos seuls entretiens d'amour.

Je vais te conter aussi notre correspondance.

On jouait le soir chez le prince. Jamais Douchinka n'avait sa bourse, toujours elle m'empruntait de l'argent. Jamais elle ne me le rendait le soir même, qu'elle gagnât ou qu'elle perdît. Mais le lendemain un esclave m'apportait un petit paquet soigneusement cacheté. Sur ce paquet était écrit: Ma dette à M. Rodolphe ; et le montant de cette dette était compté sous ces papiers parfumés, en pièces neuves et choisies. Ces enveloppes avec ces deux mots écrits de sa main, ces pièces d'argent qu'elle

avait touchées, voilà toute notre correspondance pendant six mois, voilà tout ce qui me reste d'elle, c'est là tout le trésor de mes souvenirs. Quant à moi je ne savais, je n'osais rien lui rendre. La princesse me surveillait, et, je dois te le dire, j'avais fait une horrible découverte: ce n'est pas comme mère qu'elle souffrait seulement; elle était jalouse, elle se mourait. Elle me comprenait mieux que moi-même, elle avait bien senti que c'était dans la pureté et dans le respect de mon amour que je prenais tout mon courage contre Douchinka. Elle voyait bien que je l'adorais comme un ange que je n'eusse pas voulu flétrir d'un désir impur; et, en retournant à ce qui s'était passé entre elle et moi, elle était honteuse et brisée de la part que lui avait faite mon cœur. J'appris cela un jour que Douchinka trouva enfin le moyen de recevoir quelque chose de moi.

Nous étions à Jelaguin, à quelques milles de Saint-Pétersbourg. En nous promenant dans le parc où tout le monde est admis, nous rencontrâmes un moujick qui nous offrit quelques misérables bijoux qu'il portait dans une boîte. Ni la princesse, ni moi, ni Douchinka, n'en avions que faire; mais Douchinka se prit à désirer une pauvre paire de boucles d'oreilles, en pastilles du sérail, qu'on eût à peine offerte à une esclave; elle voulut les acheter, et me demanda de quoi les payer. Le soir, elle les portait; le soir, on joua encore; le soir, je lui prêtai encore de l'argent: mais le lendemain, quand elle me restitua ce que je lui avais prêté, il n'y avait que l'argent du jeu, le prix des boucles d'oreilles n'y était pas; il se trouva que je les lui avais données. Oh! ce me fut un bonheur contre lequel faillit se briser toute ma résolution. J'écrivis à Douchinka. Ma lettre achevée me parut un crime, je la brûlai. Je repris ma vie. Douchinka portait mes boucles d'oreilles; elle n'en avait pas d'autres pour rester chez elle, point d'autres pour les plus brillantes fêtes. Il en fallait moins à la princesse pour deviner le secret de cette prédilection. Que te dirai-je? Tant que sa fille avait été seule à s'avancer dans cet amour qui nous tenait, elle avait tout accepté, tout souffert pour le bonheur et l'innocence de son enfant: mais, dès que mon bonheur parut s'en mêler, elle ne put le supporter, elle n'y résista pas, elle redevint femme contre moi. Toutes les fois que Douchinka entrait dans le salon où j'étais, son doigt dirigé vers ses oreilles me disait:

— Les voilà.

Sa mère pâlissait chaque fois.

Un jour vint où le hasard la servit à son gré. Un orage accompagné d'une pluie terrible nous surprit dans le parc de Jelaguin. Le premier soin de Douchinka fut d'ôter ces frêles boucles d'oreilles dont la pluie eût bientôt dissous la pâte. Elle voulut me les remettre pour les cacher : sa mère lui offrit de s'en charger. Douchinka les lui confia sans rien soupçonner. Nous courûmes vers le palais. A dix pas, je vis la princesse les briser dans le sac de velours où elles les avait enfermées. Son regard était furieux, sa démarche presque folle. Lorsque nous fûmes arrivés, Douchinka redemanda ses boucles d'oreilles. Le transport de la princesse était passé : elle se prit à pleurer, et mentit. Elle répondit :

— Pardonne-moi, elles se sont brisées dans mon sac.

La douleur de la princesse arrêta la mauvaise humeur de sa fille. La pauvre femme vit que je l'avais devinée, et honteuse et torturée à la fois, elle eut une attaque de nerfs qu'on attribua à l'orage. Le lendemain elle était sérieusement malade. Douchinka ne porta plus de boucles d'oreilles. La première fois que la princesse la vit ainsi, elle se reprit à pleurer : sa force était à bout, la mienne aussi.

Tout ce que je te dis n'est rien ; mais à ces vaines circonstances qui m'aiguillonnaient le cœur, joins tous les instans de de la vie où j'avais à lutter contre des regards, contre des mots, contre un appel constant à cet amour que Douchinka sentait en moi et dont elle semblait me demander une assurance et tu comprendras mon supplice.

Enfin ma dernière épreuve m'arriva. Nous étions retournés à Saint-Pétersbourg ; la santé de la princesse était visiblement altérée, son indisposition devenait dangereuse. C'est à peine si je voyais Douchinka qui ne la quittait pas. Je dois te dire que pendant tout ce temps le prince était devenu vis-à-vis de moi d'une hauteur marquée. Je vis bien à sa haine qu'il savait notre secret ; mais il n'en disait rien. Il savait aussi que bientôt il allait être délivré de la main qui l'empêchait de se livrer à sa manière de conduire et de réprimer une passion. Enfin la santé de la princesse lui interdit de recevoir, et dès lors, hors de cette chambre où elle souffrait, le prince devint maître absolu. Le piano disparut du salon de musique ; chacun de nous était

servi dans son appartement ; je ne voyais plus personne, et l'on me répondait à peine, quand je m'informais de la princesse, qu'elle allait de mieux en mieux.

Il faut te dire que le palais du prince était dominé par un belvéder d'où l'on voyait tout Saint-Pétersbourg. L'escalier qui conduisait à ce belvéder passait par mon appartement. Un soir que j'étais seul chez moi, un esclave vint me demander si je voulais permettre à madame Stroff et à Douchinka de passer par mon salon pour voir une éclipse qui devait avoir lieu. Je m'empressai de répondre que j'attendais ces deux dames, et je demeurai troublé du pressentiment que cet instant allait décider de ma vie. Mon trouble était si grand qu'aucune résolution ne me vint à l'esprit. Madame Stroff arriva avec Douchinka. Je pris une bougie et montai devant ces dames l'escalier du belvéder. Une fois parvenue au sommet, il se trouva que Douchinka avait laissé sur la table de son appartement la clef qui ouvrait sur la plateforme. Moi je ne pouvais aller la chercher dans cet appartement, Douchinka ne s'offrit point à le faire. Elle prit la bougie de mes mains, et la donnant à madame Stroff :

— Allez, lui dit-elle, ma bonne amie, nous vous attendons.

La bonne Allemande n'y comprit rien, elle descendit et nous laissa seuls dans l'obscurité, loin de toute surveillance, en proie à la nuit, à l'occasion, à notre amour. J'entendais battre le cœur de Douchinka, le mien me brisait la poitrine. Je tremblais comme un criminel, Douchinka était immobile près de moi ; une minute se passa ainsi. Je voulus rompre ce silence qui me tuait. Je ne trouvai qu'un mot à dire que je ne voulais pas dire... J'essayai deux fois de parler, deux fois un son inarticulé monta à ma gorge et s'y arrêta. Douchinka fut plus forte, elle me dit soudainement :

— Ma mère se meurt ! Monsieur.

— Votre mère ! m'écriai-je.

— Oui, reprit-elle avec un accent résolu... Oui, elle se meurt ! Que ferons-nous maintenant ?

Si j'avais eu un poignard, je me serais tué. Je vis la princesse sur son lit de mort se dresser entre moi et sa fille, et m'arrêter comme un fantôme. Je reculai en poussant un cri.

— Qu'avez-vous ? me dit Douchinka.

J'étais fou ; je lui répondis :

— Nous avons tué votre mère!

— Oh ! miséricorde du ciel! s'écria Douchinka en tombant à genoux, miséricorde du ciel, je comprends tout... elle vous aimait!

Elle se releva, et, marchant vivement, elle laissa échapper de vives et cruelles exclamations. Je voulais me rapprocher d'elle; elle se recula de moi comme d'un monstre. Je voulus lui parler, elle descendit. La voix de Mme Stroff se fit entendre. Douchinka remonta avec elle. Nous entrâmes sur la plate-forme; nous y restâmes quelques minutes, pendant lesquelles Douchinka parla sans cesse avec une volubilité étrange. Quant à moi, je me sentis perdu. Douchinka retourna chez elle, après m'avoir gracieusement salué. Je ne me couchai point. A quatre heures du matin, le prince entra chez moi ; il était pâle et horriblement agité.

— La princesse veut vous voir, me dit-il, descendez...

Je le suivis. En traversant le salon de musique, je vis Mme Stroff assise dans un coin, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai ce qui s'était passé. Le prince était entré chez sa femme pour m'annoncer. Mme Stroff me raconta qu'il y avait eu une scène horriblement douloureuse entre la princesse et sa fille. A peine celle-ci avait-elle quité le belvéder qu'elle s'était mise à courir vers la chambre de sa mère, et à peine entrée, sans faire attention à la présence de son père, elle s'était jetée à genoux devant sa mère, et elle s'était écriée :

— Grâce! grâce! maman ; il ne m'aime pas, c'est vous...

Le prince s'était approché alors, et Douchinka l'avait aperçu.

— De qui parlez-vous? lui avait-il dit en la relevant brutalement.

Douchinka demeura glacée. Cette fois, le prince n'eut pas besoin de réponse, et il se tourna vers sa femme.

— C'était donc vous? reprit-il; c'était donc vous, madame?

— Monsieur, dit la princesse, je suis tellement près de répondre à Dieu que vous n'exigerez pas que je vous réponde sur un secret qui n'est pas le mien. Je désire voir M. Rodolphe.

Le prince avait paru s'irriter de cette demande.

— Ce sera en votre présence, monsieur, avait répondu la princesse.

Le prince était sorti alors pour me venir chercher, et la prin-

cesse avait dit à sa fille, qui venait de lui raconter la scène du Belvéder.

— Tu vois, ma fille, ce qu'il en coûte d'aimer contre son devoir ; on en meurt, et on n'est pas aimée.

Ensuite elle avait éloigné Douchinka. Tout cela s'était passé comme une scène fantastique, à travers des larmes, des sanglots, en face de la mort, sans réflexion d'aucune part. On m'introduisit chez la princesse ; ce n'était plus la femme que j'avais connue, la mort l'avait éteinte et défigurée. Quand je m'approchai d'elle, je la regardai avec un étonnement stupide et douloureux. Elle me sourit d'un sourire qui me glaça ; puis elle me dit lentement :

— Vous êtes un honnête homme, monsieur ; mais je ne demande pas à vos forces plus que ce qui est possible : demain vous quitterez Saint-Pétersbourg. Et maintenant, sachez mon secret, sachez-le aussi, vous, monsieur le prince. A l'âge de Douchinka j'aimai, comme elle, un homme qui était placé trop loin de moi. On égara notre amour en lui créant à chaque heure des obstacles qui ne faisaient que l'irriter. Si je fus coupable, Dieu me pardonnera, car ma fille est pure. Malgré tout ce qu'elle a fait, elle est restée innocente en son cœur, parce que j'ai su ne lui faire un crime de rien, et que vous ne l'avez pas entraînée là où le crime eût existé ; ce qui l'emportait était plutôt son esprit que son cœur ; j'ai su garantir celui-ci. Si elle se fût crue compromise, elle se fût perdue ; c'est l'histoire de presque toutes les fautes. Elle croit ne pas vous avoir aimé, elle ne vous aimera pas et ne se doutera jamais que vous l'ayez aimée. Je vous remercie encore, monsieur, et si les paroles d'une mourante vous sont sacrées, ne tentez jamais de revoir ma fille.

Je ne répondis rien.

Le lendemain je quittai Saint-Pétersbourg et voilà un an que je suis en France.

Rodolphe s'était arrêté, il réfléchissait profondément.

— Eh bien ! lui dis-je, que veux-tu que je fasse de ce récit ?

— Ce que tu voudras, me dit-il ; mais écris à la dernière ligne :

Douchinka, Rodolphe vous aimait ! Rodolphe vous aime !

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES RESTAURANS

DE PARIS.

La gastronomie est un art qui s'est perdu chez nous. L'époque a d'autres préoccupations et met ailleurs sa verve et son génie. La fourchette française ne s'honore plus d'aucun nom célèbre ou puissant. C'est une période de décadence qui s'est accomplie, et dont les bons esprits, non moins que les bons estomacs, ont suivi avec amertume le rapide ou invincible progrès. De toutes les choses que la révolution a détruites et renversées, la gastronomie est la dernière qui se puisse relever, car, avant de la rétablir, il faudrait reconstruire tout l'édifice social sur lequel elle reposait. Comment en effet la gastronomie pourrait-elle recevoir un culte digne d'elle sans les grands seigneurs, le clergé bénéficiaire et les fermiers généraux, trois ordres qui la soutenaient autrefois? Par le fait de sa nouvelle constitution, notre aristocratie a perdu entre vingt autres priviléges celui de pratiquer avec recherche le plus succulent et le plus fleuri des sept péchés capitaux. Cherchez aujourd'hui dans la chambre des pairs, vous y trouverez tout ce que vous voudrez : l'espèce humaine vous y apparaîtra dans toutes ses variétés, mais vous n'y trouverez ni un homme qui sache manger, ni un homme qui sache donner à manger. Le temps n'est plus où les plus grands noms de France protégaient et décoraient de leur splendeur les spéculations et les découvertes de l'art culinaire, et croyaient s'honorer en participant au progrès de cet art sublime. Les Rohan, que l'on rencontre à toutes les belles pages de notre histoire, ajoutaient alors à leurs titres de gloire les *côtelettes à la Sou-*

bise. Illustres Rohan! ce n'est pas eux qui auraient déchiré leurs parchemins à la tribune révolutionnaire, comme ce duc et pair qui mit si indignement à cuire dans la marmite populaire les seize alérions d'azur de son blason.

Ce que vous ne trouverez pas à la chambre des pairs, dans quel autre corps de l'état le rencontrerez-vous? Ce ne sera pas assurément à la chambre des députés, où un représentant se glorifie de ne manger que d'un seul plat à son dîner, et où le scrutin vient de rogner 20, 000 francs au président sur le menu de l'année.

La diplomatie nous aurait bien conservé le type du gastronome, mais tous nos diplomates ont l'estomac usé. Que voulez-vous? l'estomac est si voisin de la conscience! M. de Talleyrand, notre Lucullus, est réduit aux purées; et M. Sébastiani depuis six ans, tombé en enfance gastronomique, ne se nourrit plus que de lait.

Nos ministres actuels, élevés dans la sobriété, sont capables de tout, excepté de devenir hommes de table distingués. D'ailleurs les hommes d'état prennent ordinairement modèle sur la cour, et l'on dit que notre cour est fort réservée dans son ordinaire.

La magistrature a perdu dans Brillat-Savarin le dernier et le plus spirituel théoricien de la gastronomie française. La toge ne compte plus aujourd'hui un seul épicurien. Depuis que les juges et les conseillers ne reçoivent plus dépices, leur cuisine est devenue très monotone. Comus a été mis hors de cour. Quant à l'église, elle est ruinée. La gastronomie orthodoxe a disparu avec les bénéfices, les petits abbés et les opulentes communautés religieuses. Parlerai-je de la finance? mais qu'est-ce, je vous le demande, que la finance d'aujourd'hui? Où sont nos fermiers-généraux, nos intendans de province? Nous avons maintenant des banquiers qui donnent deux fois par an un dîner de famille, traitent de temps en temps leurs correspondans de passage, et qui ont une cuisinière cordon-bleu. Quelle misère! Les traitans d'autrefois recevaient à leur table la cour et la ville, payaient trois mille écus de gages à leur maître d'hôtel, et O rly et Béchamelle léguaient un nom célèbre à la postérité.

Cette série de nos financiers, qui commence à Zamet et qui s'éteint à Ouvrard, forme la planète la plus éblouissante du fir-

mament gastronomique. Tous ces gens-là, qui d'abord donnaient à manger pour faire honneur à leur vaisselle, finissaient par devenir des hommes transcendans dans la pratique et dans les raffinemens de la gastronomie. Aussi la gastronomie reconnaissante a-t-elle religieusement conservé leur mémoire dans ses livres et sur ses cartes. De tous ces noms financiers s'échappe je ne sais quel fumet appétissant. Les impôts étaient peut-être mal répartis, mal perçus, mais la cuisine s'enrichissait de découvertes encore aujourd'hui florissantes. Nous devons je ne sais combien d'excellens mets à la gabelle. Ces immenses fortunes financières auraient été un scandale, si les traitans n'avaient eu le bon esprit de jeter à profusion sur leur table et dans les coulisses de l'Opéra l'or si facilement acquis. Mlle Guimard faisait pardonner à la Poplinière son opulence, et la Reynière s'excusait de la sienne par ses admirables soupers, où les gens de cour et les gens d'esprit abondaient, quoique l'amphitryon fût fort ennuyeux, ce qui faisait dire à Champfort : « On mange la Reynière, mais on ne le digère pas! »

Nos mœurs modernes, en abolissant le souper, ont tué l'art si national de la gastronomie élégante et spirituelle. Pour toutes les fonctions, pour tous les exercices de la vie, il y a des heures propices. Il est impossible d'être gastronome à six heures du soir. Et puis la révolution, qui a tout ramené à des proportions bourgeoises, a frappé l'aristocratie de la fourchette comme toutes les autres. Il en a été des mets splendides comme des habits brodés. Nous avons emprunté en même temps à l'Angleterre le frac et le biffteck.

C'est sur les débris du souper et sur les ruines de la gastronomie que se sont élevés les restaurans. Il le fallait bien ! Le premier résultat de l'indifférence en matière de gastronomie avait été d'effacer le type de l'Amphitryon; peu à peu l'homme qui donne à dîner avait disparu, l'homme qui dîne en ville était mort. Autrefois, tout poète famé ou affamé avait chaque jour de la semaine son couvert mis dans une riche et hospitalière maison; la carte de ses trois cent soixante-cinq dîners lui coûtait par an un habit noir, de la politesse, six paires de bas de soie et quelques madrigaux. S'il est vrai que Gilbert et Malfilâtre moururent de faim, ce serait que Gilbert et Malfilâtre n'auraient eu ni habit noir, ni bas de soie, ni politesse. Aujourd'hui il n'y

a plus de table ouverte ni de convive à jour fixe; le poète est réduit à son pot au feu, hélas! et c'est ce qui a fait prendre le deuil à notre vive et légère poésie; c'est ce qui l'a rendue si lamentablement maigre, c'est ce qui a fait pleurer en rimes élégiaques son romantisme mal nourri. Bien des industries encore se sont perdues dans ce désastre : le conteur, le découpeur, le plaisant, le mystifié, heureuses variétés du parasite. Mais qui voudrait être paraside aujourd'hui que l'on dîne pour 32 sous? aujourd'hui que votre dîner d'homme libre et fier coûte juste le même prix que le fiacre qui vous mènerait dîner chez l'Amphitryon, dont il faudrait être le complaisant pendant cinq heures, sans compter la visite de digestion?

Le nombre des restaurans qui ont surgi depuis quelques années est prodigieux et montre combien est rompu ce lien social, si étroit et si puissant, qui rassemblait autour de la même table les gens unis par les bienveillantes relations du monde. Avant 1789, les hommes des mœurs les plus débraillées allaient seuls s'enivrer au cabaret. Il fallait être mousquetaire, philosophe ou coupletier pour prendre ses repas à ces cuisines publiques. A dater de cette époque, la société entra en dissolution; les cercles élégans furent remplacés par les clubs criards; la fine conversation par la motion orageuse; il n'y eut plus de soupers; les femmes s'effacèrent, l'opulence émigra, les poètes, à jeun, ne firent plus des madrigaux, mais des hymnes; tout fut bouleversé : les assemblées législatives jetèrent dans Paris une foule de célibataires sans ménage, auxquels de nouveaux traiteurs ouvrirent leurs salons. Ce fut chez un de ces restaurateurs, établi au Palais-Royal, que Mirabeau sentit les premières atteintes du mal qui, peu de jours après le mit au tombeau. En vain, plus tard, Barras et Cambacérès firent-ils de généreux et intelligens efforts pour restituer à la fourchette française son ancienne splendeur, et rendre à la gastronomie ses aristocratiques priviléges d'autrefois. Les usages nouveaux s'étaient déjà trop profondément enracinés. Cependant, jusqu'au commencement de l'empire, le nombre des restaurans fut assez restreint. Les premiers qui se firent un nom furent *Legacque* et *Véry* : *Véry* encore debout, et Legacque dont le nom passera à la postérité avec cette anecdote si connue sur le danger de manger secrètement des asperges.

Si par hasard quelqu'un ne connaissait pas cette anecdote, la voici: Le comte de ***, ancien émigré, était un des courtisans les plus assidus du premier consul. Homme de toutes les voluptés de l'ancien régime, il se livrait aux recherches de la gastronomie et entretenait à grands frais une danseuse de l'Opéra. Un jour qu'il avait affaire à la Malmaison, sa maîtresse se plaignit d'une violente migraine et annonca qu'elle ne quitterait pas sa chambre. Le comte, selon son habitude quotidienne, alla faire un tour chez le marchand de comestibles en vogue, puis il alla à la Malmaison et revint le soir, fort tard. La danseuse était au lit, plus malade que le matin. « Qu'avez-vous fait tout le jour? lui demanda le comte. Je n'ai bougé de ma chaise longue. — Et qu'avez vous pris? — Du bouillon de poulet, et voilà tout. — Du bouillon de poulet! vous vous jouez! » Puis, fixant sur elle un regard flamboyant, il lui dit d'une voix terrible: « Madame, vous avez dîné chez Legacque! » En vain voulut-elle se débattre contre cette accusation. « Il n'y avait aujourd'hui qu'une seule botte d'asperges à Paris, ajouta le comte, et c'est Legacque qui l'a prise. »

Véry a perdu la foule de chalands qui l'enrichissait jadis; mais il lui reste encore quelque chose de cet éclat inséparable de tout ce qui a eu une grande existence et une grande renommée. Dans ses vastes et beaux salons, les dîneurs sont rares, mais tous choisis et le plupart poudrés. *Véfour*, son voisin, est le restaurant de Paris qui reçoit la plus nombreuse société. Depuis quinze ans qu'il est fondé, trois fortunes s'y sont faites. Seul il est resté florissant dans le Palais-Royal déchu. La vie qui s'est retirée ailleurs est restée là. Non loin de Véfour se trouve le *café de Périgord*, célèbre par son gibier. C'est un restaurant dix-cors, le mieux pourvu de Paris en faisanderie, et auquel les gardes-chasse de Chantilly et de Fontainebleau adressent leurs plus belles pièces. Le *café de Périgord* et *Véfour* sont les restaurans les plus parisiens de Paris. Les *Frères Provençaux*, au contraire, sont fréquentés par la province. Hormis quelques yeux habitués, attachés à son excellente cuisine et à la qualité remarquable de ses vins, le restaurant des *Trois Frères* a pour convives l'aristocratie départementale; autrefois il avait pour clientèle presque tous les députés des grands colléges; les chevaliers de Saint-Louis y sont toujours en majorité: les hauts

solliciteurs et la grande propriété y abondent. Une de ses distinctions est de n'avoir pas de rez-de-chaussée. Les salons particuliers s'élèvent jusqu'aux sommités de la maison et sont ordinairement retenus pour des repas de famille. Du reste, la cuisine provençale s'y exerce fort peu et ne vient là que pour ne pas démentir l'enseigne. Une chose à remarquer, c'est que tous les restaurans du Palais-Royal ont des cafés correspondans. C'est une affinité intime et mystérieuse qui conduit des *Frères Provençaux* au *café Valois*, de Véfour au *café Corazza*, de Véry au *café de Foy*. Le seul restaurant vraiment provençal que l'on trouve à Paris est le *Bœuf à la mode*, rue de Valois, qui justifie son nom vulgaire et de mauvais goût par une peinture qui lui sert d'enseigne, représentant un bœuf revêtu d'une robe à falbalas, avec des chaînes au cou, un châle sur les épaules, des pendans d'oreilles et une toque à plumes. Les méridionaux, qui se laissent prendre facilement aux images et qui d'ailleurs sont fort entichés de leur cuisine odorante, viennent en foule au *Bœuf à la mode*, qui a fait fortune depuis que Paris est envahi par le département des Bouches-du-Rhône. C'est, du reste, un restaurant de troisième classe et sur la même ligne que *Prévost*, au Palais-Royal, *Prévost*, désert à peu près toute la semaine, et où, le dimanche, afflue le commerce en goguettes de la rue Saint-Honoré et de la rue Saint-Denis.

Passons du Palais-Royal au boulevart des Italiens. Là nous trouvons en première ligne le *café de Paris* dont le nom est étroitement lié à la fashion parisienne. Admirablement situé, et occupant sur le boulevart les appartemens qui logèrent autrefois le luxe du comte Demidoff, le *café de Paris* doit sa vogue à sa position géographique seulement. Le service y est médiocre, la chère peu distinguée, mais la batterie de table est assez élégante, les prix de la carte sont fort élevés, l'ameublement des salons ne manque pas de richesse, tout ce qui séduit l'œil est bien traité, et la mode a pris tout cela sous sa protection spéciale. Aussi est-ce là que s'arrêtent, vers six heures du soir, les tilburys légers qui reviennent du bois, et les coupés qui vont à l'Opéra ou aux Italiens. Les hommes y sont presque tous en bas de soie. A la cuisine peu substantielle du *café de Paris*, nos jeunes hommes à tous crins entretiennent la pâleur mélancolique de leur visage et la svelte fragilité de leur tournure. A

côté de cette jeunesse dorée viennent s'asseoir nos comfortables célébrités littéraires, les heureux industriels de la presse et la fleur de nos représentans. Toutefois le *café de Paris* a perdu dans M. Véron son plus magnifique habitué.

Tortoni sépare le *café de Paris* de *Hardy* et de *Riche*, les deux vétérans du boulevart, illustrés par ce mot de Cambacérès: — « Il faut être bien hardi pour dîner chez Riche, et bien riche pour dîner chez Hardy ».. *Riche* et *Hardy* sont très fréquentés les nuits de bal de l'Opéra. C'est là que l'intrigue du bal masqué accomplit ordinairement le second acte de sa trilogie.

De l'autre côté du boulevart, descendez dans le *café Anglais*, vous y rencontrerez chaque jour les mêmes visages, ce qui est un excellent témoignage en faveur de l'établissement. A gauche de l'entrée principale, deux tables sont retenues, où viennent s'asseoir des habitués que vous retrouverez après le dîner dans une avant-scène de l'Opéra. Parmi eux, un jeune chef de division qui porte avec distinction un nom parlementaire honoré et célèbre. Les salons du fond sont occupés toute la soirée par de rudes et infatigables causeries, auxquelles viennent prendre part de saillantes individualités. — Remarquez-vous ce manteau écossais qui entre en traînant le pas? C'est le dilettanti fossile qui depuis vingt ans bat la mesure à faux sur le balcon des Italiens. — Un landaw de louage s'arrête à la porte de la rue de Marivaux. Après une assez longue station, le personnage qu'il renferme en descend et entre au *café Anglais;* c'est un homme jeune encore et d'un extérieur singulièrement négligé. Son nom, que vous entendez chuchoter, appartient à la haute aristocratie administrative. A peine entré, il a donné des ordres à tous les garçons: l'un est allé prendre dans sa voiture une vaste chancelière, un autre lui apporte un volumineux carton qui contient « tout ce qu'il faut pour écrire », comme on dit à la comédie. Il expédie une douzaine de lettres, se fait servir des mets étrangement choisis, auxquels il touche à peine, et parle haut à ses voisins. Ceux qui auront été frappés par son extérieur désordonné le seront bien plus par l'originalité de ses discours. Aux délicatesses et aux sarcasmes de son style, on reconnaît tout d'abord le gentilhomme et l'homme d'esprit. Il est piquant de rencontrer sous une enveloppe aussi inculte ce paradoxe léger, cette élégante saillie; c'est Diderot avec la barbe du Juif

errant, Rivarol avec le chapeau de Robert Macaire. On vous dira de lui des mots, des manies et des aventures incroyables; il vient quelquefois demander à trois heures du matin un poulet à la marengo. Plusieurs volumes écrits de sa main sont déposés à la Bibliothèque royale; il lui est arrivé de prendre des chevaux de poste pour aller de chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin, au café Tortoni.

Du reste, le *café Anglais* n'a rien de particulièrement anglais dans le service ni dans la fréquentation, si ce n'est lord S... qui, passant il y a quinze ans par Paris pour se rendre à je ne sais quelles eaux, où le conduisait un rhumatisme, s'arrêta à Frascati, et n'en est sorti que pour dîner au *café Anglais*, où il entre tout voûté qu'il est par le creps. Les seuls restaurans de Paris qui aient une couleur étrangère sont *Biffi* et *Terré*.

Terré, rue Neuve-des-Petits-Champs, est un restaurant espagnol, On y trouve le *puchero*, le *gaspacho*, la *verdura*. l'*olla podrida*, et toutes les sauces castillanes, et tous les rôtis andaloux. *Terré* a été visité souvent par une caravane de dîneurs littéraires guidés dans leur pélerinage gastronomique par le spirituel viveur qui a écrit les mémoires d'une dame de notre temps, et un jeune écrivain dont les brillans débuts ont pris l'Espagne pour théâtre, et qui a enrichi la *Revue de Paris* de ses nouvelles.

Chez *Biffi*, *macaroni*, *lazagni*, *ravioli*, vous prennent à la gorge jusqu'à vous étouffer. Réfugiés et compositeurs, marquis toscans et artistes florentins, viennent là se consoler et s'inspirer en mangeant le *rizoto* national et le *stuffato* de la patrie.

Nous avons ensuite les restaurans privilégiés où se font les dîners tête à tête et les fines parties carrées. *Pétron*, le succulent voisin des Variétés; *Parly*, qui donne le bras au Vaudeville; *Douix*, dont les balcons planent sur le boulevart de l'Opéra; et à l'extrémité du boulevart du Temple le *Méridien*, chéri des héros de M. Paul de Kock.

A propos de *Pétron*, je sais une histoire que je vais dire. Ce n'est pas l'espiéglerie de ces loustics iconoclastes qui mutilèrent l'enseigne de Pétron et décapitèrent son nom; il s'agit d'une meilleure et plus intéressante anecdote.

Au plus fort de l'empire, et par une belle matinée du mois de

juin, la garnison de Paris était passée en revue au Champ-de-Mars. Pendant que la parade défilait, le général *** invita deux officiers supérieurs à venir déjeuner avec lui chez Pétron. L'invitation tomba dans l'oreille d'un jeune et alerte larron qui depuis une heure lorgnait en connaisseur l'habit doré du général. Aussitôt notre industriel court chez Pétron et retient un cabinet au fond du jardin pour le général qui va venir, et qui l'a envoyé d'avance, lui son valet de chambre qui le sert partout, même chez le restaurateur. On met le couvert, le valet, de chambre prend un tablier et une serviette, et attend son général. Le général arrive, et il s'empresse de le saluer et de le conduire au cabinet préparé. Le général le prend pour un garçon, aussi bien que Pétron pour un valet de chambre, et seul l'habile escroc fait le service pendant tout le déjeuner. Où voulait-il en venir? vous allez voir. Au milieu du déjeuner, en posant un plat sur la table, il simule une maladresse et répand la sauce sur l'habit du général. Le général furieux jure comme un caporal; le valet de chambre l'apaise en lui protestant que cela ne serait rien, « Donnez-moi votre habit, lui dit-il, et dans dix minutes il n'y paraîtra pas. » Le général ôte son habit, et le donne au malencontreux garçon qui s'esquive en racontant à la hâte ce qui est arrivé, et en disant qu'il va chercher un autre habit chez son général. Je vous laisse à penser s'il revint, et si le général se reprit à jurer lorsqu'il sut qu'il était dupe, et qu'il fallait, après avoir payé la carte de Pétron, aller commander un autre uniforme chez Berchut.

Il est une série de restaurans qui, grâce à leur localité, à leur vaste et commode distribution, sont spécialement affectés à des repas de corps, à des noces et à des festins. Pour commencer par les morts, il faut d'abord parler de *Lointier*, qui vient de tomber sous le marteau des architectes qui embellissent la rue de Richelieu. L'hyménée se restaure aujourd'hui principalement chez *Grignon* et au *Cadran bleu*.

Grignon est pour les noces de la haute bourgeoisie, pour les avoués qui épousent des héritières et paient leurs charges le jour du contrat. Ses riches salons respirent un parfum d'épithalame, et les gâteaux de Savoie ne s'y présentent que couronnés de la fleur d'oranger symbolique. Le *Cadran bleu* est pour les menues épousailles du commerce en détail. La rue Saint-Denis

et le Marais s'y conjoignent par les liens du mariage, et y resserrent au cliquetis des fourchettes et au choc des verres les nœuds formés à la mairie et à l'église. La chanson que la liberté a tuée en France, et sur laquelle se sont fermés les caveaux de Momus, ressuscite de temps en temps aux banquets de noces du *Cadran bleu* et de *Grignon*. Il est rare qu'à ces festins il ne se trouve pas quelque bel esprit qui prenne la lyre entre la poire et la meringue, et chante sur un air connu toutes ces équivoques banales que la circonstance rend toujours nouvelles. A ces couplets, dont la pointe déchire la gaze, la mariée écoute d'un air distrait, et l'époux se rengorge en souriant, tout fier d'entendre célébrer en vers et en musique son ardeur et son bonheur, sa gloire et sa victoire.

Le *Cadran bleu* a joui d'une immense réputation il y a quelques années; tout Paris allait y manger du poisson au temps où le mélodrame florissait. *Deffieux*, au coin du faubourg du Temple ; le *Veau qui tette*, place du Châtelet, et les *Vendanges de Bourgogne*, au bord du canal Saint-Martin, servent aussi de temple au Comus conjugal. *Deffieux* est le premier traiteur qui ait été victime de ce vol ingénieux dont la *Gazette des tribunaux* a publié le secret. Un amateur entre, colle un emplâtre de poix à l'envers de sa table, et y incruste son couvert. On s'aperçoit de la soustraction, on soupçonne naturellement l'amateur qui s'indigne, exige qu'on le fouille, retourne toutes ses poches, ôte ses bottes, et se retire absous et superbe au milieu des plus humbles excuses. Un moment après entre un autre amateur qui se met à la table où le coup a été fait, décolle le couvert, l'empoche, et sort paisiblement après avoir payé la carte. Grâce à la publicité de la presse, ce vol doit être impossible à Paris aujourd'hui, mais il est destiné à parcourir la province et les pays étrangers.

Les *Vendanges de Bourgogne*, le plus vaste établissement gastronomique de la capitale, est principalement affectionné par la garde nationale. Une légion toute entière peut dîner dans son grand salon. Des banquets politiques ont fait retentir jusqu'à la cour d'assises le nom des *Vendanges de Bourgogne*. Repas de noces, de légion, d'artistes, de conspirateurs, d'actionnaires, le grand couvert est toujours mis dans ce vaste restaurant. C'est aux *Vendanges de Bourgogne* qu'a lieu ordinai-

rement le banquet fraternel des anciens élèves de *Sainte Barbe.*

Maintenant il reste à citer quelques restaurans qui ne peuvent se classer dans aucune catégorie, et qui ne se font remarquer par aucune spécialité bien établie ; de ce nombre, *Laiter* qui regarde les Tuileries, *Laiter* où déjeunent les chefs de division des finances et quelques députés ministériels, et où dînent en de doux tête-à-tête les jeunes Anglais qui séjournent dans les riches hôtels de la rue Castiglione et de la rue Rivoli ; la *Poissonnerie anglaise*, où l'on mange vivant le poisson de mer ; *Champeaux*, qui restaure les victimes de la hausse et du report ; *Desmares*, si justement célèbre dans le faubourg Saint-Germain, où dînent tous les gentils-hommes qui ont perdu leur cuisine à la révolution de juillet, et où dînaient autrefois une foule d'officiers de la garde royale et de députés du centre droit, parmi lesquels on distinguait à sa faconde le véritable M. Viennet ; enfin, le *Rocher de Cancale*, la carte la plus chère de Paris, restaurant privilégié de la finance, et le seul que fréquente le dandysme en goguettes ; le seul type qui ait survécu de l'ancien cabaret, et où l'on admire une magnifique argenterie exécutée sur les dessins de M. Duponchel. Le *Rocher de Cancale* compte parmi ses chalands ces industriels qui gagnent vingt-cinq louis tous les trois mois, en avalant cent trente douzaines d'huîtres. Les fanatiques du bivalve de Cancale, de Marennes et d'Ostende, ne connaissent que la rue Montorgueil.

J'ai mentionné, je crois, tous les restaurans d'élite que possède Paris ; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, excepté pourtant le poétique *Flicoteaux*, délices de l'étudiant, gloire du pays latin. Il n'y a rien à dire sur les restaurans à prix fixe, à 2 francs par tête, à 32 sous, à 25 sous, sinon que 18 sous est le plus bas prix où un honnête homme puisse dîner avec de l'argenterie.

Sur la même ligne que les restaurans, il faut placer les tavernes anglaises, où l'on mange à prix fixe du rosbiff à discrétion, et où l'on boit du porter et de l'ale comme dans les romans de Walter Scott ; puis les tables d'hôte qui pullulent dans tous les quartiers, et dont les prix varient de 10 francs à 30 sous par tête. Les tables d'hôte sont très courues par les chercheurs de bonnes fortunes, les chevaliers d'industrie, les employés et les vaudevillistes. On y rencontre des Anglaises pâles, des philosophes

allemands et des danseuses retirées qui mangent incognito; enfin, comme dernier asile de la gastronomie cosmopolite, nous avons les établissemens hollandais qui administrens le bouillon et font couler le consommé dans les douze arrondissemens.

Bientôt nous aurons mieux que cela, nous aurons les omnibus-restaurans de M. de Botherel qui promèneront dans tout Paris, leur confortable cusine. On n'aura qu'à se mettre à la fenêtre et à faire signe de monter au fricandeau, à la sole et au poulet rôti. Jusqu'ici la cuisine nomade s'était bornée aux pommes de terre frites qui errent dans la poèle vagabonde et parfument de leur grasse vapeur les quais de la Cité et de l'île Saint-Louis; là viennent prendre leur ordinaire les ouvriers qui, le dimanche, lancent hors barrière leur hebdomadaire appétit, et vont manger la matelote de la Rapée et le civet apocryphe du fameux Desnoyers.

La pomme de terre frite est le dernier degré de cette échelle gastronomique dont *Véry, le Rocher de Cancale* et *Desmares* sont les premiers et les plus brillans échelons.

Les omnibus-restaurans porteront le dernier coup à la gastronomie, en la rendant tout-à-fait victime de l'industrialisme. Jamais sans doute ne reviendront pour la France les temps où l'aristocratie et la finance rivalisaient dans leurs magnifiques soupers, temps fortunés où la cuisine française avait ses poètes et ses martyrs, où Boileau chantait Mignot, et où Vatel, par son trépas héroïque, se montrait digne de la maison de Condé!

PAUL VERMOND.

LE THÉATRE DE M. ROEDERER.

M. le comte Rœderer, pair de France, ne rêve pas uniquement des théories inattendues, il est aussi poète dramatique. Avant d'interpréter la charte du 7 août et la révolution de juillet dans une fameuse brochure, il avait soutenu l'école de Shakspeare, de Goëthe et de Schiller, non-seulement par sa critique, mais encore par des œuvres originales. Il a eu la gloire de comprendre, après le président Hénault, Sébastien Mercier et M. Népomucène Lemercier, toutes les ressources que la comédie historique et le drame gardaient à nos théâtres fatigués. On peut dire de cet écrivain ingénieux que s'il défend aujourd'hui peut-être maladroitement la royauté, son péché politique est plus que racheté par ses mérites littéraires. C'est là une de ces bonnes fortunes dont M. Viennet avait eu seul jusqu'à présent le droit et l'occasion de réclamer les honneurs.

En 1818, il parut une première édition du *Marguillier de Saint-Eustache* dont nous parlerons bientôt, édition que l'auteur supprima lui-même, parce que, dit-il dans la préface, un examinateur de la police y trouva des choses susceptibles d'application. On voit que M. Rœderer a failli jadis se compromettre vis-à-vis d'un gouvernement qui ressemblait beaucoup à celui que maintenant il nous souhaite; mais déjà il avait de la prudence, et il attendit. En 1827, plus libre dans son allure, il publia, sous le titre de *Comédies historiques*, et sans nom d'auteur, un volume qui renfermait *le Marguillier de Saint-Eustache*, et deux autres pièces imprimées en Belgique. Les trois morceaux réunis forment le théâtre de M. Rœderer, théâtre un peu maigre en étendue, mais fort de pensée, écrit dans une excellente voie, neuf, piquant et très digéré. Aucune de ces

pièces n'a obtenu ou plutôt n'a brigué le grand jour d'une représentation ; le public y a perdu ; et, à part l'importance dynastique et sociale de la question, s'il fallait choisir entre la brochure et *le Marguillier*, nous n'hésiterions pas un instant. La comédie historique est l'ouvrage d'un homme d'esprit ; il nous semble que tout le monde n'est pas d'accord pour en dire autant de certaine polémique.

Dans l'édition de 1827, *le Marguillier de Saint-Eustache* est précédé d'un avant-propos où l'auteur s'élève à des considérations morales de critique précieuses en ce moment-ci. Le sujet du drame roule sur un quiproquo dont le beffroi de la paroisse des halles fut le prétexte, sous le règne de Charles VI, dans un temps d'émeute. Le dauphin, voulant profiter de l'imbécillité du monarque, son père, pour gouverner à son gré la France, cherche à se rendre maître des Armagnacs et de la reine Isabeau de Bavière; dans ce but, il invite le marguillier de Saint-Eustache, le sieur Lahure, à donner le signal d'une insurrection contre la cour par le son de ses cloches. Lahure obéit au dauphin, mais sur le point de mettre en branle sa sonnerie, le marguillier reçoit d'Isabeau l'ordre de ne point aider par le tocsin l'entreprise des conjurés dont elle tient le secret. Lahure obéit à la reine avec autant d'empressement qu'il eût obéi au dauphin. Il trouve même le moyen de faire chanter un *Te Deum*, dont les deux partis revendiquent chacun l'hommage, et cet acte de patriotisme à double entente ménage au sacristain les récompenses du vainqueur et le pardon du vaincu. Un caractère si plaisant d'égoïsme bourgeois a été développé avec soin par M. Rœderer ; il s'est complu dans son œuvre et n'a pas épargné les couleurs. A la finesse de son talent, on reconnaît un homme qui a vu de près, sous tous les régimes, les plus tristes exemples de bassesse et de servilité. C'est ce qu'il est facile d'apprécier par le fragment de ses réflexions que nous allons extraire de la préface :

« ... Je ferai, sur le caractère que j'ai donné à maître Lahure, deux observations que je prie de noter :

» La première, c'est qu'il n'a rien de commun avec ces caractères doux, faibles et timides que le pouvoir en mauvaise humeur, ainsi qu'il est toujours en révolution, fait trembler... »

Ici, plusieurs vers empruntés à La Fontaine, que M. Rœderer cite avec autant de justesse que de goût. Le fabuliste a souvent l'honneur d'être, malgré lui, de la même opinion que l'écrivain politique.

« ... Je déclare, en second lieu, que le caractère de Lahure n'a rien de commun non plus avec celui des bons et paisibles habitans des pays monarchiques, qui se tenant à l'écart et se renfermant dans leur famille durant les orages politiques, sont toujours soumis à l'autorité qui se trouve à la tête du gouvernement, *sans s'informer d'où procèdent ses droits*; qui se reconnaissent obligés de leur personne et d'un partage de leurs revenus envers celui, quel qu'il soit, qui protége les personnes et les propriétés; qui croient, *avec la foi d'un charbonnier*, à la légitimité de celui qui est, et disent, avec toute la sincérité. et toute la simplicité de l'Église, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, sans demander à voir sa généalogie. Ces hommes sont heureusement le fond des nations monarchiques, sans quoi les mutations des princes pourraient être, seraient inévitablement la subversion et l'anéantissement des peuples. »

O M. Rœderer, combien vous seriez-vous reproché de ne point excepter de l'anathème de votre comédie les mêmes braves gens dont vraisemblablement vous sous-entendez l'apologie dans votre brochure! Mais vous vous êtes montré conséquent jusqu'au bout; vous avez mis en rapport toutes les faces de la question, tous les détails du système. Après avoir établi dans une préface historique qu'il y avait toujours une majorité pour le gouvernement de votre choix, vous avez récemment découvert dans un écrit parlementaire le gouvernement qui répond à cette majorité. Le défaut de logique, l'inconstance et l'oubli, ne sont pas votre fait. C'est littérairement bien prouvé.

M. Rœderer nous révèle avec étude le type qu'il a imaginé dans Lahure :

« ... Ce sont, dit-il plus loin, ces hommes qui se mettent en avant dans les temps de trouble, qui viennent toujours au secours du plus fort, qui sont les premiers à saluer le parti

triomphant. et à solliciter ses faveurs ; qui, en jouissant de ses bienfaits, songent déjà à se préparer des titres près du parti opposé, et se présentent à lui, ces titres à la main, le jour même qu'il a pris sa revanche ; qui se trouvent ainsi les premiers placés, et les mieux placés sous les régimes les plus opposés, et toujours dans une position de faveur à la suite des convulsions politiques qui ont entraîné le plus de désastres et de ruines. Je demande s'il est un précepte dans la morale, une loi dans la politique, une règle dans la bienséance, qui défende de rire un moment de cette espèce d'industrie si lâche que, malgré ses succès, elle ne parvient jamais à exciter autant d'envie que de mépris ? »

Non, monsieur le pair de France, rien de défend la raillerie du théâtre à l'égard de ces gens-là. Vous le dites avec trop de verve pour qu'on refuse d'y croire. Vous avez parfaitement raison. La politique, la morale et la bienséance permettent d'en rire dans notre comédie ; et nous en rirons volontiers avec vous.

M. Rœderer continue avec la même présence d'esprit :

«... Toutefois, je n'ai fait de maître Lahure qu'un sot mu par l'instinct de la vanité plutôt que par des calculs d'intérêt. Si j'avais voulu et si j'avais pu lui donner un peu plus d'esprit, et le combiner avec de l'effronterie, avec une corruption profonde, un égoïsme dégagé de toute affectation et de toute contrainte, j'en aurais fait un personnage odieux qui, après tout et malgré ses talens, n'eût été que l'âne de La Fontaine. Cet âne déteste également le maître qu'il sert, celui qu'il a servi, celui qu'il servira. Il tend le dos au bât du maître qui arrive, pour être sûr d'avoir toujours la tête au ratelier. Le maître qui part et cède l'écurie n'obtiendra de lui qu'un coup de pied. Est-il dans un pré plein d'herbe et florissant, il ne s'embarrasse pas de l'ennemi qui s'approche, ni du maître qui s'enfuit et l'appelle.

» Sauvez-vous et laissez-moi paître ;
» Notre ennemi, c'est notre maître.

» Cet âne est un mauvais sujet dont le discours pourrait être une leçon de bonté pour les maîtres durs, si son exemple n'était une leçon d'ingratitude pour les serviteurs les mieux traités. »

Par ce qui précède on surprend à M. Rœderer des habitudes de style invariables, comme des pensées de gouvernement profondes : toujours La Fontaine pour le trait et le courtisan pour but; il ne ménage pas plus l'un que l'autre. La plume du malicieux pair de France a des saillies qui frappent avec une égale vivacité le passé, le présent et l'avenir.

L'originalité et la bonhomie de l'auteur se trouvent même jusque dans les dialogues de sa pièce. Il ne renferme pas ses enseignemens politiques dans les limites de la préface; il en prête encore la vigueur au langage des personnages de son drame. Ansi, dans *le Marguillier de Saint-Eustache*, le dauphin récite chaleureusement une tirade dont l'ironie semble née d'hier.

» ... L'amour du bien public, s'écria le prince, est devenu une passion en moi. Je ne concevais pas cela il y a six mois, je ne m'en faisais pas une idée. Mais depuis que je vois les Armagnacs, que j'ai soutenus contre le duc de Bourgogne, mon beau-père, et que j'ai aidés à triompher de lui ; depuis que je les vois aussi obstinés que lui à m'éloigner des affaires et à me refuser de l'argent, vraiment les malheurs de la patrie m'affectent profondément. Cela me prend là (*montrant son cœur*) ; et quand je pense à ces gens-là, l'amour du bien public me suffoque. »

A la place du duc de Bourgogne et des Armagnacs, mettez, si cela vous convient, tel nom du jour que vous avez peut-être sur les lèvres, et vous verrez que M. le comte Rœderer, champion opiniâtre de la présidence réelle, a été, un moment dans sa vie, beaucoup plus malicieux encore qu'il ne lui plairait peut-être aujourd'hui de l'avouer.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer la définition de la girouette par le noble écrivain. Les marguilliers de la paroisse entourent Lahure, le pressent de mettre la fabrique à l'abri des censures du gouvernement, et se moquent sans scrupule de ses perpétuels changemens d'opinion. Lahure les regarde avec dédain et leur adresse ces fougueuses paroles :

«... Marguilliers de seconde et de troisième classe, savez-vous seulement ce que c'est qu'une girouette ? Non, vous ne le savez

pas. Ce que vous voyez tourner au vent, c'est la banderolle. La pièce principale de la girouette, c'est le pivot. C'est le pivot qui est fixe, immobile, invariable sur le comble de l'édifice, et qui en fait la solidité ; c'est l'homme public ferme dans sa place, c'est le marguillier d'honneur de Saint-Eustache assis invariablement sur l'édifice de la fabrique. »

Les deux autres pièces du recueil sont moins importantes. *Le Diamant de Charles-Quint* est un joli proverbe, brodé sur la galanterie que le roi d'Espagne fit à la duchesse d'Étampes, en lui laissant une bague qui par mégarde ou à dessein s'échappa de son doigt, tandis qu'il se lavait les mains. *Le Fouet de nos pères* a été imité, sur le théâtre du Palais-Royal, par les auteurs de *la Jeunesse de Louis XII.* Dans la préface de cette dernière comédie, qui est un éloquent et véritable morceau d'histoire, on lit avec surprise, à propos de l'éducation des princes, les considérations suivantes :

« ... Dans une période de notre histoire qui, bien que très courte, y occupera un grand espace par les hauts faits qui la remplissent, on a été surpris de voir avec quelle facilité des princes nés loin du trône, loin des cours même, qui n'avaient pas été plus exercés à rendre des respects qu'à en recevoir, s'étaient approprié le code de l'étiquette en parvenant au pouvoir suprême, avaient saisi l'esprit de ses lois à la fois subtiles et profondes, en avaient établi le rigorisme dans leurs cours. On s'étonnait qu'ils fussent si bien informés des assujétissemens imposés dans les cours les plus anciennement exercées à tous les petits artifices de la grandeur, à tous les petits secrets de la puissance ; qu'ils distinguassent avec une précision si parfaite, jusque dans la familiarité, les nuances les moins sensibles entre l'abandon qu'elle autorise et la retenue que le respect impose. Ceux qui s'étonnaient de cette subite instruction, ceux qui l'admiraient comme une soudaine illumination du génie qui d'ailleurs faisait de si hautes preuves ; ceux dont elle était le tourment, ces vieux généraux, ces anciens camarades à qui l'on interdisait chaque jour quelque habitude de cordialité pour en prendre une d'étiquette glacée ; tous ignoraient que ces monarques avaient des instituteurs secrets qui, par une cer-

taine émulation de servilité élégante et polie, enseignaient chaque jour quelque raffinement de l'ancienne rubrique. Et quels étaient ces instituteurs? C'étaient des hommes de l'ancienne cour, tout fiers de se montrer plus profonds dans la science des respects, et plus souples dans l'art de les rendre, que ne pouvaient l'être des guerriers appesantis par leurs services, toujours occupés de ceux qu'ils pourraient rendre encore, accoutumés à se jeter dans les périls ou à se roidir contre les obstacles, et qui, ne connaissant pas de nuances dans leurs devouement, étaient peu capables d'en mettre dans leurs sujétions. »

M. Rœderer écrivait ces lignes dans le but de prouver que le goût de l'arbitraire était instinctif chez l'homme. Il prétend que l'idée du pouvoir absolu vient à l'enfant dans le berceau, comme au monarque sur le trône. C'est la moralité du *Fouet de nos pères*; drame où Louis XII, jeune encore et très despote, est frappé de verges par un courtisan prudemment masqué.

Il résulte encore de ce singulier fragment qu'on serait tenté de croire l'allégorie une figure de rhétorique familière à l'auteur, tant il faudrait ajouter peu de chose à ce tableau des *instituteurs secrets* pour en faire une satire contemporaine. On trouvera que les ouvrages de M. Rœderer sont substantiels; ses comédies n'ont pas moins de portée que ses brochures. L'intérêt qu'on éprouve à étudier les unes et les autres est même si puissant, que nous nous plaisons à espérer l'accomplissement de cette promesse:

«.... Ce volume aura une suite qui paraîtra prochainement.»

Telle est la phrase qui termine l'avant-propos des *Comédies historiques*. Il y a huit ans qu'on attend la suite. Fasse le ciel que la suite de la brochure soit moins tardive !

Nous prendrons au surplus la liberté de juger dans cette revue M. le comte Rœderer comme littérateur, comme historien et comme critique

André Delrieu.

UNE PRÉFACE [1].

L'auteur de cette esquisse n'a jamais abusé du droit de parler de soi que possède tout écrivain, et dont autrefois chacun usait si librement, qu'aucun ouvrage des deux siècles précédens n'a paru sans un peu de préface. La seule préface que l'auteur ait faite, a été supprimée ; celle-ci le sera vraisemblablement encore. Pourquoi l'écrire ? Voici la réponse.

L'ouvrage auquel travaille l'auteur doit un jour se recommander beaucoup plus sans doute par son étendue que par la valeur des détails. Il ressemblera, pour accepter le triste arrêt d'une récente critique, à l'œuvre politique de ces puissances barbares qui ne triomphaient que par le nombre des soldats. Chacun triomphe comme il peut. Il n'y a que les impuissans qui ne triomphent pas. Ainsi donc, il ne peut pas exiger que le public embrasse tout d'abord et devine un plan que lui-même n'entrevoit qu'à certaines heures, quand le jour tombe, quand il songe à bâtir ses châteaux en Espagne, enfin dans ces momens où l'on vous dit : — A quoi pensez-vous ? et que l'on répond : — A rien ! Aussi ne s'est-il jamais plaint ni de l'injustice de la critique, ni du peu d'attention que le public apportait dans le jugement des diverses parties de cette œuvre encore mal étayée, incomplétement dessinée, et dont le plan d'alignement n'est exposé dans aucune des mairies de Paris. Souvent donc il aurait dû peut-être avertir les personnes abonnées

(1) De Balzac publie en ce momemt, chez le libraire Werdet, une seconde édition du *Père Goriot*, publié pour la première fois par la *Revue de Paris*. Le morceau inédit qu'on va lire étant destiné à servir de préface à la seconde édition de ce roman, nous le donnons à nos abonnés, afin qu'il aient ainsi l'ouvrage complet.
(*N. du D.*)

aux cabinets de lecture, avec la simplicité des vieux auteurs, que tel ou tel ouvrage était publié dans telle ou telle intention. L'auteur des *Études de mœurs* et des *Études philolophiques* ne l'a pas fait par plusieurs raisons. D'abord, les habitués des cabinets littéraires s'intéressent-ils à la littérature ? Ne l'acceptent-ils pas comme l'étudiant accepte le cigare? Est-il nécessaire de leur dire que les révolutions humanitaires sont ou ne sont pas circonscites dans une œuvre, que l'on est un grand homme inédit, un Homère toujours inachevé, et que l'on partage avec Dieu la fatigue ou le plaisir de coordonner les mondes ? Le croiraient-ils ? Ne les a-t-on pas fatigués de systèmes boiteux, de promesses inexécutées ? D'ailleur l'auteur ne croit ni à la générosité ni à l'attention d'une époque lâche et voleuse qui va chercher pour deux sous de littérature au coin d'une rue, comme elle y prend un briquet phosphorique, qui bientôt voudra du Benvenuto Cellini à bon marché, du talent à prix fixe, et qui fait aux poètes la même guerre qu'elle a faite à Dieu, en les rayant du code, en les dépouillant pendant qu'ils vivent et en déshéritant leurs familles quand ils sont morts. Puis, pendant longtemps, sa seule intention en publiant des livres, fut d'obéir à cette seconde destinée, souvent contraire à celle que le ciel nous a faite, qui nous est forgée par les événemens sociaux que nous appelons vulgairement *la nécessité*, et qui a pour exécuteurs des hommes nommés *créanciers*, gens précieux, car ce nom veut dire qu'ils ont foi en nous. Enfin ces avertissemens, à propos d'un détail, lui semblaient mesquins et inutiles; mesquins, parce qu'ils ne portaient que sur de petites choses qu'il fallait laisser à la critique; inutiles, parce qu'ils devaient disparaître quand le tout serait accompli.

Si l'auteur parle ici de ses entreprises, il a donc fallu quelque accusation étrange, imméritée. Cette accusation passera nécessairement ; et dans un pays où tout passe, la préface, qui déjà ne signifie pas grand'chose, ne signifiera donc plus rien. Néanmoins il faut répondre. Aussi répond-il.

Depuis quelque temps donc l'auteur a été effrayé de rencontrer dans le monde un nombre surhumain, inespéré, de femmes sincèrement vertueuses, heureuses d'être vertueuses, vertueuses parce qu'elles sont heureuses, et sans doute heureuses parce qu'elles sont vertueuses. Pendant quelques jours de distraction, il n'a vu

de toutes parts que des craquemens d'ailes blanches qui se déployaient, de véritables anges qui faisaient mine de s'envoler dans leur robe d'innocence, toutes personnes mariées d'ailleurs, qui lui faisaient des reproches sur le goût immodéré qu'il prêtait aux femmes pour les félicités illicites d'une crise conjugale que l'auteur a scientifiquement nommée ailleurs le *Minautorisme*. Ces reproches n'allaient pas sans quelque flatterie, car ces femmes prédestinées aux plaisirs du ciel avouaient connaître, par ouï-dire, le plus détestable de tous les libelles, la Très Horrible *Physiologie du Mariage*, et se servaient de cette expression pour éviter de prononcer un mot banni du beau langage, l'adultère. L'une lui disait que, dans ses livres, la femme n'était vertueuse que par force, par hasard, et jamais ni par goût, ni par plaisir. L'autre lui disait que les femmes adonnées au Minotaure, mises en scène dans ses œuvres, étaient ravissantes, et faisaient venir l'eau à la bouche de ces fautes qui ne devaient être représentées que comme tout ce qu'il y avait de plus désagréable dans le monde, et qu'il y avait péril pour la chose publique à faire envier la destinée de ces femmes quelque malheureuses qu'elles fussent; au contraire, celles qui étaient atteintes de vertu, leur paraissaient devoir être des personnes extrêmement disgracieuses et disgraciées. Enfin les reproches furent si nombreux, que l'auteur ne saurait les consigner tous. Figurez-vous un peintre qui croit avoir fait une jeune femme ressemblante, et à qui la jeune femme renvoie le portrait, sous prétexte qu'il est horrible. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou? Ainsi a fait le monde. Le monde a dit : — Mais nous sommes blanc et rose, et vous nous avez prêté des tons fort vilains. J'ai le teint uni pour les gens qui m'aiment, et vous m'avez mis cette petite verrue dont mon mari seul s'aperçoit.

L'auteur fut épouvanté de ces reproches. Il ne sut que devenir en voyant ce nombre prodigieux de rosières qui méritaient le prix Monthyon, et qu'il avait envoyées par mégarde à la police correctionnelle de l'opinion. Dans les premiers momens d'une déroute, on ne pense qu'à se sauver : les plus braves sont entraînés. L'auteur oublia qu'il s'était permis de faire quelquefois, à l'instar de la capricieuse nature, des femmes vertueuses aussi attrayantes que le sont les femmes criminelles. On ne s'était pas apperçu de sa politesse, et l'on criait à propos de la

vérité. *Le père Goriot* fut commencé dans le premier quart d'heure de son désespoir. Pour éviter dans son monde fictif des adultères de plus, il eut la pensée d'aller rechercher quelques-uns de ses plus méchans personnages féminins afin de rester dans une sorte de *statu quo* relativement à cette grave question. Puis, quand cet acte respectueux fut accompli, la peur de recevoir quelques coups de griffe l'a pris, et il sent la nécessité de justifier ici, par l'aveu de sa panique, la réapparition de Mme de Beauséant, celle de lady Brandon, de Restaut, et de Laugeais qui figurent déjà dans *la femme abandonnée*, dans *la Grenadière* (1), dans *le Papa Gobseck*, (2), et dans *Ne touchez pas à la hache*. Mais si le monde lui tient compte de sa parcimonie à l'égard des femmes reprochables, il aura le courage de supporter les coups de la critique. Cette vieille parasite des festins littéraires, qui est descendue du salon pour aller s'asseoir à la cuisine, où elle fait tourner les sauces avant qu'elles ne soient prêtes, ne manquera pas de dire, au nom du public, qu'on en avait déjà bien assez de ces personnages; que si l'auteur avait eu la puissance d'en créer de nouveaux, il aurait pu se dispenser de faire revenir ceux-là. Quant à la faute d'avoir donné les commencemens du Rastignac de *la Peau de chagrin*, l'auteur est sans excuse. Mais si, dans ce désastre, il a tout le monde contre lui, peut-être aura-t-il de son côté ce personnage grave et positif qui pour beaucoup d'auteurs est le monde entier, à savoir *le libraire*. Ce protecteur des lettres paraît compter sur le grand nombre de personnes aux oreilles desquelles ne sont point parvenus les titres des livres d'où sont tirés ces personnages, pour les leur vendre; opinion tout à la fois amère et douce que l'auteur est forcé de prendre en gré. Certaines personnes voudront voir dans ces phrases purement naïves une espèce de prospectus; mais tout le monde sait qu'on ne peut rien dire en France sans encourir des reproches. Quelques amis blâment déjà, dans l'intérêt de l'auteur, la légèreté

(1) Tome VI des *Études de mœurs*, (deuxième volume des *Scènes de la vie de province*).

(2) Tome IX des *Études de mœurs* (premier volume des *Scènes de la vie parisienne*, sous presse). Tome XI des *Études de mœurs* (troisième volume des *Scènes de la vie parisienne*).

de cette préface, où il paraît ne pas prendre son œuvre au sérieux; comme si l'on pouvait répondre gravement à des observations bouffonnes, et s'armer d'une hache pour tuer des mouches.

Maintenant, si quelques-unes des personnes qui reprochent à l'auteur son goût littéraire pour les pécheresses lui faisaient un crime d'avoir lancé dans la circulation littéraire une mauvaise femme de plus, en la personne de Mme de Nucingen, il supplie ses jolis censeurs en jupons de lui passer encore cette pauvre petite faute. En retour de leur indulgence, il s'engage formellement à leur faire, après quelque temps employé à chercher son modèle, une femme vertueuse par goût. Il la représentera mariée à un homme peu aimable; car si elle était mariée à un homme adoré, ne serait-elle pas vertueuse par plaisir? Il ne la fera pas mère de famille; car si, comme Juana de Mancini, cette héroïne que certains critiques ont trouvée trop vertueuse, elle avait des enfans aimés, elle pourrait être vertueuse par attachement à ses chers anges. Il a bien compris sa mission et voit qu'il s'agit, dans l'œuvre promise, de peindre quelque vertu en lingot, une vertu poinçonnée à la monnaie du rigorisme. Aussi sera-ce quelque belle femme gracieuse, ayant des sens impérieux et un mauvais mari, poussant la charité jusqu'à se dire heureuse, et tourmentée comme l'était cette excellente Mme Guyon, que son époux prenait plaisir à troubler dans ses prières de la façon la plus inconvenante. Mais hélas! en cette affaire, il se rencontre de graves questions à résoudre. Si l'auteur les propose, c'est dans l'espérance de recevoir plusieurs mémoires académiques, faits de mains de maîtresses, afin de composer un portrait dont le public féminin soit satisfait.

D'abord si ce phénix femelle croit au paradis, ne sera-t-elle pas vertueuse par calcul? car, comme l'a dit un des esprits les plus extraordinaires de cette grande époque, si l'homme voit avec certitude l'enfer, comment peut-il succomber? « Où est le sujet qui, jouissant de sa raison, ne sera pas dans l'impuis-
» sance de contrevenir à l'ordre de son prince s'il lui dit:
» Vous voilà dans mon sérail, au milieu de toutes mes femmes,
» Pendant cinq minutes n'en approchez aucune; j'ai l'œil sur
» vous. Si vous êtes fidèle pendant ce peu de temps, tous ces

» plaisirs et d'autres vous seront permis pendant trente années » d'une prospérité constante. Qui ne voit que cet homme, quelque ardent qu'on le suppose, n'a pas même besoin de force » pour résister pendant un temps si court? Il n'a besoin que de » croire à la parole de son prince. Assurément les tentations » du chrétien ne sont pas plus fortes, et la vie de l'homme est » bien moins devant l'éternité que cinq minutes comparées à » trente années. Il y a l'infini de distance entre le bonheur » promis au chrétien et les plaisirs offerts au sujet; et si la » parole du prince peut laisser de l'incertitude, celle de Dieu » n'en laisse aucune (OBERMAN). » Être vertueuse ainsi, n'est-ce pas faire l'usure? Donc pour savoir si elle est vertueuse, il faut la faire tenter. Si elle est tentée et qu'elle soit vertueuse, il faudrait logiquement la représenter n'ayant pas même l'idée de la faute; mais si elle n'a pas l'idée de la faute, elle n'en saura pas les plaisirs. Si elle n'en sait pas les plaisirs, sa tentation sera très incomplète, elle n'aura pas le mérite de la résistance. Comment désirerait-on une chose inconnue? Or la peindre vertueuse sans être tentée, est un non-sens. Supposez une femme bien constituée, mal mariée, tentée, comprenant les bonheurs de la passion? l'œuvre est difficile, mais elle peut encore être inventée. Là n'est pas la difficulté. Croyez-vous qu'en cette situation elle ne rêvera pas souvent cette faute que doivent pardonner les anges? Alors, si elle y pense une ou deux fois, sera-t-elle vertueuse en commettant de petits crimes dans sa pensée ou au fond de son cœur? Voyez-vous? tout le monde s'accorde sur la faute; mais dès qu'il s'agit de vertu, je crois qu'il est presque impossible de s'entendre.

L'auteur ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de consience que ses critiques l'on forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler ses corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux élémens de son monde écrit était exact, relativement à la mesure de vice et de vertu qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de trente et quelques femmes vertueuses, et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus qu'il prend la liberté de ranger toutes en

bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste par les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées; puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité.

FEMMES VERTUEUSES.

Études de mœurs.

1-2. Mme de FONTAINE et Mme de KERGAROUET, *le Bal de Sceaux*, tome 1er.

3-4-5. Mme GUILLAUME, Mme de SOMMERVIEUX et Mme LEBAS, *Gloire et malheur*, tome 1er.

6. GINEVRA DI PIOMBO, *la Vendetta*, tome 1er.

7. Mme de SPONDE, *la Fleur des bois*, tome II (sous presse).

8. Mme DE SOULANGES, *la Paix du Ménage*, tome II.

9-10. Mme CLAES et Mme de SOLIS, *la Recherche de l'absolu*, tome III.

11-12-13-14. Mme GRANDET, et EUGÉNIE GRANDET, NANON et Mme DES GRASSINS, *Eugénie Grandet*, tome V.

15-16. SOPHIE GAMARD, la BARONNE DE LISTOMÈRE, *les Célibataires*, tome VI.

17-18-19. Mme de GRANVILLE, *la Femme vertueuse*, ADÉLAIDE de ROUVILLE et Mme de ROUVILLE, *la Bourse*, tome IX.

20-21. JUANA (Mme Diard.) *les Marana*, Mme JULES, FERRAGUS, *chef des dévorans*,

FEMMES CRIMINELLES.

Études de mœurs.

1. La duchesse DE CARIGLIANO, *Gloire et malheur*, tome 1er.

2-3. Mme d'AIGLEMONT, *même histoire*, tome IV.

4-5-6. Mme de BEAUSÉANT, *la Femme abandonnée*; lady BRANDON, *la Grenadière*; et JULIETTE, *le Message*, t. VI.

7. Mme DE MÉRÉ, *la Grande Bretèche*, t. VII (sous presse).

8-9-10. Mlle DE BELLEFEUILLE, *la Femme vertueuse*; Mme de RESTAUD, *le Papa Gobseck*; FANNY VERMEIL, *la Torpille*, tome IX (sous presse).

11. LA MARANA, *les Marana*, tome X.

12. IDA GRUGET, *Ferragus*, chef des dévorans, *Histoire des Treize*, tome X.

13. Mme de LANGEAIS, *Histoire des Treize; ne touchez pas à la hache*, tome XI.

14-15. *Euphémie*, MARQUISE DE SAN-RÉAL et PAQUITA VALDÈS, *la fille aux yeux d'or*, tome XII.

16-17. Mme de NUCINGEN,

FEMMES VERTUEUSES.

Études de mœurs.

Histoire des Treize, tome X.

22-23-24. Mme Firmiani, la marquise de Listomère, *Profil de Marquise ;* Mme Chabert, *la Comtesse à deux maris*, tome XII.

25-26. Mlle Taillefer, Mme Vauquer (1), *le père Goriot.*

27-28. Évelina et la Fosseuse, *Médecin de campagne.*

—

Études philosophiques.

29. Foedora, *la Peau de chagrin*, tome IV.

30. La comtesse de Vandière, *Adieu*, tome IV.

31. Mme de Dey, *le Réquisitionnaire*, tome V.

32-33. Mme Birotteau et Césarine Birotteau (sous presse), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, tomes VI-X.

34-35. Jeanne d'Hérouville et Soeur Marie, *l'Enfant maudit*, *sœur Marie-des-Anges*, tome V, XVII, XVIII et XIX.

FEMMES CRIMINELLES.

Études de mœurs.

Mlle Michonneau, *le Père Goriot.*

—

Études philotophiques.

18-19. Pauline de Witchnarc aquilina, *la Peau de Chagrin* et *Melmoth réconcilié*, tomes 1er, IV et XXI.

20. Mme de Saint-Vallier, *Maître Cornelius*, tome V.

21-22. Mlle de Verneuil et Mme du Gua, *les Chouans.*

(1) Elle est douteuse.

FEMMES VERTUEUSES

Études philosophiques.

36-37. PAULINE de VILLENOIX, *Louis Lambert ;* et Mme de ROCHECAVE, *Ecce homo*, tomes XXIII et XXIV.
38. FRANCINE, *les Chouans* (1)

Quoique l'auteur ait encore quelques fautes en projet, il a aussi beaucoup de vertus sous presse, en sorte qu'il est certain de corroborer ce résultat flatteur pour la société, car la balance est de trente-huit sur soixante en faveur de la vertu ; dans l'état actuel où en est la peinture qu'il a entreprise du monde. S'il s'arrêtait là, le monde ne serait pas flatté? Si quelques personnes se sont trompées, en croyant à un résultat contraire, peut-être leur erreur doit-elle être attribuée à ce que le vice a plus d'apparence ; il foisonne et, comme disent les marchands en parlant d'un châle, il est *très avantageux;* au contraire la vertu n'offre au pinceau que des lignes d'une excessive ténuité. La vertu est absolue, elle est une et indivisible, comme était la république ; tandis que le vice est multiforme, multicolore, ondoyant, capricieux. D'ailleurs, quand l'auteur aura peint la femme vertueuse fantastique, à la recherche de laquelle il va se mettre dans tous les boudoirs de l'Europe, on lui rendra justice et les reproches tomberont d'eux-mêmes.

Quelques critiques raffinées ayant fait observer que l'auteur avait peint les pécheresses beaucoup plus aimables que ne l'étaient les femmes irréprochables, ce fait a semblé si naturel à l'auteur, qu'il ne parle de la critique que pour en constater l'absurdité. Chacun sait trop bien qu'il est malheureusement dans la nature masculine de ne pas aimer le vice quand il est hideux, et de fuir la vertu quand elle est épouvantable.

Paris, mars 1835.

(1) L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur ; mais ils les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire.

Chronique Musicale.

LA JUIVE

OPÉRA EN CINQ ACTES, PAROLES DE M. SCRIBE, MUSIQUE DE M. HALÉVY, DIVERTISSEMENS DE M. TAGLIONI, DÉCORS DE MM. J. DIÉTERLE, DESPLÉCHIN, SÉCHAN, L. FEUCHÈRE, FILASTRE ET CAMBON.

Voilà bien des auteurs pour le nouvel opéra. Je les place dans l'ordre marqué par le livret : j'aurais dû prendre le roman par la queue, attaquer cette nomenclature comme un canon rétrograde, *cancrisans*, et conserver aux décorateurs le premier rang, dont ils ont fait la conquête. Dans *la Juive*, les décors, les costumes, sont l'objet principal; la poésie, la musique, n'y figurent qu'en seconde ligne, et la danse ose à peine s'y montrer. Nous avons vu ces décors pompeux et resplendissans déployer leurs tableaux où la magie des toiles de fond se mêle aux réalités des premiers plans; nous avons vu ces cuirasses brillantes, ces habits de satin blasonnés, ces riches caparaçons, ces flottantes soutanes se promener à pied, à cheval, avec accompagnement de trombones et de petite flûte, au bruit des applaudissemens. On les a proclamés les héros de la fête; pour eux tous les bravos. Honneur aux arbalétriers, aux hallebardiers,

aux chevaliers armés de toutes pièces, réunissant sur leur individu les qualités de deux espèces de perdrix, jambe grise et jambe rouge! Honneur au sonneurs de trompette en dalmatique, aux cardinaux empourprés, aux évêques, à leurs clercs, aux pénitens noirs et bleus, aux dames et damoiselles, couvertes des plus belles étoffes de Florence et de Venise! Honneur aux fringans palefrois, aux dociles haquenées! Leurs hadits somptueux, taillés sur des patrons authentiques, leurs parures éclatantes, ont fait une si vive sensation sur le public, ont tellement accaparé les applaudissemens, qu'il en est resté bien peu pour tout le reste.

Voyons quels entremets ont été distribués, jetés par M. Duponchel au travers de son banquet impérial et de ses processions. C'est ainsi que procédait René d'Anjou, avec cette différence que les entremets du roi de Jérusalem et de Sicile, du comte de Provence, étaient plus brefs et plus divertissans.

La scène est à Constance, lors de l'ouverture du concile, en 1414. Au lever du rideau, nous voyons un carrefour; à droite, une église où l'on chante le *Te Deum* à grand chœur, soutenu par l'orgue. Vis-à-vis de ce temple, où l'on célèbre le triomphe du vainqueur des Hussites, est la boutique d'un orfèvre juif, qui travaille et fait tomber ses marteaux en cadence, pour imprimer un rhythme régulier au plainchant, dont l'allure est trop irrégulière. Dans les villes d'Italie et d'Allemagne, en France même, les juifs avaient, à cette époque, un quartier qui leur était assigné; ils ne pouvaient se loger autre part, et l'on avait soin de les enfermer dans ce lazaret pendant la nuit. Les solennités chrétiennes rendaient cette clotûre plus sévère encore. Éléazar célèbre la Pâque le soir même, son opiniâtreté lui fait donc enfreindre les lois de sa propre religion. Ce juif battant l'or et l'argent devant le maître-autel d'une église est trois fois en opposition avec cette exactitude historique, si bien observée par les décorateurs et les tailleurs de l'Opéra. C'est un défi que l'israélite le plus hardi n'aurait pu lancer à la face des clercs et du peuple, quand même il eût voulu s'exposer, de gaieté de cœur, aux conséquences de son méfait. D'ailleurs un juif pouvait-il être orfèvre? Les corps des métiers, dont on voit flotter les bannières à la procession, ne repoussaient-ils pas les juifs de leurs confréries?

N'importe: il paraît qu'Éléazar est passé maître, malgré les réglemens et le jury. Il exerce son état publiquement, mais d'une manière un peu trop bruyante pour la circonstance. Le peuple irrité se précipite dans la boutique, entraîne Éléazar et sa fille Rachel, et leur ferait un très mauvais parti si le cardinal Brogni, le président du concile, ne les préservait de ce premier danger. Il reconnaît Éléazar qu'il a vu à Rome. Brogni n'était point cardinal; alors il avait une femme, une fille, qu'il a perdues, lorsque cette ville fut prise d'assaut par les Napolitains. S'il bannit alors Éléazar, ce fut pour lui sauver la vie; il lui accorde grâce entière et lui demande pardon de cette offense. Le juif est inflexible et conserve aux chrétiens toute la fureur de sa haine.

L'amant de Rachel, Samuel, arrive d'un long voyage; la juive, enchantée de son retour, l'invite à souper; il accepte. Le peuple se livre à tous les divertissemens annoncés par la proclamation du prévôt; il s'enivre aux fontaines de vin qui coulent sur les places publiques et s'amuse à faire la chasse aux juifs. Éléazar, que la première épreuve n'a pas rendu plus sage, vient se poster avec sa fille sur le péristyle de l'église, au lieu de s'enfermer dans sa maison.

Au lac, au lac!
Les enfans d'Isaac!

tel est le cri de mort de la troupe furieuse; Éléazar et Rachel seraient noyés à l'instant, si, d'un geste, Samuel ne commandait au chef des hommes d'armes d'arrêter ses soldats et de les opposer au peuple. Un juif qui se fait obéir par la garde impériale, pour délivrer des juifs est chose très surprenante. Rachel ne croyait pas que son amoureux eût tant de pouvoir et tant de crédit. Toute l'assistance en est encore ébahie, quand les trompettes sonnent, et le cortége défile. On y voit l'empereur Sigismond, couvert d'une armure dorée, et le cardinal Brogni, monté sur une haquenée blanche, marchant sous un dais. L'empereur, à cheval, est entouré d'un état-major cuirassé; le clergé précède son chef. Ce spectacle est fort beau; on n'aurait pas dû le montrer dès le premier acte, sa pompe écla-

tante nuit aux effets de la mise en scène qui doivent lui succéder, et ne permet pas de conduire le *crescendo a poco a poco*, d'après les règles ordinaires de la progression dramatique.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce Samuel, dont le geste impérieux fait le calme au milieu de la tempête, n'est pas juif, il est chrétien, trèschrétien même; c'est le prince Léopold, le fils de l'empereur Sigismond, Léopold, le vainqueur des Hussites, qui se dérobe à son triomphe pour venir faire la Pâque en famille, avec sa bien aimée Rachel. Dans tous les temps les princes se sont déguisés; Léopold se dit juif, est l'amant d'une juive, et pourtant il jette sous la table le pain sans levain qui lui est offert. Rachel s'en aperçoit; elle voudrait savoir la cause d'une action si singulière, au moins pour un gaillard qui paraît avoir bon appétit. Mais la princesse Eudoxie arrive, elle vient choisir

> Une chaîne incrustée, une sainte relique,
> Que portait autrefois l'empereur Constantin,

pour l'offrir à son époux, à ce même Léopld, ici présent et qui peint des blasons, tandis qu'Éléazar cède le joyau précieux moyennant trente mille florins. Rachel demande enfin une explication, et le faux Samuel propose un enlèvement. Il entraîne sa juive chérie; Éléazar les arrête; l'honneur de sa fille est compromis, le mariage peut tout réparer; mais Léopold retire sa main, et le juif le maudit.

Au troisième acte, la princesse Eudoxie est dans son appartement et chante une cavatine, tandis que Léopold se livre aux douceurs du sommeil dans la chambre voisine. Léopold a passé une nuit fort agitée, on doit lui permettre de faire la sieste. Rachel l'a suivi jusqu'à la porte du palais; elle se présente chez Eudoxie et demande à la servir comme esclave.

> Quelle pâleur règne en ses traits!

dit la princesse; et, touchée du sombre désespoir dont son œil noir étincelle, une place d'esclave est accordée à la juive.

La décoration change, et nous voyons la table du banquet impérial dressée sous un dais, au milieu des jardins du palais.

Sigismond, que nous avons déjà remarqué à la procession, reparaît pour se mettre à table. Cet empereur est de la famille du prince de Grenade, qui, dans *Robert-le-Diable*, n'a d'autre mission que de se promener. Quatres maîtres-d'hôtel, à cheval, présentent chacun un plat, et se retirent quand les pages les ont mis sur table. On banquette, on s'amuse; un petit château est amené sur des roulettes, il en sort des danseuses, des nymphes, des odalisques, si vous aimez mieux, qu'un enchanteur tenait sous son pouvoir. Le château-fort devient un édifice doré, damasquiné, qui ressemble assez à un gâteau de Savoie; il eût été plus ingénieux de faire sortir les nymphes d'un pâté, les quatre chevaux des frères servans l'auraient aisément porté sur la table. Ces demoiselles, en jupon court, en blanc corset, gambadent, pirouettent devant la cour et le concile. Cela n'a rien que de très orthodoxe, et tout le monde sait que le concile de Trente s'ouvrit par un bal, où l'on remarqua la bonne grâce du cardinal Hercule de Mantoue et de ses collègues; ces princes de l'église dansèrent des sarabandes et des pavanes, de manière à mériter les suffrages des connaisseurs et les appaudissemens des dames. A Constance, il était encore plus aisé d'improviser un ballet, cinq mille jolies femmes vinrent s'établir sous des tentes et camper autour de la ville pour profiter des bienfaits que le concile répandit sur cette heureuse cité pendant quatre ans.

Ces femmes étaient-elles toutes irréprochables sous le rapport religieux? Ne pouvait-on signaler dans cette joyeuse troupe aucune juive, aucune hérétique? Leurs passeports, leurs patentes, étaient-elles en règle, au point qu'un vrai croyant ne s'exposât pas aux dangers d'être grillé, rôti, bouilli, pour leur avoir donné la main dans une chaîne anglaise ou dans un tour de valse? Je laisse aux érudits à décider cette question. Après le ballet et le dessert, on n'apporte pas le café; mais les damoiselles servantes offrent l'hypocras. Léopold tend sa coupe, et c'est Rachel qui va la remplir. Avant de vous conter ce qui advient de cette rencontre, je dois applaudir au calembour d'un de mes confrères en feuilletons, qui fait verser du vin de Constance à l'infidèle Léopold. Certes, cette liqueur traîtresse, un peu moins désagréable que le vinaigre d'Orléans, était encore assez acerbe pour mettre au supplice le gosier d'un parjure amant. Plus tard, il est vrai, le vin de Constance figura avec honneur sur les tables

royales; mais il fallut découvrir le cap de Bonne-Espérance. y planter des vignes et ramener en bouteilles ce jus précieux. Cet autre vin de Constance a fourni beaucoup d'excellentes plaisanteries à nos auteurs dramatiques.

Rachel vient de reconnaître le faux Samuel, son amant. Éléazar, qui apporte la chaîne incrustée, voit qu'elle est offerte par Eudoxie à son époux. La juive, emportée par sa jalousie, enlève la chaîne à Léopold, et le dénonce aux membres du concile.

Chrétien, il eut commerce avec une maudite!
Une juive!... une israélite!

Ce crime est puni de mort; Rachel et son complice, Éléazar, pardessus le marché, sont maudits, anathématisés, et le cardinal Brogni fulmine l'ex-communication sur tous les trois. Il me semble que cette formalité n'était nécessaire que pour le seul Léopold.

Au quatrième acte, Rachel est prisonnière dans une chapelle voisine de la salle où le concile tient ses séances. Eudoxie vient la solliciter; elle obtient que la juive sacrifie son ressentiment à l'amour qu'elle éprouve encore pour le traître Léopold. Le cardinal Brogni, qui s'intéresse vivement à Rachel, veut la sauver, elle préfère la mort; on la conduit devant ses juges. Brogni tente un dernier effort auprès d'Éléazar, et lui propose d'abjurer sa religion; le juif est indigné, se dévoue au supplice, mais jure avant, de se venger d'un chrétien, de Brogni lui-même. Sa fille, qu'il cherche depuis vingt ans, a été sauvée de Rome saccagée; il sait que c'est un juif qui l'emporta vivante dans ses bras, mais il refuse de nommer ce juif. Brogni le supplie, se jette à ses genoux et n'obtient rien. Un cardinal, le chef du concile, aux pieds d'un juif, a paru chose étrange, et qui ne s'accorde nullement avec les mœurs de l'époque.

Le rideau se lève au cinquième acte sur les apprêts du supplice; on chauffe la cuve d'eau bouillante où les condamnés doivent être précipités. Le peuple se réjouit de cet acte de justice contre des mécréans, lorsque la procession arrive; des hallebardiers, des arbalétriers l'ont précédée; des pénitens rouges, bleus, noirs, gris, défilent portant des torches allumées; les

cardinaux et les évêques se placent sous le dais. Rachel s'est rétractée, elle proclame l'innocence de Léopold et marche au supplice. Brogni renouvelle ses instances pour savoir ce qu'est devenue sa fille; Éléazar la lui montre au moment où elle tombe dans la cuve brûlante. Il est vengé, le juif tient la parole qu'il a donnée au cardinal.

Ce livret d'une longueur démesurée, bien qu'on en ait supprimé une grande partie, doit ses positions les plus dramatiques à *la Vestale*, à *la Pie voleuse*, à *Clotilde*. La fable de *la Juive* convenait beaucoup mieux à un drame qu'à un opéra, il eût fallu de longs discours, des scènes largement suivies pour faire comprendre au public la position des Juifs au moyen-âge. On les poursuit, on les chasse, on les attaque, voilà tout: la seule raison, sentie par le plus grand nombre des spectateurs, est ce défi puéril de l'orfèvre qui travaille devant une église pendant que l'on y chante le *Te Deum*. Certes, si quelque forgeron catholique ou protestant s'était permis de jouer des marteaux sur le parvis Notre-Dame, quand Napoléon venait remercier le Dieu des armées ou faire baptiser son fils, le cyclope imprudent eût été fort mal traité. Je ne signalerai pas toutes les invraisemblances de ce drame, il faudrait commencer par l'amour, le déguisement du prince Léopold, garçon ou marié, car on ne sait pas s'il est époux au futur ou au passé. Le style est plus que négligé, mais ce n'est point un obstacle au succès d'un opéra. M. Scribe s'est attaché à donner à ses vers les trois rimes féminines, suivies de la rime dure que la musique réclame; la plupart de ses strophes destinées au chant figuré, sont disposées de cette manière. C'est un progrès sans doute, mais ses vers n'ont pas de rhythme, de cadence intérieure, et c'est là le point essentiel, la rime est la chose la moins importante dans les vers lyriques. Aussi voyons-nous que le musicien a presque toujours renversé l'édifice du rimeur; il a fait d'autres vers ou bien il chante de la prose mesurée. Le livret que l'on vend indique les situations et voilà tout; on rencontre des pages entières dont on a changé ou supprimé le texte. Le défaut capital de *la Juive* est que l'action manque de clarté, que les hors-d'œuvre, dont on l'a chargé embarrassent sa marche, que les situations pathétiques se ressemblent trop entre elles. Le second acte finit par une malédiction, et c'est encore une malédiction

qui termine le troisième. J'ai déjà parlé des deux processions. Le quatrième acte n'est composé que de prières; Eudoxie prie Rachel de disculper Léopold, Brogni la conjure de le seconder dans les démarches qu'il va faire pour la sauver; il supplie ensuite Éléazar de lui donner les moyens de retrouver sa fille. Le chœur appelle sans cesse la vengeance céleste sur les Juifs, ou se réjouit de leur infortune. J'ai raconté avec détails acte par acte et presque scène par scène la fable de *la Juive*. La première représentation commencée à sept heures n'a fini qu'à minuit et vingt-cinq minutes: jugez de l'emploi du temps, et rejetez sur les entr'actes ce que vous ne voudrez pas accorder à la lenteur de l'action.

La musique de *la Juive* est l'œuvre d'un homme de beaucoup de talent; mais elle laisse trop à désirer sous le rapport de l'invention, de l'originalité, de l'artifice dramatique, de cette heureuse combinaison de rhythmes et de mouvemens, de cette variété de mélodies, que l'uniformité des situations rendait nécessaires. Ces qualités précieuses captivent l'attention pendant vingt-sept minutes quand nous écoutons le quintette de *la Gazza ladra;* elles nous charment pendant une demi-heure, si le finale de *Semiramide* nous est présenté. La situation est pourtant d'une sombre tristesse d'un bout à l'autre de ce quintette, et le finale de *Semiramide* n'a que deux couleurs qui le partagent. M. Halévy ne s'est point assez défié de l'uniformité des sentimens qu'il avait à peindre. Telle scène prise isolément serait d'un bon effet si elle n'était précédée de deux scènes du même caractère qui d'avance l'ont frappée de monotonie.

Je ne puis procéder par analyse en examinant cet opéra; la part de la critique serait trop grande. J'aime mieux citer les morceaux que l'on a remarqués, tels que le trio qui termine le second acte et l'air d'Éléazar. Ce trio languit un peu d'abord; mais la strette en est vive et dramatique. Nourrit, Lafond et Mlle Falcon l'attaquent à l'unisson avec beaucoup de verve et d'entraînement. Cette cabalette est rhythmée et par conséquent taillée à l'italienne; aussi a-t-elle été applaudie. Notre musique de chant est si constamment boiteuse, tortue, estropiée, comme les vers sur lesquels elle est bâtie, que l'oreille est charmée par le moindre trait symétrique dont l'allure est franche, vigoureuse.

Il est très-difficile de plaire à un public exercé, en lui donnant une musique vocale qui n'a que les deux tiers de sa force, une musique privée du rhythme, de la qualité la plus active sur les masses. Quand le public est assez heureux pour rencontrer une phrase de cette espèce, il ne manque jamais de dire: « Cela est pillé dans Rossini, dans Donizetti. » Non sans doute, c'est de la musique rhythmée, et toute la musique italienne est rhythmée. La cabalette de M. Halévy est bien à lui, et n'est par conséquent pas empruntée à *Ricciardo*, comme plusieurs l'affirment; elle est taillée sur le même patron: voilà tout; c'est un rhythme de trois contre un.

Une ritournelle très développée précède l'air d'Éléazar; la mélodie en est tendre et suave; le hautbois a pour second le cor anglais; cette alliance de deux instrumens de même famille est très heureuse. *L'andante* vocal est charmant, et Nourrit le dit dans la perfection. Le second mouvement de cet air est d'une allure trop gaie pour la situation, et la voix aiguë du chant l'éloigne encore plus du caractère des paroles. Le chœur qui ouvre le cinquième acte est très bien, c'est la joie barbare d'un peuple ennemi des juifs,

> Contre eux que l'on déploie
> Et le fer et le feu!

Ce chœur, hérissé de modulations acerbes, est un excellent prélude pour favoriser le susdit déploiement. Un sujet à grosses notes, dit d'abord par le hautbois, le cor anglais et le basson en octaves, sans harmonie, est ensuite fort habilement traité et reçoit des dessins d'orchestre très élégans, c'est la marche du supplice. La prière en chœur, sans orchestre, est un morceau de mérite; elle est courte, il est vrai, mais elle dit tout ce qu'il fallait dire en ce moment. La catastrophe est horrible: une jeune fille jetée dans la cuve bouillante, son père qui se livre aux bourreaux, cela finit l'opéra d'une manière bien lugubre.

Il n'y a que deux rôles dans la pièce, Éléazar et Rachel; ceux de Brogni, de Léopold, d'Eudoxie, sont tout-à-fait secondaires. Nourrit et Mlle Falcon ont brillé comme acteurs et comme chanteurs; Levasseur, Lafond, Mme Gras-Dorus, les ont bien secondés. Nourrit s'était chargé d'un rôle de père noble, lui

qui jusqu'à ce jour a tenu celui des amoureux. Il a bien rendu ce nouveau caractère ; mais sa voix flûtée semblait vouloir exprimer un autre délire que celui des choses saintes, et souffrir un autre martyre que celui de la chaudière. Sa barbe noire faisait désirer une voix de basse. Il a été parfait dans les récitatifs qu'il pouvait attaquer avec toute la force de son organe, tandis que son air est trop souvent lancé dans la quinte élevée, le faucet, domaine troubadour.

Les décors sont très beaux, les costumes admirables, superbes, magnifiques ; les chevaux manœuvrent aussi bien qu'à Franconi. On a demandé les auteurs, et ce n'est point M. Trévaux, en habit noir, en gants blancs, qui les a proclamés ; l'Académie royale a dérogé cette fois à son ancienne étiquette. Nourrit s'est présenté pour recueillir d'abord les bravos qu'il avait mérités, désarmer l'opposition, et remplir les fonctions réservées autrefois au chef du chant. L'Académie, renonçant à son antique usage, a fait preuve d'esprit, de beaucoup d'esprit.

CASTIL-BLAZE.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

LA MARQUISE, OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE, PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGE, MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Le Vaudeville s'est emparé déjà plusieurs fois du chanteur Farinelli ; certes la licence est grande. L'Opéra-Comique a repris son bien, en mettant en scène l'acteur Clairval, que les habitués de ce théâtre connaissent à peine maintenant, et dont les faits et gestes, les prouesses dramatiques et galantes étaient sans cesse rappellés, il y a trente ans, par le conseil des anciens, par cette troupe de vieux amateurs qui ne voulaient reconnaître aucun talent à Elleviou, parce qu'il ne savait pas porter l'épée et jeter son chapeau sous le bras comme le faisait l'illustre Clairval. Ce fut en vain que l'on tenta la reprise des *Événemens imprévus* en 1810 ; le premier ténor chantait bien mieux que l'acteur qui avait joué le rôle du marquis dans

la nouveauté de cet opéra, mais il portait mal l'épée, et dès lors il fallut renoncer à une pièce exécutée d'une manière si défectueuse. La dynastie des ténors de l'Opéra-Comique ne compte que quatre souverains. Si Ponchard tient ses pouvoirs d'Elleviou, Michu fut l'héritier de Clairval. Ces quatre virtuoses ont à leur tour brillé dans le même opéra, *Zémir et Azor*, qui, depuis soixante-quatre ans, conserve le privilége de charmer le public parisien. On n'arrive point à ce grand âge sans éprouver quelque avarie. *Zémire* a perdu deux actes; elle les a laissés en chemin. Un vieillard est fort heureux lorsqu'à la fin d'une carrière long-temps prolongée, il peut encore faire un inventaire aussi honorable et compter à l'actif la moitié de ses facultés physiques et morales. *Zémire* triomphe à l'Opéra-Comique, grâce à la belle voix, à l'agilité remarquable de Mme Casimir; elle triomphe, grâce à la fauvette, cette reine du bocage toujours fleuri. C'est autour de cet oiseau favori que l'on a conservé quelques airs, quelques duos qui lui servent de cortége. Les filles de Sander ne chantent plus leur duo, qui devenait trio pour les yeux, au moyen de la réunion de deux voix sur la seconde partie. *Veillons mes sœurs!* et bien d'autres choses, ont disparu; mais on y retrouve encore l'air admirable d'expression, *Du moment qu'on aime!* que Ponchard dit dans la perfection. Soixante ans pour un opéra, c'est une suite de siècles! Le succès de *Zémire* fut si prodigieux dans sa nouveauté, les Français tiennent tant aux airs chantés par leurs nourrices, qu'il n'est pas étonnant que des fragmens de *Zémire* soient encore entendus avec plaisir.

Clairval, excellent acteur, chanteur routinier comme la plupart des virtuoses de notre ancien opéra, exerçait à Paris le métier de barbier quand il lui prit la fantaisie de se lancer dans la carrière dramatique et musicale. Un plaisant, qui sans doute n'admirait pas le double talent de Clairval, mit ce distique au bas du portrait de l'acteur à la mode:

Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix
Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

La faveur constante du public accompagna Clairval pendant sa vie théâtrale de 1770 à 1790. Il n'eut point de rival; c'est pour

lui que Grétry composa ses meilleurs ouvrages. Aux suffrages des connaisseurs se joignaient les tendres sentimens qu'il inspirait aux dames. Il était fashionable alors d'avoir un commerce de billets doux et de rendez-vous galans avec l'acteur favori, et la tendre cavatine *Du moment qu'on aime* fit éclore bien des passions; les marquises, les comtesses, les présidentes, couraient aux balcons de la bicoque enfumée de la rue Mauconseil, pour enlever à Zémire une bonne part de la déclaration que le trop séduisant Azor lui adressait quatre fois par semaine. Que les temps sont changés! On ne voit plus des ténors enlevés au sortir du spectacle et conduits mystérieusement dans des petites maisons pour y recevoir l'aveu d'une flamme subite, d'une sympathie à laquelle il était impossible de résister. Les ténors ont depuis long-temps cédé ce commerce aux écuyers de Franconi, qui l'ont bientôt remis à leur voisin Debureau. Le paillasse des Funambules est aujourd'hui le seul comédien à bonnes fortunes que l'on cite; c'est le Baron, le Jéliotte, le Clairval de notre siècle. Il faut convenir que ce genre de galanterie est singulièrement représenté de nos jours.

Avant de vous conter les amours de la marquise de M. de Saint-George, il faut que je vous conte une des mille aventures du trop heureux Clairval. Une dame de la cour, après l'avoir en vain sollicité pendant plus de trois mois, voyant l'inutilité de ses frais d'amabilité, de ses lettres missives, de ses œillades assassines, imagina de le faire sommer de se rendre chez elle, sous peine de recevoir cent coups de bâton. Vous savez que les coups de bâton étaient la monnaie dont on se servait alors pour ajuster bien des choses. Le mari de la dame, instruit de l'assignation donnée, fit à son tour notifier à Clairval que s'il s'y rendait, il en recevrait deux cents bien comptés; la situation était assez dramatique pour mériter toute l'attention de l'acteur principal. Clairval indécis ne voulut pas risquer le dénouement sans avoir consulté un homme expérimenté dans ces sortes d'affaires, *uomo saggio e staggionnato*, et c'est Volange, le farceur Volange, plus connu sous le nom de Jeannot, qu'il choisit pour son conseiller intime. — « Il faut y aller, mon ami, il y a cent pour cent à gagner! » Telles furent les conclusions de Jeannot.

La marquise de M. de Saint-George ne procède pas de cette

manière ; elle est vivement éprise de Clairval et l'appelle pour lui donner des leçons de chant. Le moyen est simple et n'a rien qui puisse inspirer des soupçons à la médisance. D'ailleurs la marquise est veuve, très jeune, très jolie; elle est Espagnole : son cœur et sa tête ont toute l'exaltation et la légèreté que l'on se plaît à attribuer aux femmes de ce pays. La marquise n'a pour surveillante qu'une camériste de dix-huit ans, duègne dont les scrupules et la rigidité n'ont rien de bien effrayant. Clairval est assez mauvais musicien pour penser que son talent ne peut être d'un grand secours à son élève ; mais il ne songe nullement à l'art, et dans cette entrevue, l'acteur a déjà deviné un rendez-vous d'amour, une passion secrète. Il s'agit d'achever la conquête d'une dame de haut parage. Clairval s'habille en grand seigneur, dont il sait à merveille prendre le ton et les manières. Ce n'est pas ce que la marquise attendait : c'est Azor, c'est Lindor, c'est Octave qu'elle aime ; c'est ce magnifique faisant tomber la rose des mains de Clémentine, et non pas un petit-maître infatué de sa personne, imitant les marquis, les chevaliers, dont elle a repoussé les hommages et l'insipide galanterie. La marquise a perdu toutes ses illusions, et quand son acteur favori se jette à ses genoux et veut lui baiser la main, elle en est offensée au point de lui dire : « Si vous prenez ma main, c'est que vous croyez y trouver votre cachet. » Le mot est piquant, injurieux, et Clairval se retire en demandant grâce.

En attendant la marquise, Clairval a rencontré chez elle le duc de Calvacanti, grand d'Espagne de première classe et pousse-fauteuil de sa majesté catholique. Ce Cavalcanti prétend à la main de la jeune veuve ; il fait sonner les avantages de sa naissance et son titre de duc. Clairval se dit prince, le prince Azor ; les deux rivaux se défient et se donnent rendez-vous à la Comédie-Italienne. Le duc y reconnaît son rival et le siffle au point d'interrompre le spectacle. Clairval lui jette son gant ou plutôt sa pate d'Azor, et quitte la scène. On va le saisir et le mener au For-l'Évêque, quand il rencontre la caméristе de la marquise, qui le rappelle, et c'est sous le costume d'Azor qu'il rentre à l'hôtel. La tendre Espagnole, que les chances du duel avaient alarmée, retrouve son bien-aimé tel qu'elle le désirait. Clairval tombe à ses pieds, mais en lui répétant cet air délicieux qui touche le cœur de Zémire, la marquise déclare à Cavalcanti,

furieux, que le prince Azor sera son époux. Ce mariage éprouve des oppositions, et c'est Clairval qui les fait naître : il veut donner à la marquise une leçon de morale, puisqu'il a été troublé dans ses fonctions quand il voulait lui enseigner le chant. Clairval ne se soucie nullement de patir pour l'Espagne et ne saurait renoncer à son état. Si la marquise désire l'épouser, il faut qu'elle devienne comédienne ou du moins la femme d'un comédien. Cette condition paraît trop dure à la grande dame, qui profite de la leçon en épousant Cavalcanti. Elle est infidèle à Clairval; mais ce n'est pas sans espoir de revanche.

Cette petite comédie, écrite avec esprit, est fort amusante; l'idée principale est tirée d'une nouvelle charmante de George Sand, que la *Revue de Paris* a publiée autrefois. M. de Saint-George n'en a pris que le caractère de la marquise et sa passion pour le comédien Lélio. Bien qu'un premier ténor figure dans ce drame, en qualité d'acteur chantant, l'intrigue ne laissait pas beaucoup de place à la musique. On y remarque pourtant une jolie cavatine chantée par la camériste Paquita, un air de basse d'un style bouffon, le duo du défi entre le duc et le prince Azor, enfin un quatuor bien posé en scène, qui font honneur à M. Adam.

Inchindi, Thénard, Mlle Lebrun, ont très bien joué et chanté les rôles de Cavalcanti, de Clairval, de Paquita. Mlle Fargueil, qui paraissait pour la première fois sur le théâtre, a montré beaucoup de talent, d'esprit, d'aplomb et d'intelligence dans le personnage de la marquise. Elle joue fort bien la comédie; sa voix a peu de volume, il est vrai; mais Mlle Fargueil est très jeune, et son organe chantant peut acquérir plus d'étendue et d'intensité. Mlle Fargueil est fort jolie. Cette qualité précieuse mérite d'être signalée.

CASTIL-BLAZE.

L'AME TRANSMISE.

I.

UN JOUR DE NOCES.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait; la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique: en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce château, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvéder, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ses croisées ouvertes, éclataient dans le bois, avec les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient sur les rescifs

d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches, de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour; la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse; avec les sons stridens des mandolines, avec les chants des filles napolitaines, qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était encore un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes: on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Vegas, le maître du château. Elle épousait son cousin germain, Léontio, fils du duc d'Ottayano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfans époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune fille, où elle remplit le château, la colline. les bois, de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient; un feu brûlait sa langue; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle erreur, c'était le

costume qu'avait revêtu la jeune épouse ; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Naples : sa robe blanche, à long corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure ; son cou nu, d'une pureté pleine de vie et de fraicheur, laissait deviner à l'amoureux jeune homme toute la somme de plaisir que la nature avait mise dans ce corps de vierge enfantine. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots: *Ma femme*, eh bien ! il était craintif et retenu comme un amant, au jour de sa déclaration ; il était effrayé de son pouvoir nouveau sur elle, et quand il pensait qu'avec un signe d'époux, et dans un écart de promenade dans l'obscurité du bois, il pouvait s'initier dans tous les pudiques mystères de sa femme, alors le sang lui manquait aux genoux, son cœur se gonflait, une rosée amère desséchait sa langue ; si fort et si jeune, il se sentait écrasé par un bonheur aussi pesant que l'infortune. Il s'applaudissait du répit que lui donnait une journée de printemps, toujours si longue avant le tomber de la nuit. Son espoir était de se préparer par un noviciat de quelques heures à cette immense révélation de volupté, à ce tête-à-tête nuptial, dont la seule pensée étreignait sa gorge comme un collier de fer.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce ; mais Léontio ne comprenait pas : il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des frissons partout ; il commençait des mots dont la fin s'évaporait dans sa bouche en des roucoulemens sourds. Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur une pointe de rocher où était bâti un délicieux pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'était une rotonde à colonnade étouffée par des masses de chênes, de myrtes, de tamarins : il y faisait très sombre ; car la verdure était haute et fort épaisse ; une eau mélancolique tombait d'un griffon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du

pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques lascives et de libertines arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Alors une voix s'éleva, musicale et veloutée, qui fit tressaillir Léontio, comme s'il ne l'eût jamais entendue! — Ah! mon ami, n'entrons pas; c'est le pavillon interdit aux dames!

— Oh! ma femme, aujourd'hui tout t'est permis, à toi. Viens, reposons-nous; le château est bien éloigné: entends comme les voix de nos amis nous arrivent à peine. On a respecté le mystère de notre promenade. Viens, Stellina; viens, ma femme: nous sommes... seuls...

Ce dernier mot fit pâlir la jeune épouse. Léontio le répéta tout bas.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux. — Laisse-moi t'embrasser, lui dit-il avec une voix étouffée; c'est la première fois que je goûte les lèvres d'une femme. Oh! que j'en ai soif!

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main et cria d'une voix de tonnerre:

— Que venez-vous faire ici, vous?

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée, et qui regardait froidement les deux époux.

— Excusez-moi, mon frère, dit le moine; j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion; mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunciada; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage!

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la Campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien! dit Stellina, priez Dieu et saint François pour nous! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, ma jeune dame; ma besace est vide aujourd'hui, comme vous voyez; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noce, j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare!

— Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina; il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père!

Et ils quittèrent tous trois le pavillon, Léontio triste et muet, Stellina gaie et légère, le moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire, comme la voix d'une femme; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina, et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottayano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille, pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré ces deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

— Oh! je vais voir le portrait de ma femme! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina.

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

— Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux! dit Stellina.

Ottayano regarda fixement le moine, qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

— Que venez-vous chercher ici, mon père? lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

— Est-ce que vous êtes muet, mon père?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse, et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes?

— Dieu le sait.

— Comment! vous ignorez votre nom?

— Je l'ai oublié.

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air modeste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottayano continua cette espèce d'interrogatoire.

— Me tromperais-je! mon frère, je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ; vous suiviez l'allée de pins qui mène à Torre di Greco.

— C'était moi-même! je venais de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, et j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père; avez-vous vécu dans le monde?

— Jamais.

— Avez-vous des parens?

— Aucun.

— Vous seriez donc?...

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu!

Ottayano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de triste souvenir; il regardait la terre, jouait du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

— Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries; il est fort tard; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charité de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc, toujours préoccupé; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père?

— Il y a force majeure; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes

supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits?

Spiridione fit un léger sourire.

— Les bandits! Oh! ils n'attaquent point les ordres mendians; ce serait une triste curée pour eux que ma besace; je crains les précipices, ma vue est fort basse; la nuit je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au vilage de l'Annunciada est fort mauvais; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser cela? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes! Il y a place au château pour tous les fils de saint François; ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour. Venez, venez avec nous, mon père Spiridione; venez, voulez-vous prendre mon bras?

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme valet indigne.

Ottayano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins, et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse, que son père soucieux tenait par la main.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale; il y était seul; il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'y accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où rayonnait le lit de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme croisa dévotement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de sa femme, ce chef-d'œvre du peintre napolitain! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste! Ce n'était ni une belle femme, ni une jolie femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisation de l'ange, avec les formes de la vierge; une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre

triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme, elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète qu'on se serait pris pour lui d'un véritable amour, d'une passion folle, qu'aucune femme vivante n'aurait pu contenter. Une nuit passée devant ce portrait eût paru le bonheur suprême à quelques-uns de ces jeunes et passionnés Italiens qui ne vivaient que pour les arts et pour les femmes. C'était à s'épuiser d'amour, à se suicider par des excès d'illusions: c'était à se ruer sur cette toile divine, jusqu'à ce que la couleur eût disparu dans une nuit de baisers délirans, de folles extases! Oh! que je suis heureux! s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela! et voilà le chevet où elle se reveillera demain!

Il sortit, les joues en feu, pour revoir Stellina. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un seul coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait: *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stellina, car elle semblait luire avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale* les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admi-

ration ; elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule, avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisir, ne respirait que séduction. Les grands pins qui couronnaient le château, ouvrant à la brise du golfe leurs feuillages d'aiguilles vertes, formaient comme un orchestre aérien de suave et mystérieuse harmonie ; des chansons d'amour sortaient de toutes les allées, où la nuit et les arbres couvraient tant de secrètes extases, tant de groupes égarés. Au bas de la colline la mer semblait rouler des étoiles en fusion ; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes ; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil, il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé du feu d'artifice ; le volcan, comme un officieux voisin, rapetissait sa formidable voix, et simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes de Bengale qui, par une clarté soudaine, trahissaient toutes les choses secrètes, accomplies dans les pins sur la foi de l'obscurité ; car en ces jours de corruption, en ces climats de fièvre amoureuse, sur cette terre des antiques bacchanales, c'était encore comme aux veillées des fêtes de Vénus : un immense cri d'amour, un irrésistible besoin de volupté, courait dans la foule des adorateurs, tout autour du temple de la déesse, et l'hymen se voilait les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir tant d'infidèles qui reniaient son inutile protection.

Un singulier incident jeta quelque distraction dans tout ce monde, qu'un jour de mariage avait fanatisé de plaisir ; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissemens, on remarqua le moine Spiridione qui dans une attitude de mortification s'était résigné aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa, d'un air distrait, devant Léontio et Stellina, le jeune époux l'apostropha gaiement : — Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit ? Je serai forcé d'écrire au saint Père pour vous lever de l'interdiction que votre général va vous lancer un

de ces jours. Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme: — Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal, dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? La palme ne se donne qu'à celui qui a combattu; je ne pouvais chosir une occasion meilleure; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata.*

Enachevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse; la façade du château s'éteignait, de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs chevaux. Les parens et les intimes avaient été retenus au château; le calme descendait avec les heures matinales; un silence moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cette tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs tombées sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

Il t'a flatée! s'écria Léontio. Lui! et Dieu même ne pourrai peindre une image plus belle que la tienne; les anges de son paradis sont jaloux de toi, et murmurent contre Dieu; si tu pas-

sais dans le cimetière de Chiaïa, les cadavres frissonneraient sous ta robe; il t'a flattée, lui, ce peintre impuissant! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre! Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre, ce que mes yeux seuls peuvent voir.... Entends-tu, Stellina?

— Oui, mon ami.

— Donne-moi tes pieds à baiser; je veux les voir nus; donne-moi tes beaux cheveux.....

Mon ami, mon ami, tu me fais peur.... Attends... j'ai des frissons; là... je dois être pâle....

Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial! oh! que tu es belle avec cette pâleur! Oh! que je te plains! tu ne peux pas t'aimer! Viens, viens, laisse-moi te porter; je sens que ma poitrine se rompt; tiens, tiens, je pleure de joie, oh! que tu es belle! oh! Dieu! je vous remercie, je suis l'élu de votre choix, mon bonheur m'alarme! que vous ai-je fait pour être si heureux!... Stellina, Stellina, tu paraîs souffrir....

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons... j'ai froid; laisse-moi remettre ma robe.

— Et moi aussi, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai tout. Sais-je biens ce que j'ai? Mon cerveau brûle, mes yeux se vitrent, mes dents s'entrechoquent, il n'y a qu'un remède à cela..... que nous serons heureux et calmes demain! Oh! viens.

Mais que tu es pâle aussi, toi Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime, c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh! viens, viens!

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur! Ah! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien. Ah! c'est que je te désire tant, Stellina. Oh, que ton sein est beau comme cela! Dénoue tes cheveux... là, bien, laisse-les couler sur ton sein. Ah! je souffre beaucoup, Stellina: je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'engourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

Grand Dieu! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc? Et il tourna tristement ses yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve, et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée mais il retomba sur ses genoux. — Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle.

Stellina étendit son bras péniblement, et saisit les cheveux du jeune homme; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelque prière d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme, beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces. — Oh! oui, chantez, chantez, dit à voix sourde Léontio: et des larmes tombèrent sur ses joues de cire. Les voix chantaient l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes:

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit;
Comme toi fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée:
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu, dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain?
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille,
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment (1).

(1) Ce rhythme, si connu dans notre midi par les vieux cantiques populaires de *Joseph* et de *l'Enfant prodigue*, doit à Palestrina un air plein de charme et de naïveté.

Léontio étendit sa main vers la croisée, et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur. — Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés !

Ce n'est pas possible ! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion ; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi mourir devant toi morte ! aujourd'hui !... Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi belle et puissante comme la vie !... Ah, je sens que mes entrailles se fondent !

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte : — Mon ami, embrasse-moi encore une fois.

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs. —Non, dit le malheureux époux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve ; va, si nous mourions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain.

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres ; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre. C'étaient deux cadavres nus, les plus beaux qu'un fossoyeur ait pollués de sa main.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina, et burina un mot sur la poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre ; l'aiguille resta dans la chair ; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade, et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II.

TRANSITION.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sorti du château. Toutes les croisées étaient encore fermées ; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin ; les dames arrivèrent

ensuite, mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins ; il y avait sur les figures quelques signes d'abattement et de lassitude.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château, en faisant retentir le bois de la bruyante expression de sa gaieté.

— Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux jeunes époux ; devinez ce que j'ai vu ?

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

— J'ai vu une échelle de corde liée au balcon ; nos deux chers enfans se sont enlevés.

— Enlevés ! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés ! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde ? Venez donc voir, mesdames ; le trait est original ; à la première nuit des noces ! c'est neuf dans l'histoire de l'amour.

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait ; toutes les voix crièrent : *Léontio ! Léontio !* La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit. — Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. On courut à l'escalier ; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fureur, puis enfoncé d'un coup de marteau. La chambre fut envahie : je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit. Les deux cadavres étaient étendus au grand jour. Les rayons jouaient avec la gorge nue de Stellina ; la pauvre fille était déjà verdâtre ; chemin faisant, le soleil s'amusait à la pourrir.

On avait emporté mourantes les deux mères ; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur ; les seigneurs Las Vegas et d'Ottayano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfans morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, des larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout-à-coup le duc d'Ottayano se pencha vivement sur un des cadavres, en disant d'une voix sourde : Il y a là quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille ; c'est indéchiffrable pour moi...

Las Vagas, vous qui ne pleurez pas, lisez...

Ottayano lut ce mot: VENGÉ!

— Compris! dit froidement Las Vegas. Ottayano secoua la tête et prononca d'une voix presque inintelligible les deux mots: *C'est lui!*

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il raidit fortement ses jambes sur le parquet, et s'écria d'une voix sourde: Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaître, un seul instant! Le fracas de la journée m'a ôté la réflexion! ... Il y a vingt ans que je ne l'avais vu!

— Oui, vingt ans! dit Ottayano... Je le croyais mort...

— Mais il faut nous venger, Ottayano, il le faut..... Nous enverrons nos braves au couvent de Torre-di-Grecco.. N'est-ce pas, Ottayano?

— Inutile! inutile! le bandit n'est plus au couvent à l'heure qu'il est.

— Malédiction de Dieu! il nous échappera!... Il faut partir sur-le-champ, sur-le-champ.... Ottayano... Il faut aller à Naples; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisitionnaires du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigand; les sbires le trouveront, c'est sûr; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzaroni; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou sur la route de Rome; il faut que le vice-roi nous serve.. Allons à Naples, Ottayano.

— A Naples! Oui, demain, nous irons à Naples; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui...

— Ah! oui, oui. Pauvres mères!

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi; il s'apprêtait à partir tantôt. Matalone nous servira; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfans!

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret. En sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe, aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavéreuse courait déjà dans la chambre.

— Ils sont bien morts! dit Ottayano, et il ferma la porte, appela un de ses valets, et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes. Elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils y furent inhumés. Un mois après cependant Las Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et ce fut là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription:

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, LE JOUR DE LEUR MARIAGE!

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; en avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement resta intact. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisans; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné pour ainsi dire la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos, on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le moine soupçonné du crime. Tout fut inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et décidées à subir le suicide lent du désespoir, se résignèrent à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours

d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveau-nés. Ottayano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parens ou intimes, un secret de la grossesse de leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfans fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement, et de nuit, par Las Vegas, auprès du berceau, et il les baptisa sans savoir de quels parens ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des] précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances, et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottayano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfans seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet; elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre ces deux familles; lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture long-temps; enfin elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait payé des gens pour assassiner Mazaniello, et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; le comte de Las Vegas et d'Ottayano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait provoquée : « Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point; il faut monter à leur château pour continuer

notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone! Venez avec moi.

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le château du comte de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze, il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottayano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfans auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottayano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas: — Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre; dans une heure la mort sera dans ce château.

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfans. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita; il savait conduire une barque à la voile; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottayano se confièrent, dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamans, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfans dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois, par un sentier détourné, jusqu'à la petite anse d'Ottayano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile; le vent était frais et favorable: on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage; la mer, prodigieusement agitée, tourmentait les deux dames; les enfans dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque rescif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfans, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube; la mer parut se remettre au calme; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

— Nous sommes perdues! s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

— Qui dois-je sauver? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfans, répondirent les mères.

— Priez la Sainte Vierge pour nous trois, dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà; il le déposa sur la mer tout-à-fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment, et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfans, que

leurs mères avaient allaités sur la barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podesta vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugeait insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio; puis, craignant de compromettre l'avenir de ces deux enfans que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, et que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfans avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux mêmes qu'on a lus.

Le podesta promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense, mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant se glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfans, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III.

A ROME.

Le 2 novembre 1666, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des Thermes d'Antonin; auprès de lui, une jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre: dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance; ils étaient tout entiers à leur travail, comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanile de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit, et laissa tomber son crayon.—Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*Angelus* du soir?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres ames du Purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les ames de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement; et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui, par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept psaumes dans quelque coin d'église? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin.

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage.

— Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines, elles sont trop tristes pour nous.

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle : il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence; le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation : le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia; depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la compagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé, et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau : c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aquéducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique, ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus; elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé : on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La cloche de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible. — Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier.

Léontio reprit son manteau brun et usé; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la Sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisans.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches. — Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute.

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain. — C'est pour une messe de morts, dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table à l'entrée de l'église. — En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio. — Pour les ames de notre père et de notre mère. — Quels noms faut-il écrire?

Léontio ne répondit pas.

— Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain; les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfans, dit le sacristain; que les patrons de notre église intercèdent pour vous! Nous vous dirons une messe de morts.

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio, et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux limites de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage; le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cécilia Métella, et la remplissait d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques; les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil, laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes saillantes de taureaux incrustées sur la frise mugissaient comme les grandes victimes de Clitumne devant la hache du

sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines, avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation : chaque ruine lui donnait sa pensée. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aquéducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin ; il courait sur la voie Appia, et creusait les dalles avec un bruit de chariots ; il se brisait dans les créneaux des murailles auréliennes, en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassemens de cette puissance invisible de l'air qui lui parlait une langue si bien comprise de son cœur. — Ah ! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur ? On ne souffre pas seul ici, on souffre avec tout ce qui a souffert, on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh ! comme ce deuil est large ! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie.

Et il se mit à examiner avec attention la tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre, arrachées par le vent, tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

Pauvre fille ! et surtout pauvre père ! dit Léontio ; qu'elle doit avoir été grande, la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité !

CÆCILIÆ Q. CRETICI, F. METELLÆ CRASSI.

Rien de plus ! et combien de générations se sont attendries là-devant !... Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas ? Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur ! j'ai pris Rome en dégoût ; personne ne me ressemble dans cette ville ; je suis là, dans la rue Saint-Théodore, comme un homme venu de l'autre monde ; les petits enfans ont peur de moi, quand je les regarde ; notre voisinage est mauvais ; ailleurs il ne vaudrait guère mieux : tous les quartiers de Rome se ressemblent ; on n'y voit partout que des femmes folles de leur corps, et ma sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou bien loin des hommes....

— O mon frère, dit Stellina, avec une voix si touchante et qui ressemblait si peu à une voix humaine qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi; je ne vois que toi dans le monde; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries; si je travaille, c'est pour t'imiter; si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio; eh bien! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien, ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O mon frère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils! Veux-tu vivre, je vivrai; veux-tu mourir, je meurs; maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix bien près de ma voix.

— Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh! que je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît, et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux; des douleurs si incompréhensibles que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami.... C'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes; je me promenais avec lui sur la place solitaire de l'Arc des Orfèvres, tout près de notre maison; oh! comme je souffrais ce soir-là! Je voulus m'épancher; je lui contai mes peines, il ne me comprit pas; je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient; eh bien! sais-tu ce que fit cet ami? il éclata de rire et me traita de fou. Oh! je ne tuerai jamais personne, car

cet ami est sorti vivant de mes mains! il vit ce grand sage! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être; il se promène habillé de velours, et la main sur un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames; il dîne tous les jours chez un cardinal, il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili.... Que Dieu lui donne une heureuse fin! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint trésor qui est en moi; crois-tu que je doive le confier à ma sœur?

Stellina serra les mains de son frère, et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigts dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux, et appuya vivement sa large main brune contre son front; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui, et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois; enfin il parla.

— Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais te conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie? Nous ne savons ni ce que nous avons été ni ce que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanara, c'est un autre genre de misère que la nôtre; nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai long-temps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne; j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrans, c'est une de

ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent du cœur, comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie, avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église de Saint-Georges, un homme assis qui pleurait; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure; je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir; il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée, et qui a un nom; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé; il ne pleurait plus; au carnaval je le revis, il courait avec les masques, en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que mes chagrins n'avaient pas de mot qui les traduisît aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire, pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude: j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté, en pensant que j'avais inventé une souffrance, que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous.....

Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltiges autour de nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libations avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore

à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant; qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux, comme on aime sa maison natale; je les aime, non pas parce que je dois y rentrer un jour, mais....

— Mon frère! s'écria Stellina.

—Parce qu'il me semble que j'en suis sorti!

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio, en disant d'une voix sourde: j'avais deviné! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux, mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés: un éclair éblouissant les fit tressaillir; Léontio se leva vivement, car il lui sembla un instant que la sainteté de leur entretien était violée; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre: des figures de femmes éplorées, de supplians, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina; l'enfer est irrité contre moi; j'ai violé mon secret; j'ai trahi une confidence de la tombe, et.... j'ai plus fait que cela!.... J'ai eu une idée !... une idée affreuse! Oh! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la consolation du crime! Stellina, j'allais oublier que tu étais.... Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme; viens, ce lieu est maudit!

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour; Léontio tenait la jeune fille par la main, et il lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

— Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un

autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là fixée au front, et domine toutes mes autres idées. La nuit je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissemens qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans une bière; enveloppé à l'étroit de langes comme une momie; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints; je sens se glisser sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la pointe d'une épée; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je roidis mes bras pour rompre mon étroit suaire; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, et quand, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brule de soif; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec. Je m'essaie à la résignation, mais je n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre; tout mon corps se roidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est fini. Que me veut donc ce rêve? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des

mensonges plus déchirans que les maux réels? Mais qui donc a fait ce monde! Oh! cela me pousserait au blasphème!

— Mon frère! mon frère! s'écria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout; après je ne te parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre; je te demande plus que de l'intelligence, je veux de la divination. Nous sommes du même sang; notre organisation, à coup sûr, est la même; tu vas me dire si tu me comprends.

Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière; dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvemens, de nos gestes, nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour, je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue, elle s'évapore : mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion; et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini; tu sais que je cédai à ta curiosité, et qu'en descendant des vêpres de San-Pietro-in-Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

— Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison!

— Tu vas voir, ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé; la nuit était belle et embaumée de citronniers; les pins chantaient sur le flanc du Janicule; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille, et à l'écart de la foule; nous nous efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce, et le doux bruit des cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de

pins, ni les allées de citronniers. Eh bien ! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens ; c'est la seconde fois de ta vie que tu m'as donné ce regard ; c'est la seconde fois que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux ; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait d'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première? la première? O! voilà l'abîme... Mais, bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue ; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire ; mais, folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle ! Ne crois pas, au moins, que je redoute la mort ; la mort sera peut-être le commencement de ma vie ! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir. Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant ! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais ; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur ! Tu as besoin de moi, eh bien ! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne ; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre sous un ciel plus riant, dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer ; on dit qu'à Naples, elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné ; allons à Naples ; j'ai idée que nous serons heureux, dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napo-

litain ; il aime les artistes ou paraît les aimer ; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est court ; notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur ? Veux-tu aller à Naples ?

Stellina embrassa Léontio.

—Nous partirons ! dit Léontio ; c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet.

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire ; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier ; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore ; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV.

SALVATOR ROSA.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église *San-Pietro in Montorio* pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu. Il s'agenouilla devant le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune possédé du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait ses yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme ; il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle qui s'étendait sous lui avait emprunté au soleil levant un teinte jaune comme les feuilles tombées ; teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté ; car elle n'a pas les rayons éblouissans et

ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il avait tant médit la veille, lui apparaissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme et du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil comme Rachel et Niobé, toujours inconsolable, parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfans, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colysée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du Dieu, rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextus et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule, lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Acqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout exprimer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle, sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

— Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse?

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre. — Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à votre excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me soucie point de l'être ; je suis ton égal ; parle-moi sans crainte ni réserve : as-tu besoin d'un service ? veux-tu de l'argent ? Ta figure me plaît ; tu as dans l'œil le feu de l'artiste, ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de pensée, car tu es nerveux. Confie-toi à moi ; voyons, parle : je veux t'obliger.

— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse ?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service ? pourquoi me demandes-tu le mien ? Mais je respecte ton scrupule ; tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres ?

A ce nom, Léontio s'inclina de respect. — Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans doute qui m'a conduit par la main devant vous : je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier ; ma sœur et moi nous vivons du pinceau ; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse ; car je ne compte pas Ostie, où je suis né, si je suis né quelque part. Je veux voir Naples et la mer ; c'est plus qu'un désir : c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Napolitain, vous me donnerez des conseils et des instructions : c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais.

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus. — Quel est ton nom, lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio ! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio ! Et ton nom de famille ?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome ?

— Rue Saint-Théodore, vis-à-vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre ?

— Jamais.

— Eh bien ! moi, je t'ai vu, mais il y a bien long-temps. Où ? je n'en sais rien ; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans ! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh ! je t'ai vu, je t'ai vu ! Tu as une sœur, dis-tu ? Comment se nomme-t-elle ?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*) — Est-ce bien ta sœur ?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse...

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

— Oh ! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami ; je ne te l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit ; mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux...

— Non, ma sœur est blonde.

— Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit.*)

— Ma foi, je suis complétement désorienté, mon cher Léontio ; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio ; souffres-tu ?

— Non.

— Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh ! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute ;

jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Acqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens, regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente le moment où tu sors du tombeau.....

—Assassin ! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard.

Salvator Rosa demeura interdit ; il se laissa arracher le croquis de la tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats, et rappelait Léontio ; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant de précipitation qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur, tout haletant de sa course et de son émotion. — As-tu vu Salvator Rosa ? demanda-t-elle.— Oui. — T'a-t-il bien reçu ? — Oui.— Il t'a donné de bons conseils ? — Oui. — Partons-nous pour Naples ? — Oui. — Et quand ?— Demain.

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V.

LA CHARTREUSE SAINT-MARTIN.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande ; cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique ; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressemble au bonheur du reste de la terre ; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme

qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la nature voulut faire un paysage complet; elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues, des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citroniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux; il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse; et Naples accepta le volcan, comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poètes latins; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu; jouissez-en quand elle est fraîche: mortels, usez de la vie, la vie n'est faite que de peu de jours; aimez et riez aujourd'hui; demain il vous faudra passer le Styx. »

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples. Léontio qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'artiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasemens de forêts marines, ces sommets rayonnans au-dessus des vallons dejà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie, avec des idées moins tristes, et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottans, de doux nuages de satin et de soie; apparitions enchanteresses

qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait, comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et avec l'innocent abandon d'une sœur, elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus, et collait ses lèvres sur son front. — Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour; laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien! elle me tue.....

La jeune fille rougissait; elle ne trouvait aucun mot pour répondre; Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle, le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums ne lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve; sa sœur plus belle que la plus belle Napolitaine; sa sœur assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom, avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut, et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait

de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battans; toutes les harmonies de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria: — Quelle demeure délicieuse!

Transeuntibus! (1) dit une voix claire et lente derrière Léontio.

C'est un mot bien profond, s'il est vrai, dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle; RESSUSCITÉS! s'écria-t-il d'une voix si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des Litanies des Saints.

— *Ressuscités!* dit Léontio, en frissonnant, qui?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes; c'est ici la maison de Dieu; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père, mon père, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh! mon père, grâce pour nous; bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina!...

— Il nous connaît! Il nous connaît! O mystère de mort!

— Oui, mystère! Mystère pour toi, mystère pour moi; eh bien! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivans, il faut que tout s'explique. Écoutez: Voyez-vous cette crête qui

(1) Pour ceux qui passent.

s'abaisse devant le Vésuve? Voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe; c'est Ottayano. Ce soir vous vous y rendrez à six heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivans et ressuscités; alors..... j'aurai des devoirs à remplir..... Si vous manquez à ce rendez-vous, je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi; partez.

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ses lèvres ces mots: *Ce soir... à six heures; Ottayano.*

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois; en rentrant dans la ville il retrouva quelque énergie; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux. — Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère; prenons quelque nourriture et un peu de repos; partons ensuite pour Ottayano, le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous.

Le printemps donnait une de ses délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottayano. La mer obliquement éclairée par le soleil avait un calme vif et doré; la verdure des îles se balançait au souffle du soir; le Pausilippe riait au golfe; la ville jetait ses clameurs gaies et sonores; le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente: Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés; Procita échangeait avec elle des parfums et des chants. Naples la sirène lascive n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses playes sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie, et parlait une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderolles, les pavillons; le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblême d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

— Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio, est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie? sais-tu qu'il est doux de vivre ici; que l'air y est bien léger, que tout

ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit ressemble au bonheur! n'est-ce pas, Léontio?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur; mais tourne les yeux; le vois-tu là, ce mont qui menace et qui brûle? Oui, oui, fie-toi au bonheur; ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse! enfant! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici; crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle; un acteur, noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina! elle s'abandonnait à l'extase! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a éblouie, toi; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes; ce que j'ai vu, et bien vu, le voilà; c'est ce château en ruines; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu, le maître de ce domaine? A lui aussi cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette atmosphère voluptueuse; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été; que de figures de femmes se sont épanouies à ces balcons qui croulent! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent; oh! les ruines restent toujours; la vie est dans elles; les ruines ne meurent pas.

(*Après une pause:*) Il tarde bien, cet homme, de paraître! est-ce que je me serais trompé? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné?

Pendant que Léontio faisait cette réflexion, en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il

paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine; la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il eût regardé le zénith. Puis s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes, et chanta d'une voix chevrotante ce couplet:

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes;
Au balcon des corridors
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline, et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

— Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio, en s'adressant au vieillard; est-ce bien Ottayano qu'on nomme cette partie de la montagne?

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant comme si une voix l'eût réveillé en sursaut; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés; ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla; les veines de son cou se teignirent de noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante: — Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts; non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfans! mes jeunes maîtres! et d'où venez vous? oh! que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien? on danse, on danse partout; c'est le jour de votre mariage; vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio étouffé par une émotion, non ressen-

tie encore! oh! suis-je éveillé, Stellina! ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mords ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller!

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous; le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la chevelure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina, se collant à la poitrine nue et brune de Léontio, et l'inondant de pleurs.

Impossible! impossible! s'écria Léontio, la réalité a menti; c'est une infâme trahison! tu es un bandit de comédie, vieillard; on t'a aposté ici, pour faire ton jeu; laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard.

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion, il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure: ce fut Léontio qui recula.

— Mes bons enfans, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh! combien je vous ai pleurés! Les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas? Venez vite; vos nobles parens vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille: comme il fait bien au vent, ce pavillon! Avez-vous vu la chambre nuptiale? Oh! elle donne du plaisir!... Il y a les deux plus beaux cadavres...

— Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer! s'écria Léontio. Mais que me veut ce spectre de vieillard? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina; descendons à la ville... J'ai peur.

— Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

— Va-t'en! tu te feras tuer...

— Ah! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire...

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur les haillons.

— Mon frère! mon frère! tu te fais assassin! O mon Dieu! veille sur sa raison!

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard ni le sang qui coulait sur son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang; il s'approcha du vieillard avec intérêt pour visiter sa blessure et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. — Non, non, s'écria-t-il d'une voix retentissante, non, vous n'êtes pas mes jeunes maîtres! Ils sont morts et bien morts: j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres, quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux spectres sortis de l'enfer avec les figures de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme! Oh, l'enfer! Comme ils grincent des dents! Léontio crache des lézards! Fantômes! Fantômes! hors d'ici! Oh! elle est belle, celle-là; mais voyez ses cheveux: ce sont des couleuvres, sa langue est une flamme d'arsenic! Las Vegas! Ottayano! venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfans! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés, vos enfans; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait, le moine Marco. N'est-ce pas, Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine? J'ai été le témoin du crime, moi. Le moine s'est vengé. Théona s'est vengé: crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui! on l'a traité comme un pourceau: Théona s'est vengé, il a bien fait; bravo, Théona!

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés au ciel, en criant: *Bravo, Théona!*

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan; il montait lentement le petit sentier et se dirigeait vers Léontio.

— Suivez-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines du pas résolu d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour, toute jonchée de pierres et de broussailles; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartemens supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites; il suppléa aux marches écroulées en amas-

sant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léo ntio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvans et improvisés. Enfin elle atteignit la rampe, qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée; l'étranger s'arrêta devant et tira des plis de son manteau un énorme instrûment de fer.

Une brèche assez large fut faite en un instant. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte. L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

— Entrez, dit-il à Léontio; il fait grand jour maintenant, et il laissa tomber son marteau de fer. Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre?

Stellina était mourante; elle s'assit sur un fauteuil et ne répondit pas. — Comment voulez-vous que je la reconnaisse, répondit vivement Léontio; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien long-temps.

— Eh bien! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah! quand ce rêve finira-t-il! murmura tout bas Stellina. Léontio était au désespoir et regardait autour de lui avec des yeux effrayans.

— Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime; ce marbre l'atteste; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio; c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse; voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux flambeaux ont éclairé ta dernière nuit; ces habits sont les tiens; ces robes sont celles de ta femme; vous pouvez les revêtir : ils iront à votre taille; voilà ton épée, dont la poignée d'argent figure la lette L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial; tu n'y as jamais dormi, jeune époux!

— Songe d'enfer! s'écria Léontio au comble du délire; Sainte Vierge, à mon secours! Est-ce qu'il ne me semble pas mainte-

nant que je reconnais cette chambre! Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina!...

— Viens, viens, mon frère; sortons, sortons, ou je meurs ci, oui, j'y meurs!...

— Pour la seconde fois! dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprima le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua.

— Jeunes gens! ce n'est rien encore; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur, regarde si j'ai l'air de trembler, moi, Léontio! Regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsion, mon pouls est calme! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit comme les étoiles n'en éclaireront plus; eh bien! je suis à mon aise. Et pourtant, lorsque je vous vois tous deux là devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtemens de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état, je sais que tout est réalité dans ce que je vois et ce que je vois je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu hier, toi et ta femme!... Que maudit soit le jour d'hier! C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! Il faut que je ramasse cette aiguille d'or, et

qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin, si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio, n'est-ce pas que tu viens de sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme...

— Misérable! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur!

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio, ma main ne peut rien sur une femme, elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore? Ma sœur a besoin de repos; délivre-nous de toi et de ton attirail de mort, je suis las de t'écouter; voici bientôt la nuit...

— Ah! tu es las de m'écouter! dit l'inconnu avec un aigre sourire; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines, tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme; tant pis! eh bien! si tu n'écoutes pas, regarde!

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappans de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

— Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noce et revêtez-les.

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil; le cri de l'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

VI.

LE TOMBEAU.

Stellina était revenue de son évanouissement ; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio, et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds ; c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil, qui du moins était une sorte de trêve, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la chambre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé, dans cette fonction si douce, un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux ; et quoiqu'elle craignît, à chaque instant, de le voir rentrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête, et ouvrit les yeux ; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur. — Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré ; dis, Stellina, où sommes-nous ? — Tu es auprès de moi, mon frère, répondit la jeune fille, avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer la souffrance ; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina, en versant d'abondantes larmes; tout à coup il jeta de rapides regards autour de lui, et dit d'une voix basse et tremblante : où est-il, le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls ?

— Oui, oui, mon frère, il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse ; une de ces voix m'est connue ; c'est celle du chartreux; l'autre, je ne l'ai jamais entendue; elle est forte, brusque, et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte pour écou-

ter leur conversation ; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite ; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien long-temps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée, et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert ; la brise était suave à respirer ; l'aube blanchissait déjà la cime des grands pins ; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène ; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses ; c'était la seule voix qu'on entendît sur le sommet silencieux d'Ottayano. Stellina qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio : — Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses ; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois ; mais cette mer était triste, et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur de l'aube, que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques, et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil pour faire la journée plus longue. Ici, regarde, comme tout est beau ; respire comme tout est parfumé. Oh ! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois, allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien.

Léontio, la tête encore bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruines, et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs ; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio ; voici un tombeau, dit-il, les tombeaux nous poursuivent ! C'est un sarcophage abandonné depuis long-temps, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes ; c'est un bel effet de paysage !

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre

collé contre la porte du tombeau; voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute; j'aime les épitaphes, je veux lire celle-ci; voyons si....

Il ne put achever; ses cheveux se hérissèrent d'horreur; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière: elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe:

LÉONTIO ET STELLINA MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE.

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instans, dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur; il ouvrit la porte du tombeau, et vit deux places de cadavre...

Vide! s'écria-t-il..... Mais regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre; reconnais-tu ces profils? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends; parle-moi sur la montagne, comme à Moïse, ou je meurs fou!

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup, il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur; ses yeux s'éclairèrent de joie.

Eh bien, oui! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe! Merci, tombeau! merci, révélation de la tombe! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort; cette aube est le rayon matinal de ma vie! Ces cyprès sont des myrtes! ces lettres funèbres étincèlent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! ton époux! Oh! je le savais bien. Stellina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité; je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante, je suis prêt à tuer celui qui viendrait m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant.

Et il entraînait Stellina vers la grande allée de pins, la jeune fille pleurait de joie; jamais elle n'avait vu Léontio dans cette

auréole de bonheur : elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconsolable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. Oui, oui, mon frère ..... mon ami, mon Léontio, oui, c'est Dieu qui t'inspire ; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh ! je le sentais bien, aussi, que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur ; oh ! je t'aimais bien mieux ! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres ! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux, tu ne sais pas combien de caresses d'amante tu as reçues sur le front ; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami.....

— Ton époux! ton époux ! Notre contrat de mariage est écrit sur le bronze! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre? Adieu Naples ! adieu le monde! adieu tout ! Viens, Stellina.

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout de l'allée, le même où l'autre Léontio et l'autre Stellina furent surpris par le moine empoisonneur........ On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de la brise dans les aliziers, et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon, quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial ; Léontio, serein comme un ange du ciel, Stellina langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre, et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

— Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina, voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh ! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter ; tu es ma femme, cela me suffit ; tout le reste m'est indifférent.

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée, et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point ; c'est Salvator Rosa !

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste, en se

rapprochant; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom, et vous me traitiez d'excellence; aujourd'hui , c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue de duc d'Ottayano.

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua.

— J'aime les aventures, moi; j'aime les hommes de passion orageuse; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies; j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain, je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore; on me dit que vous étiez parti pour Naples. J'avais quelques affaires de famille à régler à Naples: je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière, m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas, moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté. Je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau. Il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts, de mort violente ou naturelle; il ne restait de deux familles qu'un concierge fou. il me vint à l'idée que si deux enfans nouveaux était nés après la mort des premiers, à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur; c'est l'ordinaire consolation des parens malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfans, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le franciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement; car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus, a-t-il dit, je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte

écarlate qui figurait une aiguille d'or, comme celles que les femmes portent aux cheveux...

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou deSalvator Rosa et le tint long-temps étroitement embrassé. — Oui, oui, s'écria-t-il, c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie!

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua:

— Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit. Hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là sur cette esplanade, avec deux domestiques; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait, enfin, un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant: c'était Marco Théona! J'avais long-temps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome, comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles. Je l'ai menacé de le livrer aux sbires; il a parlé. — Allons à Naples, m'a-t-il dit, ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque. Sur le point d'aborder, Théona m'a dit: Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottayano; il y a tout auprès un tombeau vide, avec leurs noms gravés; vous n'aurez pas beaucoup de peine pour les ensevelir. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli!..... et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtemens de noces.

— Ah! dit Léontio en baisant les mains du grand artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger! Quel jour que celui-ci! Où puis-je voir finir un aussi beau jour?

— Où il a commencé! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe; là je vous expliquerai tout. Aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottayano. Mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Resina, et ce soir...

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottayano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et sa famille; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. De brûlantes paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or ; mais cette fois, les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme : Mon frère et ta sœur sont morts indignement ici ; Dieu ne pouvait pas les ressuciter : mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il est en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous.

Méry.

ANCIEN BOURBONNAIS,

HISTOIRE, MONUMENS, MŒURS ET STATISTIQUE (1)

Notre époque est réellement universelle, et se fait propice aux grandes comme aux petites choses. Je sais bien que les grands livres ne font pas les bons livres, mais il est impossible de ne pas être involontairement prévenu en faveur de ces beaux formats où quelques-uns ne craignent pas d'enfermer encore leur pensée. On se rappelle que les puissans ouvrages de nos ancêtres étaient aussi des in-folios, et il semble que les modernes, en prenant cette belle robe, doivent marcher aussi noblement que ceux qui la portaient autrefois. Mais *l'Ancien Bourbonnais* a d'autres mérites que celui que vient de lui prêter notre imagination. C'est une entreprise difficile, une tentative généreuse et hardie, faite dans un département, pour travailler à la décentralisation littéraire et artistique que nous désirons. Encore quelques efforts pareils à ceux-ci, et la France des lettres et des arts ne sera plus à Paris seulement. Paris rayonnera toujours de sa puissance souveraine; Paris sera toujours le cœur d'où s'épanchera le sang dans le corps français, mais il cessera d'absorber tout en lui, et les immenses matériaux cachés dans les provinces trouveront des hommes pour les tirer de la poudre, pour les exploiter et les mettre, en lumière, et l'on peut espérer aussi quelques beaux résultats de l'originalité d'esprit des enfans du nord ou du midi qui ne seront pas venus fondre leur individualité dans le grand moule commun. *L'Ancien Bourbonnais* est complétement édité en province. M. Allier, l'écrivain; MM. Montbellair et André

(1) Par Achille Allier. 2 volumes in-folio.

Durand, les dessinateurs, M. Desrosiers, l'imprimeur, tous ces hommes sont étrangers à Paris, ils travaillent dans leur département, et il faut bien avouer que leur publication est superbe, qu'elle égale ce que nous avons fait de mieux, et que M. Desrosiers a su donner à son exécution matérielle un caractère artistique qui relève merveilleusement la presse provinciale du mépris où on la tenait peut-être avec un peu trop de légèreté. Comme typographie, l'ancien Bourbonnais est assurément un des plus beaux ouvrages qui aient été publiés depuis long-temps, et nous n'avons encore été nulle part mieux employer la gravure en bois, pour les têtes de pages et les lettres ornées. M. Desrosiers n'est pas, au reste, le seul imprimeur de province qui se soit donné la belle tâche d'effacer le préjugé qui flétrissait leurs productions; nous avons sous les yeux un excellent livre de M. Langlois sur les peintres-verriers, qui a été supérieurement imprimé à Rouen, et nous avons acheté dernièrement, à Nancy, deux volumes pleins de faits et d'érudition, écrits par M. A. Begin, sur le duché de Lorraine, et imprimés à Toul avec quelques illustrations, aussi parfaitement que les meilleurs livres de Crapelet ou de Pierre Didot.

Le plan du monument qu'élève M. Allier à sa terre natale est vaste et intéressant; il annonce une pensée complète et réfléchie qui se développera dans un ensemble tout à la fois régulier et pittoresque. D'abord, c'est un essai sur les habitans du pays appelé depuis Bourbonnais, antérieurement à la conquête de l'Aquitaine par Pepin-le-Bref, puis une histoire du Bourbonnais, par la biographie de ses ducs, et enfin, des études raisonnées sur les mœurs, les monumens, le langage et la poésie.

M. Allier a commencé d'abord par se livrer à des recherches infinies sur l'origine première du Bourbonnais, sur ce qu'était cette terre avant l'invasion des barbares, avant même la conquête des Romains. Il est très difficile de se faire une idée de la science bonne et simple, de la vivacité d'esprit qu'il déploie en cette circonstance, c'est un luxe d'érudition, de conjectures hardies, d'aperçus neufs à ravir un antiquaire, mais qui sera sans doute fort mal apprécié par la plupart des lecteurs. Il est bon sans doute que quelques hommes s'occupent de ce que furent les Boïens, les Arvernes et les Bituriges, et de ce qu'ils firent huit cents ans avant l'ère chrétienne; il est peut-être utile

que ces poudreux savans se livrent à d'incroyables imaginations pour construire aux peuplades celtiques une existence sociale que l'histoire n'a pas conservée; mais les lecteurs de la grande famille n'ont guère besoin de s'occuper de ces petits débats, ce sont là presque toujours, disons-le sans faux respect pour la science utile, ce sont là presque toujours des disputes de mots sur la place hypothétique de telle ou telle ville dont le nom même n'est pas certain, ce sont des questions de pure critique, où l'art, la morale, l'humanité enfin, n'ont rien à voir, ni rien à prendre; aussi tenons-nous compte à M. Allier, sans pouvoir nous y intéresser, de recherches auxquelles il a cru ne devoir pas manquer dans un ouvrage spécial comme le sien. Où il se montre plus attrayant, où son livre commence à se débrouiller avec bonheur, c'est quand il arrive à l'époque encore difficile et cependant moins obscure de l'invasion des barbares. Si l'on ne peut que sourire des combinaisons ingénieuses qu'il a employées pour reconstruire les temps antérieurs des Gaules avec Diodore de Sicile et les Commentaires de César, il faut le louer ouvertement de la fermeté avec laquelle il a raconté le commencement de la foi chrétienne parmi nous, les envahissemens des hommes du nord et l'établissement des Francs. Eutrope, Grégoire de Tours, Ammien Marcellin, Sidoine Apollinaire et vingt autres moins connus mais non moins authentiques, sont rappelés avec une intelligence soutenue, exploités avec une sagacité parfaite. On ne saurait croire le nombre des chroniqueurs abolument ignorés qui se sont occupés de ces choses difficiles et dont il cite plusieurs passages d'un très beau style. Il y a, dans la manière d'écrire de ces vieux hommes, une solidité vraiment monumentale. Nous en rapporterons un exemple pris dans Robert Gaguin, auteur d'une histoire de France écrite en latin. Sa traduction est de la fin du quatorzième siècle. C'est un Gaulois des anciens temps qui parle dans le conseil d'une ville assiégée. « Je ne dirai rien de ceux qui sous couleur de nous rendre aux Romains, nous veulent mettre en perpétuel servaige, car je ne les tiens pas dignes d'avoir place entre les citoyens de la chose publique; il ne me semble pas qu'ils devaient estre appelés au conseil: Ainçoys, je me vueil tenir avec ceux qui conseillent que nous saillions, desquels il semble qu'il y ait encore en eux quelque souvenance de la vaillance du temps passé. Mais de vray, c'est débilité de courage

et non pas vertu de ne pouvoir souffrir indigence et pouretés, et vous en trouverez aulcuns qui s'efforceront de leur bon gré plus hardiment à la mort, que vous ne ferez aulcuns qui veuillent porter patiemment la douleur. Pourtant j'aime tant honneur, que je serois de leur opinion et vous inciterois à faire saillie, si je voyois qu'il n'y eût autre dommaige que la perte de notre vie. Mais je vous prie, puisque nous demandons conseil; ayons regard à tout le pays de Gaule, lequel nous avons esmeu à nous donner ayde et secours! Car s'il advient qu'en saillant nous soyons tous tuéz, qui sommes quelques quatre-vingt mille, quel couraige pensez-vous que nos parens et prochains amys doivent avoir, s'ils sont contraints de faire leur bataille sur les corps et charoignes de nous qui seront morts?

« Ne veuillez point dépouiller et priver de votre ayde ceux qui, pour l'amour de vous sauver, s'abandonnent et se mettent en péril afin que par notre folle et légère outrecuidance, et par *la lascheté de notre couraige,* nous ne abaissions l'honneur de la Gaule, et la fassions subjette à éternel servaige. » Puis il se résume en disant qu'il faut tenir bon dans la place, et donner ainsi aux auxiliaires le temps d'arriver, au prix des plus grandes souffrances. On est saisi d'un vif sentiment de tristesse, et l'on éprouve pour la gloire quelque chose de haineux, quand on songe à l'oubli complet où sont ensevelis les hommes qui écrivaient ainsi; et lorsqu'on les voit sortir de la poussière, on ne peut pardonner à l'ignorance inouïe de ceux qui nous apprenaient l'histoire au collége, et qui nous montraient la France gouvernée depuis son origine par une suite de soixante-cinq rois se succédant tous régulièrement les uns aux autres, depuis sa majesté Pharamond!

Les magnifiques travaux des deux frères Thierry ont également beaucoup servi à M. Allier pour jeter de grands rayons de lumière sur la marche des événemens de cette époque, cachée dans les profondeurs du temps. On ne se met point en contact avec un historien aussi grand poète qu'Augustin Thierry sans être vivement ému : notre auteur dans son exaltation s'est peut-être livré avec un peu trop de complaisance au savant plaisir de dérouler toutes ces annales, si dramatiques encore dans leur obscurité; au bonheur qu'il devait éprouver à décrire les mœurs fortes et sauvages de nos ancêtres, à mesure que la

mine creusée par ses mains dans les historiens originaux devenait plus féconde. Il a rassemblé de quoi construire toutes les villes d'un royaume comme la France pour relever les villages de son cher pays ; mais nous n'avons pas le courage de lui en savoir mauvais gré, car on a été si complétement étranger, jusqu'au dix-huitième siècle, à ces premières notions historiques, que c'est, il nous semble, une très bonne et très utile chose qu'elles se répandent par tous les moyens possibles et deviennent populaires. Or, bien que l'on puisse faire au travail de M. Allier le reproche d'être trop long ou trop court, nous devons reconnaître qu'il est tout-à-fait au niveau de l'état actuel de la science historique. — Ce n'est pas qu'il n'ait cherché à ramener sa bonne récolte à des résultats purement locaux ; seulement on a peine à saisir le Bourbonnais au milieu de tous les bouleversemens du passé ; son organisation ne jaillit point à l'esprit aussi claire qu'on pourrait le désirer. Au milieu de ces races sauvages et impitoyables qui se ruent des quatre points cardinaux les unes sur les autres, qui se déchirent et se trahissent, le Bourbonnais n'apparaît guère, et malgré tous les efforts de son fils dévoué pour éclairer son origine, elle reste cachée, comme celle de presque toutes les provinces de France, sous les ruisseaux de sang qui inondent pendant un siècle le beau territoire de la Gaule. Il faut donc passer sur bien des faits généraux, sur beaucoup de développemens d'histoire universelle, avant d'arriver à celle particulière du Bourbonnais. C'est un diplôme de Karl-le-Simple, acte de l'an 913, qui révèle le nom du premier des sires de Bourbon, Adhémar Ier. Après que l'immense empire de Karl-le-Grand se fut naturellement dissous à sa mort, comme un produit composé d'élémens hétérogènes qui se séparent par la seule puissance de leur nature, tous les chefs de provinces se constituèrent en petits rois ; l'admirable caractère de Louis-le-Pieux put à peine les maintenir dans le respect ; ils devinrent tout-à-fait dangereux pour les derniers et faibles représentans de la dynastie des Karolings, et l'on voit, vers 913, comme nous le disions tout à l'heure, Karl-le-Simple payer la fidélité de son feudataire, le comte Adhémar, en lui abandonnant quelques lambeaux de terre sur les bords de la Loire et de l'Allier. « Quatre-vingts ans plus tard, dit l'auteur du Bourbonnais, le deuxième des Archimbald fait la guerre à

Landherik de Nevers, entre l'Allier et la Loire, au nom de son parent, chef de la dynastie naissante de Capet-Hugues; lui-même, agenouillé devant le tombeau de saint Mayol, accorde aux moines de Souvigny le droit de battre monnaie. Ainsi, de la décadence de la race teutonique et des commencemens difficiles de la dynastie que l'on peut appeler française, datent, et l'accroissement de la maison de Bourbon, et le développement de notre existence féodale. »

Pour le dire en passant, c'est Théodebert, un des aïeux de cet Adhémar, qui fut le père (817) de Robert Ier, duquel descendent Robert II, et Robert III, qui fut roi de France, et qui laissa la couronne à Hugues-le-Grand, son fils. Adhémar, dans son testament, appelle Hugues son neveu, et c'est ainsi que s'explique la parenté des Capets avec les sires de Bourbon; c'est au moyen de cette filiation que les érudits ont pu se fâcher contre le Dante et Villon, qui, tous deux, ont l'audace d'appeler Hugues-Capet fils de boucher.

M. Allier n'éprouve pas moins de difficulté à reconstruire l'histoire de sa province, depuis son organisation féodale, qu'il n'en a eu à démêler l'établissement de son territoire. Tous les matériaux lui manquent pour la première époque; ils ont été détruits par le temps, ou bien sont tombés dans les bûchers qu'allumèrent d'aveugles révolutionnaires; aucun document original ne vient à son aide: il est obligé d'aller demander des renseignemens aux chroniques d'alentour, et ce n'est, dit-il, que dans les histoires des provinces voisines ou dans les compilations monastiques qu'il a pu trouver quelque lumière. Ainsi on ne sait rien d'Adhémar, le premier comte de Bourbon, que ce que les moines de Souvigny ont bien voulu en écrire, c'est-à-dire ses disputes avec eux. — La puissance religieuse est déjà rivale alors de la puissance militaire; on lui concède des biens qu'elle cultive et qu'elle augmente; puis bientôt l'intelligence, représentée par le couvent, est assez vigoureuse pour lutter avec la force, représentée par le château; et c'est encore le récit de ces querelles, tracé par un moine qui n'a pas même daigné signer son nom, qui sauve de l'oubli le nom des plus redoutables comtes, des plus terribles barons. — Nous ne saurons donc rien d'Adhémar, sinon qu'avec la mauvaise foi sauvage, naturelle à ces premiers hommes, qui ne reconnaissaient de maître que la

nécessité, il ne voulut pas donner, en bonne santé, à l'abbaye de Souvigny ce qu'il avait promis dans un moment d'exaltation religieuse; mais les moines firent si bien, ils prononcèrent si haut le mot de parjure sacrilége et d'éternelle damnation, que le vieux guerrier, rempli de crainte de Dieu, non-seulement rendit les terres promises qu'il retenait injustement, mais encore descendit de son château, accompagné de ses fils, et vint déposer solennellement sur l'autel de l'abbaye un acte par lequel il faisait de nouvelles donations.

L'histoire du fils d'Adhémar, Haymon 1er, deuxième sire de Bourbon, est encore tout entière pour nous dans ce qu'en ont dit les moines. C'est aussi un guerrier fougueux et méchant qui enlève aux pauvres moines les biens qu'ils cultivent, et qui finit par le leur rendre avec de gros intérêts, dans la crainte que Dieu ne venge ses enfans outragés et ne le punisse. La part qu'il a dû prendre aux guerres de son temps, aux querelles de ses voisins, au mouvement de la féodalité, qui se constituait sur des bases chaque jour plus solides, tout cela est pour nous lettres closes. Attendons: bientôt nous allons sortir du cercle religieux. Quand l'intelligence aura définitivement conquis sa place, elle dira les choses de l'humanité.

L'ouvrage de M. Allier, qui se poursuit par livraison, s'arrête ici. Le plus difficile est fait: nous voilà hors de la nuit sanglante des premiers temps; la société est formée. A en juger par ce que nous venons de lire, l'auteur ne manquera ni de la verve, ni du talent, ni ne l'élévation d'esprit nécessaires pour suivre sa voie dans le Bourbonnais.

Chaque livraison de texte est accompagnée d'une livraison de cinq planches gravées ou lithographiées. Nous croyons déjà l'avoir fait observer, cet ouvrage n'est point un livre purement historique : c'est aussi un livre d'art; ce n'est pas seulement la lettre morte que les éditeurs se sont proposé de donner: c'est l'histoire, pour ainsi dire, vivante, avec la reproduction des monumens et le portrait des grands hommes. L'ancien Bourbonnais doit devenir une espèce d'Encyclopédie pour les enfans de l'Aquitaine. Si nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que de la partie littéraire', c'est que la nature même des choses nous y forçait. L'art, comme on sait, ne vient jamais au commencement; il est fils de la civilisation. Nous allons sans doute

avoir à nous en occuper bientôt. Aujourd'hui cela n'est guère possible. Les planches parlent encore pour nous un langage inconnu; elles appartiennent au texte du *Voyage pittoresque* qui sera publié plus tard et qui, en les expliquant, leur donnera leur valeur. Ce que nous pouvons dire, c'est que, sauf les paysages et les vues, qui nous ont paru d'une conception froide et molle, le reste nous a offert beaucoup d'intérêt. Ce sont des études d'architecture, des restaurations de vieux tombeaux, de vitraux ou de sculptures et des copies d'objets d'usage. Il y a également trois portraits fort bien dessinés par M. Gigoux, et que nous pouvons déjà louer. Celui d'Anne de France, fille de Louis XI et belle-mère du fameux connétable Ch. de Bourbon, nous semble surtout d'un fort grand prix. Copié d'un tableau original de la cathédrale de Moulins, peint sur bois à l'eau d'œuf, il a toute la naïveté et toute la finesse de sentiment qui caractérisent les premiers temps de la peinture. C'est une précieuse relique de l'art ancien, que nous voyons dévoiler avec plaisir aux yeux des fidèles, et nous félicitons M. Gigoux de lui avoir conservé son parfum primitif, d'autant plus volontiers que la couleur et la verve entreprenante de cet artiste ne lui laissent pas toujours autant de respect pour ce qu'il copie.

Le nom de M. Dufour est souvent cité dans l'ancien Bourbonnais. Rendons-lui, avant de finir, la justice qu'il mérite. C'est à M. Dufour que l'on doit les originaux de tous les monumens détruits. Jeune encore, il se trouva face à face avec la révolution qui, dans la terrible mission de nivellement qu'elle devait accomplir, renversait les châteaux et balayait le passé. La pitié que les destructeurs voulaient et devaient repousser de leur sein, M. Dufour, comme individu, pouvait et devait s'en laisser pénétrer; il comprit la grandeur des irréparables pertes qui menaçaient l'art, et il copia les antiques monumens qui allaient crouler, comme on fait à la hâte le portrait d'un ami qui doit mourir. Puis il se mit à ramasser les matériaux nécessaires à l'œuvre qu'il venait de concevoir en présence de la destruction, à la réédification du vieux Bourbonnais; mais au bout de la carrière, hélas! il se sentit frapper de défaillance! Pendant qu'il dépouillait les vieilles archives, pendant qu'il écoutait, penché, les traditions populaires, le temps marchait, marchait toujours, et quand tout fut prêt, quand il voulut se relever pour construire, il ne le put

pas, il était trop tard; la vieillesse était venue sans que l'ardent et studieux artiste s'en aperçût. Alors toujours fidèle au généreux dévouement qui avait rempli son existence entière, il ne voulut pas emporter au tombeau les trésors qu'il avait amassés, il remit à un autre les plans du temple, et le chargea de bâtir; heureux encore de trouver dans le vigoureux jeune homme qui allait prendre la gloire de toute sa vie, assez de noblesse d'ame pour inscrire son nom sur la première pierre, assez de jeunesse pour ne pas vouloir tout lui ravir. N'est-ce point une chose triste et touchante? Que M. Dufour se réjouisse, du moins, avant de fermer les yeux; les fondations du temple sont déjà jetées, et M. Allier déclare avec une loyale franchise que, sans les matériaux recueillis par son maître, il n'aurait peut-être jamais osé tenter l'histoire de l'ancien Bourbonnais. « C'est au milieu des débris, dit-il, que M. Dufour conçut la pensée d'une réédification grande, complète, monumentale; dès-lors il chercha nos trésors historiques enfouis dans les anciens dépôts littéraires, il explora les archives des communautés, richesses dispersées, dilapidées, jetées à pleins tombereaux dans les feux de joie des places publiques. Las et vieilli, trouvant en nous, pour accomplir sa mission, cet enthousiasme qui la lui fit entreprendre, M. Dufour nous a cédé ses immenses matériaux : amour religieux de l'art, activité patiente, voilà ce que nous apporterons pour utiliser son savoir et son expérience. L'ouvrage qu'il a abandonné, comme lui, nous le rêvons grand, complet, monumental. »

Ce peu de mots, en disant ce que l'on doit à M. Dufour, donnent en même temps une idée du style de M. Allier, et nous dispensent de nous étendre beaucoup sur ce sujet. Il écrit avec facilité, sa phrase a de l'abondance et de l'éclat, elle est évidemment de l'école de Victor Hugo; et si elle manque parfois d'arrêt et de simplicité, du moins nous semble-t-elle rarement abuser de sa manière. Peintre autant qu'écrivain, il était peut-être impossible que M. Allier n'eût pas une grande prédilection pour les périodes imagées; nous ne pensons pas qu'on ait beaucoup à s'en plaindre. En somme, son ouvrage est dans une belle direction, c'est une nouvelle tentative pour réhabiliter l'art ancien. L'auteur donne à sa pensée une valeur sociale : il n'ignore pas que c'est par l'étude du passé que l'on améliore le présent, il cherche ce qu'il y a de bien dans

le mal qui préside à toutes les œuvres humaines, et il tirera parti de nos vieilles croyances pour servir la société moderne. Il ne s'agit pas en effet pour lui comme pour plusieurs de nos contemporains, de quelques études superficielles du moyen âge, faites hier dans un vieux livre trouvé par hasard, et fondues demain dans un roman improvisé; il s'agit de la reconstruction sévère et vraie du vieux Bourbonnais. Ajoutons, pour en finir, qu'il se défend de toute préoccupation politique : le nom des sires de Bourbon ne doit donner à son ouvrage aucun caractère passionné; c'est une histoire de son pays et de l'art de son pays qu'il tente, mais non pas un pamphlet en deux volumes in-folio.

V. Schoelcher.

THÉATRE ITALIEN.

MARINO FALIERO, OPÉRA EN TROIS ACTES, MUSIQUE DE M. DONIZETTI.

Ce n'était point assez pour notre Théâtre-Italien d'être le premier théâtre lyrique du monde sous le rapport de l'exécution musicale et du talent dramatique de ses acteurs ; on a voulu qu'il fût doté de créations nouvelles, et qu'il cessât d'être le fidèle répétiteur des ouvrages composés en Italie. Rome n'est plus dans Rome ; l'Italie nous verse ses trésors musicaux avec une libéralité que notre misère rend plus précieuse de jour en jour. L'Italie compte trois maîtres illustres, et tous les trois se sont réunis dans notre capitale, tous les trois ont consacré leurs travaux à la France ; ils ont fait briller un triple rayon de lumière au milieu des ténèbres qui s'élèvent sur notre empire musical. Salut au génie bienfaisant qui veille sur nous et prend pitié de nos infortunes ! Honneur au trio concertant : Rossini, Donizetti, Bellini ! Argent...Mais non, ce souhait est inutile ; l'empressement du public, la constance dont il fait preuve, malgré la vivacité de sa passion, me dispensent de parler de ce troisième point, que le bonhomme Argan se garde pourtant de négliger.

Salus, honor et argentum.

Il en ajoute même un quatrième:

Atque bonum appetitum.

Mais j'aurais bien mauvaise grâce de parler d'appétit à une troupe sans cesse affamée de chefs-d'œuvre et de mélodies déli-

cieusement chantées, à des gens qui dévorent, à des consommateurs intrépides, toujours fidèles à l'objet de leurs affections, exacts aux rendez-vous donnés, présens au poste, et qui, dans les intervalles des jeux scéniques, nobles et pompeux, offerts à leur admiration pendant cinq mois, ont encore su déguster avec un plaisir toujours nouveau quinze représentations de *la Prova d'un Opera seria*, joyeux entremets, appétissante facétie, drôlerie du meilleur goût, qui leur a fait verser de bien douces larmes. La saison va finir, le combat cessera; les munitions n'étaient pas épuisées, et plusieurs ouvrages promis restent en réserve pour l'année prochaine : *la Dona del Lago*, *l'Italiana in Algeri*, *Cenerentola*, que les amateurs appelaient à grands cris, ne figureront sur l'affiche que dans six mois. Il faut savoir se résigner; les heureux du siècle, les rois, les empereurs, avec ou sans charte, leurs ministres même, ne dînent pas deux fois. Les premiers succès ont duré si long-temps, que les provisions, préparées en cas d'accident, ont été d'une entière inutilité. La victoire de Donizetti termine de la manière la plus brillante une saison si vigoureusement soutenue par la victoire de Bellini. Je ne parle pas des triomphes de leur sublime précurseur et maître; les triomphes de Rossini sont de tout temps et de toute saison.

Trois opéras tout-à-fait nouveaux, écrits pour Paris, ont été représentés sur notre Théâtre-Italien. Les trois livrets étaient d'origine française; deux tragédies et un vaudeville ont fourni la matière dramatique de *Ernani*, *Marino Faliero* et *i Puritani*. C'est un grand avantage sans doute que d'avoir à faire chanter dans une même pièce Rubini, Lablache, Tamburini, Santini, Mlle Grisi. La réunion de tant de sujets précieux, de virtuoses d'un talent prodigieux et diversement caractérisé, porte dans un ouvrage un intérêt puissant sous le rapport de l'exécution, une variété de couleurs pleine de charmes. Mais aussi ne faut-il pas céder aux justes prétentions de ces virtuoses, et leur donner à chacun un rôle musical assez important, assez orné de cavatines et de duos pour qu'ils puissent l'accepter? Cette distribution ne saurait avoir lieu sans déranger la structure du drame, ralentir sa marche et réduire ses formes dans le développement des scènes qui tiennent principalement à l'action.

Israël, juif, l'un des chefs des ouvriers de l'arsenal, est à la

tête d'un complot contre les patriciens de Venise. L'insolence de Steno, ses menaces, irritent la colère des conjurés qui, le soir même, doivent se réunir près de l'église dédiée à saint Jean. Nous passons des chantiers de l'arsenal dans le palais ducal de Marino Faliero. Ce doge octogénaire a pris une bien jeune et belle épousée; le patricien Steno veut lui faire sa cour; le dépit qu'il éprouve de s'en voir dédaigné le porte à la vengeance. Steno compose une inscription satirique et l'affiche au fauteuil doré de Faliero; c'est une insulte dont le doge a demandé réparation solennelle au sénat. La chambre haute de Venise néglige cette requête, refuse de punir un de ses membres, et déclare qu'elle ne veut pas se mêler des affaires de famille. Marino, furieux de ce déni de justice, se jette dans la conspiration ourdie par Israël. Fernando, neveu du doge, Fernando, fort amoureux de sa tante Elena, défie Steno; les deux rivaux mesureront leurs épées près de l'endroit choisi par les conjurés pour leur rassemblement nocturne. Ces assignations se donnent au milieu d'un bal masqué; le juif Israël y figure en habit de travail parmi les seigneurs et les dames en grande toilette. J'aurais voulu que ce personnage dont la présence doit paraître au moins singulière aux assistans, eût couvert son modeste habit d'un domino, suivant l'exemple du patrice Steno et de ses nombreux compagnons.

Au second acte, les conjurés, conduits par Israël, s'assemblent et préludent à leurs cris de vengeance par une barcarole tendre et langoureuse. Fernando chante une ravissante cavatine avant d'aller se faire couper la gorge par Steno. Quand on possède un gosier si précieux, un talent qui tient du prodige, on doit se garder avec soin des coups d'épée comme des rhumes, et n'aller aux rendez-vous donnés par les spadassins que bardé, cuirassé, comme le prescrit le docteur Bartholo. Fernando se fait tuer après sa cavatine, avant la fin du second acte; c'est une grande maladresse du poète: la baguette magique ne prête pas son précieux secours à l'auteur de *Faliero;* rien ne pourra rajuster le poumon perforé, le gosier coupé du malheureux Fernando. Voilà notre premier ténor abattu, ruiné, terrassé, défunt, *hic jacet;* donc nous n'aurons plus de cavatine, de duo, de trio; que dis-je? pas une note de ténor pendant le troisième acte. Il n'y a pas un amateur qui n'ait fait à l'instant ce calcul,

et prévu cette conséquence fatale. Cette idée a tellement frappé tous les esprits au même instant, que l'assemblée s'est réunie pour rappeler Rubini d'une voix unanime, a redoublé cinq ou six fois la part de bravos et d'applaudissemens, adressée au merveilleux ténor et réglé son compte définitif dans la crainte de ne plus le rencontrer de la soirée.

Faliero paraît au milieu des conjurés, fait avec eux cause commune, et c'est sur le corps sanglant de Fernando qu'il jure d'exterminer les patriciens, ces ennemis du peuple et du doge, ces usurpateurs des biens du tiers-état, qui voulaient encore élever leurs prétentions jusqu'à la femme de leur souverain.

Au troisième acte nous retrouvons Elena que la conjuration avait éclipsée; elle est dans les plus vives alarmes; épouse tendre et respectueuse, tante sensible et pleine d'affection, elle est en proie à la douleur. D'affreux pressentimens viennent la tourmenter. Hélas! son cœur doit bientôt éprouver de plus cruelles angoisses. A peine Faliero lui a-t-il conté la tragique aventure de Fernando, qu'il est arrêté dans son palais, conduit à la barre du tribunal patricien, condamné à mort, dégradé, exécuté avec Israël et ses nombreux complices. Israël embrasse ses compagnons et leur fait de touchans adieux. Elena, en habit de deuil, vient assister son époux dans ses derniers momens, et lui fait passer un mauvais quart-d'heure en lui confiant le secret de ses amours avec Fernando. Faliero se serait passé de cette révélation: il est permis de le croire, du moins, nous devons en savoir gré à la naïve Elena, ce remords de conscience nous a valu un très beau duo que Lablache et Mlle Grisi ont joué et chanté dans la perfection.

J'ai déjà fait connaître une partie des défauts de ce livret; il présente des situations fortes et dont le musicien a su profiter; mais la couleur en est trop uniforme et trop constamment sérieuse. *Marino Faliero* est le quarante-septième opéra de Donizetti. Ce maître aura complété ses quatre douzaines avant d'avoir atteint sa trente-quatrième année. La vigueur des effets, l'abondance des mélodies que l'on rencontre dans cette nouvelle partition, annoncent que l'imagination de M. Donizetti n'éprouve aucune fatigue de cette rare fécondité. L'introduction se compose d'un chœur d'hommes, plein de force et d'éclat. Une jolie cavatine, chantée par Israël, lui succède, et le chœur dialogue avec la

voix récitante, en lui empruntant des phrases de sa mélodie, qu'il dit à l'unisson. Fernando se présente avec sa cavatine d'entrée: les Italiens disent *de sortie;* et ces deux expressions si différentes signifient la même chose en cette circonstance, *vuol dir lo stesso.* Cet air a des formes élégantes, des traits d'une grande hardiesse; on y remarque des trilles sur le *sol*, le *fa* aigu, dont la résolution s'opère sur le *mi*, le *ré* sur-aigu, attaqués de volée, comme on le pense bien; une transition en *ré majeur*, d'un résultat délicieux: le ton primitif est *si bémol.* Ces divers artifices du compositeur ont été vivement sentis par le public. Le duo entre Elena et Fernando ne me semble pas aussi heureux sous le rapport de l'invention. Celui des deux basses, Faliero et Israël, est tracé de main de maître. J'engage les amateurs qui auraient porté toute leur attention aux parties vocales, à suivre les mouvemens de l'orchestre, ses jeux en imitations, pendant le débit simple et déclamé des acteurs. L'ensemble est mélodieux et plein de chaleur. Ce duo, commencé en *si bémol*, ayant un *andante* en *ut*, finit en *la majeur.* Les compositeurs prennent souvent la licence de terminer un morceau dans un autre ton que celui qu'ils avaient choisi pour son début. Cette observation peut s'appliquer aussi au duo des deux basses de *I Puritani.* Certes jamais l'occasion ne fut plus favorable pour écrire des duos pour deux basses: la voix de Lablache est forte, vibrante, ronde, et dessine admirablement la partie grave; celle de Tamburini, pleine de charme dans les cordes élevées, ne redoute pas d'attaquer certaines cordes du ténor; elle saisit le *mi naturel*, le *fa dièze*, le *sol* même en passant, et cette faculté précieuse, favorise singulièrement le compositeur qui veut donner à ses passages en tierces toute la liberté, toute l'extension nécessaire pour l'effet des duos de ce genre.

La barcarole en chœur est coupée par un solo de ténor, dans lequel la belle voix d'Ivanoff se déploie à merveille. Je ferai remarquer la tenue sur le *mi*, qui porte tour à tour l'accord *d'ut mineur* et de *la majeur.* C'est un moyen très connu, vulgaire si l'on veut; mais il est employé d'une manière heureuse dans ce morceau, d'un caractère mélancolique. Avant de vous parler de la cavatine foudroyante de Rubini, je dois vous dire un mot du trait de symphonie qui la précède et qui sert de pré-

lude et d'accompagnement au récitatif de Fernando. Je recommande ce travail d'orchestre aux connaisseurs. *L'andante* de la cavatine, dont les violoncelles jouent les ritournelles, est d'une mélodie ravissante. Le second mouvement est plein d'énergie, de fierté, de valeur chevaleresque, et pourtant il n'a rien de heurté, de brutal; les formes de ce morceau capital sont toujours gracieuses. Dire que cet air a inspiré des transports d'enthousiasme et de délire, c'est rester bien au-dessous de la vérité. Rubini l'a répété, à la demande générale.

Le finale du second acte est une belle inspiration : l'air de Faliero, soutenu par le chœur, sa cabalette redite à l'unisson par les conjurés, forment un ensemble grandiose, un tableau musical largement tracé, qui doit entraîner les applaudissemens de toute la salle. Un accident en a troublé la dernière cadence et ruiné l'explosion; le mouvement pris avec trop de vivacité par l'orchestre et les acteurs principaux, dans la chaleur de l'action, a désorienté les choristes qui ont lâché prise au moment décisif et laissé chanter les parties récitantes presque seules. Cette défection a été funeste au dénouement de ce beau finale; un pareil accident n'est pas de nature à se renouveler. Il est permis de croire que toute la troupe chantante et sonnante frappera ce grand coup avec un ensemble parfait à la seconde représentation.

L'air d'Elena, au troisième acte, se compose d'un *agitato* fort beau, d'un *andante*, d'*un allegro* final avec une reprise, le tout mêlé de chœurs de femmes. C'est trop long, et je pense que le retour du premier *agitato*, reproduit en partie pour conclure, aurait donné de meilleurs résultats. La cavatine d'Israël a peu d'orginalité; le duo de Faliero et d'Elena réunit à des beautés du premier ordre le mérite d'être bien posé en scène; il a captivé fortement l'attention.

L'exécution est admirable, éblouissante. J'ai déjà usé toutes les formules de l'éloge envers Rubini, Lablache, Tamburini, Mlle Grisi : je ne veux pas me répéter sans cesse. Lablache est superbe comme acteur et comme chanteur dans le rôle de Faliero. Tamburini met beaucoup de chaleur dans celui du juif Israël, qu'il chante avec toute la séduction de son organe et de son talent. Mlle Grisi s'est de nouveau signalée dans le personnage d'Elena; les plus grandes difficultés musicales, sur-

montées avec autant d'habileté que de bonheur, ne l'ont point arrêtée dans ses élans tragiques. Rubini s'est surpassé : ce n'est déjà plus le Rubini de *I Puritani ;* depuis lors il a fait des progrès, et sa dernière cavatine l'atteste. Il l'a dite avec une vérité d'action, une verve dramatique, une expression que les comédiens les plus expérimentés n'atteignent pas souvent. Une semblable exécution est une merveille, même pour nous qui devrions être accoutumés à de semblables prodiges.

Les décors de l'arsenal de Venise, de la place Saint-Jean, et les intérieurs du palais ducal sont d'un très bel effet ; nous les devons à M. Ferri. Les costumes sont riches et de bon goût ; Mlle Grisi en a trois pour sa part. Lablache porte admirablement la robe dorée et la tiare ducale. Succès d'enthousiasme ; les acteurs ont été demandés au bruit des applaudissemens : M. Donizetti s'est aussi rendu à l'empressement du public qui voulait faire connaissance avec l'auteur d'*Anna Bolena*, de *Faliero* et de tant d'autres belles partitions.

CASTIL-BLAZE.

DE L'ART ET DES ARTISTES

EN BELGIQUE.

L'histoire de l'art, œuvre immense, puisque ses destinées furent toujours liées ou soumises à celles des empires, devient plus que jamais difficile à reconstruire dans les temps modernes. Toujours stérile et froide, isolée de la vie intime, énervée par l'absence des faits et des personnages, elle vient aboutir à des considérations générales ou métaphysiques. La dissertation et l'analyse, ces Parques sèches qui s'arrogent le droit de tenir le fil de l'intelligence, ont flétri sous leurs doigts l'histoire de l'art. Au ton scolastique comme à la pompeuse obscurité des grands professeurs, vous croiriez encore entendre retomber le marteau pesant de Lessing sur l'enclume littéraire de l'Allemagne. En regard de ceux qui lisent sérieusement et à deux fois les réflexions de l'abbé Dubos sur la peinture, nous avons des phraséologues chargés du cours de l'art *pur*, des hommes d'athénée ou de journaux, commentant le Laocoon et l'Hébé, dont ils ont vu les plâtres au Musée Richelieu. Nous n'examinerons point les dangers d'un pareil enseignement, l'impuissance des théories substituées aux faits graduels de la peinture et à ses luttes d'époques, l'inanité des abstractions et des paradoxes, le professorat de la *science*, en un mot, dans cette grande question du *sentiment*, éternelle et seule loi fondamentale de l'art. Notre avis est que le siècle est assez fort pour choisir lui-même sa substance ; il doit peser lui-même le bon et le mauvais grain, voir si le vase sonne creux, ou si le son est plein. Il a sous la main ses matériaux et ses études. A notre sens, l'histoire de l'art limitée dans les bibliothéques

est un véritable anachronisme ; l'histoire de l'art et des artistes est partout, écrite sur le sol, sur la pierre, à l'huis de la maison du peintre, sur les monumens de sa ville natale, plus encore que sur le marbre de sa tombe. L'histoire de l'art, avant tout, est l'histoire des artistes. Les théologiens et les abbés, presque tous parfaits latinistes, qui ont écrit des volumes sur le style grec, et des dictionnaires *in-quarto* sur Raphaël, avaient sans doute reçu d'avance de la cour de Rome une indulgence plénière pour un si coupable trafic. A des temps peu reculés, les faiseurs de livres sur la peinture étaient aussi féconds que les faiseurs de livrets en Italie ; un proviseur de collége, enfermé dans les quatre murs de la Bibliothéque Sainte-Geneviève, formulait ses opinions archéologiques sur les fouilles de Viterbe, aussi hardiment que Vinkelman, qui, à force de courir à la recherche des pierres gravées, finit par tomber en Italie sous le fer d'un assassin. Alors tout ce qui se publiait d'opuscules sur l'art était innombrable; l'Académie Française n'avait pas assez de son secrétaire perpétuel pour classer par ordre de date ces manuscrits. Pour la plupart, c'étaient de bien pauvres et bien tristes nomenclatures ! Les immuables et éternelles questions du *beau*, commentées souvent d'après la poétique d'Horace ou les principes arrêtés de Vasari, étreignaient les nouvelles questions qui n'auraient pas manqué de se faire jour, même au sein des limbes académiques. Les voyages, cet enseignement actif, la ressource des intelligences profondes, tournés, comme ils se trouvaient alors, vers des conquêtes de géologie, commandés à l'avance et réglés d'ailleurs par l'Institut, devenaient aussi fructueux à l'art que l'Académie de Rome, où l'on déporte les grands prix. De temps à autre, arrivait peut-être à Paris, du fond de l'Étrurie ou de la Toscane, un humble mémoire d'artiste, mémoire jauni et froissé, victime de toutes les cicatrices d'une longue route, écrit sur les bords fiévreux de Pœstum, et recommandé à quelque secrétaire d'ambassade oublieux. L'Académie des Sciences, en le recevant, pouvait le placer, en guise de papyrus, dans ses cadres ; le plus souvent il allait rejoindre le panier d'oubli, où le jetait celui des quarante immortels chargé de ce soin, homme noir perpétué par la tradition, et que le spirituel M. Andrieux appelait le préposé aux pompes funèbres. Il y avait bien aussi de mois en mois quelques réimpressions courageuses de librairie, intitulées : *Vies des Peintres.*

Pour se convaincre de l'inutilité de pareilles recherches, il suffisait de les opposer aux anciennes, la paraphrase étant encore comme aujourd'hui à l'ordre du jour dans l'Institut. En vain Houbraken, peintre et graveur, écrivain hollandais, naïf et simple, avait-il engagé lui-même, en 1715, les écrivains anecdotiques dans une voie de détails et de faits intimes; Descamps et Lanzi furent encore le manuel des critiques, malgré les piquantes révélations d'Horace Walpole, cet antiquaire élégant et choisi jusque dans l'ameublement de Strauberry-Hill. Les *Mémoires de Goëthe sur l'Italie*, mémoires tranquilles et doux, sorte de rêverie allemande résumée par la suave ballade de Mignon (1), militèrent plus tard en faveur de ces émigrations de poètes, si utiles aux vraies et saines critiques; l'auteur de *Wilhem* parlait des beaux-arts à son lecteur avec le sens qui manquait à Byron pour les aimer. Byron, Italien par vocation, fit tout le contraire de Goëthe; il traita l'art en grand seigneur, et n'en parla pas. Frivole ou triste, heureux ou blessé, il préféra les roses d'Italie et son parfum d'épicuréisme à ses doctrines; il habita Venise pour ses lagunes, et non pour ses peintres. De ce rapprochement entre ces deux génies si illustres, Goëthe et Byron, il résulte que Goëthe admira en Italie, et que Byron écrivit: l'un fit *Juan* et *Beppo*, l'autre publia des pages sur l'architecture de Bramante. Les mémoires de Byron disent à peine un mot de Raphaël; les mémoires de Goëthe ont l'air d'être écrits aux pieds de la Vierge de Foligno. Toutefois, hâtons-nous de le dire, Goëthe, en s'accoudant sur les tables chaudes des tavernes, à l'ombre des treilles et des *botteghe*, ne va pas encore aussi avant dans le cœur de l'artiste que l'on serait en droit de l'espérer de sa nature. Il observe bien cette Italie qui s'en va, qui n'en peut plus; il voit bien sa peinture sans but et l'art sans mission sur cette terre qui a tant créé, mais les individualités ne l'agitent pas; il n'a pas de ces effrayantes curiosités d'Hoffmann, curiosités insatiables et sombres d'un génie souffrant qui veut tout voir, toucher la plaie de l'art dans la plaie de l'homme, compter les pulsations du pouls de l'artiste, pleurer avec lui, rugir de sa haine, vivre de sa pensée. Goëthe, ce digne patriarche de Weimar, ne se prend pas d'amour et de tristesse pour le peintre

(1) Connaissez-vous la terre où les citronniers fleurissent? etc.

des jésuites, d'horreur pour le mécanicien Coppilius, de tendre pitié pour le chant maladif d'Antonia. Ces physionomies d'artistes brusques ou pensives, ce chevalier Gluck, si pur et si beau, cette dona Anna, la cantatrice si sublime, qu'est-ce autre chose, dites-nous, que l'histoire de l'art mise en action vivante, électrique, sous la baguette animée de ce magicien nommé Hoffmann? Que vous semble encore de ces théories revêtues de chair, de ces dates d'histoire qui toutes ont une figure? Comme elle marche, belle et grande, cette figure de Salvator au milieu de Rome en fleurs et des cardinaux! comme il passe d'abord coudoyé et méconnu! Puis, quelle ironie! quelle portée de satire, quand le peintre acteur se venge! Et ne comprenez-vous pas mieux après cela la fougue de Salvator Rosa, ses maux, ses ennuis, son génie même, après cette sublime biographie?

Telle fut la révolution d'Hoffmann. Cette histoire de l'art froide et pâle, cette histoire déjà cadavre, Hoffmann l'injecta d'aromes et de couleurs, comme eussent fait Vésale ou Ruysch pour leurs sujets anatomiques. Si du secret d'une vie de peintre dépend quelquefois la révélation de son génie et de sa manière, un des grands torts de l'époque antérieure à la nôtre fut de ne jamais voir l'ouvrier dans l'œuvre, le portrait du peintre derrière sa toile, le livre de ses émotions enfin placé près du livret de ses personnages. En se condamnant à l'aridité des doctrines ou en n'émettant que des faits généraux, l'histoire de l'art se privait de ces magnifiques rayons d'intérieur qui tombent sur le front de l'artiste, si transparens, si limpides. Elle renonçait à sa meilleure nourriture et se condamnait ainsi au jeûne le plus triste. L'auteur de ces aperçus pourrait dire au besoin de quelle patience et de quel courage il lui fallut s'armer quand il étudia la vie de Masaccio dans le petit couvent des Arméniens de Venise. Il n'avait d'autres matériaux que les souvenirs du digne prieur, homme élégant et instruit. La biographie des peintres italiens existe bien, il est vrai, grande et pompeuse, dans la bouche des ciceroni, mais toujours dénaturée par l'erreur ou le mensonge. Avouons pourtant que, chez ce peuple de chanteurs, les traditions se perpétuent du moins plus que chez les peuples du Nord au parler sec et guttural. Chez ceux-là, il vous faut recourir alors aux tristes dates, et l'on en vient à presque maudire ces grands artistes qui n'ont écrit que sur leur

palette, sans léguer leur correspondance et leur histoire au pays. Alors on se demande comment et pourquoi les gouvernemens ne mettent pas dans leur clause de transactions avec ces hommes, l'obligation textuelle d'écrire eux-mêmes leur vie? Ne serait-ce pas une belle et grande chose? Un homme qui a publié six drames à Paris en trouve un autre qui écrit bien vite son histoire, le commente et l'incruste dans l'esprit des autres, et Jordaëns, Hobbema, Denner et Van Dyck lui-même, sont presque ignorés! Devenues la propriété de quelques familles opulentes, leurs lettres, en si petit nombre qu'elles soient, ne devraient-elles pas être rachetées par les bibliothéques royales? Dans la lettre d'un peintre, il y a souvent la misère ou la gloire de toute une vie. Nous croyons, nous, que c'est encore par la seule méditation de la vie des artistes que l'on arrivera à des explications de théories sur les arts. Nous écrivons et écrirons long-temps que l'histoire de l'art est à refaire, tant qu'elle marchera dans la vieille route, loin des rapprochemens, des individualités et des contrastes. Les petits faits et les détails sont la vie de cette histoire. C'est par ses mille sources que le Nil est un grand fleuve. Au lieu de serrer dans un triple coffret de fer les lettres du chevalier Pierre-Paul Rubens, si celui qui les possède à Anvers, les faisait répandre, ce serait le premier bienfait du commerce et de la lithographie belge. Anvers, Malines et Bruges ont l'histoire de leurs monumens; Gand vous montre encore la tourelle de Charles-Quint; Louvain a la chaire de Juste Lipse; pourquoi n'y aurait-il pas un héraut chargé de vous dire : Ceci est la maison de Van Eyck? Ce serait pourtant une réunion facile que celle de ces hommes d'aujourd'hui, devenus eux-mêmes et à leur insu des *documens*, de ces hommes qui, à l'heure qu'il est, ont peut-être sous clef l'ame d'un peintre! Ne pourrait-on pas transiger du moins avec eux à un bon prix, et les prier d'être moins avares de ces matériaux isolés qu'ils possèdent? Nous sommes loin d'accuser ici; nous signalons un progrès à introduire. C'est du pied de ses cadres que nous avons étudié la vieille peinture flamande, cette peinture dont tout le monde a parlé, sans que personne ait songé peut-être à en écrire l'histoire, cette peinture qui a dépassé les autres arts, comme Charles-Quint dépassait du front les petits souverains de la Belgique. C'est l'oubli de ses pieuses annales, l'oubli de ses hommes et de

ses artisans merveilleux qui a fait naître chez nous ces réflexions que nous livrons au lecteur. Dans le travail malheureusement limité que nous entreprenons ici sur l'art et les artistes en Belgique, nous pensons que ce sera chose utile que de présenter ici quelques-uns de ces rapprochemens de faits, si propices, selon nous, à la révélation du style ancien dans la peinture. Nous confesserons ingénument que, pareils aux auditeurs allemands de *Phantasus*, nous préférons le corps palpable à la théorie, et à de vaines dissertations sur l'art la citation brusque et saisissante de quelques faits inédits, fussent-ils contés sans transition. Le programme de l'art actuel en Belgique devant céder le pas à l'ancien, nous tâcherons d'examiner en premier lieu la peinture d'hier et celle d'aujourd'hui, ses œuvres, son école, ses conditions de vitalité ou de mort. Nous rechercherons les causes de cette protection royale ou communale accordée à l'art sur ce sol de la Belgique, protection qui lui a rarement manqué, et qui maintenant, plus que jamais, doit le soutenir. Nous rappellerons les titres de gloire de la vieille Flandre endormie à la Belgique qui s'éveille, ses villes, ses monumens, ses nobles passions d'autrefois. La littérature belge et la question de nationalité seront aussi l'objet de nos prévisions d'artiste. Les chroniques de ce pays, ses matériaux anciens, mis en regard de son art nouveau, sa presse, ses sociétés artistiques, et enfin la tendance exubérante de son commerce, formeront le cadre de nos opinions sur cette terre, livrée pieds et poings liés aux calculs de la politique moderne.

Trop heureux d'introduire çà et là quelques points lumineux sur ce grand et magnifique tableau de l'art ancien, quelques aperçus francs et sincères sur l'art moderne!

En 1640, le 31 mai, un homme mourait à Anvers. La maison de ce moribond était belle; une maison romaine, de noble apparence, étrange au milieu de ces façades espagnoles d'Anvers; une maison avec un toit de villa. Qui ne l'avait pas vue cependant, par une belle nuit de janvier, quand la lune drapait ses bas-côtés d'ombres massives et dessinait les bras de plâtre du grand crucifix qui lui faisait face dans la ruelle, ne l'aurait pas reconnue alors, cette riante maison. Les abords en étaient semés de paille, l'aspect morne et triste. Quelques torches couraient seules par le jardin, planté d'ormes, qui l'égayaient; jardin con-

tigu au clos de la confrérie de l'Arquebuse. Une petite rotonde élevée, dans sa cour même, percée de grandes fenêtres cintrées, surmontées d'un dôme élégant, s'emplissait déjà d'une foule de mantes et de toques, dont l'ombre noircissait encore les contours. De temps à autre, une belle jeune femme à cheveux blonds, à la petite houppe noire placée comme une aigrette sur sa mante, allait de la maison à la rotonde pour apporter à ceux qui se trouvaient là des nouvelles de l'agonisant. Bientôt la rue entière s'emplit d'un grand cri : le chevalier Pierre-Paul Rubens était mort !

Le lendemain, le plus magnifique des convois s'acheminait vers l'église de Saint-Jacques d'Anvers. Le cheval du mort, un superbe cheval d'Espagne, suivait le cercueil, qui était porté à bras par la haute magistrature de la ville. La blonde pleureuse à houppe noire, Héléna Forment, femme de Rubens, restait au logis. Tous les paysans de la seigneurie de Steen, château près de Malines, devenu le fief du peintre, ouvraient la marche. Le mort fut, dit-on, enterré à découvert, le visage encore pourpré de la goutte qui le tua, la main droite ornée d'un diamant de roi, la poitrine couverte par le double tour de la chaîne d'or à laquelle pendait le médaillon de Charles Ier. Son cordon de chapeau, donné par le même prince, valait plus de dix mille écus.

Un an (1) après ceci, et dans une capitale nommée Londres, un autre cortége passait, entouré des éloquens regrets de la foule. Le coche aux armes de Ruthwen qui le suivait, était effacé par le luxe d'une litière noire, à fleurs d'argent, litière à la livrée royale des Stuarts. Celui qui était porté, également à bras, par le chevalier Pierre Lely, et Endymion Potter, gentilhomme de la maison du roi, avait un visage osseux et pâle, le front haut, quelques cheveux rares sur les tempes, une royale et une moustache noire à l'espagnole, qui creusait encore ses joues. Son convoi partit de Blak-Friars, et il fut enterré dans la grande église Saint-Paul. C'était Antoine Van Dyck.

Avec ces deux hommes mourait la grande peinture. La France venait de voir Poussin, déjà vieux et paralytique, traverser d'un pas triste cette galerie du Louvre que ses envieux le forçaient d'abandonner. Poussin retournait à Rome pour s'y éteindre au

(1) Décembre 1641.

bruit des cascatelles et des danses tant de fois reproduites dans ses paysages. La peinture flamande, cette grande draperie d'église, dont Van Dyck avait attaché le premier clou à ses toiles créatrices, retombait, mélancolique, du haut des temples, comme ce linceul fléchissant sous le poids du Christ, et qui balaie misérablement le sol. Le génie de quelques élèves de Rubens, à la tête desquels il faut se hâter d'inscrire Jordaëns, ne pouvant lutter avec le passé immense de ce grand homme, n'essayait pas même de livrer bataille au goût futile et mesquin de cette époque. Jacques Sneyders, qui avait eu souvent recours au pinceau de Rubens, pour ses figures, remettait en vogue les animaux, les chasses et les corbeilles de fruits. Les tableaux de Luc-François et de Pierre Van Moll, des deux Quellin, de Pierre Thys et de tant d'autres, faisaient ressortir, par le seul contraste de leur pâleur, les toiles chaudes et animées de Van Dyck et de Rubens. Retiré dans le petit village de Perth, entre Anvers et Malines, David Téniers dirigeait lui-même le mouvement de cette grande victoire du *genre*. A force de petits coups de pinceaux, d'élégances et de minuties, la Flandre elle-même tua sa peinture d'église. A ces vigoureuses carnations de Rubens, à ces clairs-obscurs si gigantesques d'effet, succéda la couleur grise des fumeurs et des tavernes, la lumière d'argent qui tombe sur le pot mousseux des buveurs, le rayon limpide, auréole des chaudrons ébréchés et des légumes pendus aux cuisines. La vie flamande, effacée ou élevée à la hauteur de l'apothéose, dans les compositions de Van Dyck et de Rubens, absente des esquisses toutes vénitiennes de Jordaëns, inconnue au grave pinceau de Porbus, trouva enfin de complaisans traducteurs de son apathie et de sa rusticité primitive. Elle régna sur la Belgique et la Hollande par droit de naissance et de conquête. La grande peinture eut alors sur ce sol la destinée de ses monumens. Son architecture gothique, réduite aux minces proportions des cadres de Peten Neëfs, donnerait une idée juste de son génie, réduit aux espiégleries du genre. Comment cette peinture, primitivement si large et si sûre d'elle, si belle, même à côté des plus belles toiles de l'Italie, avait-elle pu jusque-là lutter et se soutenir? Quels étaient ses protecteurs et ses hommes? De quelle vie vivaient-ils, et comment tout d'un coup abandonna-t-on leurs voies, dès que la mort eut glacé leurs mains? Auront-ils encore des élèves et des neveux? Consentira-t-on enfin

à promulguer, les dates en main, le secret de leurs études ? Ce sont là de hautes et d'intéressantes questions, d'abord pour le sol qui les a créés et qui a long-temps resplendi de leurs feux, puis encore pour la grande famille des artistes de tous pays, qui admire et qui étudie leurs œuvres.

L'école vénitienne, à l'époque de l'avénement de Rubens et de Van Dyck à la peinture de Flandre, dominait majestueusement toutes les écoles. Résumée par trois génies éclatans, Titien, Tintoret et Véronèse, rayonnante dans le palais de ses doges, vaste et pompeuse comme ses apothéoses, espèce d'Iliade superbe, confiée aux peintres, elle épandait partout sa chaleur, depuis l'Adriatique jusqu'aux froids canaux de la Hollande. Intermédiaire curieux entre la peinture de Rome, toute papale et toute chrétienne, admirable inspiration de Léon X, et celle d'Espagne, aux formes élégantes, mais indécises, l'école vénitienne marchait de son pas, faisant flotter ses étendards d'amiraux sur son ciel d'un bleu d'azur, armant par année mille galères dans ses tableaux, couvrant ses généraux de l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et jetant les banderoles des familles patriciennes dans la flamme et la fumée de ses esquisses. C'était une autre peinture que celle de Raphaël, une peinture éloignée à la fois du sentiment grec et du sentiment divin : un poète l'eût nommée *transfiguration de l'art*. Tout ce qui avait en main un pinceau et une palette tenait les yeux attachés à cette phase brillante de la peinture. Raphaël, le jeune homme si tôt perdu, avait plié ses ailes le jour du vendredi-saint. C'était le terrible *consummatum est* de la peinture religieuse en Italie. La peste de Venise, qui enleva Titien en 1576, Titien le centenaire, qui se vit mourir, n'avait pu attiédir elle-même de son souffle impur la ferveur des pélerinages et des adorations de cette école. On s'y rendait comme à la *casa* de Notre-Dame de Lorette. Les vieux peintres s'y faisaient transporter avec leurs béquilles ; leur vue, souvent altérée par les brouillards du nord, s'éclaircissait à ce ciel d'azur ; ils tombaient à genoux devant les Venises personnifiées de Paul Véronèse, les toiles de Giorgione, les foudres du Tintoret. C'était le temps des naïfs étonnemens, des admirations profondes. Ces maîtres d'Italie, tellement en avance de tous les autres, promulguaient leurs tables à la lueur des éclairs de Sinaï.

Dans la riche contrée de Flandre, il y avait eu déjà de nobles

et grands travaux en faveur de l'art : le premier de tous, vous le savez, c'était le présent de Van Eyck, la découverte de la peinture à l'huile ! Van Eyck, nommé par beaucoup de biographes Jean de Bruges, avait, malgré les nouvelles traditions qui lui disputent ce droit (1), trouvé le premier ce corps solide, éclatant, qui devint la pâte sublime du peintre, même avant Cimabué. La Flandre avait eu sa peinture toute primitive : Van Eyck, Quintin Messis, ce serrurier qui se fit peintre, Van Oort, Otho Venius (2), Dansens, et Venceslas, étaient cités avec honneur. *L'Adoration de l'agneau*, tableau de demi-figures, peint pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, par Van Eyck, démontre assez le système artistique de cette peinture naissante ; il tenait de la fermeté sévère et souvent raide d'Albert Durer et des lignes limpides du Pérugin (3). Absorbée plus que jamais dans la contemplation biblique de l'Allemagne, la peinture d'église, en Flandre, était comprimée, muette, sans audace et sans élan. Le catholicisme espagnol, si splendide, si radieux, imposé à la Flandre par Philippe II, et continué sous le règne copiste de l'archiduc Albert et d'Isabelle, promettait pourtant à la peinture d'église de longues destinées. Gilles Mostaërt, né à Hulst, peignait, en 1500, huit portraits d'hommes en *ex voto*, entre Jésus-Christ, la Vierge et saint Jean. Adrien-Thomas Kell appliquait aussi son talent à ce commerce. Rubens vit tout cela, Rubens soumis alors aux enseignemens froids et secs d'Adam Van Oort. Il vit cette peinture grise comme le sol, cette époque où rien de ce qui avait été grand ne s'était reflété, où Charles-Quint lui-même avait été obligé d'aller chercher Titien pour se faire peindre. Il jeta un triste regard sur sa patrie, livrée aux dissertations pédantes, ensevelie dans les doctes fourrures de Juste Lipse. Il comprit ce qu'elle pouvait faire par ce qu'elle avait vu ; il lui dit adieu et prit son vol pour l'Italie. Quand il en revint, il ne laissa rien transpirer de ses secrets ; il revint, comme Moïse, enveloppé du nuage. Ceux qui l'avaient vu petit

(1) Voir une dissertation sur les peintures de Thomas Mutina, en 1297, temps antérieur à Van Eyck.

(2) Otho Venius était né à Leyde. Cependant on le classe parmi les peintres de l'école flamande, peut-être parce qu'il mourut à Bruxelles et donna des leçons à P.-Paul Rubens.

(3) Voir à l'église Saint-Bavon, Gand.

page chez la comtesse de Lalaing, jeune homme humble et modeste, avec ses joues roses de Flamand, furent bien surpris en le voyant revenir un grand peintre et, chose non moins étrange, un grand seigneur ! Rubens rentrait chez eux comme un *magnifique* des plus beaux temps de Venise. Sa manière et sa palette étaient faites ; il avait pris pour devise de son pinceau: *Humanité!* Souffrances humaines, joies humaines, acception de l'homme dans toute son essence, renoncement complet à la divinité et au dogme, tel fut le système produit par la seule vue de l'école vénitienne sur cet homme. La nature grasse et fraîche de son pays ne pouvant se prêter aux teintes fauves des grands peintres de Venise, il appliqua seulement le système absolu de la couleur à ses énergiques créations; il se rua de tout l'abus de sa force dans la partie matérielle des poèmes saints : l'humanité. Alors vinrent les stigmates au corps de Jésus-Christ, la flagellation, les couronnemens d'épines. Ce corps divin, à peine taché de sang par les doigts pieux de Raphaël, tant le Dieu recouvre l'homme dans ses pages ! ruissela par la seule volonté de Rubens de toutes les sueurs du Calvaire et de l'agonie. Rubens lui remit en main le roseau et le montra aux pharisiens de son siècle, qui entendirent tomber de ses lèvres cette parole: *Ecce homo!* C'est qu'en effet c'était bien *l'homme* qui souffrait, l'homme honni, chassé, le Christ aux chairs palpitantes ! C'était ce même sang qui avait dû couler en abondance dans le jardin des Olives ; c'était ce même homme mis au tombeau par les saintes femmes, l'homme de Rubens, et non plus le Dieu de Raphaël. La transparence magique du coloris consacrait cette admirable représentation des souffrances de l'homme. Le mouchoir de Véronique se déployait chaque fois que Rubens torturait le corps du Christ, tant cette image de souffrance humaine était aiguë et frappante, tant les gouttes de ce sang précieux avaient besoin d'être recueillies! L'Église se chargea de prouver que c'était bien Dieu que Rubens avait mis en croix. Les églises et les chapelles lui furent ouvertes: la Flandre avait enfin, et pour plusieurs siècles, conquis la peinture d'église !

Nous croyons avoir indiqué de notre mieux les causes de ce mouvement. Elles sont toutes dans les conditions de la peinture d'alors, peinture étriquée et malheureuse, qui se consumait elle-même. Disons-le cependant, Rubens ne restaura point, il créa. Il fit scission complète avec son siècle et ses idées, il abjura le

dogme, ce qui dut paraître une inconcevable hérésie au pieux conclave des peintres. L'Allemagne et l'Italie gardèrent leurs anges, leurs Christs si divins, si beaux; mais Rubens trouva moyen de faire encore pleurer avec ses anges et ses Christs. Il épouvanta les naïves et crédules consciences de son pays par un retour complet vers l'art primitif, par l'un de ces jeux de scène grossiers et mystiques, comme en avaient vu nos pères, alors que l'on représentait l'agonie du *comte Jésus* et sa passion. Ouvrier sublime, il recouvrit ce point de départ, visible seulement à l'œil patient de l'artiste, d'un voile admirable de sentiment et de vérité. Il voulut émouvoir et il émut; à lui seul Rubens repeupla les confessionnaux et les églises. C'était le prêche espagnol transporté avec toute sa fougue d'images dans la peinture. Tandis que Van Dyck hésitait encore entre la peinture d'église et le portrait, Rubens avait déjà décoré Monte-Cavallo, la Chiesa-Nuova de l'Oratoire, la bibliothéque Ambroisienne de Milan, l'église des jésuites à Gênes. Son génie allait, devançant tout, sûr de lui-même, arrêté. Ces pas de géant, confirmés par les dates elles-mêmes, sont incroyables; ils sont trop célèbres pour que nous les rappelions ici. Le nombre de ses compositions est inouï, les modifications de sa manière restent ignorées de la plupart des biographes qui ne se sont jamais enquis seulement du nombre exact de ses copies diverses en Italie. Un manuscrit de la bibliothéque de Bourgogne, manuscrit intéressant, vient de nous livrer récemment, à Bruxelles même, le secret de son catalogue; il a pour titre : *Inventaire de tous les tableaux trouvés dans la maison mortuaire du chevalier Pierre-Paul Rubens* (1). Ce catalogue, trouvé chez sa veuve, suffirait seul pour démontrer la prédilection d'études de ce maître; presque toutes ses copies se concentrent à Venise sur les plus chauds et les plus grands coloristes, Tintoret, le Caravage, Véronèse, Ciorgione, Bonifaccio, Titien. L'imitation de quelques études du Titien, entre lesquelles se trouvent cités les cadres d'*Andrea Gritti, doge de Venise*, de *Philippe II et son nain*, d'*Isabelle, duchesse de Mantoue*, d'un *nouveau marié*, et de *quatre courtisanes du temps*; une copie de

(1) Bibliothéque de Bourgogne, nº 4, 297e feuille, armoire O, 7e rayon, nº 8.

l'*Enlèvement de la belle Europe*, de Véronèse ; quelques portraits ainsi désignés : *hommes en fourrures* par le Tintoret ; un plus grand ensemble de dates et de citations sur le séjour de Rubens en Italie : tout valide, chez nous, la conviction que Rubens, plus que tout autre, trempa son génie à ces sources puissantes de Venise. Le relevé de ce manuscrit offre soixante tableaux copiés par Rubens, d'après le seul Titien ! Par un complément de faits précieux à notre diagnostic sur ce maître, la fameuse Madeleine s'y trouve annotée comme copie quatre ou cinq fois. Nous sommes loin d'arguer de là que Rubens se soit d'abord astreint à la servilité de l'imitation. Nous croyons seulement expliquer ici par les dates ses points de rapprochement et de contact avec une école. La Madeleine blonde du Titien, comparée aux blondes Madeleines de Rubens, offre-t-elle déjà tant de dissemblance ? Voyez ces formes molles, affaissées, ces carnations fraîches et diaphanes, ces tons de couleur crûs et saillans, c'est la *dernière* et magnifique touche de Rubens : eh bien, allez à Venise, et grattez, par un pieux sacrilége, la vieille peinture, c'était la *première* touche de Véronèse. La manière de Rubens, à notre sens, a été jusqu'ici fort mal jugée d'après le grand nombre. Les uns se sont refusés à lui tenir compte de cette absence arrêtée d'idéalisme dont nous nous sommes plu à reconnaître chez lui la volonté négative et très courageuse pour son époque, et ils ont fermé les yeux à ce qu'ils appelaient ses *boucheries* (1) ; d'autres ont établi des comparaisons tellement absurdes de style, entre Van Dyck et lui, qu'elles deviennent, à notre sens, inutiles à réfuter. En étudiant avec profondeur le sentiment des deux maîtres, on verra par quelles admirables ressources de composition ils procèdent, par quel art, tout en se cherchant parfois dans leurs tableaux d'autel, ils s'éloignent bientôt l'un de l'autre. Si le séjour que fit Rubens en Italie exerça une incontestable influence sur sa manière, voyez un peu comment les dates historiques nous donnent la clef de celle de Van Dyck ! Van Dyck, l'élève de Rubens, fait comme son maître le voyage d'Italie. Il travaille à Rome, à Gênes, partout envié et déprécié par les peintres. Ces tièdes soirées de Rome, ces magnificences du duc de Mantoue qui éblouirent Rubens dès son arrivée en Italie,

(1) L. Walpole, J.-F. Michel, etc.

Van Dyck les ignor ; il ne va point comme Rubens offrir de la part du duc, à Philippe III, un attelage superbe de six chevaux napolitains. A peine, à Rome, s'inquiète-t-on de Van Dyck ; il passe noble et triste au milieu de tous ces peintres crapuleux qui lui font un crime de ne pas trébucher à la taverne. Las de cette vie ingrate, il revient en Flandre ; l'Italie n'est pas son fait, ce n'est plus la perle de ses rêves et de ses voyages. En Flandre, il retrouve Rubens à son apogée, et cependant il combat. Il lutte noblement, et malgré les basses calomnies, ce jeune homme fort et généreux ! En vain l'abreuve-t-on de dégoûts secrets, de rapports jaloux ; en vain lui apprend-on qu'il est condamné dans l'opinion de Rubens à ne peindre que le portrait. Van Dyck se venge en dotant Courtray du *saint Augustin en extase*. Sa vie est modeste, et le fait presque oublier ; il est à peine Flamand, tant il voyage, de Hollande en France, du prince d'Orange à Charles Ier. Enfin il a trouvé sa contrée, le pays et le grand type selon son cœur, l'Angleterre ! il est reçu par ce Buckingham si beau, par ce roi si triste et si magnifique ! Van Dyck comme Rubens a donc enfin rencontré l'étincelle électrique de son génie ! Cette cour de Charles Ier, ces costumes nobles et grands, ces écuyers si beaux et si drapés, ces femmes aux collerettes blanches, penchées et blondes comme la belle Miranda, tous ces gentilshommes de dentelles et de grave fatuité, ces gens à cheval avec des lévriers blancs, ces reines, ces comtesses, ces ducs et ces nains habillés à l'espagnole ; Van Dyck regarde, et se choisit tout ce monde. Van Dyck sera donc enfin l'homme des portraits, comme Rubens a été l'homme des églises ! Il se pose lui-même, fièrement, et le manteau relevé, au milieu de cette cour galante d'un Stuart ; le premier il retrace ce beau front pâle, qui ne dut jamais rougir qu'à l'approche de son bourreau.

C'en est fait, Van Dyck n'est plus Flamand, il va devenir Anglais. C'est ainsi que dut faire Holbein l'Allemand, sous Henri VIII. Plus fier et plus élancé qu'Holbein, Van Dyck s'empare aussitôt de ce règne, et le fixe sur sa toile : non-seulement il peint les rois et les grands seigneurs de ce temps, mais il exécute encore, et gratuitement, les portraits de tous les artistes. En vérité, rien qu'à le voir rêver ainsi sous les ombrages de Windsor, méditatif jeune homme, et le menton penché sur

sa fraise, on croirait presque rencontrer William Shakspeare. Van Dyck est aussi beau, aussi noble, aussi aimé. Le printemps, il demeure à Elstham dans le comté de Kent, et là il s'amuse à faire des grisailles, quand il ne fait pas des noirs. Il se livre à toute la fougue de son pinceau, il peint si vite que ses élèves ébauchent souvent au crayon ses accessoires. La touche de Rubens, semblable à la grappe arrondie, englobe et retient d'un jet toutes ses figures : la touche de Van Dyck, plus élégante et plus distincte, entoure chaque groupe de ses lignes aériennes et de ses glacis. Isolement de tristesse et d'ombres, pensée graduelle d'amertume et d'ignominie, sobriété d'effet et de puissance, voilà ce qui distinguait Van Dyck le Flamand, Van Dyck, rival de Rubens, dans son magnifique Christ au roseau. Maintenant qu'il a presque adopté le sol anglais, qu'il sent, hélas ! qu'il doit y mourir, la peinture d'église ne le captive plus, c'est le portrait. Il ne veut plus contrebalancer Rubens, il veut être roi d'un monde à lui, il va jusqu'à faire lui-même des eaux-fortes de ses modèles. Cette transition brusque de Van Dyck, c'est à l'Angleterre et plus encore à son infortuné prince Charles Stuart qu'on la doit; sans ce roi et cette cour Van Dyck aurait peut-être ignoré tout son génie. Il peuple Windsor, Kensington, Sommerset-House. Rubens son maître avait bien passé par l'Angleterre, mais Rubens était trop flamand pour se désister ; ce Rubens qui faisait ses Henri IV de France, si bourgmestres et si rouges! Enfin, il complète dignement sa belle carrière en mourant loin de la Flandre, comme un grand et véritable peintre anglais, auquel ne devait manquer, ni le morne silence de Saint-Paul, ni les larmes royales versées sur le froid caveau de sa dépouille.

Vous avez vu comment ces deux peintres avaient fait leur siècle, ce dix-septième siècle de Flandre, si beau, si resplendissant; arbre immense dont les dernières branches couvraient encore le sol quand elles furent balayées par les canons victorieux de Louis XIV. Il resterait à dire par quelle admirable entente de l'art, par quelle libérale et splendide sollicitude, les gouvernemens d'alors, la Flandre en premier lieu, et les pays voisins à la suite, protégeaient ses destinées. Non que les Pays-Bas fussent riches, et que la main de l'archiduc Albert attachât au cou de Van Dyck ou de Rubens ces chaînes dorées, et ces

ordres par lesquels l'Angleterre ou l'Espagne prétendait en faire ses ducs ou ses chevaliers ! Mais il y avait alors parmi les corporations elles-mêmes un esprit de foi et de catholicisme ardent, un amour de tutelle, pieux et inné envers les peintres. Dans la plus antique église de Gand, au sein de cette ville écussonnée, qui fut la nourrice de Charles-Quint, une châsse recouvrait le bras desséché de Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile; ce bras s'élevait aussi illuminé que le candélabre pascal du chœur, aussi respectueusement salué que les croix et les catafalques d'évêques ! Même après le démembrement des Flandres, après Charles-Quint et Philippe II, l'archiduc Albert trouvait encore le moyen de faire réparer à ses frais l'église de Sainte-Croix à Rome, et commandait à Rubens trois tableaux pour ce saint lieu. Ce gouvernement pouvait se dire encore espagnol; amoureux comme il l'était des cadres et des oratoires, il se faisait peindre en manteau ducal, ses saints patrons à côté (1). Pour remercier dignement Rubens de ses chefs-d'œuvre, le duc Albert tenait sur les fonts son premier-né. La confrérie des arquebusiers, qui lui disputait un terrain, finissait par le lui donner pour un tableau. Les corporations, les métiers et les églises, défendaient la peinture du sol avec un amour véritablement opiniâtre. Ce zèle de propriété se transmettait même en droite ligne aux descendans. En 1681, le duc de Richelieu ayant eu l'occasion de voir, à son passage par Malines, un tableau de Pierre-Paul Rubens représentant *l'adoration des Mages*, chargea le baron de Poederté de le lui acheter, ainsi que les volets dont l'un représentait la *Décollation de saint Jean*, l'autre *saint Jean devant la porte Latine.* Il voulait que ledit baron les achetât *du curé et des marguilliers* (2). « Lequel baron écrivit donc deux différen-
» tes lettres à ce sujet au curé, la première en date du 19 janvier
» 1681, où il lui marque que ledit duc lui faisait offrir de ses
» volets *six mille florins* et *cent pistoles d'Espagne pour le*
» *curé;* et par la seconde lettre, du 1er février 1681, il fit à peu
» près les mêmes offres; mais, le 5 février, ledit baron vint expres-

(1) Voir plusieurs volets de Rubens, entre autres la sainte Famille, et surtout la Vierge sur un trône d'or donnant sa chasuble à saint Ildefonse. Les deux volets qui accompagnent ce tableau, sont des portraits.

(2) Manuscrits de la bibliothéque de Bourgogne, *loco citato.*

» sément revoir le curé et lui offrir jusqu'à *dix mille florins* » *pour les deux volets.* Le curé s'excusa de les accepter, disant » que cela n'était pas dans son pouvoir, et ledit baron le pria de » vouloir en consulter avec ceux qu'il croyait avoir puissance » de conclure ce marché, ce que ledit sieur curé fit, premiè- » rement en s'adressant au vicaire-général, M. Amé de Coriache, » qui lui conseilla de n'en rien faire. Et ce que lui dit pareil- » lement M. le conseiller Cosmus de Wachtendock qui ajouta: » que les tableaux ne pouvaient être vendus sans le consentement » de tous les paroissiens au moins, parce que c'étaient eux qui » les avaient acquis à l'église et payés de leurs deniers. »

Indépendamment de la protection royale, tutelle ordinaire de l'art en ce siècle, voici donc la protection communale et religieuse qui la soutenait. L'extrait que je viens de citer, est tiré des registres mêmes de la paroisse de Saint-Jean de Malines. Ce dossier est précieux en ce qu'il renferme plusieurs quittances manuscrites: l'une est de Rubens, l'autre de Van Dyck. Toutes deux sont en flamand. La première, celle de Rubens, concerne ce tableau de l'adoration des Mages, pour l'achat duquel vous venez de voir plus haut les menées impuissantes de ce grand seigneur nommé Richelieu! C'est une composition admirable à trois volets, dont *les revers* ont en outre pour sujet: *Saint Jean dans le désert*, et *Jean l'Évangéliste à l'île de Pathmos.* Au dire des biographes, Rubens n'aurait mis que dix-huit jours pour exécuter ces divers cadres comparables à la miniature pour la finesse. Jusqu'en 1815, ils faisaient partie de notre Musée. En 1610, nous apprennent les mêmes pièces, « fut fait curé de cette » paroisse, le 24 décembre, messire André Vanderlaën; il resta » dans cette fonction jusqu'en avril 1615, qu'il fut fait chanoine » gradué noble de la métropole de Saint-Rombault. C'est par ses » soins que ces tableaux furent entrepris par Rubens et payés » des *libéralités des paroissiens*, ayant été fait jusqu'à trois » fois différentes collectes sur eux, par le curé et les margue- » liers (1). »

(1) Dans une lettre inédite de Lucas François, peintre célèbre d'histoire, ce peintre dit, au sujet de l'*émeute* arrivée à la suite de la proposition de Richelieu: « Si vous le faites, messire, si vous vendez ces tableaux, non-seulement la ville, mais tout le pays criera contre vous: *Barabbas.* »

Voilà sans doute pourquoi le chapitre tenait tant à ces chefs-d'œuvre. Ils avaient été acquis *des deniers mêmes de la ville*. Il avait fallu faire *trois fois* différentes collectes à cet égard. Enfin, à la sacristie de Malines, le curé eût défendu ce dépôt comme un véritable évêque; Richelieu dût-il aller un jour jusqu'à *trente mille florins!*

Le prix des tableaux était loin cependant d'atteindre le chiffre énorme de ceux d'aujourd'hui (1). Horace Walpole, dans ses *Anecdotes of painting* nous a même laissé le chiffre exact de ceux de Van Dyck à la cour d'Angleterre (2). Mais la multiplicité des commandes sauvait l'artiste. On en peut juger par le seul catalogue de ces maîtres ; nous ajouterons que celui que nous avons encore entre les mains (3) est plus prolixe. Il s'y trouve des quittances en latin, en anglais et en flamand. Nos lecteurs nous sauront gré peut-être de leur citer celle qui suit en entier, elle est de Van Dyck (4) :

(1) Nous citons ici la quittance de P.-P. Rubens (traduction textuelle):

« Je soussigné reconnais avoir reçu en différentes fois (*in diversche partyen*) des mains du curé de Saint-Jean à Malines la somme » de 1,800 florins (près de 4,000 livres de France), en paiement » d'un tableau d'autel à volets placés dans le maître-autel de ladite » église, et faits de ma propre main. En foi de quoi j'ai délivré la » présente quittance écrite et soussignée par moi. Anvers, le 12 » mars 1621.

PIERRE-PAUL RUBENS.

(2) Van Dyck recevait 10 liv. sterl. pour un portrait demi-corps; 60 liv. sterl. pour un en pied.

(*Anec. of painting*, p. 96, 109. Tome 2.)

(3) Ce catalogue de tous les tableaux trouvés chez la veuve de Rubens P.-P. lors de son décès est du plus grand prix. Il peut fort bien avoir été dans le temps imprimé partiellement chez Jean Neutz (1640, in-4° de cinq feuilles d'impression). Mais les additions sont innombrables. Tous les tableaux de ce catalogue marqués du signe O avaient été vendus à sa majesté catholique.

(4) Hoc anno procurata est pictura admodum elegans sancti Augustini in extasi contemplantis divina attributa, a domino Van Dyck depicta. Constitit *sexcenta florins*. 6.

Item, martyrium sanct. Apollin. a domino Jordaëns depictum.

Item, tabulam procuravimus insignissiman pro summo altari depictam a perillustri domino Rubens Petro-Paulo. Estimata est 3,000 florins (6,500 francs de France). (*Id., ibid., loc. cit.*)

« Monsieur Brayes,

» Votre agréable du 15 de ce mois m'a été remise avec une
» douzaine de *petites gauffres* (wafeltjens). J'ai également reçu
» par M. Marcus Van Woonsel la somme de cent livres de Flandres
» en paiement du tableau que j'ai fait suivant vos ordres, somme
» dont j'ai délivré quittance convenable au même susdit sieur,
» en vous remerciant du paiement et des *petites gauffres.* J'ai
» fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous satisfaire par cet
» ouvrage, et j'apprends par votre lettre (ce qui m'est très
» agréable) que vous êtes pleinement satisfait, *ainsi que M. le*
» *doyen et messieurs les chanoines.* Vous me demandez com-
» me un souvenir l'esquisse de ce tableau; je ne veux pas vous
» la refuser, quoique je ne fasse ceci pour aucun. Je l'ai envoyée
» à M. Van Woonsel, afin qu'il vous la fasse tenir. Je termine en
» m'offrant à vous servir de tout mon pouvoir, et vous souhaite
» une longue et heureuse vie.

« ANTOINE VAN DYCK. »

Ceci n'empêchait pas que Rubens, Jordaëns, Van Dyck, et presque tous les peintres d'alors, ne fussent très riches. Van Dyck le premier ne mangeait pas toujours des *petites gauffres*, seulement il gagnait plus en Angleterre qu'en Flandre et en France; c'était à Londres et non à Anvers qu'il tenait maison et grande table. Le chevalier Pierre Lely contait à madame Beule, d'après ce qu'en avait dit Lanière devant lui, qu'il avait pris sept jours entiers pour faire son portrait; Lanière venait matin et soir, et le plus souvent à dîner. Van Dyck ne voulut jamais lui permettre de regarder son ouvrage avant que lui-même n'en fût content. Quelques mémoires soutiennent que ce fut ce fameux portrait qui détermina Charles Ier à rappeler Van Dyck en Angleterre. Quoi qu'il en soit, il était fort grand seigneur. Un méchant factum qu'on répandit contre lui dans Londres l'accusait d'entretenir publiquement une maîtresse dans sa maison; cette femme s'appelait madame Lemon ou Lemens. Elle était fort belle, Anglaise des pieds à la tête, et n'ayant rien de cette nature flamande, qui déplaisait tant à Van Dyck. Son portrait a été gravé par Hollar, sans doute d'après l'esquisse si

précieuse que Van Dyck lui-même nous a laissée de cette dame au château de Hamptoncourt. Van Dyck se plaignait quelquefois à Charles Ier du mauvais état de ses finances. Ce que Henri VIII fit souvent pour son peintre Holbein, Charles Ier le fit toute sa vie pour Van Dyck; c'était son ami le chevalier Digbi, qui était alors chargé par le roi d'acquitter les dettes du peintre. Le duc de Buckingham finit par le marier. Les équipages de Van Dyck étaient trop superbes, sa table trop splendide pour que cela pût durer long-temps. Le pauvre Van Dyck donne alors dans l'alchimie. Le voyez-vous penché sur le creuset et lui demandant l'or qu'il a créé avec son pinceau? Voilà ce beau et pâle chevalier qui voit que ses maîtresses lui échappent, que sa fraise se tache, que ses coupes d'or se vendent; puis son médecin est là, grave comme au festin de Sancho; son médecin lui fait toucher au doigt sa phtisie et sa ruine.

Quel tableau à faire pour cet autre peintre nommé Rembrandt! Van Dyck, hâve et triste, le cœur brisé et toutefois confiant encore, qui se fait porter devant ses alambics et ses fourneaux! Van Dyck, homme fort qui donne dans la folie du grand œuvre! Enfin il tombe malade, et le roi promet trois cents guinées au médecin qui pourra sauver son peintre. Van Dyck mort, on trouve chez lui cent mille risdales (ou pièces de huit), l'ordre du Bain encore apposé sur son manteau, une odeur affreuse de médicamens et de soufre, la peinture au milieu de l'alchimie! Ce qu'il laisse de tableaux et de portraits est immense: Charles Ier pourrait en décorer trois palais. Van Dyck, dans son testament, parle de ses trois sœurs béguines, dont l'épitaphe se voit encore au béguinage d'Anvers. Elles s'appelaient Cornélie, Suzanne et Isabelle (1). C'était ce même Van Dyck

(1) A la plupart de ces détails inédits nous joindrons le fait suivant, fait qui prouve assez la cherté de l'estimation anglaise d'alors pour les tableaux. Van Dyck proposa à Charles Ier de peindre les murailles de la Maison du Banquet (*the Banqueting*), dont le plafond était orné déjà de dessins dus à Rubens, et qui représentaient la procession de l'ordre de la Jarretière. La proposition frappa Charles Ier, et il l'eût agréée sans le prix *extravagant* qu'exigea Van Dyck, prix qui semblerait incroyable s'il n'était répété dans les notes de M. Feuton sur Waller. C'était quatre-vingt-deux mille livres sterling. H. W. (*Anecdotes of painting.*)

qui peignait le roi Charles Ier *armé et monté sur un cheval blanc* (comme dit encore le vieux livret que nous avons sous les yeux), *et M. de Saint-Antoine, écuyer, tenant son casque*. Par une singulière clause, ce tableau devait être racheté, après la mort tragique du roi Charles, par M. Remisius Van Zumpat, qui se vit obligé de le faire *réestimer* par acte du parlement.

Le chevalier Rubens fut encore plus grand seigneur que Van Dyck. La protection accordée à Van Dyck vint du nord, celle de Rubens date de l'Italie. Le duc de Mantoue se l'attache et le retient en qualité de gentilhomme; il en fait son envoyé à la cour d'Espagne, où Rubens correspond souvent avec le peintre Velasquez. Il est diplomate et grand politique. Isabelle le choisit pour médiateur entre les Provinces-Unies et l'Espagne; Philippe IV, qui le reçoit, s'étonne de trouver un orateur dans un peintre. Le duc de Bragance, curieux de voir Rubens, lui fait écrire par un seigneur pour qu'il vienne à la Villa-Viciosa, où il réside; Rubens se met en route avec un train si magnifique, que le duc lui dépêche un gentilhomme *pour le prier de remettre sa visite à un autre temps*. Cet excellent duc, qui fut depuis roi de Portugal, avait eu le frisson de loger un hôte tel que Rubens! A ce compliment singulier était jointe une bourse de 50 pistoles, pour dédommager le peintre de sa dépense et du temps qu'il aurait perdu. Rubens, le Flamand, refusa le roi de Portugal. « Non, répondit-il, je ne recevrai pas ce présent; je vous prie, monsieur, de présenter mes très humbles respects à sa majesté, et de lui dire que le motif de mon voyage n'a pas été l'appât d'une donation de cinquante pistoles, puisque j'en avais apporté mille avec moi pour ma dépense... et celle de ces messieurs, continua-t-il en montrant les seigneurs espagnols qui l'accompagnaient. » Ce trait, digne de Buckingham, peint Rubens.

Il repart avec six chevaux andalous, chargé d'instructions et de lettres de créance pour la cour de Londres; il repart comme ambassadeur de Philippe IV. C'était la première fois qu'un roi anglais recevait un peintre en plein conseil d'état! Rubens fait le portrait de Charles Ier sous la figure de saint Georges à cheval; la femme que le saint délivre du dragon était le portrait de la reine. Le roi le crée chevalier en plein parlement; il ajoute à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. De retour à An-

vers, le peintre ne songe plus qu'à son cabinet, à son médaillier, à ses statues. Son palais, car c'est un palais que la maison de Rubens, est peint en dehors et en dedans; l'agate, le porphyre et les tableaux les plus précieux de toutes les écoles, font demander à quel prince il appartient. Le duc de Buckingham insiste pour acheter sa collection; il lui envoie un nommé Michel Leblond avec 60,000 florins (1). Rubens refuse d'abord obstinément; mais enfin l'acharné Leblond l'emporte; Leblond, fin connaisseur, fait passer en Angleterre la plus belle partie de ce magnifique cabinet. C'est surtout au château de Steen, près de Malines, que Rubens est vraiment roi et seigneur! Il invite tous ses élèves; la chasse et la pêche leur sont offertes, ils montent les plus brillans chevaux de ses écuries. Cet homme que vous voyez par un beau soir faire ainsi le tour des remparts d'Anvers, monté sur une mule d'Espagne, à rênes d'argent, et suivi d'un page aussi frais que ceux de Mièris, c'est Rubens! Cette femme qui le suit, Isabelle ou Héléna! Ce jeune homme à l'air réfléchi, Albert, son fils, qui sera un jour antiquaire. Il achète lui-même des tableaux à ses confrères de Hollande (2), il reforme en peu d'années un cabinet aussi précieux que celui qu'il a vendu. C'est un grand et très grand prince! Pendant que le Hollandais Rembrandt, avare ou pauvre, mange des harengs à La Haye, Rubens héberge chez lui Pierre Soutman, Cornille Shut, Samuel Hofman, Shegers, Lucas Pranquart et Martin Devos! Il a le don des langues et en parle sept, espagnol à Madrid, anglais à Londres, français à la cour de Marie de Médicis. Sa latinité est excellente, il fait des épitaphes et des vers; quand il peint, on lui récite Virgile ou Tite-Live. A voir cette vie si large et si pleine, cette vie de grand seigneur et d'artiste, cet homme qui a peint l'histoire, le paysage, les fruits, les fleurs et les animaux, les artistes de nos jours se demandent avec tristesse qui pourra jamais égaler cette fougue et ce génie? Nous qui venons de l'étudier, nous révérons encore plus dans lui la haute protection accordée à l'art, protection qui résume si bien cette époque de la peinture en Flandre, que l'étonnante portée de ses forces et et de ses études.

(1) 120,000 livres de France.
(2) Voir Polembourg.

Si nous nous sommes quelque peu complu à élargir le cadre de ces deux figures : Van Dyck et Rubens, c'est qu'il nous ont semblé les vieux rois de cette terre flamande si poétique. Pour en venir aux espérances et aux frêles fleurs d'aujourd'hui, nous devions passer par cette belle et grande époque.

La peinture, nous l'avons dit, était alors la seule et vraie reine ; l'architecture du pays ne fut qu'un emprunt fait à l'Espagne. Les vitraux de l'admirable église de Sainte-Gudule, l'hôtel-de-ville de Louvain, si plein de style, les églises d'Anvers, les places de Gand et de Bruges, portent toutes l'empreinte de cette fantaisie copiste. La musique pourrait peut-être à meilleure raison intervenir ici comme ayant droit à ce grand compte du passé ; la musique régnait en Belgique depuis que la Belgique avait en elle-même des poètes et des trouvères (1). Henri de Put, Rombault, Guillaume Crespel, l'Espagnol Louis Vivès, profond et docte professeur de Louvain ; Okeghem, le teinturier, et Josquin, y brillèrent chacun à sa date et à son époque ; la plus célèbre phase de la musique fut celle du seizième siècle. Puisque nous avons parlé de Josquin, *l'un des premiers et plus renommés maîtres* (dit La Croix du Maine), nous citerons ici comme comme un trait bizarre de cette protection, tantôt splendide, tantôt mesquine, des gouvernemens tuteurs de l'art, la vie même de Josquin. Josquin des Prés avait eu pour maître Okeghem. Josquin courut l'Italie ; mais son humeur inconstante l'ayant ramené à la cour de France du roi Louis XII, il sollicita de ce prince et obtint la place de premier chanteur. Il faut croire que l'emploi qu'occupait Josquin à la cour de France était peu lucratif, puisqu'il était souvent obligé de s'adresser à la générosité du roi. *Memor esto verbi tui* (souvenez-vous, seigneur, de votre parole!) est un motet que ce pauvre Josquin adressa sans fruit à ce monarque. Le roi n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre le sens du motet. *Portio mea non est in terra viventium* (je n'ai point de partage sur la terre des vivans), fut écrit par Josquin dans un style si touchant, que le roi n'y put tenir et lui accorda le bénéfice qu'il demandait depuis si long-temps. Le

(1) Voir un excellent et très ingénieux mémoire de M. Fétis, directeur du Conservatoire à Bruxelles, mémoire couronné par la quatrième classe de l'Institut des sciences du royaume des Pays-Bas.

musicien exhala alors sa joie dans un troisième motet, sur les paroles: *Bonitatem fecisti cum servo tuo, Domine* (vous avez usé de bienfaisance envers votre serviteur); mais, soit envie, soit réalité, les critiques d'alors trouvèrent que le désir l'avait mieux inspiré que la reconnaissance, et que le dernier motet ne valait pas le précédent.

Dans une spirituelle et curieuse notice de M. de Reiffenberg (1), nous trouvons une anecdote qui prouve du moins le discrédit de la musique savante à des époques moins reculées. L'opéra venait alors de tuer l'ancienne musique.

« *L'Amant légataire* était une pièce du *crû*, une pièce détestable. L'auteur s'adressa au maître de chapelle Van Helmont, qui de sa vie n'avait travaillé pour le théâtre, et qui s'excusa sur ce qu'il n'avait jamais composé que de la musique d'église; mais l'auteur voulut être joué. Il fit tant d'instances, et flatta si bien le bonhomme, qu'à la fin celui-ci consentit à faire de quelques motets, de maints fragmens de messes et de vêpres, une espèce d'opéra, travail profane justifié par son origine. La princesse de Ligne fut priée d'accorder sa protection à cette œuvre nationale, annoncée comme telle depuis plusieurs mois sur l'affiche. Elle promit sa grande loge et son plus beau carrosse pour le jour de la représentation; et l'heureux Van Helmont mit en réquisition tous les diamans de sa famille. Rien de trop beau, se disait-il; il sagit de parer une gloire du pays! Le moment tant désiré arriva. L'auteur en grande toilette, escorté de sa femme et de ses enfans, de deux petits neveux et de deux grandes nièces, alla prendre place en face du théâtre, au milieu de ces murmures flatteurs: C'est l'auteur! c'est lui! Tous les yeux se dirigent vers la loge de la princesse de Ligne. Van Helmont se lève avec dignité et salue, tout le monde l'applaudit. L'ouverture, composée dans le genre d'un *Veni creator*, avec force trompettes et timbales, enlève de nouveau de plus vifs applaudissemens. Voilà tous les Van Helmont dans l'ivresse. Le père battait lui-même la mesure sur le bourrelet de la loge avec ses deux mains tout étincelantes de pierreries; mais, ô douleur! le premier air, par son étrangeté savante, provoque un coup

(1) Lettre sur quelques particularités de l'histoire musicale de la Belgique.

de sifflet. Les mains de Van Helmont abandonnent précipitamment le bourrelet, comme si elles avaient touché un fer chaud; c'en était fait; l'envie était éveillée; un second, un troisième, des milliers de coups de sifflet partent de la salle. Le parterre s'était changé en une hydre à mille clefs. Tous les gens de la loge, frappés de consternation, se jettent à quatre pattes; on ouvre clandestinement la porte, et l'on descend les escaliers, comme Rousseau veut que marche l'homme de la nature; mais les sifflets étaient sur le perron. Ce fut l'enterrement de *l'Amant légataire.*»

La plus neuve et la plus suave des musiques pour l'étranger qui visite la Flandre est celle des carillons. En parcourant les grands quais d'Anvers aux pâles lanternes, Gand ou Malines aux canaux bordés de neige, vous êtes surpris, par une belle nuit d'hiver, de vous retrouver encore à la même place après un quart d'heure, écoutant les notes aériennes de cette musique plaintive et rêveuse comme l'orgue, musique suspendue aux caravanes de nuées qui passent, et dont le clavier vous rappelle l'ingénieux mécanisme de l'horloge Saint-Marc à Venise. Les carillons furent célébrés en vers latins par Jacob Van Eyck. Henri de Put en comptait sept dans Bruxelles en 1641. Comme la peinture de Flandre, dont les destinées dépendirent du sentiment d'amour-propre et d'association qui animait alors les masses, la musique d'alors trouva de puissantes ressources dans les confréries, sermens, associations et chambres de rhétorique où elle intervenait toujours dans ces temps-là. D'après Van Gestel, l'archevêque Hovius donnait une attention particulière au chant d'église dans sa métropole. Les orgues n'étaient confiées qu'à de savans et dignes maîtres. La musique royale n'était pas moins protégée. Agricola, chanteur de Philippe-le-Beau, et Pierre de Vicq, chanteur de Charles-Quint, avaient des pensions et des cortéges de princes. Ces beaux cantiques sacrés, ces motets, ces psaumes, ces chants d'église, tout cet encens qui montait aux grandes voûtes de Sainte-Gudule ou de Saint-Bavon est, hélas! à jamais perdu. Le secret de ces pieuses compositions demeure voilé comme le secret de la peinture mystique de Raphaël. La musique d'église, comme la peinture d'église, constituait à la Belgique un droit immense de nationalité. Toutes deux vivaient de la protection et des franchises du sol.

La littérature ancienne des villes de Flandre offrirait peut-être un travail de restitution plus curieux. Philippe de Comines, malgré les prétentions et les amours-propres du pays, ne saurait passer à nos yeux pour un Flamand, pas plus que la ville de Cologne n'aurait droit à revendiquer Rubens.

Philippe de Comines demeurait en France ; il mourut en France dans son château d'Argenton, situé en Poitou. Il eut sur sa tombe l'écusson des comtes angoumois de Monsoreau, dont il avait épousé une parente, Hélène de Chambes. Il suffit de lire les mémoires du sénéchal de Poitiers, de savoir qu'ils embrassent l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, pour apprécier le silence timide de cet écrivain au sujet des franchises et des priviléges de son pays. Philippe de Comines paraît ne pas s'être souvenu, à voir les formes souvent molles et courtisanesques de son style, qu'il fut conduit à Loche enfermé dans une cage de fer. C'était un Français prudent et érudit à la cour du roi le plus fin et le plus dépravé du monde. Ce qui constitue, à notre sens, un droit de nationalité à un écrivain, c'est le bastion de forces ou d'idées élevées par lui sur le sol même, sa prise immédiate de possession sur la terre qui le revendique. La pensée ou la fantaisie d'un homme de talent, son choix de manière et de style, le font souvent d'une autre patrie. C'est ce que nous disions plus haut de Van Dyck l'Anglais, qui aurait dû plutôt s'appeler *lord* Van Dyck, comme à cet autre génie si espagnol il eût mieux convenu de se nommer *don* Rubens. Nous ne contesterons point à Froissart ni à Jehan du Molinet leur acte de naissance trouvé dans cette partie de la Flandre devenue depuis française par la conquête.

La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles contient une foule de chroniqueurs, la plupart inédits, et qui n'attendent qu'une réhabilitation à l'aide de l'imprimerie, pour reconquérir la haute place qu'ils occupaient dans leur temps parmi les historiens célèbres. Philippe Mouske et Jehan d'Outre-Meuse sont de ce nombre. Une commission d'histoire nommée par le gouvernement belge s'occupe de collationner ces manuscrits pour les livrer à l'impression. A ces noms il faut joindre également celui de Jean Van Heelu, auteur d'un poème flamand sur la bataille de Wœringen près de Cologne, gagnée en 1280 par le duc de Brabant Jean 1er. Le chroniqueur prit part à ce combat, où l'armée brabançonne fut commandée, comme on sait, par les meilleurs

capitaines français. Ce fut en l'honneur de cette bataille que l'on institua les processions dites *Ommegang*, illustrées par les peintures d'André Salaert.

Nous ne dirons qu'un mot au sujet d'un autre historien bien postérieur à Froissart, d'un littérateur aussi fin et aussi enjoué que Boufflers, de l'un des amis de la marquise de Coigny, en un mot du prince de Ligne. Non, le prince de Ligne ne fut jamais un Flamand; le prince de Ligne a l'irrécusable tort d'avoir donné à la Belgique le droit de se dire spirituelle et coquette; il est le prétexte innocent d'une ère galante dans ce grand royaume des cabarets. A l'époque des petits vers et des petites choses, quand les colonels ne pouvaient se dispenser de broder, les courtisans d'écrire, et les princes de faire eux-mêmes leurs vers, le prince de Ligne, qui pouvait écrire des maximes aussi fines que celles de Larochefoucauld; aima mieux publier des lettres. Il s'en alla en manchettes aussi blanches que celles de M. de Buffon, ouvrir la grille aux lapins et aux moutons de La Fontaine; il fit des fables, des allégories, des livres de tactique, des pièces de théâtre et des mémoires. Tout cela était français et trop français. Il y avait alors en France trop d'esprit pour qu'on fît une sérieuse attention à cet esprit charmant du prince de Ligne. C'était un grand fond d'anecdotes toutes en désordre, coulant pêle-mêle sous sa plume, mais piquantes, habillées de pied en cap, retracées avec tout le feu d'un homme qui a vu et qui raconte. Ce lieutenant-général d'Autriche, si vif, si chevaleresque, dut inquiéter cependant jusqu'au sérieux certaines réputations émérites de la cour de Versailles: bien avant même qu'il fût nommé capitaine des trabans et feld-maréchal, il baisait au jeu du roi la main de Marie-Antoinette de France. Ce fut enfin le dernier prince qui fit la guerre en riant, ce qui ne l'empêcha pas de la fort bien faire.

En vous écartant quelque peu de la route de Bruxelles à Lille, vous arriverez un jour devant un grand et massif château: c'est le château de Belœil. Le prince de Ligne, à l'âge de dix-huit ans, regarda trois siéges par les fenêtres de ce château; plus tard il écrivit sur la culture de ses jardins. A l'heure qu'il est, le petit-fils y perpétue les traditions d'hospitalité de son aïeul. Le prince de Ligne actuel, plein de jeunesse et de goût, aime et protége les arts: c'est un droit de souveraineté dont les révolutions ne

pourront jamais faire départir cette belle et noble famille.

Comme on pourrait nous faire un reproche de n'avoir rien dit de Grétry, *ce Liégeois* que les envieux, d'après La Harpe, voulaient renvoyer par le roulage dans son pays, nous nous hâterons de dire que c'est avec une grande surprise que nous avons vu les opéras de ce maître si défigurés sur sa terre natale. Il semble, en effet, qu'une fois exilé de l'Opéra-Comique, où il n'y a plus de voix assez fraîches pour la chanter, la musique de Grétry aurait dû s'en revenir éplorée frapper à la porte de quelque maître de chapelle wallon, honnête homme, dont le père aurait connu autrefois le petit Grétry, élève de chant à la collégiale de Saint-Denis de Liége ; il eût réchauffé sa pauvre fille et plaidé pour elle auprès des ingrats. Voici la vraie, la simple musique flamande! Comme elle gazouille parmi les danses de paysans attablés, comme elle est folle et vive, la bouche pleine et la serviette sous le bras, dans *le Tableau parlant!* Comme elle a deviné Teniers ou Brakemburg, ces grands maîtres des scènes de village, dans les nuances de *la Fausse Magie!* Aujourd'hui que les tours de force sont à l'ordre du jour dans tout, combien ces notes de Grétry conservent de grâce! On écoute Grétry comme un vieux poète oublié, on se rappelle le chagrin qu'il eut de perdre ses trois filles. Toutes trois chantaient sa musique, comme les filles de Milton disaient ses vers!

Nous avons parlé plus haut des trouvères flamands ; peut-être ne sera-t-il pas indifférent à nos lecteurs de savoir sur quel thème ils s'exerçaient. La chanson flamande qui suit date de la fin du treizième siècle. Il est impossible, rien qu'en la parcourant, de ne pas sentir son lien d'affinité avec les ballades allemandes.

LA DAME.

« Le jour point à l'Orient ; la lumière s'étend de toutes parts. Mon bien-aimé ignore où je vais porter mes pas.

LE CHEVALIER.

« S'ils étaient mes amis tous ceux qui sont mes ennemis, je vous emmènerais hors du pays, bien loin, mon espérance, mon amoureuse.

LA DAME.

« Vaillant chevalier plein de courage, où donc me conduiriez-vous?

LE CHEVALIER.

« Sous le vert feuillage du tilleul, mon espérance, mon trésor.

LA DAME.

« J'y repose dans les bras de mon bien-aimé, en honneur et en grande dignité. J'y repose dans les bras de mon bien-aimé, vaillant chevalier plein de courage.

LE CHEVALIER.

« Y reposez-vous dans les bras de votre bien-aimé? Pardieu, cela n'est pas vrai. Allez sous les vertes branches du tilleul, mort vous l'y trouverez. »

La dame prit son mantelet et s'en alla. Elle alla sous les vertes branches du tilleul, et y trouva mort son bien-aimé.

LA DAME.

« Te voilà défait et baigné dans ton sang! C'est ce qu'a fait ta gloire, c'est ce qu'a fait ton noble courage.

« Te voilà mort, toi qui toujours me consolais! Combien de jours de deuil tu m'as légués! »

La dame s'en retourna et alla devant la porte de son père, qu'elle trouva ouverte.

« N'y a-t-il personne ici, ni chevalier ni gentilhomme, qui puisse enterrer ce mort? »

Les seigneurs gardèrent le silence et ne prononcèrent pas un mot. La dame s'en retourna tout en pleurant.

Avec ses cheveux blonds, elle essuya le sang; avec ses mains blanches, elle banda les blessures.

Avec l'épée étincelante, elle creusa la fosse. Avec ses bras blancs, elle enterra le mort.

Avec ses mains blanches, elle agita la sonnette; de sa voix pure, elle entonna le chant des Vigiles.

« Maintenant je veux m'ensevelir dans un couvent, et y porter les voiles noirs en l'honneur de mon bien-aimé. »

Il nous serait facile de reproduire encore ici quelques-unes de ces rondes campagnardes que Teniers et Breughel, bien plus que les auteurs oubliés de ces paroles et de cette musique primitive, ont traduites avec tant d'esprit sur leurs toiles. A peu de choses près, elles sont encore traditionnelles dans les *kermesses* de villages. Ce sont elles qui ont inspiré cette famille de peintres charmans dont la Flandre se glorifie à si juste titre, et qu'on peut regarder comme les véritables représentans de la nationalité de leur pays. La vie de taverne et de coin du feu de ces artistes tranche merveilleusement sur le train de grands seigneurs que menaient au milieu de leurs concitoyens les deux princes de la peinture que nous avons nommés, Van Dyck et Rubens. Ce qui influa principalement sur les idées et sur la manière des peintres de genre, ce fut leur résidence dans une localité qu'ils n'abandonnèrent jamais, et dont ils reflétèrent constamment les plus minutieux détails.

Telles étaient les conditions dans lesquelles existait l'art ancien en Belgique, cet art qui grandit et fructifia en dépit des orages politiques et religieux, et qui ne dut qu'à lui-même sa sève et sa vitalité. Tels étaient les enseignemens précieux que laissaient à leurs successeurs ces hommes de conscience et de talent, qui seuls ont créé, il faut le reconnaître, une nationalité dans cet amas de provinces agglomérées, tantôt à la Bourgogne, tantôt à l'Espagne, tantôt à l'empire autrichien. Le génie des artistes flamands a plus valu de gloire à leur patrie que les noms de vingt capitaines, dont la mémoire n'existe plus que sur le blason de leurs tombeaux.

Après avoir constaté ce grand fait, il nous reste à observer ce qu'est devenu cet héritage entre les mains des Belges modernes.

ROGER DE BEAUVOIR.

POÈTES ALLEMANDS.

HENRI HEINE.

C'était l'anniversaire d'une des journées de juillet. Le soleil ne s'était pas mis en frais ; une pluie piquante, drue, impétueuse, colère, allait battre par larges flaques d'eau les croisées parisiennes. On voyait les parapluies marcher contre le vent, et les chevaux, irrités par les gouttes qui leur étaient lancées comme des dards aigus, redoubler de vitesse. Les beaux habits de fêtes de mes Parisiens chéris étaient cruellement délustrés, et le factionnaire des Tuileries s'enfonçait courageusement dans sa guérite.

Je sortais du Carrousel par une de ces arcades boueuses et triomphales où la bise et la pluie s'engouffrent avec tant de fracas, et sous lesquelles une foule de promeneurs craintifs se pressaient en cherchant un asile. Je me dirigeais du côté du Pont-Royal, examinant sur ma route bien des visages mécontens, bien des démarches désorientées par l'ouragan imprévu. Au moment où je me trouvais devant le pavillon Marsan, je remarquai un petit homme blond, accotté contre le parapet, qui, protégeant d'une main son chapeau humide, regardait le monde venir et l'orage passer. La nue se déchira, laissa tomber sur sa chevelure ondoyante un rayon de soleil, et éclaira une physionomie originale.

Je regardai attentivement le personnage. C'était une de ces tournures qui ne vont ni à l'homme du monde, ni au commis-voyageur, ni au badaud, ni au rentier, ni au fat, ni au désœuvré, ni à l'ouvrier, ni au marchand. Quand le soleil eut tout-à-fait repris son poste, le personnage remit tranquillement ses mains dans ses poches, et continua son travail; ce travail consistait à regarder. Je le regardai à mon tour. Je marchai lentement devant lui. J'affectai beaucoup de curiosité pour les petites plantations qui entourent les bains Vigier; je revins sur mes pas, je tournai tout autour de l'observateur que j'observais. Son air étrange m'avait frappé; il me semblait que j'avais rencontré sur mon chemin une énigme inexpliquée.

J'aime ces hommes qui ne ressemblent à personne; il arrêtait complaisamment et tristement ses regards sur les enfans qui passaient, sur les jeunes femmes qui luttaient contre un dernier souffle d'orage, et se réjouissaient d'un commencement de beau temps; sur les décrotteurs qui revenaient prendre leur place et glapir l'annonce de leur industrie. Il y avait dans l'attitude de cet homme quelque chose de si insouciant et de si triste, dans son regard quelque chose de si prolongé et de si vibrant, dans sa curiosité je ne sais quoi de si peu français, dans sa badauderie une teinte de germanisme si rêveuse, dans son air sentimental un mélange de mélancolie si drôle, que je pensai beaucoup à lui lorsque je l'eus perdu de vue. Ne savez-vous pas que tous les hommes remarquables ont été des observateurs de grand chemin? Que pourrez-vous apprendre dans les salons? Tout au plus la tapisserie, l'ébénisterie, la miroiterie, la mercerie, la perruquerie, l'art de faire et de placer les corsets et les habits, ou autres sciences de la même nature; la grande science de l'homme est une vraie science de place publique.

Aussi je me disais, en entrant dans la rue du Bac:

« Cet homme-là doit appartenir à la vieille folle race des hommes de talent. Je vois son écusson et son armoirie, je connais sa généalogie; cela descend en ligne directe ou indirecte de Cervantes et de Rabelais, de Sterne et de Cazotte. Peut-être est-ce quelque homme célèbre du Danemarck ou de la Norwége, ainsi que me le font présumer ses longs cheveux blonds qui forment deux ondes, ou plutôt deux grosses oreilles d'or pendantes sur ses propres oreilles; c'est ce que me persuadent aussi ses yeux

bleus, grands et naïfs, vraies prunelles scandinaves, incertaines et chatoyantes, comme si la fixité les ennuyait; peut-être encore est-ce tout simplement un de ces génies qui meurent dans leur coque; quelque rentier de Dusseldorff ou de Mayence, inféodé à une bonne ménagère allemande, venant recueillir une petite succession à Paris, et ne se doutant pas que le germe d'un grand homme se trouve en lui! Et mon imagination allait toujours, divaguant comme c'est sa coutume. Je comptais dans ma pensée combien de génies sont morts ainsi sans se commenter eux-mêmes! « Après tout, continuai-je, cette physionomie me taquine; elle sent son moyen-âge allemand, elle a de l'aigle et du perroquet, elle est blonde et ardente, triste et vive; Méphistophélès bon enfant. »

Comme l'ondée reprit dans ce moment-là, je me réfugiai sous une porte, et je cessai d'être tourmenté par ce petit fantôme d'homme de génie, par cette tête bizarre, qui, sculptée par un habile artiste, aurait très bien joué son rôle au coin d'un tombeau de cathédrale au moyen-âge.

C'est ici un des rares bonheurs de ma vie. Oh! que la vanité est caressée quand nous pensons nous attribuer une divination si flatteuse! Je retrouvai depuis mon observateur germanique, et je le revis brillant, étourdissant, admiré, haï, recherché, imité; c'était Henri Heine, celui qui a fait école en Allemagne, dont vous avez lu les pages ironiques et sentimentales, les *Reisebilder* et *la France*, et les mille esquisses coloriées; Heine, qu'une révolution allemande a pris pour chef, et qui se trouve suspendu entre ces deux pays, celui qui l'a vu naître et celui qu'il vient d'adopter.

. . . .

La seconde fois que je le vis, oh! qu'il se montrait beau et rayonnant! comme il triomphait au milieu des beaux esprits parisiens! et le vin de Champagne pétillait avec sa verve! Son aspect n'avait pas changé: toujours la longue chevelure blonde tombait le long de ses joues fraîches comme celles d'un ange de tableau espagnol; toujours je ne sais quoi de maladif se mêlait à cette sève ardente. Quand ces yeux bleus germaniques riaient de concert avec cette bouche qui lançait l'épigramme, on découvrait amèrement la tristesse de tant de gaieté; il était évident que cette santé était malade, et que ce sarcasme était mélancolique. Jamais la drôlerie ne s'était montrée plus amèrement bouffonne.

Le génie voltairien avait traversé d'abord tout le midi de l'Europe ; puis il était venu s'incarner dans le *Don Juan* de Byron, pour retomber ensuite sur Henri Heine. Non que notre Heine soit imitateur ; non, certes. On a prétendu que Jean-Paul Richter était son prototype ; je n'en crois rien. Richter a bien plus d'espérances que Henri Heine : Richter a vu commencer la révolution française , Heine l'a vue finir. Sur la joue d'un enfant une larme brille frappée du soleil : elle étincelle de toutes les couleurs du prisme, elle semble joyeuse, elle rayonne comme le diamant. Elle est aurore, émeraude, pourpre, éclatante, mais c'est une larme ; la douleur l'a fait jaillir. Ainsi du style et de la pensée de Heine : elle étincelle d'un éclat triste.

J'ai lu tout ce qu'il a écrit, et j'ai trouvé toutes mes prévisions justes. C'est lui qui le premier a donné en Allemagne le signal de retraite à l'idéalisme, autrefois triomphateur. La tendance générale de son pays a été singulièrement modifiée par les caprices de sa pensée : c'est aujourd'hui l'ironie, c'est le rationalisme , c'est le scepticisme qui semblent devoir envahir les futures destinées de l'Allemagne. Combien ces destinées dureront-elles ? Vraiment je ne sais ; les phases intellectuelles de ce pays sont variables ! On a fatigué la Germanie de spiritualisme, de notions éthérées, de dogmes mystiques ; l'ame y a régné long-temps. Voici venir le corps qui veut son tour ; voici les formes et les images ; voici le génie plastique et matériel ; voici les couleurs et les sons : Heine, homme d'un talent qui va plus haut que le talent, s'est fait le grand-prêtre du nouveau culte.

Depuis son avénement, savez-vous que l'on rit beaucoup en Allemagne ? Pendant que nous, Français, nous plissons nos fronts rembrunis ; pendant que nous abaissons les coins de nos bouches pleureuses ; pendant que nous cherchons le sérieux ; que notre drame ne trouve jamais assez de sang à répandre, ni de fibres nues à faire palpiter sous le scalpel ; ils rient, ces heureux Germains, ils rient ! Tout ce qui écrit des romans en Allemagne ne cherche plus que le réel, le probable et le développement vrai des caractères. Raupach vient d'écrire une farce sur l'homœopathie ; et l'écrivain le plus populaire, celui que tous les jeunes adeptes suivent, c'est notre Henri Heine, le digne descendant des maîtres que j'ai cités ; moins affecté que Sterne, moins grossier que Rabelais ; quelque chose de neuf et de curieux, qui aura

plus de succès encore en 1850 qu'en 1830, lorsque l'Allemagne sera un peu plus française, la France un peu plus allemande.

Si vous voulez une analyse des ouvrages de Henri Heine, vous aurez la complaisance d'acheter ses livres; attendu que c'est bien l'auteur le moins analysable, c'est-à-dire le moins auteur que je connaisse. Vous les achèterez en allemand si vous pouvez, et vous apprendrez l'allemand si vous ne le savez pas. C'est dans cette langue que le peintre-coloriste a des couleurs vives et jaunes, éclatantes et roses. Ce qu'il a écrit de plus individuel est ce qu'il a écrit de mieux. Je ne sais pas d'ame humaine plus curieuse à observer que la sienne. Je voudrais savoir l'histoire de toutes ses journées, les annales de toutes ses impressions. Quoiqu'il parle bien de tout, son journal m'intéresserait plus que ses idées sur la philosophie et l'estétique. Il est comme nous tous, mais un peu plus que nous, toujours tenté de se moquer de sa sensation et de blâmer sa moquerie. L'antithèse qui n'est pas dans sa phrase est toujours dans sa pensée. O théories! ô hypothèses! ô déluges de mots! Vous qui m'ennuyez! Vous qui avez fait une trouée jusque dans les romans, vous qui avez pénétré jusque sur la scène! Ce joyeux Heine vous a bannis de son royaume!

Nos impressions si confuses, Heine les a éprouvées comme nous, aussi je l'aime. Je flâne avec lui. Je suis révolutionnaire avec lui, catholique avec lui; j'entre dans l'église; je regarde la petite main blanche qui sort du confessionnal; je m'intéresse à ce qui l'intéresse, même à la petite chanteuse des rues et à sa rose fanée. Je n'ai pas besoin de l'interroger du regard : quand il rit, je suis bien sûr qu'il est bien près de pleurer. Comme nous, il est enfant et vieil enfant. Quand nous bâtissons une société nouvelle, nous sommes tout près de la maudire et lui aussi!

Seulement lorsque Henri Heine se moque du Christ, je lui en veux. Lorsque cet esprit protestant s'attaque à nos vieilles traditions sacrées, poursuit le saint-ciboire et le viatique dans les rues, et mêle sa raillerie aiguë aux sons de la clochette qui accompagne le prêtre, je ne peux lui pardonner. Qu'il se souvienne que le Christ, Homme-Dieu ou Dieu-Homme, (à le considérer même sous le rapport terrestre,) est le père de toute la philosophie moderne. Sans les leçons de ce divin maître, Henri Heine n'aurait pas écrit le *Tambour Legrand*. Oh! que les poètes

philosophes n'abandonnent jamais le Christ; que jamais il ne leur arrive de renier leur père! Ce qui est aujourd'hui de mauvais ton en France sera bientôt de mauvais goût en Allemagne. Cette fraternité des hommes, ce coup d'œil serein et amical que Henri Heine jette sur tous les peuples, c'est du christianisme pur. D'où lui vient, je vous prie, son pacifique regard qui plane sur l'Europe? Pourquoi regarde-t-il comme frères, ou du moins comme cousins-germains, tous ceux dont le cœur bat à l'unisson, depuis Prague jusqu'au détroit de Gibraltar? Pourquoi aime-t-il le peuple et se réjouit-il des scènes populaires? Pourquoi lui pardonne-t-il volontiers ses torts, alors même que le peuple qu'il chérit, se montre un peu sévère ou un peu niais? Pourquoi pousse-t-il jusqu'à une ferveur de prédilection (dont le vrai philosophe pourrait contester le bon sens pratique) ses excuses en faveur des masses, ses panégyriques des masses, ses vœux pour leur bien-être, ses acclamations quand elles triomphent? Eh mon Dieu! c'est qu'il est trop chrétien! Il vous le dit: le grand crucifix des franciscains, ce grand crucifix aux bras sanglans et aux yeux plaintifs, l'a regardé douloureusement lorsqu'il était écolier; cette douleur du Dieu-Homme l'a fait rêver aux douleurs humaines, et le païen poète était profondément chrétien dans le cœur!

J'ai voulu connaître cet homme puissant, singulier, difficile à connaître, chef d'école, reniant ses disciples, maltraité de ses concitoyens, mal compris de nous. Je lui ai écrit. Voici exactement ce qu'il m'a répondu.

« Paris, ce 15 janvier 1835.

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me hâte de vous donner les renseignemens que vous demandez.

« Je suis né l'an 1800, à Dusseldorf, ville sur le Rhin, occupée, depuis 1806 jusqu'en 1814, par les Français, de sorte que dans mon enfance j'ai respiré l'air de la France. J'ai reçu ma première éducation dans le couvent des franciscains à Dusseldorf. Plus tard, j'entrai dans le gymnase de cette ville, qui fut alors nommé lycée. J'y passai par toutes les classes où l'on enseignait les *humaniora*, et je me suis distingué dans la classe

supérieure où le recteur Schallmayer enseignait la philosophie, le professeur Kramer les poètes classiques, le professeur Brewer les mathématiques, et l'abbé Daulnoie la rhétorique et la poétique françaises. Ces hommes vivent encore, à l'exception du premier, prêtre catholique, qui prit un soin particulier de moi, je crois à cause du frère de ma mère, le conseiller aulique de Geldern, qui était son ami d'université, et, je crois aussi, à cause de mon grand-père, le docteur de Geldern, fameux médecin qui lui avait sauvé la vie. — Mon père était négociant et assez riche : il est mort. Ma mère, femme distinguée, vit encore, retirée du grand monde. J'ai une sœur, Mme Charlotte de Embden, et deux frères, dont l'un, Gustave de Geldern (il a pris le nom de ma mère), est officier des dragons au service de S. M. l'empereur d'Autriche ; l'autre, le docteur Maximilien Heine, est médecin dans l'armée russe, avec laquelle il a passé le Balkan. — Mes études, interrompues par des caprices romanesques, par des essais d'établissement, par l'amour et d'autres maladies, furent continuées, l'an 1819, à Bonn, à Gœttingue, à Berlin. J'ai résidé pendant trois ans et demi à Berlin, où j'ai vécu dans l'intimité des hommes les plus distingués dans les sciences, et où j'ai souffert de toutes sortes de maladies, entre autres, d'un coup d'épée dans les reins, qui me fut administré par un certain Scheller, de Dantzig, dont je n'oublierai jamais le nom, parce qu'il est le seul homme qui a su me blesser de la manière la plus sensible. — J'ai étudié pendant sept ans dans les universités que je viens de nommer et ce fut à Gœttingue, où je retournai, que je reçus le grade de docteur en droit, après un examen privé et une thèse publique, où le célèbre Hugo, alors doyen de la faculté de jurisprudence, ne me fit pas grâce de la moindre formalité scolastique. Quoique ce dernier fait vous paraisse assez futile, je vous prie d'en prendre note, parce que, dans un livre qu'on vient de publier contre moi, on a soutenu que j'ai seulement acheté mon diplôme académique. De tous les mensonges qu'on a imprimés sur ma vie privée, c'est le seul que je voudrais voir démenti. Voyez l'orgueil du savant ! Qu'on dise de moi que je suis bâtard, fils de bourreau, voleur de grand chemin, athée, mauvais poète : j'en ris ; mais ça me déchire le cœur de voir contester ma dignité doctorale (entre nous, quoique docteur en droit, la jurisprudence est précisément celle de toutes les sciences dont je sais le moins). Dès l'âge de seize

ans, j'ai fait des vers. Mes premières poésies furent publiées à Berlin, l'an 1821. Deux ans plus tard, parurent de nouvelles poésies avec deux tragédies. L'une de ces dernières fut jouée et sifflée à Brunswick, capitale du duché de Brunswick. L'an 1825, parut le premier volume des *Reisebilder;* les trois volumes furent publiés, quelques années après, chez MM. Hoffmann et Campe, qui sont toujours mes éditeurs. Durant les années 1826 jusqu'à 1831, j'ai résidé tour à tour à Lunébourg, à Hambourg et à Munich, où j'ai publié les *Annales politiques*, avec mon ami Lindner. Pendant les intervalles, j'ai fait des voyages dans les pays étrangers. Depuis douze ans, j'ai toujours passé les mois d'automne au bord de la mer, ordinairement dans une des petites îles de la mer du Nord. J'aime la mer comme une maîtresse, et j'ai chanté sa beauté et ses caprices. Ces poésies sont contenues dans l'édition allemande des *Reisebilder*. Je les ai retranchées dans l'édition française, où j'ai aussi retranché la partie polémique, qui se rapporte à la noblesse de naissance, aux teutomanes et à la propagande catholique. Quant à la noblesse, je l'ai encore discutée dans la préface des *Lettres de Kahldorf*, que je n'ai pas écrites moi-même, comme le croit le public allemand. Pour les teutomanes, ces *vieilles Allemagnes* dont le patriotisme ne consistait que dans une haine aveugle contre la France, je les ai poursuivis avec acharnement dans tous mes livres. C'est une animosité qui date encore de la Buzschenschaff, dont je faisais partie. J'ai combattu en même temps contre la propagande catholique, les jésuites de l'Allemagne, tant pour châtier des calomniateurs qui m'ont attaqué les premiers, que pour satisfaire à des penchans protestans. Ces penchans, il est vrai, ont pu quelquefois m'entraîner trop loin; car le protestantisme n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la révolution allemande, et j'appartenais à la confession luthérienne, non-seulement par acte de baptême, mais aussi par un enthousiasme batailleur qui me fit prendre part aux luttes de cette église militante. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques. Cela m'a fait accuser d'athéisme. Des compatriotes mal instruits ou malveillans ont depuis longtemps répandu la nouvelle que j'ai endossé la casaque saint-simonienne; d'autres me gratifient de judaïsme. Je regrette de

n'être pas toujours en état de récompenser de tels services. Je n'ai jamais fumé, je n'aime non plus la bière, et ce n'est qu'en France que j'ai mangé la première choucroûte. En littérature, j'ai tenté de tout: j'ai fait des poèmes lyriques, épiques et dramatiques; j'ai écrit sur les arts, sur la philosophie, sur la théologie, sur la politique.... Que Dieu me le pardonne! Depuis douze ans je suis discuté en Allemagne; on me loue ou on me blâme, mais toujours avec passion et sans cesse. Là on m'aime, on me déteste, on m'apothéose, on m'injurie. Depuis le mois de mai 1831 je vis en France. Depuis presque quatre ans je n'ai pas entendu un rossignol allemand.

« C'est assez. Je deviens triste. Si vous demandez encore d'autres renseignemens, je vous les donnerai très volontiers. Je préfère toujours que vous les demandiez à moi-même. Parlez bien de moi, parlez bien de votre prochain, comme le recommande l'Évangile, et recevez l'assurance de l'estime et de la considération distinguée avec laquelle je suis, etc.

» S. Henri Heine. »

Je n'ai rien à ajouter à cette lettre. C'est mieux qu'une biographie, c'est un portrait...

Qui de nous n'a des penchans singuliers, qu'il n'avoue à personne! J'en ai un que je confesserai, et qui m'a rapproché sympathiquement de notre auteur allemand. Les jours où je sors le plus volontiers du logis sont ceux où tout le monde a soin de rester chez soi. On ne sait alors à quelles mains inhabiles est confiée l'administration du ciel: un rayon joyeux perce une nuée opaque, il pleut, il fait du soleil, il fait du vent; le firmament s'obscurcit, puis un coin azuré se déchire et se découvre. Jamais femme capricieuse ne fut plus capricieuse. Le ciel alors a des sourires et des larmes, des gloires et des trombes. D'un rideau noir, tendu à l'horizon, jaillit une flamme qui vous inonde, puis un déluge d'eau qui vous accable, puis une rafale insensée qui vous enlève. Le moyen de compter sur un temps pareil, sur une nature si taquine et si brusque! Fermez vos parapluies, assurez vos volets, et faites rentrer vos chevaux; gardez le coin du feu.

Voilà les jours que les piétons, les marchands, les hommes d'ordre, les goutteux, les rhumatismaux et les gens calmes ont

en horreur. Il n'y a guère alors que les fous, les poètes, les commissionnaires et les colporteurs qui osent mettre le pied dans la rue. Le vent souffle si fort! le soleil a des caresses si fantasques! la brise est si aiguë! la pluie s'échappe de la nue par bouffées si imprévues! moi j'aime particulièrement ces jours-là.

Voilà pourquoi je lis Henri Heine avec tant de plaisir.

Le hasard domine ce Henri Heine. Je l'aime comme ces jours où la bonne vieille, en protégeant son éventaire contre les bourrasques intermittentes, s'écrie que le *diable bat sa femme.* Il ne fait ni beau, ni laid, ni froid, ni chaud, ni jour, ni nuit; c'est une obscurité lumineuse; c'est un orage dans le beau temps; un souffle de printemps dans l'hiver; la bise sous l'ardeur du soleil. Mon cher Allemand, tu es né un de ces jours dont je parle. Je vois d'ici ta maison maternelle; je crois entendre les vitres de la fenêtre s'agiter en craquant sous le vent impétueux; la lumière rapide et incertaine trembloter sur les panneaux de la boiserie noire; les branches sèches voltiger, tournoyer et frapper la fenêtre ébranlée; des masses de nuages bruns courir haletantes sur le paysage qui se noircit et s'éclaire à mesure que leur fuite les ombrage ou les découvre. Parions qu'un volume écorné de Voltaire se trouvait sur le lit de l'accouchée, et que le chirurgien était quelque Français de l'école de Lamettrie qui ne savait pas deux mots d'allemand.

Ainsi devait éclore cette existence énigmatique, cette cervelle étrange, si allemande pour les Français, si française pour les Allemands; avec son éclat qui rayonne comme l'ébène, et sa mélancolie qui nous fait sourire, et sa gaîté qui nous fait peine; avec tous ces contrastes irritans de l'homme de génie qui voudrait être homme d'esprit, du poète qui voudrait être athée, du philantrope qui voudrait haïr le Christ, de l'idéaliste qui voudrait adorer la matière. Ainsi devait se montrer pour la première fois, l'écrivain le plus étrange de cette époque: un écrivain placé au milieu de toutes les influences, et comme dans le carrefour auquel aboutissent l'Allemagne et la France, la critique et la création, la foi et le néant, la poésie et le corps, la révolution et le passé. Ne me reprochez pas mes comparaisons éternelles! Je ne peux critiquer Heine qu'avec des images; je ne trouve que des couleurs pour apprécier la couleur. Quand je lisais ses *Reisebilder* en allemand, c'était dans la forêt d'Écouen,

cette belle forêt inconnue, que les bons Parisiens ne visitent jamais, grâces à Dieu. J'étais assis au centre de l'étoile du parc, et tous ces grands arbres jaunis, rougis, brunis, bronzés, bleuis, diaprés par l'automne mourante, me regardaient comme s'ils avaient compris ma pensée et celle de Heine; ils m'envoyaient de temps à autre quelques feuilles aux mille couleurs, signes de ralliement et de reconnaissance. Ces feuilles m'arrivaient avec un bruit joyeux et triste, un petit sifflement qui ressemblait à une chanson; elles n'appartenaient plus ni à l'été, ni à l'automne, encore moins au printemps; c'étaient des feuilles mûries par leur longue vie d'une année, sous lesquelles les oiseaux avaient chanté et aimé, sous lesquelles les couples amoureux avaient causé; elles avaient toutes les couleurs, comme le style de Henri Heine; elles étaient brillantes dans leur agonie, comme la pensée de Henri Heine; elles tournaient long-temps dans l'air, et elles semblaient se jouer avec le vent avant de tomber sur les feuilles du livre allemand-français, fou et triste; sur ces feuilles qui leur ressemblaient beaucoup.

Reste toujours dans ton ciel nuageux et coloré; *bats* toujours *ta femme*, mon bon Heine; sois toujours le peintre incertain d'un temps incertain; le symbole équivoque d'un temps où tout ce qui est sérieux a un côté frivole, où la frivolité se fait docte, profonde, grave. Surtout ne bâtis pas de système, ne fais pas de révolution; n'embourbe pas ton hippogriffe dans la vase des partis; laisse-lui déployer ses ailes et faire étinceler ses écailles! Ne va pas, esprit original, porter la queue des petits philosophes qui ont vécu des miettes de Voltaire; si ce rôle est nouveau pour l'Allemagne, il est si vieux pour la France! Je ne connais pas de pensée à laquelle la servitude aille plus mal qu'à la tienne. Tu porteras toujours gauchement ta livrée, quelle qu'elle soit. Toi et les intelligences nées du caprice, faites pour le caprice, vous n'aurez jamais qu'une charte, le caprice. Suis donc la fantaisie, ta folle reine, suis-la en aveugle, c'est ta bien-aimée souveraine, elle te mènera dans des profondeurs où jamais l'Estétique, en robe de docteur, jamais l'ambition politique, jamais l'agitation populaire ne te conduiraient. Toi l'esclave de la pensée d'autrui! Toi renier ce que d'Halbach a renié! Reste ce que nous te voyons dans ces admirables *Reisebilder*, qui ne sont pas des *tableaux de voyages*, mais le portrait curieux de Henri Heine; reste insai-

sissable, enfant et philosophe, vieux et pleureur, gracieux et lugubre : c'est ton affaire ; accepte les gloires incertaines et les ondées radieuses de la journée d'avril ; et (crois-moi), tu n'auras pas tiré le plus mauvais lot dans cette grande loterie des intelligences humaines.

PHILARÈTE CHASLES.

LA REINE HORTENSE

PENDANT LES TROIS JOURNÉES.

Lorsqu'un hasard imprévu vous rend témoin désintéressé de faits propres à détruire une injuste accusation, c'est presque un devoir de venir témoigner à décharge dans le procès qu'instruit l'opinion publique égarée.

La duchesse de Saint-Leu, ou plutôt la reine Hortense, car c'est sous ce nom seul qu'elle sera historique, a été souvent attaquée depuis la révolution de juillet. On l'a représentée comme ambitieuse, comme disposée à intriguer! Un séjour fortuit à Arenemberg, pendant les trois journées, a mis l'auteur des lignes suivantes à portée de juger combien elle était loin de mériter ce reproche. Le désir de rendre hommage à la vérité est le seul motif qui l'engage à publier aujourd'hui des souvenirs d'un voyage déjà ancien.

Je venais de quitter Berne dans un moment où cette ville brillait d'un triple éclat. La politique y réunissait la diète fédérale et les envoyés de l'Europe près de la confédération. Une exposition de tableaux et d'objets d'industrie nationale y déployait ses richesses; l'amour des jeux patriotiques appelait trois mille carabiniers au grand tir fédéral. Plus puissante encore que toutes ces séductions, la nature suisse, telle que la montre le mois de juillet, attirait des milliers de voyageurs, impatiens de se disperser dans ces vallons enchantés, dont Berne est le portique. Cette splendeur paraissait avoir pour caractères distinctifs la solidité et la durée. Un chef de Berne, président de la diète, nommé par le parti modéré, à la joie des amis du progrès, semblait garantir la transition la plus heureuse du passé à

l'avenir. De jeunes magistrats qui avaient vu et jugé le monde de leur temps, joignaient aux vertus héréditaires que leur imposaient leurs noms, les idées les plus sages et les plus libérales. La stabilité de la maison de Bourbon, gage puissant de celle du gouvernement de Berne, paraissait être plus assurée que jamais par la prise récente d'Alger, et par la manière toute légale dont la France luttait contre un ministre pour lequel l'on ne pensait pas que le roi voulût jouer sa couronne. Aussi la confiance était entière chez certaines gens. Dans un souper donné pour ces fêtes, un aide-de-camp suisse du duc de Bordeaux portait la santé des Bourbons avec une figure radieuse. Il n'aurait pas admis le moindre doute sur l'éternelle durée de leur dynastie; et pourtant le jour où avait lieu cette ovation était le 25 juillet 1830, et l'on buvait à l'éternité de la branche aînée le jour même où elle signait sa déchéance!

La Société Helvétique des sciences naturelles, cette diète toute pacifique était réunie à Saint-Gall les 27, 28 et 29 juillet.

Pendant ces *trois journées*, pendant ces réunions scientifiques, joyeuses et surtout paisibles, les cent membres de la Société, accourus de tous les coins de la Suisse, se doutaient peu que leurs frères expiraient à Paris sous les pavés, tandis qu'ils buvaient à leur santé! Aucun pressentiment ne les avertissait que pendant leurs séances se versait un sang dont allaient naître pour leur patrie des années de troubles et de désordre, et qu'à l'heure même où ils fixaient leur réunion de l'année suivante, des coups de canon, qui ne parvenaient point à leurs oreilles, ébranlaient l'édifice fédéral et dispersaient leur rendez-vous.

Les pensées les plus douces sur l'union et le bonheur de la Suisse durent accompagner les membres de la Société quand ils se séparèrent le 30 juillet. Ce fut au moins dans cette disposition que je quittai Saint-Gall, pour continuer ma route vers Schaffouse.

On m'avait engagé à ne pas négliger de voir en passant le *château de Wolfberg*. Effectivement il en vaut la peine. Sur une des collines gracieusement arrondies qui dominent le lac de Constance, s'élève une habitation de l'aspect le plus élégant; des galeries latérales se prolongent et l'embellissent; de toutes les parties de l'édifice la vue s'étend au loin sur un paysage charmant. En face brille la nappe d'eau, moitié lac, moitié

rivière, dans laquelle le Rhin semble prendre congé du lac de Constance. Derrière le château s'élèvent des pentes douces et faciles couvertes des plus belles forêts. Tous les mouvemens du terrain dans cet horizon immense sont ondulés et harmonieux.

Et tout cela est à la disposition du premier venu ! Ce délicieux séjour est une auberge : quand je dis auberge, c'est parce que ce mot rend la partie principale et prosaïque, c'est-à-dire que chacun peut jouir de cette demeure. J'aurais dû dire que c'était une pension et une pension unique dans son genre ; car aux beautés de la nature on a joint tout ce que l'art et les soins peuvent donner de jouissances : fleurs, bibliothèque, instrumens de musique, etc., et avant tout, les attentions de l'hôtesse la plus obligeante.

Après m'avoir fait admirer son parc, Mme P... m'engagea à jeter les yeux sur les nouvelles de Paris. Le journal *des Débats*, du 26 juillet, ne contenait rien que de pacifique ; il parlait de l'ouverture des chambres au 3 août comme d'un fait immédiat, irrévocable, *après* lequel pouvaient éclater de graves discussions, mais avant lequel il ne pouvait rien se passer. Était-il en effet obligé de deviner que ce même trois août, les chambres seraient ouvertes par le chef d'une autre dynastie, et que celle qui venait de conquérir Alger, aurait à jamais quitté la France ?

De toutes les habitations qui couvrent ces rivages, Arenemberg, séjour de la reine Hortense, est une des plus simples et des plus petites. Elle est en revanche la mieux située. C'est un pavillon blanc, carré, sans autre architecture qu'un balcon supporté par des colonnes. Des plantations touffues entourent et cachent presque la maison ; les promenades qui serpentent au milieu des bosquets et des fleurs, sont tracées avec la grâce qui distingue les parcs vraiment anglais. A ces avantages, Arenemberg joint une circonstance toute spéciale et qui suffirait seule pour en faire un séjour enchanteur. La maison est située au sommet d'une colline qui s'avance en promontoire sur le lac. Cette position la place entre trois perspectives charmantes et qui diffèrent entièrement entre elles. Des fenêtres du nord-ouest, on admire le Rhin continuant sa course vers Schaffouse, et les rives du petit lac festonnées de la manière la plus pittoresque. La face opposée regarde Constance, le grand lac et les coteaux du Zéiligenberg. Au milieu se déploient le lac inférieur et six îles qu'embellissent des ruines

intéressantes. Sur presque toutes les hauteurs voisines et rivales d'Arenemberg se dessinent, sur le bleu du ciel, des tours de vieux manoirs, souvenirs de grandeurs que les siècles ont détruites.

Une jolie maison moderne plus simple encore qu'Arenemberg rappelle une grandeur plus récemment disparue, et un noble caractère dont le souvenir a survécu. L'Eugenisberg est le nom d'une petite habitation du frère chéri de la reine Hortense, asile dédié à l'amitié, dont le prince Eugène a peu joui.

J'eus la maladresse d'arriver à Arenemberg trop tard pour assister à la fête charmante que la reine venait de donner à la grande duchesse de Baden. Cette dernière était partie la veille de mon arrivée, après une visite à sa cousine que ce départ semblait attrister beaucoup. L'amabilité de la duchesse Stéphanie suffirait seule pour justifier ces regrets; mais quand on pense à la destinée de ces deux personnes, on s'explique encore mieux l'attrait qui les rapproche l'une de l'autre. Ce ne sont pas deux souveraines descendues du trône qui se confient des regrets ambitieux, ce sont deux cousines germaines que leur naissance, antérieurement à leur règne momentané, avait destinées à une intimité mutuelle, ce sont les filles de deux frères, de deux gentilshommes français, qui se trouvent, à la fin de leur vie, amies et voisines, comme si leur existence eût été monotone et paisible, comme si aucune couronne n'eût approché leur front, et qu'aucun trône n'eût disparu sous leurs pieds!

Aussi suffisait-il de voir cette charmante retraite d'Arenemberg où la reine Hortense, entourée de ses parens et de ses amis les plus chers, s'est créé des intérêts étrangers au monde, pour être certain que son vœu était de ne la plus quitter. Désabusée des grandeurs orageuses qu'elle avait si chèrement payées, elle jouissait avec raison du calme qu'elle avait retrouvé dans le port.

Lorsque j'arrivai, le salon de la reine présentait un coup d'œil singulier. Au milieu de la chambre, un homme âgé était assis sur une escabelle. La reine d'un côté, un jeune homme de l'autre, faisaient le portrait du patient qui tournait la tête à droite et à gauche avec une admirable résignation. Une jeune femme de la figure la plus piquante et vêtue d'une manière originale, quittait de temps en temps le sofa sur lequel elle était appuyée pour

courir au piano ouvert en face d'elle. Tout respirait les beaux-arts et l'hospitalité la plus aimable. Rien n'annonçait la reine, rien surtout la reine ambitieuse.

Quand j'eus obtenu que l'on voulût bien reprendre la séance interrompue par mon arrivée, la reine m'engagea à parcourir les journaux déposés sur sa table. Sur ma réponse que les ayant lus au Wolfberg, ils ne m'avaient paru contenir aucune nouvelle: « J'avais cru voir quelque chose, » dit-elle, « peut-être me serai-je trompée. » Puis, avec le calme de l'esprit le moins préoccupé de politique, elle reporta toute son attention sur sa peinture. Elle ne se trompait pas cependant. Le journal qu'elle m'indiquait, *la Quotidienne*, était, jusqu'à sa dernière page, aussi peu inquiet que le *journal des Débats;* mais un post-scriptum donnait les trois ordonnances!

Il était difficile que leur contenu, et la circonstance inusitée de la signature des sept ministres, ne donnassent pas beaucoup à réfléchir. Je ne pus résister au besoin de ramener la conversation sur ce sujet. Quelques-uns des assistans pensèrent que les ordonnances seraient exécutées et que les associations pour le refus de l'impôt se propageant dans toute la France, devaient rendre peu à peu l'administration impossible au ministère Polignac. La reine, plus qu'aucune des personnes présentes, s'affligeait d'y voir une nouvelle oppression et la chance de nouveaux désordres; mais, ce jour-là, elle ne parut point croire à de graves et immédiates conséquences. Personne surtout ne songea à émettre l'opinion d'un changement de dynastie: et la vie d'Arenemberg reprit son cours ordinaire, gracieuse, sereine et hospitalière.

La reine semblait n'avoir conservé de sa vie précédente que le talent de recevoir avec autant de grâce que d'aisance; elle y joignait le désir, plus rare à la cour, d'employer ce talent pour le plaisir de ses hôtes. Mais elle me parut être, avant toute choses, mère tendre et dévouée. Elle me parla de ses fils avec un sentiment passionné. L'aîné ne lui était pas moins cher, quoiqu'il ne vécût pas ordinairement avec elle. Le cadet était alors à Turin, où il suivait les études des jeunes officiers du génie suisse, la seule école polytechnique à laquelle il pût arriver. Lorsqu'elle sut que deux ans auparavant j'avais partagé les mêmes travaux, elle ne tarit plus de questions sur ce sujet, et se

plut à suivre son fils dans tous les détails de sa vie de soldat.

Les beaux-arts, ornement de la fortune, mais surtout compagnons précieux de la retraite, n'ont jamais mieux qu'à Arenemberg payé la dette de la reconnaissance pour le culte qui leur avait été voué dans la prospérité. L'amitié, les talens et les plus grands souvenirs suffisaient, à l'époque dont je parle, pour remplir la vie de la reine et pour la rendre heureuse. Lorsqu'elle chantait: *Partant pour la Syrie*, etc, cette gracieuse musique, en rappelant les souvenirs d'une autre époque, disait éloquemment qu'il est des choses qui survivent aux trônes, et des talens qui se passent de flatteurs. Lorsqu'elle faisait admirer les massifs d'*Hortensias* magnifiques qui entouraient sa demeure, c'était avec une grâce pleine de philosophie qu'elle plaisantait sur ses filleuls. Elle prétendait être obligée de conserver sa protection aux fleurs que l'on avait appelées de son nom dans le temps de l'adulation. Elle faisait élever près de sa demeure une fabrique modeste qui devait contenir une chapelle, une salle de bain, une bibliothéque. Cette construction l'intéressait vivement: son plus ardent désir était que rien ne vînt la déranger dans ses travaux. Les portraits de ses proches, celui de la jeune amie qu'elle avait perdue d'une manière si cruelle, un piano, un chevalet entourés de tous les accessoires nécessaires à la musique et à la peinture, décoraient seuls un salon qui pouvait se passer de tout autre ornement. A côté s'ouvrait une salle de billard où la reine battait quelquefois ses adversaires sans que la politesse y fût pour rien. Une jolie bibliothéque lui fournissait de nouveaux moyens de charmer ses hôtes. Elle en tira, par exemple, un volume des proverbes de Leclercq pour nous lire le touchant rôle de la savetière Margot avec une grâce et une perfection qui eussent fait envie à tous les talens de profession. — Une société peu nombreuse jouissait alors de cette vie si facile, si gaie, si éloignée surtout de ces préoccupations politiques qui envahissent aujourd'hui tous les salons. Le départ de la grande-duchesse de Baden n'avait laissé à Arenemberg que deux ou trois visiteurs qui suffisaient presque pour remplir la maison. La seule personne que la reine eût à demeure fixe, était une de ses anciennes compagnes d'Écouen qu'elle avait invitée à venir partager sa retraite. Un vieux seigneur brésilien, allant à la cour de Bavière avec sa famille, était venu lui donner des nouvelles de son frère chéri, de la jeune im-

pératrice du Brésil, qui venait de monter, trop loin des siens, sur un trône dont elle devait promptement descendre. C'était son excellence le vicomte de..... qui servait de modèle, lorsque j'entrai, et il serait difficile de réunir plus de grâce et de finesse que cet aimable vieillard. Un officier français, qui avait accompagné l'impératrice au Brésil, s'était également rendu à Arenemberg, à son retour d'un voyage dont les récits devaient intéresser la reine. M. de B....., peintre, musicien et littérateur, accompagné de sa jeune et charmante femme, répandait un agrément infini dans ce petit cercle. Toute idée d'intrigues politiques était si loin de la pensée des hôtes d'Arenemberg, que M. de B... parlait encore, le 2 août, de ses plans pour une colonie suisse au Brésil, alors que déjà s'élevait en France la nouvelle royauté qui devait, peu après, lui confier un beau régiment de cavalerie!

La journée du 31 juillet terminée dans une imprévoyante gaieté, celle du dimanche 1er août commença pour nous par une vive préoccupation des nouvelles qui allaient arriver; mais presque tous les journaux manquèrent. *La Quotidienne* nous parvint seule, contenant le rapport de M. de Chantelauze, destiné à motiver les ordonnances. Il faut avouer, bien que la chose aujourd'hui ne soit guère de mode, que dans notre lecture en commun d'un plaidoyer pour lequel nous étions loin d'être prévenus, plusieurs passages nous frappèrent par une logique difficile à réfuter. La reine remarqua entre autres, ceux qui traitaient des dangers et des abus de la presse. Il est quelques organes de la publicité qui ne se sont que trop chargés dès-lors de justifier le rapport du garde-des-sceaux de Charles X. Ce rapport serait curieux à relire aujourd'hui (mai 1834).

Si des inquiétudes croissantes troublèrent les plaisirs de cette journée, elles n'influèrent nullement sur les dévotions de la reine. Son voisin, le curé de Maurenbach, vint, si je ne me trompe, officier dans son petit oratoire, et lui offrir l'occasion de puiser à sa vraie source le calme qui, d'heure en heure, devenait plus difficile et plus nécessaire.

En effet, la crainte d'une guerre civile prolongée, celle d'une guerre générale, résultat de la première, augmentaient avec chaque réflexion. Personne ne pouvait supposer que dans quatre jours la métamorphose se fût opérée si complétement; qu'au

moment où nous commencions à nous inquiéter à Arenemberg, la lutte fût déjà finie, et qu'avant d'avoir perdu une seule semaine de travail, la France laborieuse se fût retrouvée assise à son atelier, triomphante et émancipée. Je dois répéter ici que, bien que la reine espérât de cette crise de grandes améliorations pour le sort de ses compatriotes, elle témoignait plus encore ses craintes des nouveaux orages qui les menaçaient. Lorsque sa pensée se reportait sur sa propre existence, elle ne manifestait que la crainte de voir troubler la douce paix dont elle jouissait à Arenemberg. Mais si dans le fond de son ame elle eût souhaité que ces événemens eussent donné à ses fils...... la chance de revoir leur patrie, et même de la servir, qui ne l'en eût approuvée! Si même elle se fût réjouie à l'idée de voir cesser la proscription qui pesait sur le nom d'un grand homme, objet légitime de son culte, qui aurait pu l'en blâmer? Et cependant ces sentimens si naturels, elle ne les exprimait point. Un pressentiment mystérieux l'avertissait que le seul résultat qu'aurait pour elle cette révolution, serait de lui fermer l'Italie et de lui coûter un de ses fils!

Il fallait pourtant se distraire d'une inquiétude stérile; ce besoin donna un nouveau stimulant au désir qu'avait toujours la reine de rendre le séjour d'Arenemberg aussi agréable que possible. Nous parcourûmes les promenades délicieuses des collines qui dominent le lac, sentiers où les plus beaux ombrages entretiennent une constante fraîcheur. Nous admirâmes les différens points de vue de ces petits vallons, et ces châteaux, tous pittoresques *et moyen-âge*, qui s'élèvent sur les sommités d'alentour. Ces aspects divers ont suffi pour composer un charmant album du Wolfberg, et fourniraient à un écrivain visant à l'effet de romanesques légendes et des descriptions poétiques.

A la fin d'une journée brûlante, au moment où, sur l'horizon, s'élevait une lune radieuse, la petite colonie d'Arenemberg descendit la colline dont la pente conduit au lac; elle monta dans une nacelle amarrée au rivage et se dirigea vers l'île de Reichenau.

Cette île est extrêmement curieuse. Elle forme en face d'Arenemberg un bosquet ovale, qui sort des eaux, riche de la plus fraîche verdure. Au milieu des arbres apparaissent les tours grisâtres d'un vieux manoir. Plus loin, des villages modernes brillent de couleurs plus vives. Au centre de l'île, une opulente

abbaye étales ses vastes contours. Ce dernier édifice, dont l'illustration et l'ancienneté sont de notoriété historique, renferme les plus curieux souvenirs du moyen-âge, des vases, des meubles, des reliques précieuses. On y va voir surtout la tombe de Charles-le-Gros, de ce malheureux empereur qui succomba sous le poids de l'héritage de Charlemagne. De toutes ces reliques, une des plus étranges est une grande dent du pauvre monarque; elle passe pour avoir la vertu de guérir les infirmités des autres humains, et je ne voudrais pas jurer que Mme de***, que nous avions laissée à Arenemberg fort souffrante de douleurs de ce genre, n'eût engagé sa fille à appliquer sur sa dent malade la relique toute-puissante. Il est vrai que la dame est Brésilienne!

Il était près de minuit quand nous sortîmes de ces souterrains, vieux de plus de dix siècles, pendant lesquels les flots les ont toujours entourés et battus; cette visite n'était pas sans poésie, même pour des gens qui ne se battent pas les flancs pour en trouver partout. Sur le miroir limpide du lac le plus retiré de la Suisse, où se réfléchissait une lune dégagée de tout nuage, un vieux diplomate, venu de l'autre rive de l'Atlantique, une reine associée à toutes les féeries de l'empire, accompagnaient le chant d'un des héros des salons parisiens. Dans ce calme profond de la nature, qu'interrompait seule la plus douce harmonie, la pensée de l'orage qui éclatait au loin ne pouvait guère nous venir. Il semblait que le monde entier dût être aussi tranquille que la scène qui nous entourait.

Mais les réflexions de la nuit ne ramenèrent que trop les inquiétudes. Le matin du lundi 2 elles s'accrurent encore. Toutes communication régulière était interrompue avec Paris; un morceau du *Temps*, imprimé d'un seul côté (destiné qu'il était à être affiché), parvint seul ce jour-là à Arenemberg. Il contenait les plus graves nouvelles, mais en même temps les moins précises. La lutte s'annonçait immense, noble, décisive; la nation s'était dressée tout entière pour défendre ses droits attaqués. Elle combattait unie et calme; aucun excès ne souillait sa victoire; on pouvait prédire qu'elle serait complète. Il était impossible que le cœur français de la reine ne s'émût pas à cette superbe attitude de sa patrie et ne s'intéressât pas vivement à son succès.

Un besoin impérieux d'avoir des nouvelles plus détaillées en-

traîna hors de leur retraite tous les habitans d'Arenemberg ; la reine se rendit à Constance chez Mme M..., plus intéressée que personne à en avoir, elle, dont le père commandait une division de la garde royale. Pendant que nous parcourions les corridors vastes et antiques de la belle demeure de Mme M..., ancien couvent de dominicains, l'horreur du passé venait se joindre à l'anxiété du présent. C'est là que furent enfermées, il y a quatre siècles, les victimes de la plus atroce superstition : le cachot de Jean Huss, conservé avec un soin éloquent et instructif, est de la dimension de la loge d'un chien de garde ; les instrumens de son supplice et de celui de Jérôme de Prague, sont là étalés sous vos yeux ; la place funèbre où ils furent livrés *au bois vert* vous est montrée avec empressement, et au moment où des générations plus heureuses résistent avec succès à une oppression insensée, les cendres des premiers martyrs de la liberté d'examen semblent voltiger sur les rues de la ville déserte que l'aveugle concile a frappée de malédiction.

Notre dîner fut, au retour de cette course, doublement grave et silencieux. L'attention avec laquelle la reine cherchait à varier les plaisirs de ses hôtes, l'acheva d'une manière inattendue et qui contrastait avec les pensées du moment. On vit de la salle à manger arriver dans un char tout ouvert, une personne vêtue de la manière la plus élégante mais la plus étrange : c'était la belle lady ***, qui demeurait au Walfoberg. La reine l'avait vue l'hiver précédent briller dans un bal, à Rome, sous le costume d'une *brigande* du pays, et elle l'avait priée de venir la voir ainsi parée. Mais l'habit de bal de lady*** arrivait en plein jour, au milieu du dîner, de la poussière, et surtout au milieu de la tragédie la plus sérieuse !

Mardi, 3 *août*. — D'heure en heure l'anxiété s'accroissait ; elle absorbait toute autre pensée. Il était évident que le monde entier s'agitait sur son pivot. L'esprit le moins clairvoyant ne pouvait se refuser à sentir que le feu allait se communiquer à la ronde. On pouvait peut-être ne pas s'effrayer de voir l'incendie s'étendre là où ce terrible moyen serait le seul qui pût débarrasser le sol de vieilles institutions oppressives ; mais on devait redouter qu'une étincelle égarée ne causât des dévastations sans but ! Quand arriva à Arenemberg la nouvelle de l'élection du duc d'Orléans aux fonctions de lieutenant-général du royau-

me, chacun dut croire la révolution fixée, et put espérer pour la France des jours de prospérité. Mais on put craindre en même temps que ces chances de bonheur n'inspirassent aux populations voisines de la France le désir de les partager ; et dès lors chaque Suisse dut se rendre à son poste. En quittant Arenemberg, j'emportai l'espérance que cette retraite écartée et ses paisibles habitans resteraient hors de l'atteinte de la tempête.

J'étais obligé de passer par Donaneschingen. L'aspect de cette petite cour si retirée et calme offrait un contraste intéressant avec les pays traversés par de grandes routes et labourés par de grands intérêts. A peine y savait-on les événemens de Paris; moins encore pensait-on à s'en inquiéter. L'absence du prince de F..... augmentait encore le silence de sa jolie ville. Les deux ou trois douaniers et les trois ou quatre conseillers de diverses espèces, fixés invariablement dans la petite résidence, semblaient pressentir que cet orage dont on les menaçait ne les regardait en rien, et passerait au-dessus de leurs têtes sans les toucher. Jusqu'ici ils ont deviné juste. Le Danube montait toujours aussi limpide dans le petit bassin du jardin, obscure origine de cet immense fleuve; le jeu de quilles du prince trouvait toujours des amateurs de ses innocentes joies; les jeunes baronnes continuaient à exercer les devoirs de l'hospitalité avec leurs grâces timides et silencieuses. On eût oublié, dans cette modeste Capoue, le tonnerre qui grondait sur le monde.

La Suisse, que je traversai dans toute sa largeur, offrait, dans un jour gros d'avenir, l'aspect le plus étrange ; elle était immobile, aux écoutes, dans cet état d'anxiété et de stupeur qu'éprouvent presque tous les êtres de la création à l'approche d'une grande commotion de la nature. Nulle joie n'était manifestée; pas de terreur, à peine de l'émotion : on attendait ! Thon seul et sa noble école, véritable foyer du sentiment suisse et fédéral, n'avait en rien changé d'aspect. Unis dans un sentiment commun, sur lequel des événemens étrangers ne leur semblaient pas devoir influer en rien, les jeunes officiers de tous les cantons continuaient, sans s'en laisser détourner, les travaux variés dans lesquels ils joignent la pratique à la théorie. Parmi eux, je retrouvai, comme officier thurgovien (c'est dans ce canton qu'est situé Arenemberg), le jeune Louis-Napoléon Bonaparte, second fils de la reine Hortense. Il donnait

laborieusement des coups de pioche le matin, et des coups de crayon le soir, joyeux de cette vie active et fraternelle. Le commencement d'une ère nouvelle, qui pouvait avoir pour lui de si grands résultats, n'avait, au 8 août, encore rien changé à sa simplicité de citoyen et de soldat. L'attiude de ce jeune homme inspirait un grand intérêt.

Plus qu'aucune autre cité de la Suisse, Berne dut me paraître morne et déserte : cette ville que je venais de quitter si brillante et si animée, quinze jours avaient suffi pour y opérer une métamorphose complète. Le silence et le vide régnaient seuls désormais sous ses longues arcades ; la foule étrangère qui les remplissait les semaines précédentes s'était dispersée; et dans ces lieux où l'orage se faisait pressentir plus encore qu'ailleurs, chaque habitant du pays, craignant d'en être atteint, avait l'instinct prudent de se tenir à l'écart. Dans une rue retirée, j'aperçus l'aide-de-camp du duc de Bordeaux, si triomphant le 25 juillet; il paraissait occupé de pensées bien différentes. Près de lui, un jeune officier aux gardes suisses, membre éminent de l'aristocratie bernoise, semblait pressé et étouffé en quelque sorte entre la révolution accomplie, qui venait de lui ôter son existence à Paris, et la révolution imminente qui allait lui ôter sa patrie. Quelques vœux que l'on pût former pour le progrès de la liberté, il était impossible de ne pas éprouver un sentiment de tristesse et d'effroi, à la vue de tant d'existences détruites ou menacées.

Les bords privilégiés du lac de Genève offraient leur aspect habituel de calme et de bonheur. La conduite énergique et prudente à la fois de la France, si promptement sortie du délire de la victoire, ne pouvait que consolider leur prospérité. Cette conduite n'était-elle pas, en effet, fondée sur cette union toujours plus intime de la liberté avec l'ordre, union que la France nouvelle venait de proclamer comme sa devise, et d'inscrire sur ses drapeaux?

Jules Pictet de Servy,
Député de Genève à la diète fédérale.

HISTOIRE DE CHARLES VIII [1].

Ceux qui ont lu ou qui liront ce livre se seront fait ou se feront certainement une question touchant les motifs qui ont pu déterminer M. Philippe de Ségur à écrire l'histoire de Charles VIII, plutôt que celle de tout autre grand roi, du roi qui précéda ou du roi qui suivit, de Louis XI ou de Louis XII. Cette question est inévitable tout d'abord, et il est probable que les lecteurs, entraînés par ce penchant auquel nous cédons tous, de supposer de grandes causes aux grandes déterminations, se seront égarés à la poursuite des véritables, qu'on aura cherchées fort loin et qui étaient fort près. M. le comte de Ségur, père de notre auteur a écrit une histoire de France qui va jusqu'à la mort de Louis XI, et le libraire a prié son fils de continuer cette œuvre interrompue. Voilà tout le secret : il n'y en a pas d'autre.

Il est certain que ce motif-là est le véritable, et il est encore certain que c'est le meilleur. Sans cela il serait fort difficile, impossible peut-être, d'expliquer comment un homme de gravité et de talent aurait choisi, pour un travail d'assez longue haleine, un règne comme celui de Charles VIII. Nous ne voulons pas nier qu'il ne soit possible de détacher complétement de nos annales l'histoire de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, et de composer, à leur sujet, un livre fort complet, fort raisonnable, fort beau même, par exemple, en les considérant du point de vue militaire, et en les liant l'un à l'autre par les guerres d'Italie; mais il faudrait alors faire un ouvrage de stratégie pure, ou du moins en soumettre tous les détails à cette idée principale; en un

(1) Par M. le comte Philippe de Ségur, lieutenant-général, pair de France, de l'Académie-Française. 2 volumes in-18. Chez Bellizard, rue de Verneuil, nº 1 *bis*.

mot, faire un ouvrage à la manière de Polybe ; et c'est ce que M. Philippe de Ségur n'a ni fait, ni voulu faire. Il a trouvé l'expédition d'Italie dans la vie de son héros, et il l'a racontée, développée, déroulée en écrivain habile et chaleureux, et en homme de guerre qui a parcouru les mêmes champs de bataille, sous des chefs en tout dignes des Ligny-Luxembourg, des Vendôme et des La Trémoille ; mais cette expédition n'est qu'un épisode dans le livre, comme dans l'histoire, comme dans la vie du roi. Enfin M. de Ségur n'a pas eu directement ou expressément l'intention d'être un écrivain militaire : il a pris ce que son héros lui a donné.

Nous demandons pardon de paraître insister outre mesure sur des considérations qui peuvent sembler de médiocre valeur, mais qui se lient, dans notre esprit, à une opinion qu'à tort ou à raison nous trouvons de quelque prix. Cette opinion, très arrêtée, et assez absolue, c'est qu'il n'est pas possible de faire l'histoire d'une époque, d'un siècle, d'un règne, indépendamment des autres époques, des autres siècles, des autres règnes, et que si notre auteur avait fait autre chose que continuer l'œuvre de son père, nous serions forcés de le blâmer très sévèrement.

Qu'on fasse l'histoire d'une idée, d'une doctrine, d'un homme, d'un fait quelconque, matériel ou moral, nous le comprenons : c'est un tout qu'on étreint, qu'on embrasse, qu'on livre au lecteur, tout complet ; mais qu'on fasse l'histoire d'un siècle ou d'un règne, nous ne le comprenons pas, par la raison que tout siècle et tout règne contiennent des choses qui n'ont leur sens propre, leur sens entier, que par leur passé et par leur avenir, par ce qu'elles ont été et par ce qu'elles seront ; et que ces choses, vues ainsi à un seul moment donné de leur existence, sont nécessairement vues sous un jour partiel, c'est-à-dire faux. L'histoire d'un règne ou d'un siècle, conçue et exécutée pour elle-même, nous semble une chose parfaitement absurde : c'est un bâton sans ses deux bouts.

Considérez, je vous prie, l'embarras dans lequel se trouve un historien qui se jette au plus dru des faits et qui les empoigne par le milieu. Toute chose qu'il touche lui étant nouvelle, il est obligé de voir d'où elle vient, d'étudier son origine, sa marche passée, toutes les conditions de sa vie d'autrefois, sous peine de ne pas la comprendre et de ne pouvoir l'expliquer. Si nous sup-

posons que cet écrivain fait l'histoire du seizième siècle, il est entraîné à reprendre sa matière à partir du quinzième, pour se rendre nettement compte de l'état où elle se trouve sous ses yeux. Arrivé au quinzième siècle, il rencontre dans le tissu de sa toile une quantité de fils qui viennent du quatorzième, qui ont leur queue ici, leur tête là-bas, et qu'il faut bien dérouler, coûte que coûte, par la raison que pour avoir la valeur des faits, comme des corps, comme des idées, il faut les mesurer dans toute leur étendue. Or les faits du quatorzième siècle exigeront ceux du treizième siècle, et il n'y aura aucune raison bonne et valable pour qu'en écrivant l'histoire d'un peuple, un auteur ne commence pas au commencement.

Notez encore que la nécessité qui vous force impérieusement à remonter jusqu'à la source des choses, vous force pareillement à descendre jusqu'à leur embouchure, parce qu'il n'y a pas d'événement qui ne soit à la fois cause et effet, et qui ne produise comme il a été produit. Or, pour connaître parfaitement un événement, il faut le savoir sous tous ses aspects et l'étudier dans toutes ses propriétés, voir d'où il vient et où il va; sans cela vous ne le connaissez qu'à demi, vous ne le connaissez pas, vous tombez dans l'erreur où tomberait un naturaliste qui ne verrait les paons qu'en hiver, et qui écrirait que les paons sont gris. Attendez le printemps: ils seront dorés. Les siècles sont aux idées ce que les saisons sont aux oiseaux. Votre idée est grise au seizième siècle; elle sera dorée au dix-septième.

Nous ne comprenons donc pas l'histoire d'un siècle, pas plus que celle d'un règne. Il est bien entendu que nous parlons d'histoire générale; car s'il s'agissait de mémoires, on les prend comme on les trouve et partout où on les trouve, sur un siècle comme sur un règne; mais l'histoire générale n'est possible que sur une longue échelle, assez longue pour que chaque fait ou chaque idée reste long-temps sous les yeux de l'auteur et du lecteur, et puisse être ainsi bien expliquée par l'un, bien comprise par l'autre. Or il est bien rare qu'un fait de quelque importance et une idée de quelque valeur ne mettent pas plusieurs siècles de suite à atteindre tout leur développement, et par conséquent à avoir une signification définitive, qu'il n'est pas possible de connaître avant qu'elle n'existe. On dit communément que pour juger un homme il faut attendre qu'il soit mort, c'est-à-dire que

pour apprécier complétement ses actes, il faut attendre que la série en soit close. Eh bien! il en est de même des faits sociaux : pour les juger, il faut attendre qu'ils soient morts, c'est-à-dire qu'ils soient faits et parfaits, menés à fin, épuisés, à bout de carrière. Les anciens représentaient la durée par un serpent; les écrivains qui prennent un siècle ne touchent qu'à un anneau du serpent et à une phase des faits et des idées dont ce serpent est le symbole.

Vous voyez d'ici quels reproches nous serions conduits à faire à M. le comte de Ségur, s'il avait écrit l'histoire de Charles VIII pour elle-même, comme Voltaire a écrit celle de Louis XIV, et Duclos celle de Louis XI. Mais comme il n'a fait autre chose que reprendre le récit de l'histoire de France au point où son père l'avait laissé, son livre n'est plus que la portion d'un plus grand livre, un chapitre après d'autres chapitres; et nous croyons que c'est ainsi qu'il veut être compris et jugé.

L'*Histoire de Charles VIII* va du 30 août 1483 au 7 avril 1498, ses deux limites naturelles. Ce sont donc quinze belles années des annales de notre pays. Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur que nous ne lui donnerons pas ici l'analyse de ces deux volumes. Nous ne sommes pas embarrassés, Dieu merci, pour remplir les quelques pages qui sont accordées à notre critique. Nous laissons au feuilleton qui est pressé le secours innocent de l'analyse, et nous passons aux réflexions que le livre nous a inspirées. Le livre est pour ceux qui veulent savoir l'histoire de Charles VIII. Cet article est pour ceux qui veulent savoir le livre.

Il y a deux choses qui nous ont plus particulièrement frappé dans la manière de M. Ségur, deux choses qui se tiennent et qui, à la rigueur, peuvent bien n'en faire qu'une, et que nous allons déduire comme elles nous apparaissent. La première, c'est son système de style. Dans l'*Histoire de Charles VIII*, comme dans celle de la campagne de Russie, M. de Ségur a adopté un certain style académique, d'apparat, qui plaît, qui entraîne, et qui vous mène d'un volume à l'autre avec une grande facilité. C'est un peu la façon de faire de Sénèque, et ce que les rhéteurs anciens nommaient *declamatio*, ce qui ne veut pas dire déclamation. La phrase est constamment digne, posée, drapée comme les statues antiques. D'ordinaire elle est courte; c'est une petite période qui procède par petits membres et qui frappe trois coups, comme

celle-ci: « La France était déchargée du poids d'un monstre (Louis XI); et pourtant, au lieu de la joie publique, on voyait une inquiétude générale; » ou deux, comme celle-ci: « Son règne avait été cruel, sa vie fourbe, sa mort lâche, sa mémoire était détestée; et cependant elle apparaissait encore comme l'une des plus grandes ombres des rois de la troisième race. » Tout le livre est écrit dans ce système, dans cette formule, bien entendu avec la variété de combinaisons et d'accidens qu'un artiste de talent met toujours à l'exécution de son œuvre. Au reste, nous porterions bien à M. de Ségur le défi d'écrire vingt pages anonymes; son style les signerait. C'est un inconvénient auquel tout le monde n'est pas sujet.

Vous allez voir maintenant quelles sont les conséquences de ce genre de style appliqué à l'histoire. Ce qui le caractérise particulièrement, c'est l'horreur du détail et de la date; le détail rase la terre, et le style académique plane toujours. L'absence de détails est donc la seconde chose qui nous a frappés dans le livre de M. de Ségur. Ceci veut être expliqué.

Vous savez qu'il y a une très grande classe d'historiens qui croient que l'histoire doit avoir ce qu'ils nomment de la dignité, et que cette dignité s'oppose à ce que l'écrivain descende à des détails au-dessous d'elle. Nous ne faisons pas à M. Philippe de Ségur l'injure de croire qu'il appartient à cette école, tant s'en faut; nous ne faisons que profiter d'un certain aspect de son livre pour exposer, sur cette matière, les idées que nous professons.

Si notre histoire était faite et achevée une fois pour toutes, tous ses recoins explorés, toutes ses énigmes dévoilées, toutes ses difficultés éclaircies; comme les détails d'une pareille histoire seraient effroyables, comme il faudrait à l'écrivain l'*os trilingue* de Virgile pour les raconter, et au lecteur les cent yeux d'Argus pour les lire! comme enfin tous ces détails infinis se rattacheraient peut-être à cinquante ou soixante idées secondaires, celles-ci à dix ou douze idées principales, à peu près de la même manière que les feuilles tiennent aux rameaux, les rameaux aux branches, les branches à la tige, et qu'en définitive, celui-là embrasserait toute l'histoire essentielle, supérieure, génératrice, qui tiendrait dans sa main les quelques faits primordiaux qui la résument et qui engendrent tout le branchage de ses détails, nous concevons parfaitement qu'on écrivît

cette histoire avec ces formules générales, ce style élevé qui vole plutôt qu'il ne marche, et qui s'élance du sommet d'une idée au sommet d'une autre idée, comme de clocher en clocher; nous lui pardonnerions, le voyant à cette hauteur, de ne pas s'embarrasser des hommes et des choses qui seraient tout en bas, infinies et imperceptibles, non point parce qu'il serait indigne de lui d'en parler, mais parce qu'il lui serait impossible de le faire, vu le nombre prodigieux de faits et d'idées à noter et à exposer. Il nous semble, sauf erreur, que le métier de l'histoire, c'est de raconter les faits, et nous ne voyons pas précisement quelle indignité il y aurait pour elle à faire le métier exactement. Nous n'admettons qu'un seul cas où il soit permis à l'histoire d'être oublieuse, c'est celui où il y a impossibilité de tout dire; encore faut-il que les faits et les idées qu'on expose résument et laissent supposer les idées et les faits qu'on néglige; en un mot, l'histoire doit faire au moins comme Homère, lequel ne pouvant pas nommer l'un après l'autre tous les soldats de l'armée des Grecs, en nomme toujours les capitaines.

Voilà ce que nous concevrions, disons-nous, si notre histoire, ou l'histoire d'un peuple quelconque, était faite; nous ferions volontiers grâce à l'historien général de la multitude de détails qu'il serait forcé de passer sous silence, en faveur des vérités capitales qu'il nous exposerait, et qui contiendraient virtuellement ces détails oubliés, comme le tronc contient les branches. Mais c'est qu'il n'en est pas ainsi; c'est qu'il n'y a pas un peuple au monde, ni ancien, ni moderne, qui puisse se vanter d'avoir son histoire close; c'est qu'il n'y a pas un seul historien qui puisse dire, même pour l'*Histoire de France*, qu'il la sait et qu'il va nous en dire les principales vérités.

Quelles sont, en effet, les principales vérités d'une histoire, par exemple de l'*Histoire de France?* Ce seront, si vous voulez, des choses comme celle-ci: Dans quelle proportion les élémens romain, chrétien et barbare sont-ils entrés dans la composition de la nation française? De quelle époque date ce que nous nommons la classe du peuple, d'où est-elle sortie, comment s'est-elle produite, avec quels détails historiques s'est-elle accrue et développée? Comment se fait-il que jusqu'à Charles IX, ce que nous nommons aujourd'hui l'état était en quelque sorte une chose multiple, divisée, éparpillée; puisque, ce en quoi consiste prin-

cipalement l'unité d'un peuple, la justice, était rendue en quarante ou cinquante mille endroits, au nom de quarante ou cinquante mille seigneurs, guerriers, propriétaires, moines, abbesses, grandes dames, lesquels avaient reçu par testament le droit d'organiser la loi à leur guise, et le transmettaient à leurs enfans ou successeurs, parmi les autres legs, à leur dernière maladie? Il y aurait cent autres questions de ce genre ; nous nous bornous à celles-là. Voilà, disons-nous, quelques-unes des questions principales de notre histoire ; une fois celles-là vidées, on pourrait s'en servir pour en établir d'autres encore plus générales, comme, par exemple, quelle a été la nature de la civilisation française, la formation du pouvoir royal, la marche des lois civiles, et vingt autres ; mais les premières questions que nous avons posées, et d'où dépendent les secondes, qui est-ce qui les a résolues ? Personne, que nous sachions. Elles sont elles-mêmes à un état de généralité qui nécessite qu'on les décompose, et qu'on les étudie fibre à fibre. Par exemple, la première, selon quelle proportion les élémens romain, chrétien et franc sont-ils entrés dans la nationalité française? exige qu'on étudie la condition de la propriété et des personnes, et dans le droit romain, et dans le droit canon, et dans le droit barbare. Maintenant voici les difficultés debout par milliers : Quelles terres et quelles personnes étaient régies par la loi romaine (et par quelle loi romaine ? le Code de Théodose, les opinions des jurisconsultes, les dernières constitutions des empereurs ?) quelles par la loi canonique, quelles par la loi barbare, et à quelle époque, et dans quelle contrée ? Quand est-ce que le droit romain a disparu, dans quelles provinces a-t-il disparu, et a-t-il disparu tout entier ? Qui est-ce qui l'a remplacé, le droit canon, ou le droit barbare ? en quels endroits, vis-à-vis de quelles personnes, et en quelle année? Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin, pour faire voir que chacune des vérités capitales de notre histoire est encore à fixer, par la raison que dépendant d'une foule de vérités secondaires qui exigent un maniement effroyable de faits, ce maniement n'étant pas fait, ou étant fait d'une manière incomplète, les vérités secondaires n'ont pas encore été trouvées, et bien moins encore les vérités supérieures, qui dépendent de celles-là.

Nous revenons donc à ce que nous avons dit précédemment,

à savoir que pas un historien ne possède les faits capitaux de notre histoire ; que nul d'entre eux ne peut se dispenser d'aller à leur recherche par l'étude des faits secondaires, et que bon gré malgré, il faut bien qu'ils s'occupent de grouper des détails avant d'en extraire des idées générales. Il faut que les historiens spéciaux se jettent dans le fouillis de nos annales par centaines, comme les vendangeurs dans une vigne ; ces centaines de travailleurs cueilleront des grappes pour quatre autres qui les presseront ; ces quatre exprimeront du vin pour deux qui le filtreront ; ces deux le mettront en réserve pour un seul qui le boira. Ce vin, qu'un seul convive savoure, et dont les apprêts ont mis en œuvre tant de mains laborieuses, tant de fatigues obscures et mal récompensées, c'est l'histoire générale, fidèlement extraite et exprimée de mille grappes de faits cueillies une à une par les écrivains spéciaux ; c'est le suc intime, vivifiant, parfumé des noms, des dates, des accidens, des détails de toute sorte. Or, ce nectar, dont notre époque est avide, chacun de nous serait fier de le lui verser ; chacun de nous voudrait mettre sa gloire à étancher cette soif de vérités générales, supérieures et fécondes ; mais tous ces nobles désirs sont de notre part peine perdue ; il ne faut pas espérer d'intervertir le cours naturel des choses ; il ne faut pas croire que nous offrirons la coupe avant d'avoir tenu la serpe, que nous serons au pressoir avant d'avoir été à la vigne. A la vigne, vendangeurs ! ce sont les grappes qui manquent.

Nous ignorons si nous sommes parvenu à faire nettement comprendre que l'histoire générale est, encore en ce moment, sinon une impossibilité absolue, du moins une témérité assez grande ; et que cette impossibilité, à laquelle nous nous sentons assez disposés à croire, vient de l'immensité des travaux préparatoires à faire, lesquels sont ou à commencer, ou à modifier, toutes choses fort longues, fort pénibles, fort ingrates. Si cette impossibilité était aux yeux de mes lecteurs à peu près aussi claire qu'aux nôtres, ils seraient assez facilement amenés à concevoir comment l'histoire se trouvant encore à l'état de question, il ne lui est peut-être pas permis de prendre des formes qui généralisent ou qui affirment ; comment, au lieu d'avoir recours au style drapé et d'apparat, il lui vaudrait mieux de prendre un style tout à tout, un style bonhomme, qui consentît à voir, à toucher,

à discuter, à s'enquérir; car enfin les choses en sont là, qu'elles demandent d'être cherchées, discutées, vérifiées.

Voilà comment deux choses, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous ont principalement frappés dans le livre de M. Philippe de Ségur: le style académique et le manque de détails, deux choses qui se tiennent, et dont l'une entraîne l'autre.

Par manque de détails, nous ne voulons pas dire manque absolu, tant s'en faut; mais un manque relatif à notre façon personnelle de concevoir un livre d'histoire, façon que nous allons toucher bientôt par quelques points. Il y a certainement des détails, et beaucoup, et de très piquans, dans l'*Histoire de Charles VIII;* mais voici le fond de notre pensée. Nous supposons qu'un littérateur, frappé de ce que les mœurs ont de magnifique, d'éclatant, de princier, parmi la grande noblesse, vers la fin du quinzième siècle, ait l'idée d'asseoir un drame sur quelqu'un des momens de la première expédition d'Italie; naturellement il ira tout d'abord à un livre spécial qui traite de cette expédition, et parmi ces livres, il prendra celui de M. de Ségur, comme le plus complet, le mieux conçu, le mieux exécuté, le meilleur. Nous supposons encore qu'ayant créé lui-même en sa tête tous les détails de son drame, comme le pratique M. Victor Hugo, et comme nous croyons que tout le monde devrait le faire, il réalisât ces détails inventés, à l'aide de personnages vivans, historiques, et qu'il fût amené à produire dans sa fable, par exemple, M. de la Trémoille, M. de Ligny, M. de Nevers, M. de Foix, M. de Piennes, ou d'autres; quels détails trouverait-il sur eux? quelles sont leurs familles, leurs alliances? quels sont leurs titres, leurs noms réels, complets, généalogiques? M. de Ségur ne le dit pas. On trouve : Lescun fit ceci, Ligny fit cela, d'Aubigny poussa telle pointe, de Vesc donna tel conseil; et puis vous restez à vous demander ce que c'étaient que ces hommes qui se nommaient tout court Lescun, Ligny, d'Aubigny, de Vesc?

Nous ne voulons pas dire qu'on ne puisse être un fort grand homme de guerre ou de cabinet sans avoir autant de noms qu'un aîné de Castille; mais parmi les hommes de la grande noblesse du quinzième siècle, les noms et les titres sont le symbole de certaines positions sociales, qu'il importe au lecteur de connaître. Qu'on omette un titre de comte ou de duc, ou de mar-

quis, à l'époque où nous sommes, le mal n'est pas fort grand, parce que ces qualifications sont ou neuves ou creuses; mais au quinzième ou au seizième siècle, le mal est énorme, parce que c'est dépouiller les familles puissantes du titre qui indiquait leur puissance; parce que c'est ôter la couronne à des têtes qui en étaient ceintes, changer d'illustres gentilshommes en bourgeois, c'est-à-dire bouleverser l'histoire. Et encore ne suffirait-il pas, la plupart du temps, de dire: Le comte de Crussol, le comte de Vendôme, le duc de Clèves (et non pas le comte de Clèves, car les comtes fournis par la maison de Clèves au quinzième siècle étaient comtes de Nevers, et encore depuis 1491, à l'extinction de la ligne masculine de ceux de la maison de Bourgogne); il faudrait avoir soin d'ajouter à ces titres le nom de la race, et au nom de la race le nom propre du personnage dont il est question, et au nom de ce personnage son numéro d'ordre dans la famille; car pour les comtés, duchés et baronies qui sont antérieurs à Henri II, il est rare qu'ils ne soient pas successivement possédés par plusieurs familles distinctes, ce qui fait qu'on n'a rien dit en nommant tel duc ou tel comte, si l'on n'ajoute pas de quelle famille et de quel nom.

On éprouve donc cette gêne, en lisant l'*Histoire de Charles VIII*, de sentir qu'on marche incessamment au milieu d'illustres personnages, et de ne point savoir au juste qui ils sont. On n'ose pas les nommer de ces noms familiers que leur donne l'historien, comme un homme de leur race, et l'on ignore le nom véritable qu'ils doivent porter pour nous, qui sommes si peu auprès d'eux; car il en est de ces héros de notre histoire nationale, comme de cet oiseau dont parle Homère, lequel était nommé différemment par les hommes et par les dieux.

Ainsi le côté généalogique et héralodique, côté important dans l'histoire des guerres du quinzième siècle, toutes faites par des gentilshommes, nous paraît un peu délaissé dans le livre de M. de Ségur; et peut-être bien qu'en regardant d'un peu près, nous en trouverions d'autres vis-à-vis desquels notre auteur s'est donné le même tort. Par exemple, les costumes; par exemple, l'architecture militaire. Rien n'est noble et triomphant comme toutes ces entrées dans les villes soumises, que l'armée française se prodigue avec une coquetterie magnifique, et M. de Ségur en a tiré le plus beau lustre de son livre. Cependant nous avons trouvé avec regret

que les détails manquaient sur les costumes de ces belles dames qui regardaient passer les guerriers de la France, les premiers que revoyait l'Italie depuis l'armée qui alla porter un empereur à Constantinople sur les galères du doge Dandolo, et sur les costumes et accoutremens seigneuriaux de ces chevaliers que regardaient ces belles dames. Et puis, parmi tant de villes et de châteaux qu'on ouvre avec l'or, le canon ou la ruse, M. de Ségur n'a pas consenti à nous dépeindre une seule forteresse, quoique ce fussent les restes du système de défense du moyen âge, restes qui allaient disparaître pour jamais devant les serpenteaux, les faucons et les bombardes, après avoir tenu contre les engins, les tours roulantes et toute la vieille artillerie de bois. Cependant, quoi de plus convenable, dans une histoire de la première guerre d'Italie au quinzième siècle, que des aperçus spéciaux sur la stratégie d'alors! Et qui était plus capable que M. le général Philippe de Ségur de remplir une semblable tâche?

Voilà de quelle espèce de détails nous voulions parler, en disant qu'il en manquait, à notre avis, dans l'*Histoire de Charles VIII;* car, du reste, le récit en contient en grand nombre, qui sont rapidement et élégamment présentés. Que si l'on attendait de nous que nous rendissions compte en définitive, sommairement, en peu de mots, de notre opinion générale sur ce livre, voici ce que nous dirions :

Il nous semble qu'il est possible de faire une division assez exacte des livres historiques, en disant que les uns sont plus particulièrement profitables aux lecteurs, les autres aux travailleurs. Les premiers sont destinés à ceux qui cherchent dans la lecture ou une noble distraction, ou un moyen d'instruction générale, suffisante dans le monde; les derniers, à ceux qui poursuivent la vérification de telle ou telle idée scientifique, et qui demandent à des faits nettement, rigoureusement constatés, une affirmation ou une négation par rapport à leurs théories.

Les livres faits pour les simples lecteurs ont besoin surtout de vues générales, qui résument, qui réduisent tout à peu, et qui ne laissent que peu ou point de travail à l'esprit. Ils veulent ensuite être habillés, parés, écrits. Les livres faits pour les travailleurs n'exigent pas autant d'être systématisés, puisqu'ils doivent servir eux-mêmes à des systèmes; mais ils exigent le détail, l'épisode, la dissertation. Comme ce sont des ébauches, plutôt

que des œuvres définitives, il n'est pas aussi indispensable d'en travailler et d'en polir la forme: l'essentiel est qu'ils soient scientifiquement exécutés, c'est-à-dire que toute assertion y soit rigoureusement prouvée.

L'*Histoire de Charles VIII* nous paraît être plus spécialement destinée à des lecteurs; elle est faite d'un point de vue général, elle résume, elle réduit l'ensemble à de petites proportions, et par conséquent elle est commode à l'esprit, qui peut facilement en embrasser l'étendue; ensuite elle est écrite avec soin, avec élégance, avec rapidité. M. de Ségur a une certaine manière solennelle de procéder dans son style, qui lui fait trouver souvent d'excellentes choses. Ce livre rappelle parfaitement l'*Histoire de la Campagne de Russie*, un excellent morceau; il en a la couleur, la noblesse, la véhémence.

A. Granier de Cassagnac.

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

EN FRANCE

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.

GRAINVILLE ET LE DERNIER HOMME.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Si on veut se rappeler ce que j'ai dit, dans le chapitre précédent, des conditions essentielles de l'épopée ; si on m'accorde, et je l'espère, que cette grande œuvre du génie ne peut se passer du merveilleux dans sa fable, et de la foi dans ses lecteurs; si on convient qu'il n'y a plus d'épopée, partout où le fait philosophique a prévalu sur l'imagination et la fantaisie, on comprendra dans toute leur étendue les obstacles que l'épopée moderne opposerait au génie même d'un Homère. Voilà pourquoi le *Télémaque* n'est qu'un admirable poème didactique sur la politique morale; voilà pourquoi *les Martyrs* ne sont à nos yeux qu'un chef-d'œuvre inimitable de style, où l'histoire de la révolution chrétienne est relevée de tous les attraits de la poésie.

Je crois avoir établi alors, et il n'est sans doute pas inutile de répéter ce qui n'a point d'autorité contre l'oubli, qu'à l'époque où Grainville concevait une épopée tout-à-fait nouvelle, il n'y avait plus rien de nouveau dans le monde que *l'inconnu*,

plus rien de merveilleux que *l'impossible*. Tout le passé avait appartenu à l'épopée antique, et il lui échappait à défaut de croyances. Grainville s'empara de l'avenir. LE DERNIER HOMME est une Apocalypse classique.

Si les premiers jours de la terre, dont la révélation a consacré l'histoire traditionnelle, ont donné à Milton la dernière, peut-être, des épopées chrétiennes, à l'aide de cette mythologie génésiaque, repoussante et ridicule pour les esprits faibles qui s'appellent les *esprits forts*, avec quelle grandeur durent se révéler à la pensée du poète les destinées futures de l'humanité mourante! L'idée seule de cette antithèse effrayante de la création, d'une nature exténuée qui va cesser de produire, d'une race épuisée qui dégénère en nains difformes et stupides, d'un monde décrépit qui se refroidit sous un soleil qui s'éteint, était toute une poésie, et c'est Grainville qui s'en saisit. Conception immense dans laquelle le jugement dernier n'est qu'un épisode!

Il ne s'agit pas ici de la forme, de cette apparence extérieure que l'art donne à ses ouvrages, et que l'infortuné Grainville n'a pas eu le temps de leur donner, parce qu'il est né dans des temps mauvais ; mais, sous le rapport de l'invention, si vous retirez de cette haute concurrence quatre ou cinq intelligences prodigieuses, comme Jean de Pathmos, Dante, Michel-Ange, Martin et Ballanche, aucun homme n'a anticipé plus puissamment que Grainville sur l'incompréhensible mystère de l'avenir.

Le poème de Grainville, c'est donc la mort naturelle du genre humain, parvenu, à travers toutes ses destinées et tous ses perfectionnemens, au terme infaillible de toute chose, et retombant avec son globe stérile et désert, avec ses astres usés, et l'infini si borné que sa vue pénètre, dans le chaos dont il fut tiré par le Seigneur. Cette histoire s'appele *le Dernier Homme*. La pensée est si grande que le génie qui s'y est élevé n'a pas besoin d'autre gloire : mais tel est l'impertinent dédain de notre époque pour les réputations qui n'ont pas payé le droit du fisc aux monopoleurs de la presse, telle est notre indifférence à tous pour le beau sans prôneurs, pour le sublime sans annonces, que l'analyse du DERNIER HOMME peut encore avoir, après trente ans, l'intérêt de la nouveauté.

Il est sans doute superflu de dire qu'une pareille fable n'admet-

tait pas la formule expositive de l'ancienne épopée, qui n'est, dans l'usage consacré par les maîtres, que l'énonciation noblement simple d'un fait accompli. Elle ne se refusait pas moins à la tradition classique de l'invocation, car les Grecs ont ignoré cette muse qui annoncera aux dernières générations le moment solennel où le présent éphémère des mondes sera près de se perdre dans l'éternité. Grainville sentit qu'une composition prise dans un état possible, mais inconnu, de l'histoire future, ne pouvait se présenter que sous la forme d'un rêve ou d'une vision. Telle est celle de son exorde, qui rappelle celui de Dante, et qui devait la rappeler, puisqu'il introduit l'esprit dans un monde fantastique dont la connaissance ne saurait nous être donnée que par une sorte de révélation :

> Nel mezzo del camin di nostra vita,
> Mi ritrovai per una selva oscura
> Che la diritta via era smarrita.

« Proche les ruines de Palmyre, il est un antre solitaire si re-
» douté des Syriens, qu'ils l'ont appelé la caverne de la mort.
» Jamais les hommes n'y sont entrés sans recevoir le châtiment
» de leur audace. »

Voilà deux débuts du même tour, et ils convenaient, j'ose le dire, à deux conceptions de la même portée.

Ce n'est pas Virgile, ce n'est pas le génie pensif et mélancolique des temps écoulés qui conduit le poète à la recherche d'une histoire finie. C'est le génie même de l'avenir qui développe sous ses yeux le mystère des temps inconnus : celui pour qui tous les événemens sont comme s'ils étaient accomplis, l'esprit inspirateur des prophètes, « le père des pressentimens et des songes, » et il se manifeste à l'homme capable de l'entendre, « sans le
» secours de la voix, et par des moyens qu'aucune langue ne peut
» exprimer. »

Abordons maintenant ce sujet dans son plan, et suivons-le dans ses développemens. Nous connaissons déjà le théâtre où va se passer l'action : c'est la terre caduque parvenue au moment où elle finit de remplir ses destinées comme un homme, et où des symptômes universels de destruction annoncent de toutes parts son agonie. « Les plaines et les montagnes, dépouillées de ver-

» dure, sont stériles et nues comme le rocher ; les arbres dégé-
» nérés sont couverts d'une écorce pâle ; le soleil affaibli n'éclaire
» tous les objets que d'un jour lugubre. Ce n'est point l'hiver et
» ses frimas qui répandent cette horreur sur la nature, car jus-
» que dans cette saison cruelle on la voyait autrefois conserver
» cette beauté vigoureuse qui promet une fécondité prochaine.»
Elle a seulement subi le sort commun à tous les êtres créés. Elle a vieilli pour mourir.

La race humaine elle-même, la dernière venue des jours de la Genèse, ne subsiste plus qu'en un séul couple qui peut la reproduire encore dans des hommes hideux, pervers et impies, qui effraieront les derniers jours de la société de plus de crimes qu'elle n'en a vu commettre depuis l'âge où elle est sortie de la tente des patriarches. Et cependant l'empire que Dieu a donné à l'homme sur sa demeure d'exil n'est pas encore détruit. C'est à lui qu'il appartient de la conserver en la repeuplant, ou de l'abandonner au néant éternel par l'héroïque abnégation du dernier amour.

Ces deux amans, qui sont libres de hâter ou de retarder indéfiniment la catastrophe universelle de la création, cet Adam et cette Ève d'un enfer terrestre que les siècles ont fait, s'appellent Omégare et Sydérie ; et je n'ai peut-être pas besoin de dire que je suis loin d'approuver ces noms composés de nos langues d'hier, dans une histoire anticipée de si loin ; mais s'il est permis au génie de jeter une épopée par-delà tous les temps connus, il lui est invinciblement interdit de créer des noms propres et des mots.

On embrasse maintenant avec assez de facilité, si je ne me trompe, la composition dramatique de Grainville. Passons actuellement à ses machines épiques, et voyons s'il est resté en arrière des maîtres de l'art dans l'intervention du merveilleux.

La question du poème, on l'a déjà vu, c'est quelque chose de plus grand que de savoir si un guerrier venu de Phrygie érigera ses pénates dans le *Latium*, ou si des chevaliers aventureux planteront l'étendard de la croix sur les murailles de Jérusalem. La question du poème, c'est de savoir si la terre des hommes se conservera, ou si elle disparaîtra de l'infini avec son ciel et son soleil. Il est peut-être curieux de se rendre compte des moyens dont Grainville s'est servi, pour suppléer à quelque jalouse colère comme celle de Junon, ou à quelque affection ma-

ternelle comme celle de Vénus. J'ai beaucoup cherché dans toutes les épopées. Je n'ai rien trouvé de comparable à ceux-ci.

Le jour où la terre fut créée, un génie gardien et protecteur fut créé avec elle : « Vois, lui dit l'Éternel, les étoiles dont ce » firmament est peuplé ; ce sont autant de mondes, et tous ces » astres ont chacun leur génie, qui veille à les conserver. Je t'ai » fait celui de la terre ; tu connaîtras avec les lois qui la gouver- » nent les élémens qui la composent. Prolonge par tes soins sa » jeunesse et ses jours : tu dois vivre autant qu'elle, et ta vie est » presque une immortalité. Les hommes ne feront que paraître » devant toi ; mais, tandis qu'ils revivront pour ne plus mourir, » ta mort et celle de la terre seront éternelles. J'ai fixé dans le » livre des destins cette époque fatale au jour où le genre hu- » main cessera de se reproduire. » Ainsi parla le Seigneur.

Telle est la divinité fantastique, le *Jovis ex machinâ*, qui s'efforce de perpétuer l'existence du monde, ou plutôt telle est la forme sous laquelle Grainville a représenté la nature elle-même qui lutte contre le néant. L'intérêt de préférence ou de caprice que les dieux d'Homère prêtent à leurs favoris ne me paraît ni aussi vif, ni aussi bien expliqué.

Quel sentiment, quelle passion, quelle nécessité contraire peut intéresser au même degré une volonté puissante, et presque irrésistible, à la destruction de la terre des vivans, au dernier triomphe de la mort ? La possibilité d'établir ce contraste, et de balancer dans une action vraisemblable les nombreuses péripéties qui en résultent, n'échappe-t-elle pas à la pensée ? Le poète va vous l'expliquer, et je ne lui ferai pas tort de ses belles et simples paroles :

Loin des regards des humains, « il était une île environnée » d'une eau fangeuse et dormante, couverte de soufre et de » bitume, et si voisine de la porte des enfers, que de ce triste » lieu l'œil la distinguait sans peine : la lumière du firmament » et des astres n'y pénétrait point ; elle était éclairée par des » feux sombres qui s'exhalaient sans cesse de ses entrailles brû- » lantes ; la douce verdure n'y croissait jamais ; on n'y trouvait » aucun être vivant, pas même les hiboux et les serpens, qui la » fuyaient.

» Cette île solitaire n'avait pour habitant qu'un vieillard » malheureux dont la vue inspirait le respect et la pitié.

» Là, pour expier une faute qu'il avait commise, le ciel le con-
» damnait à voir tous les hommes coupables entrer dans les
» enfers, supplice qu'il endurait depuis la naissance du monde,
» et qui n'avait rien perdu pour lui de sa rigueur. Quand il
» entendait les portes infernales tourner sur leurs gonds, tout
» son corps frissonnait, ses cheveux blancs se hérissaient de ter-
» reur, il s'agitait pour s'enfuir ou détourner la tête; mais une
» force invincible le tenait immobile; il restait courbé les yeux
» attachés sur la victime tremblante, jusqu'au moment où les
» démons la jetaient dans les feux dévorans.

» Ce vieillard misérable était Adam, le père des hommes, re-
» légué dans cette île par la justice divine; Adam qui fut, par sa
» désobéissance, l'auteur des crimes de sa race. Dieu, pour l'en
» punir, voulut qu'il vît les châtimens de sa coupable postérité,
» dont il avait causé le malheur. Ne sachant combien ce supplice
» devait durer, il avait, pendant des siècles, attendu de jour en
» jour sa délivrance, qui n'arrivait jamais. Il était si fatigué de
» la souhaiter qu'il n'avait plus la force de former des désirs, et
» qu'il souffrait ses peines comme s'il devait les endurer toujours.
» Dans le moment où l'espérance, éteinte dans son cœur, avait
» cessé de les adoucir, il voit dans le lointain un nuage léger
» qui, plus rapide que le vent, vient à lui, s'arrête, et d'où sort
» l'ange Ituriel, le même qui sous les berceaux fleuris d'Éden lui
» portait jadis les ordres du Créateur. »

Il faudrait toujours copier; mais le lecteur a déjà deviné le secret du message d'Ituriel. Le jour où le monde périra, la longue infortune d'Adam sera parvenue à son terme, et le ciel des saints lui sera enfin ouvert. Dès cet instant, l'envoyé du ciel va le conduire sur la terre pour accomplir des desseins que le Très-Haut doit révéler à son esprit, en y versant des lumières surnaturelles, et la mission du père des hommes est d'obtenir du plus jeune de ses descendans le sacrifice ineffable du dernier amour. La délivrance d'Adam est à ce prix.

Maintenant la conception tout entière de Grainville est dévoilée à vos yeux. Deux êtres qui s'aiment et dont l'union prolongera pendant des siècles incalculables les malheurs de la race humaine, sur une terre glacée qui lui fournirait à peine quelques alimens sauvages, voilà le roman de son œuvre. Adam, qui ne respire que la destruction de ce monde criminel pour

s'affranchir du plus cruel des châtimens, et puis pour revoir Eve et Abel, sans doute; le génie de la terre, qui s'épuise en artifices et en prodiges pour retarder un événement auquel sa vie est irréparablement attachée; la mort qui attend, impassible et obéissante, sans savoir si son empire va s'étendre sur des générations nouvelles, ou se couronner par la plus grande de ses victoires, la destruction de l'univers, voilà le poème. Je ne sais si tout cela est exactement conforme aux règles du père Le Bossu; mais il faut convenir que cela n'est pas commun.

Les impressions d'Adam, à l'aspect de cet antique séjour, dont il est depuis si long-temps éloigné et qui a subi tant de vicissitudes en son absence, ont quelque chose d'indicible qui défie les efforts de la parole. « Tel qu'un fils qu'une longue absence » a séparé de sa mère, jeune encore, et qui, la retrouvant courbée » sous le poids des années sent, à cette vue, son cœur se serrer » de tristesse, et l'embrasse en lui cachant ses pleurs, ainsi le » père des humains ne peut considérer sans douleur la décadence » de la terre. O ! terre, dit-il, que j'ai vue sortir si belle des » mains du Créateur, que sont devenus tes rians coteaux, tes » prés émaillés de fleurs et tes berceaux de verdure? Tu n'es » plus qu'une ruine immense! La vieillesse a pâli le front du » soleil lui-même, dont l'éclat semblait immortel, et je soutiens » ses regards ! »

C'est en se livrant à ces sombres pensées qu'il parvient au palais d'Omégare; car Omégare est le dernier des rois d'une dynastie mutilée, à la mort de son chef, et que des révolutions sous lesquelles le monde a vieilli ont ramenée au pouvoir suprême pour la faire régner sur un empire où il ne manquait plus que des sujets. Omégare descend de Napoléon, et c'est lui qui, dans un voyage lointain, a payé le dernier hommage de l'admiration des hommes à la statue de son grand-aïeul, sur l'emplacement désert d'une ville qui fut Paris. « Ce dernier trait, » disais-je » dans ma préface de 1811, me paraît contenir l'éloge le plus » délicat, et, si l'on veut, le plus sublime du prince qui gou- » vernait la France au temps de M. de Grainville. Il n'y en eut » jamais du moins de plus désintéressé; car M. de Grainville » consacrait ainsi son enthousiasme pour l'empereur, peu de » jours avant de mourir, c'est-à-dire à une époque où l'habitude » du malheur devait lui avoir appris à ne plus rien espérer de

» la fortune. » On me permettra d'y voir aujourd'hui quelque chose de plus profond, une de ces vaticinations poétiques dont l'inspiration n'est donnée qu'à un petit nombre de génies privilégiés. J'en suis venu effectivement à considérer le règne de Napoléon (et ma parole mérite une certaine créance, car je ne l'ai ni servi ni aimé) comme la dernière de toutes les victoires que l'esprit de civilisation dût remporter sur la barbarie.

Nous avons laissé Adam sous les lambris d'Omégare et de Sydérie, qu'une chaste sympathie avait rapprochés, et qui n'attendent que le moment de se voir reproduire dans des enfans destinés à régénérer la vieille famille humaine. Le vieillard aux majestueux cheveux blancs, au front ridé comme par le burin qui ondule un pli profond sur l'ivoire, a été accueilli avec transport dans la demeure des amans. L'hospitalité doit devenir si douce dans cette maison où se renferment les seules espérances du monde, et dont l'homme, quel qu'il fût, ne saurait plus franchir le seuil sans exciter des cris d'étonnement et de joie! L'ignorance d'Adam les étonne; car ils ne savent pas pourquoi cet inconnu, qui ne se nomme point, est resté étranger aux choses de la terre. C'est Omégare qui va les raconter; c'est le DERNIER HOMME qui exposera au premier homme l'avant-scène du poème, comme Énée devant Didon, comme Henri chez Élisabeth, et ce récit demandait le tact et la mesure d'un goût exquis; car il embrasse l'histoire du monde.

Ne craignez pas que ce tact et cette mesure manquent à Grainville. Assez de siècles se sont écoulés depuis nos siècles en petit nombre pour qu'Omégare n'en ait conservé d'autre souvenir que celui de ses ancêtres. Tout ce que le DERNIER HOMME sait du passé deviendra notre avenir. N'est-il pas vrai que c'est encore là une étonnante perception, et que l'imagination du lecteur n'est pas accoutumée par l'épopée à s'exercer dans un espace aussi vaste que celui qui sépare la mort physique d'Adam de la mort de l'univers? Voyez ce que fait le poète et ce qu'il a fait à une époque où le *progrès* n'était pas encore la marotte d'une école de sophistes politiques! Il se pose à la fin des temps, et il en dévoile le mystère avec la naïveté d'un chroniqueur.

Quand Omégare vit le jour, « l'hymen, depuis vingt ans, n'é-
» tait plus fécond; les hommes, avançant tristement vers le terme
» de la vie, sans être suivis d'une jeune postérité, pensaient que

» la terre allait perdre en eux ses derniers habitans. Sa nais-
» sance fut un phénomène qui causa leur surprise et leur joie; ils
» la célébrèrent par des fêtes. On dit que des femmes accoururent des extrémités du monde pour voir l'*homme-enfant.*
» C'est ainsi qu'elles le nommèrent. Son père le prit dans ses
» bras et s'écria : Le genre humain vit encore ! »

Ici se déroulent avec une incroyable puissance tous les faits accomplis par le temps, et toutes les tentatives inutiles que le génie a opposées à ses conquêtes. En vain le genre humain s'était transporté sur une terre qui semblait neuve encore ; en vain la *ville du soleil* avait remplacé, sous les jeunes constellations du Brésil, la Memphis, la Babylone, la Rome et le Paris antiques : il ne restait plus à la famille de l'homme qu'un petit nombre d'élémens de conservation qui se refusaient le plus souvent à ses efforts pour les saisir, et qui ne se reproduisaient point. Tout commençait à mourir autour du DERNIER HOMME vivant.

Déjà depuis long-temps, combien de royaumes usurpés sur la mer avaient disparu sous ses eaux ! Et pour ne parler que de notre étroit Occident, un jour était arrivé où l'Océan avait dévoré l'Angleterre, cette reine réelle du monde, qui en asservit la moitié par l'habileté de son commerce, et qui en a dupé l'autre par l'insidieux charlatanisme de ses théories. C'est peu ! L'unique et doux satellite de notre globe, la lune, n'existait plus. Au commencement d'une nuit terrible, elle s'était montrée béante comme une large bouche ouverte qui vomirait des torrens de feu. Un philosophe reconnut qu'elle était incendiée par un volcan, et qu'un des mondes de la création retournait à la matière.

Cependant l'intelligence humaine luttait de travaux impuissans contre la loi de mort à laquelle tous les mondes sont soumis. Les rues des villes abandonnées étaient devenues des champs pauvres en productions, mais qui suffisaient à la subsistance de quelques rares cultivateurs. On avait ouvert aux fleuves des routes nouvelles pour s'emparer de leur lit et promener la charrue sur un limon vierge et fertile. Le génie venait d'entreprendre la conquête de la mer et de lui offrir tous les continens de la terre en échange de ses abîmes. L'art de prolonger au-delà de ses limites ordinaires le cours de la vie humaine s'était révélé aux méditations d'un sage, dédaigneux de l'employer pour lui-même, et qui avait doté du triste bienfait d'une vieillesse inutile un petit

nombre d'hommes vertueux, choisis parmi les chefs des nations. Je n'ai rien dit de ces découvertes dont s'enorgueillit chaque matin notre perfectibilité au pas de course, et dont aucune ne s'était dérobée aux immenses prévisions du poète. A l'époque où il s'est placé, la navigation aérienne est déjà une pratique des temps reculés; elle a transporté la stratégie et les combats dans les plus hautes régions de l'atmosphère. On a vu souvent « les » cieux obscuris par des légions de vaisseaux armés, qui se » faisaient la guerre, pendant que les oiseaux épouvantés pre- » naient la fuite de toutes parts. Seuls maîtres du champ de » bataille, les combattans s'approchaient les uns des autres, » armés de faux étincelantes, pour couper la corde qui tenait » les nacelles suspendues; ou, plus perfides, perçaient le globe, » à l'aide de la flèche aiguë ou du plomb rapide. Les soldats » tombaient par milliers, comme si la foudre les eût précipités » du ciel. Leur sang rougissait la douce verdure des arbres, et » leurs membres épars et palpitans jonchaient les campagnes et » les toits du paisible laboureur. »

Le génie de la terre, si intéressé à la conservation de sa planète, n'avait rien négligé pour surprendre le cœur d'Omégare et pour l'enchaîner à sa mourante fortune par tous les genres de séductions. Incapable de donner une ame aux créatures qui surgissaient de l'ancienne pensée de Dieu, il était dépositaire du trésor de toutes les formes qui avaient revêtu les créatures finies, il en avait embelli la DERNIÈRE FEMME. C'est ainsi qu'apparut Sydérie aux regards de son amant, dans cette foule de femmes charmantes qui ne devaient pas être mères. « Si, » dans l'atelier d'un sculpteur, dit Grainville, une jeune fille » entre furtivement, à demi nue, monte sur un piédestal va- » cant, y reste immobile, les yeux baissés, et veut que le spec- » tateur la confonde avec les statues qui l'entourent, l'erreur » ne dure pas un instant. La vie qu'elle possède et qu'elle ne » peut suspendre éclate dans les mouvemens de son sein, sur » ses lèvres de corail, dans le souffle léger qui s'échappe de sa » bouche. On la distingue aussitôt des froides déesses que le » ciseau de l'artiste a formées. Telle était Sydérie au milieu » de ses compagnes. » Et on me permettra peut-être d'ajouter que l'antiquité n'a pas fait Vénus aussi belle.

En effet, comme le statuaire grec qui avait formé le type de

la beauté des charmes épars de cent beautés choisies', le génie de la nature a réuni dans Sydérie tout ce que les âges antérieurs ont adoré dans les femmes. Il recourt aux plus anciennes traditions de la poésie pour ravir à Hélène ces attraits impérieux qui ont soumis le cœur de tant de rois. Il va plus loin; il ressuscite Ève elle-même, avec le timide embarras, avec la touchante pudeur qui embellissaient la mère des hommes, lorsque Adam, surpris de se réveiller à ses côtés, admira pour la première fois la jeune épouse que Dieu lui avait donnée.

A ces mots du récit d'Omégare, Adam, rempli d'un trouble qu'il craint de faire éclater, « baisse promptement ses paupières, suspend sa respiration qui s'accélère, contient de ses » main ses genoux tremblans, vains efforts qui le trahissent !... » Il ne peut résister au désir de savoir si Ève paraissait heureuse, » et il s'en informe avec une curiosité inquiète et timide. » Cependant l'étonnement des jeunes époux redouble encore, parce qu'ils ne peuvent comprendre l'émotion et l'attendrissement de ce vieillard qui a conservé des regrets et des sympathies pour les jours de la naissance du monde.

A compter de ce moment, l'action est si fortement nouée, qu'il devient sans doute inutile d'en prolonger l'analyse, et je crois sentir profondément que ce serait prendre un soin superflu auprès des lecteurs qui ne trouveraient pas dans des beautés si nouvelles et si rares une raison suffisante pour achever la lecture de l'ouvrage. C'est ici d'ailleurs que la conception du poète, de plus en plus hardie dans ses développemens et dans sa forme, demande à se manifester avec tout l'éclat de sa parole. Dieu me préserve de le dépouiller de cette magie, pour réduire ses tableaux aux froids linéamens du diagraphe, et pour soumettre ses magnifiques récits à l'humble portée de ma prose. L'influence paternelle d'Adam, les efforts désespérés du génie de la terre, sont maintenant en présence. La lice est ouverte, explorée, connue. Omégare va fuir ce qu'il aime, et chacun de ses pas hâtera d'un jour la décadence du monde. En vain la touchante image de la mort de deux vieux époux qui furent pendant quelques années l'univers l'un pour l'autre l'ébranle un moment dans ses résolutions inquiètes. Toute alternative est placée désormais pour lui entre le bonheur passager du présent et l'avenir assuré de la résurrection. La délivrance de son premier père et de

toutes les générations qui en sont descendues jusqu'à lui, se balance dans son cœur éperdu avec l'invincible amour qu'il ressent pour Sydérie, la seule femme qui puisse encore en inspirer. S'il y avait quelque chose qui s'élevât jusqu'au sublime de la *Genèse* dans les œuvres imparfaites de l'esprit, ce serait cette grande *Téléose* (et qu'on m'accorde ce nom pour des idées qui n'en ont point) où se complétera sur la terre le sort périssable de l'humanité.

Omégare hésite, il s'abandonne à ses doutes, il les combat et les repousse, il change dix fois de pensées; il se résout quelquefois; et chaque fois que sa pensée répond à l'inspiration d'Adam, la terre commence à se dissoudre. « Du fond des cavernes et des » antres, il sort des sons lamentables et plaintifs; on entend » dans les airs des voix qui gémissent; les feuilles des forêts » s'agitent d'elles-mêmes; les cloches, ébranlées par une force » inconnue, répandent au loin le glas lugubre de la mort; on » dirait qu'elles sonnent le trépas du genre humain. Les mon- » tagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flammes et » de fumée; les flots, sans être soulevés par les vents et par les » tempêtes, mugissent et se brisent avec fureur contre les riva- » ges, en roulant des cadavres. Toutes les comètes qui, depuis » la création, avaient effrayé les hommes, se rapprochent de la » terre et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables. » Le soleil pleure; son disque est couvert de larmes de sang... » Déjà tous les corps qui recèlent des substances de l'homme » se hâtent de les restituer à son créateur et à son juge; au » nord, la glace éclate et se rompt pour leur donner un pas- » sage; sous les tropiques, l'océan bouillonne et les vomit » sur ses rives; elles sortent des tombeaux qui s'ouvrent, des » arbres qui se fendent, des rochers qui se brisent, des édi- » fices qui s'écroulent. La terre est un volcan immense d'où, » par un nombre infini de bouches, s'élancent des ossemens » et des cendres. »

Tel est ce poème, dont le dénoûment s'exécute entre deux acteurs, le Génie de la Terre et la Mort; et quand j'ose dire que tel est ce poème, je compte assez sur l'indulgence de ceux qui me lisent, pour ne pas craindre qu'ils m'imputent la détestable et honteuse prétention d'avoir donné la mesure d'un pareil chef-d'œuvre dans une esquisse dénuée de couleur et de vie. Si je

n'ai pas réussi à démontrer que l'ouvrage de Grainville est une des plus hautes conceptions épiques de tous les siècles, la faute en est à moi seul, et c'est moi qu'il faut plaindre d'avoir manqué d'art pour la faire connaître et d'expressions pour la louer.

Je ne dissimulerai point ici le reproche le plus grave, parce qu'il est le plus fondé, que la critique ait *formulé* contre *le Dernier homme*. « C'est que l'auteur, dans sa fiction poétique » et toute idéale, n'ait nommé d'autres personnages des livres » saints qu'Adam et Ève, et n'ait guère puisé dans la révélation » que l'idée de leur faute; qu'il n'ait pas désigné une seule fois » le Rédempteur, et n'ait dépeint le jugement dernier, opéré en » présence de Dieu par les consciences des hommes, que dans » un songe de Sydérie. Il est à regretter, ajoute judicieusement » M. Gence (*Biographie universelle*, tome XVIII, page 374), » qu'il n'ait pas donné à son plan une teinte plus prononcée de » christianisme, comme plus d'onction à son style. »

Je souscris à cette excellente critique, et je regrette de ne pas l'avoir prévue lorsque je parlai de Grainville pour la première fois; mais je ne crois pas qu'il soit tout-à-fait impossible d'y répondre par des raisonnemens tirés de la nature et de l'esprit des temps. Quand Grainville écrivait, le christianisme, à peine relevé de sa ruine, se replaçait timidement parmi les institutions d'un peuple sans foi. Les admirables ouvrages de M. de Chateaubriand étaient encore sous la presse, et il n'était probablement donné qu'à lui de rendre à la poésie religieuse toute son imposante majesté, dans des jours de scepticisme où ses beautés les plus grandioses ne rappelaient à la multitude que les sarcasmes de Voltaire et les spinthrées sacriléges de Parny. Grainville, obligé de se faire lire pour vivre, et je puis heureusement alléguer en sa faveur une excuse plus honorable, Grainville, retenu par la crainte de livrer aux dérisions de l'impiété des mystères qu'il n'avait jamais méconnus, jugea convenable de se renfermer dans le mythisme primitif de Milton. Klopstock était alors fort ignoré en France, quoiqu'il y fût déjà traduit, et peut-être il n'était parvenu de lui à Grainville que son nom; mais il est bien certain que la connexité du *Paradis perdu* et de la *Messiade* n'était pas, de son temps, une de ces notions littéraires sur lesquelles peut se fonder la filiation poétique des personnages

de l'épopée. Cependant l'objection de M. Gence subsiste presque tout entière, et je n'y aurais pas insisté long-temps si elle ne fournissait une autorité respectable à mon opinion sans autorité, sur les conditions fondamentales de ce genre de composition. Le défaut que M. Gence a remarqué dans le poème de Grainville est un grand défaut, sans doute; mais le tort en est à l'époque, et non pas à l'écrivain. Je répète donc avec plus d'assurance qu'il n'y a point d'épopée complétement possible à une nation qui manque de foi dans le poète, et qu'il n'appartient qu'aux siècles naïfs de goûter les productions du génie. Qu'est-ce d'ailleurs que le génie lui-même si on lui enlève ses croyances et sa naïveté?

Il me reste à parler du style de Grainville, et je crois en avoir donné une idée en le copiant souvent, parce que je me sentais incapable de prêter à sa pensée plus de relief et plus d'éclat qu'elle n'en reçoit de ses propres paroles. Il est facile d'y reconnaître une profonde étude de la littérature sacrée, si simple et si imposante à la fois. L'imitation des formes primitives de la langue homérique, relevée çà et là par quelques traits de la douce mélancolie de Virgile, ne m'y paraît pas moins sensible. Quant au mouvement de la période avec tout son nombre et toute son harmonie, j'y trouve ce rhythme de la prose dont on a cherché jusqu'ici le plus parfait modèle dans quelques belles pages de *Télémaque*. Seulement, et je ne crains pas de le dire, l'expression y est moins parée, les ornemens en sont plus chastes, l'effet général en est plus sévère, comme il convenait aux mythes sérieux d'une grave théogonie, opposée aux images riantes et frivoles des fables païennes. Je compléterai ma pensée sans réticence: je n'imagine pas que la propriété du langage ait jamais été plus loin.

Toutefois, et ceci est essentiel à rappeler, *le Dernier homme* de Grainville n'était que l'esquisse achevée d'un poème. Réduit de lassitude et de désespoir, il avait livré son ébauche à la critique, parce qu'il ne lui restait plus ni assez de pain ni assez de jours pour en composer un tableau immortel. La plume était tombée de ses mains à la fin de ce premier chant qui offre toutes les qualités de son style, embellies, si l'on veut, par le retour de la rime et la cadence de la mesure. Il suffit d'un peu d'habitude du mécanisme de la vesification pour reconnaître dans cet essai le premier jet d'un talent qui ne rebute pas la phrase métrique, parce qu'il

s'est réservé de s'y assujettir au besoin. Ainsi dans les passages que j'ai cités, on a lu des vers bien faits :

> Prolonge par tes soins sa jeunesse et ses jours....
> . . . .
> Il voit dans le lointain un nuage léger....

Ainsi, dans cet admirable portrait du temps accompli, représenté par un vieillard robuste, mais enchaîné, « dont les épaules » sont mutilées, et qui regarde avec douleur les éclats d'une » horloge brisée, *et deux aîles sanglantes sur la terre éten-* » *dues*, » on sentirait une inversion qui n'appartient pas à la prose, et qui révèle un vers latent, si l'on peut s'exprimer ainsi, un vers qui n'attend qu'une modification et qu'une rime, et ce n'est pas le goût exquis de Grainville, de l'écrivain qui a le mieux connu, selon moi, le nombre de la langue française, qu'une erreur d'inattention aurait pu entraîner dans une pareille faute, si Grainville avait vu autre chose, dans ces pages échappées à sa misère et à ses dégoûts, que les matériaux d'un poème.

A l'exception de Jouy et de Millevoye, deux de ces nobles talens dont le foyer est dans l'ame, la presse littéraire les jugea plus sévèrement. *Le Dernier homme* ne fut pour elle qu'un roman mystique du genre solennel, qui était alors le genre ennuyeux, et pour en expliquer la prétendue pseudonymie, elle chercha le plus inexpérimenté, le plus obscur, le plus nul des jeunes auteurs que les almanachs du temps enregistraient, bon an mal an, dans leurs tables mortuaires. Je crois, Dieu me pardonne, que ses yeux s'arrêtèrent sur moi, car elle n'avait pas pris la peine de s'informer au Havre si un homme du nom de Grainville y était né ; à Amiens, si un homme du nom de Grainville y était mort. L'ouvrage de Grainville n'échappa point au dédain, moins ignominieux que leur estime, de quelques folliculaires à la journée qui donnaient alors la gloire. Tel est le sort des grands hommes pendant leur vie. Tel est souvent leur sort quand ils ne sont plus.

La réaction qui s'est opérée depuis quelques années dans les idées philosophiques et dans les théories des arts a fait jaillir de l'oubli le nom de Grainville avec quelques autres. Il s'est retrouvé plus d'une fois sous la plume éloquente de M. Sainte-Beuve ;

un homme de beaucoup d'esprit, M. Félix Bodin, a fait hommage à la belle invention épique du *Dernier homme* d'une fiction ingénieuse que sa forme rend populaire, le *Roman de l'avenir*; la muse élégante et facile de M. Creuzé de Lesser lui a payé un tribut plus honorable encore, en le parant de cette pompe des vers dont Grainville n'avait pas eu le temps de s'occuper; il est possible désormais que la réputation de Grainville retentisse de siècle en siècle dans la mémoire de quelques hommes studieux dont le génie patient s'exerce avec délices à explorer les cryptes du passé, dans la mémoire de quelques hommes sensibles qui prennent le beau et le bon où ils le trouvent, sans acception du sot jugement des contemporains. Quant à l'ouvrage de Grainville, j'espère qu'il tiendra sa place au nombre des raretés les plus prisées des bibliomanes, car je répète et j'attesterais au besoin qu'il ne s'en est jamais vendu qu'un très-petit nombre d'exemplaires qui sont tombés dans les rebuts de la petite librairie. Depuis que le *Dernier homme* a paru, les chefs d'œuvre du génie sont au rabais. Il y en a tant!

Ch. Nodier.

POÈTES DE PROVINCE.

J. REBOUL. — CH. BRUGNOT. — A. DE LOY.

Je ne suis pas de ceux qui s'habituent si facilement à regarder d'un œil de dédain la province et à calomnier sans remords tout ce qu'elle produit. Et quelle grâce aurais-je moi, pauvre provincial, à venir ainsi décrier les fruits de mon sol natal? Quelle grâce aurions-nous à la répudier, nous tous qui en sommes sortis? Au fond de notre cœur ne reste-t-il pas toujours un souvenir du temps que nous y avons passé, et un vague espoir d'aller y clôre l'avenir? La province doit être notre dernier refuge, comme elle a été notre berceau. Elle nous regarde partir, comme les montagnes de la Savoie regardent partir leurs colonies d'émigrans, mais elle pense que nous n'oublierons ni l'air frais de nos bois, ni la source du rocher, ni le rantz des vaches de la montagne. Le jour où nous nous éloignons, la maison paternelle se voile de deuil, et semble se plaindre d'un grand vide; et à notre retour, nous la retrouvons animée et joyeuse, et la grande porte ouverte au large, comme pour recevoir l'enfant prodigue. Combien de pauvres enfans qui sont venus se briser à cette rude existence de Paris, combien d'hommes dont le pied a glissé dans cette lutte pénible, où ils se jetaient! Et la province leur mère était là pour les recevoir après leur chute. Ils s'en allaient lui confier leurs déceptions, leurs froissemens d'ame, et la province les accueillait avec douceur, et versait le baume sur leurs plaies, et leur rendait le calme et la confiance. Nous arrivons tous à Paris, poussés, comme les chevaliers errans du moyen âge, par je ne sais quel impétueux besoin d'activité et quel esprit aventureux que nous ne trouvons pas à satisfaire

dans notre humble cité. Il y a ici une grande lice où nous voulons porter notre bouclier. Il se fait une passe d'armes, où nous ne sommes pas fâchés de rompre une lance ou deux. Mais qui de nous, pendant que le combat dure, n'a pas regretté plus d'une fois cet air pur et ces douces collines de son pays, *l'aura antica e i dolci colli?* Qui de nous ne s'est pas surpris à rêver, et comme Horace, l'*aurea mediocritas*, et comme Rousseau, la maison blanche sur la montagne, avec des volets verts?

Ce que l'on reproche le plus à la province, c'est cette sorte d'inactivité politique et littéraire où nous la voyons parfois languir et l'on ne songe pas qu'elle agit directement à Paris, par les hommes que nous admirons le plus. La province envoie à Paris son Chateaubriand, son Lamartine, son La Mennais; elle y envoie des députés et des artistes, des ministres et des écrivains, des poètes et des professeurs. Paris est le grand point de réunion, la ville où toutes les villes veulent avoir leurs représentans; et lorsque la province s'est dépouillée ainsi de ses athlètes les plus ardens, que lui reste-t-il à faire, sinon de rester de loin spectatrice de leurs efforts, comme, dans les batailles décrites par Homère et le Tasse, quand les chefs des deux partis en viennent aux mains, les troupes mettent les armes bas et attendent l'issue du combat?

Mais souvent, ces troupes impatientes ne se contentent pas de voir la lutte engagée seulement entre leurs chefs, et alors elles se remettent en mouvement, les bannières flottent, les chants de guerre retentissent, et il se fait de toutes parts des révolutions admirables.

L'histoire politique de nos dernières années montre assez quelle grande part la province a prise à tout ce qui nous a tour à tour effrayés ou enthousiasmés. Son histoire littéraire prouverait aussi qu'elle n'est restée étrangère à aucune œuvre vraiment importante, à aucune théorie nouvelle. Pour moi, je me souviens encore de cette guerre qui s'éleva, sous la restauration, entre les classiques et les romantiques, et que nous soutînmes, nous, avec moins d'idées lumineuses, avec moins de force et d'éclat qu'on ne le faisait à Paris, mais avec un grand dévouement et une rare bonne foi. Comme nous étions bien divisés! Comme nous nous retranchions avec soin dans notre camp, nous autres jeunes romantiques, pour lancer de là nos fusées à la congrève

dans le camp rival, et prendre en grande pitié ces pauvres classiques ! A Paris, je crois bien qu'on y mettait moins de scrupule. Je crois bien, par exemple, que M. Hugo pouvait encore toucher la main de M. Étienne, et que Henri III eût pu s'asseoir côte à côte auprès de Manlius ; en province, il n'y avait point de tels rapprochemens, point de concession. Chacun marchait fièrement sous sa bannière, chacun avait son mot de ralliement et son chef de file. Les classiques s'avançaient en colonne serrée, ferme, imposante, et nous rudoyaient parfois d'une terrible façon. Les romantiques s'en allaient en tirailleurs lancer un bon mot, décocher un couplet, aiguiser une épigramme. Nous avions bien pour nous le petit journal du département qui nous ouvrait chaque dimanche ses sept ou huit innocentes colonnes (selon la place que prenaient les annonces), mais nos adversaires avaient leurs lourds Mémoires d'académie sous le poids desquels ils nous écrasaient. Nous étions, de notre côté, il est vrai, plus hardis, plus entreprenans, mais ils avaient de leur côté tout l'ascendant que donne le titre de propriétaire, électeur, père de famille, homme respectable. Ils usaient d'ailleurs de tous les moyens de séduction que leur présentait un budget mieux fourni que le nôtre. Ils donnaient des soirées, des bals, et nous étions réduits, pendant ce temps, à nous en aller sur quelque promenade déserte, adresser une ode à la lune. Ils avaient, comme des ministres, toutes les attractions du sorbet, de l'orgeat, voire même de la perdrix truffée à offrir à leurs adeptes, et nous autres pauvres membres de l'opposition, ce que nous pouvions faire de mieux dans nos grands jours de fortune, c'était d'aller boire de la méchante bière dans un méchant cabaret. Enfin, ils étaient au pouvoir, eux, ils occupaient les hauts emplois de la préfecture, des douanes, des contributions indirectes, et nous qui en étions encore aux plus bas échelons, il y allait en quelque sorte de notre existence de ne pas trop vanter Cromwell, ou la préface de Joseph Delorme, car on eût pu nous révoquer sous prétexte que nous affichions de mauvais principes. Je vous dis que cette guerre-là ressemblait absolument à la guerre politique que l'on se fait aujourd'hui. Mais ce qui nous nuisait encore plus, c'était notre maladresse à nous servir de nos propres armes. Nous faisions des odes indignes, des sonnets détestables, des élégies à faire rire, des tragédies

et des romans, comme si jamais on n'eût imaginé ce que c'était qu'un roman et une tragédie, et les perfides classiques ne négligeaient rien de tout cela. Ils savaient bien, les barbares, qu'il fallait nous regarder comme des malheureux copistes, qui, avec les meilleures intentions du monde, ne parvenaient qu'à faire disparaître assez nettement, dans leur travail, les beautés du maître, et à outrer au-delà de toute mesure le moindre de ses défauts; mais ils se gardaient bien d'établir une telle distinction. Ils englobaient dans notre pauvre romantisme tout le grand romantisme de Paris, tout le romantisme modèle. Nos œuvres s'en allaient d'un bout de la ville à l'autre, analysées, discutées, commentées, ramassant sur toute la route une grande masse de fines critiques et d'amers reproches, jusqu'à ce qu'elles arrivassent chez le recteur, chez le maire, chez le préfet. Pensez! Après cela, il ne fallait plus parler des suaves élégies de Sainte-Beuve, des strophes de V. Hugo, du roman de *Cinq-Mars*, ou des *Contes d'Espagne*; car on nous objectait aussitôt le néologisme, le ton vaporeux, l'exagération ou la froideur de nos romans et de nos élégies. Il y avait bien, comme on le voit, un peu de mauvaise foi de la part de nos adversaires, mais ils luttaient contre une minorité ardente, et dans la frayeur qui venait parfois les saisir, ce n'était pas assez pour eux de se retrancher derrière les seize volumes de La Harpe, derrière les soixante et dix volumes de Voltaire, derrière tout Boileau, tout le théâtre ancien, et toute la critique d'Aristote, de Rollin et du P. Bouhours, ils voulaient attaquer, et ils le faisaient de temps à autre assez rudement. Il y aurait eu, en pareille occurrence, un parti à prendre, c'eût été de renier notre coopération à l'ouvrage malencontreux qui nous valait tous ces amers reproches, d'abandonner l'ami imprudent qui compromettait ainsi notre cause, et de laisser son livre comme mort sur le champ de bataille. Mais nous n'avions pas encore poussé si loin notre tactique, nous nous croyions tenus de défendre tout ce qui se ralliait sous notre enseigne, et nous ne voulions pas sacrifier le plus petit lambeau de notre écusson littéraire, pas même la barre de bâtardise. J'en demande bien pardon à mes anciens maîtres, que j'ai eu depuis le bonheur d'avoir pour amis, il y a mainte mauvaise production de l'un de nous qui a retardé le succès de leurs œuvres, par la cruelle opiniâtreté avec laquelle nos adversaires rejetaient sur l'auteur des *Consolations*, où l'auteur d'*Hernani*, les

péchés poétiques que nous commettions, hélas ! bien innocemment tout seuls; et je connais tel académicien de province', honnête homme, bon père de famille, payant très bien ses impositions, faisant, je crois, fort régulièrement son service de garde national, mais classique déterminé, et qui aujourd'hui, en 1835, travaille encore à repolir le quatrième chant d'un *Art poétique* contre le romantisme.

Cette guerre littéraire, même avec son côté faible, et son côté ridicule, montre du moins quelle place la littérature occupait en province, et avec quel intérêt on en développait toutes les questions.

Au reste, ce n'est là qu'une des nombreuses faces sous lesquelles on pourrait étudier la province. Ce qu'il faudrait y chercher surtout, ce sont ces travaux consciencieux d'érudition, ces recherches admirables sur les mœurs, les traditions, les antiquités locales; ce sont ces hommes modestes, persévérans, renfermés, comme des bénédictins, dans le cercle de leurs études, et amassant chaque année des trésors de science; ces hommes que le renom littéraire ne tente pas, que les séductions de Paris ne peuvent émouvoir, qui restent fidèles à leur pays, et lui dévouent tout leur temps et lui rapportent tout le fruit de leurs études; des hommes comme M. Péricaud de Lyon, qui consacre toute sa vie à recueillir les documens historiques et littéraires de sa province, et à les publier; comme M. Manescau de Pau, l'ami, l'hôte, le guide savant et plein de cordialité de tous les littérateurs qui vont visiter son beau pays de Béarn; des hommes comme M. de Caumont de Caen, qui s'en va explorer toutes les églises de Normandie, pour nous en redire ensuite les beautés et l'histoire, comme M. Fabre de Montpellier, qui vient faire hommage à sa ville natale, des tableaux qu'il a recueillis pendant toute sa vie en Italie; comme M. Weiss, le savant bibliographe, qui emploie toute l'influence que lui donnent ses œuvres et son nom à enrichir la bibliothèque de Besançon, et à soutenir les efforts de ses jeunes compatriotes; comme M. D. Monnier, qui connaît chaque légende, chaque lieu remarquable, chaque nom illustre de son pays: des hommes comme l'aimable M. Jauffret, le bibliothécaire de Marseille, comme MM. Jung et Willm, et plusieurs autres professeurs de Strasbourg; comme M. Corcelle de Bordeaux, le premier qui fit le plan de la Madeleine; comme M. Pelet de Nîmes, et tant

d'autres que je ne puis citer, car il faudrait, pour les connaître, entrer dans toutes les spécialités, embrasser tour à tour la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, et prendre à la tête de ces diverses branches de science ou de littérature ces hommes de talent et de conscience qui ont peut-être fait de grandes découvertes, qui ont peut-être préparé de grands progrès, mais qui ne cherchent point à s'avancer, et dont il faut parfois arracher, avec une sorte de violence, le secret caché sous leur timidité et leur modestie.

Que si l'on tourne ses regards vers la poésie, combien de franches et naïves inspirations n'y trouverait-on pas! combien de lyres craintives dont les chants ont retenti à l'ombre et sans trouver d'écho! combien d'hommes vraiment poètes auxquels il n'a manqué, pour conquérir leur gloire, que d'être devinés ou compris! Hélas! combien de germes précieux noyés dans l'oubli, combien de fleurs dont le parfum se répand inutilement dans le désert!

Full many a gem of purest ray serene,
The dark unfathom'd caves of ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its swectnes on the desert air.

Je commence par convenir de tout ce qui manque à ceux qui s'occupent de littérature en province. Il leur manque ordinairement la correction, la fermeté de style. Il leur manque un travail plus difficile, et plus d'émulation. Le théâtre où ils se trouvent placés est trop étroit; ils ont trop vite fait d'en gravir tous les degrés et de le parcourir d'un bout à l'autre. Ils passent trop tôt du rang d'élève à celui de maître, de l'étude à la critique. A leur première ode, on les remarque; à la seconde, on les loue; à la troisième, on va au-devant d'eux. Certes il en est beaucoup qui ne s'aveuglent point sur un succès aussi rapide, et n'y puisent au contraire qu'un motif de revoir leurs compositions avec plus de sévérité; mais combien d'autres qui arrêtent là leur ambition, et dont le superbe essor aboutit à les faire nommer chefs d'une coterie littéraire, ou membres d'une société d'émulation! Leur horizon se rétrécit, la corde de leur arc n'est plus assez fortement tendue, et leur feu poétique avorte à la chanson de table ou à la pièce de circonstance.

Cependant il y a dans le calme, dans l'isolement, dans la commode régularité de la vie de province, quelque chose qui porte singulièrement à la méditation et à la rêverie. Il y a comme une saveur de poésie dans l'air natal que l'on respire, et tous ces lieux que l'on a parcourus enfant, toutes ces retraites mystérieuses des bois où l'on s'est plongé ; tous ces escarpemens de la montagne, tous ces rians contours de la prairie, toutes ces teintes variées d'un paysage, nous rapportent, quand nous les contemplons plus tard, mille impressions suaves, mille souvenirs attrayans et pleins de fraîcheur. Alors il y a vraiment autour de nous de la poésie, et le jeune homme la reçoit de tous côtés, par le regard et la pensée. Il la rêve, il l'entretient avec délices, il la porte le soir au milieu des vieilles ruines, et le matin, sur la cime des rochers, il la sent qui remplit et échauffe sa poitrine, et il est impatient de la produire. S'il ne peut la faire éclore, s'il la laisse retomber sur elle-même comme l'étamine d'une fleur dans son calice, c'est que la forme extérieure à lui donner, l'expression seules lui ont manqué ; mais, au fond du cœur, il était poète, et grand poète.

Il y a même, il faut en convenir, tel genre de poésie qui ne peut guère être bien senti que loin de la rumeur des grandes villes, au milieu du silence et des riantes images de la campagne. Nous croyons, par exemple, que Burns n'eût pas fait dans le tourbillon d'Édimbourg les ravissantes élégies qu'il a faites dans sa ferme. Nous croyons que les poètes de Westmoreland, et en particulier Wordsworth, eussent mis moins de fraîcheur, moins de simplicité et de grâce naïve dans leurs chants, si, au lieu de s'inspirer au bord de leurs beaux lacs, ils étaient allés chercher l'inspiration dans un *rout* de la cité. Il faut à celui qui écrit le drame ou la comédie le spectacle, le bruit, le mouvement des villes ; il lui faut une grande variété de caractères, de physionomies, il faut qu'il étudie l'homme sous toutes les faces, dans toutes les situations, et tant que ses études ne sont pas complètes, il ne peut guère songer à l'isolement. Mais il est une poésie timide, un peu tendre, élégiaque, qui se retire volontiers à l'écart, et se trouve bien de bâtir son palais de fée, avec les images champêtres qui l'entourent, et de s'asseoir rêveuse au pied d'un chêne, et de chanter pour la fille des laboureurs qui passe, ou pour le plaisir de chanter.

Cette poésie, qui n'a ni la fadeur de l'idylle, ni la constante monotonie de la description, et qui s'élève souvent jusqu'à l'ode; cette poésie qui se complaît en elle-même, qui ne sort guère de son monde intérieur que pour y rentrer avec plus de joie, est celle qui brille en province. C'est là que nous retrouverons, non pas toujours, non pas partout, mais en les cherchant un peu, des morceaux vraiment dignes d'être connus, et des hommes qui ont droit à ce que la critique s'occupe d'eux, à ce que l'on prenne soin de connaître leur vie et de mesurer leur talent.

J. REBOUL.

Voici une de ces natures mâles et vigoureuses qui échappent, par la puissance et l'admirable harmonie de leur organisation, aux circonstances extérieures qui les oppriment; une de ces natures nobles et viriles qui ne plient guère sous le sort, et, dans quelque position qu'on les relègue, se révèlent toujours avec éclat. M. Reboul est un de ces hommes que la poésie vient elle-même chercher dans leur humble demeure, pour leur prêter son auréole, et les revêtir de son écharpe d'or. C'est l'homme du peuple qui ne court point après l'inspiration comme après un hochet pour en faire parade dans un salon, mais que l'inspiration saisit peut-être en dépit de lui-même. M. Reboul est le Burns de notre pays. Sa verve poétique ne s'est pas exercée entre les murs d'un collége; elle n'a pas grandi sous l'aile du monde, elle n'a pas été choyée par la fortune. Elle est née et elle a grandi toute seule, à l'écart, majestueuse et fière, sans tenir compte des obstacles, sans avoir recours à ces mille petits artifices que d'autres emploient, à ces échos de boudoir, à ces confidences de salon. Elle a grandi d'un seul jet, comme une plante généreuse qui se redresse contre le vent, et s'épanouit aux douces ardeurs du soleil.

M. Reboul est peut-être de tous ces poètes dont nous essaierons de parler celui qui a le plus d'énergie dans la pensée, et de fermeté dans le style. C'est celui de tous qui s'abandonne le moins à cette vague langueur, à cette espèce de *morbidezza* dont la plupart des poésies de province ne sont que trop souvent empreintes. Ses vers ne sont cependant pas exempts de négligences; il s'y glissse même parfois beaucoup trop de prosaïsme et d'ex-

pressions faibles et vulgaires. Mais tout à coup il se relève, et c'est avec une admirable majesté. Il y a du pindarisme dans le mouvement de ses strophes, et de temps à autre des étincelles brûlantes dans la rigoureuse concision de ses vers. On voit que ces compositions n'ont pas mûri lentement au milieu d'une froide nature, mais qu'elles sont écloses tout d'un coup sous les rayons ardens de son soleil du midi. Sa pensée ne s'arrête d'ailleurs jamais que sur de nobles sujets d'inspiration. Il ne la jette pas au hasard, il ne l'éparpille pas sur toutes les voies en rêveries d'amour ou en plaintes mélancoliques. Il la tient ferme et serrée, et puis vient le jour où cette pensée déborde. C'est la religion surtout qui inspire M. Reboul; c'est le christianisme qui lui prête ses grandes idées et ses grandes images. Ce qu'il aime, ce sont les temps de foi, ce sont les pieux mystères, et les naïves adorations des anciens jours. Ce qu'il rêve encore, c'est je ne sais quelle liberté religieuse appuyée sur le catholicisme et l'orthodoxie, c'est une transformation de l'ordre social actuel opérée tout entière par le retour aux vieilles croyances; c'est l'Évangile rayonnant d'une nouvelle gloire, c'est l'édifice des apôtres rebâti sur des ruines. Il est poète religieux, poète chrétien, et c'est à ce titre surtout qu'il mérite d'être rangé dans l'école de M. de Lamartine, pour lequel il a plus d'une fois exprimé d'une manière brillante ses sympathies et son admiration. Dans une de ses plus belles odes, il s'adresse aux poètes qui, comme lui, proclament cette grande loi du christianisme, et il leur dit:

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des temps futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.
Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles :
Foi par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.

Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde

Mort par un oubli de la foi ;
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : Écarte ton suaire !
Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi !

Déjà vieille et toute cassée,
Courtisane mise au rebut,
Qui, dans son fauteuil affaissée,
Radote tout ce qu'elle fut ;
L'incrédulité décrépite
En elle-même se dépite
De voir ses amans dans l'ennui ;
Plus d'un lui lance l'anathème ,
Et vient, ainsi que Nicodème,
Trouver Jésus pendant la nuit.

Et plus loin:

Malheur à la lyre avilie
Qui flatte un peuple dans sa nuit,
Qui chante à table, et qui s'oublie
Jusqu'à s'enivrer avec lui !
Du déshonneur elle est frappée,
Ainsi que cette indigne épée
Qui, répudiant la valeur
Au milieu de la grande place,
Pour amuser la populace,
Tourne entre les mains des jongleurs.

Mais bénédiction à tout chantre sévère
Qui préfère à son front la haine du Calvaire
Au cercle d'un laurier honteux ;
Qui, parlant de sagesse à tout sanglant délire ,
Au jour du grand réveil comme Job pourra dire :
Je fus l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux.

Dans un galetas solitaire
La mort pourra fermer ses yeux ;
Mais ses chants rompus sur la terre

Iront se renouer aux cieux.
Quittant cette triste vallée,
Son ame sera consolée;
Son parfum n'y fut répandu,
Comme ceux de la pénitente
A la chevelure pendante,
Que sur les pieds de la vertu.

Une autre pièce de M. Reboul qui renferme encore de grandes beautés, c'est son ode à M. de La Meunais. Quoique nous ne partagions pas complétement à cet égard les idées du poète, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'énergie qu'il y a déployée, et surtout le charme de ces images bibliques qu'il y jette à profusion. Et n'est-ce pas un vrai poète que celui qui peut écrire des strophes comme celles-ci?

Hélas! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente;
La populace aussi compte une ère sanglante.
Alors la Liberté voila ses yeux de pleurs;
Le tyran en haillons n'en fut que plus farouche:
Tout système a passé par la pierre de touche:
Jamais le genre humain, se tournant sur sa couche,
N'a pu complétement endormir ses douleurs.

Chaque jour qui se perd dans l'abîme des âges
Ne varie après tout que l'aspect des orages,
Et ne fait que changer le mode de souffrir.
Toi-même tu l'as dit: l'exil est sur la terre;
Les cris de l'opprimé ne s'y peuvent pas taire,
L'injustice y possède un sceptre héréditaire
Qu'à son poignet de fer nul ne pourra ravir.

On connaît déjà cette charmante élégie de M. Reboul sur la mort d'un enfant. Je ne puis cependant résister au désir de la citer. C'est d'ailleurs une exception à ce qu'il a l'habitude de faire; car, à part cette pièce, tout ce que je connais de lui est d'un caractère plus grave et plus imposant, et puis il y a là une idée qui se rapproche de cette douce et poétique idée de Jean-Paul: que deux anges président à la destinée de l'homme,

l'un qui lui donne la vie par un baiser, l'autre qui la lui reprend encore par un baiser.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

» Là, jamais entière allégresse ;
L'ame y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

» La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

» Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

» Non, non : dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

» Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtemens ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers momens.

» Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère !... ton fils est mort !

Certainement il y a dans cette pièce de la négligence de style, l'impression pourrait y être parfois plus juste ou moins vague; mais ne respire-t-elle pas un sentiment exquis et une grâce admirable? Je ne puis, au reste, citer qu'une bien faible partie des productions de M. Reboul. Il n'aime guère à montrer ce qu'il a fait; je ne connais que par fragmens son poème sur Aigues-Mortes, adressé à M. de Lamartine, et qui renferme des passages délicieux. Depuis long-temps on le presse de publier un recueil complet de ses poésies; il n'a pas encore pu s'y résoudre. Il vit à Nîmes, très-retiré, cultivant l'art pour l'art, échappant aux séductions que le monde lui a offertes, membre de l'académie de Nîmes, ami de M. de Lamartine et de plusieurs autres hommes célèbres, mais faisant toujours son métier de boulanger; ce métier, dit-il avec une noble fierté, ce métier que son père lui a légué, et auquel il croit devoir s'astreindre. Homme de cœur, homme d'étude, homme d'un chaleureux entraînement et d'une vaste érudition, M. Reboul agit fortement sur tous ceux qui le connaissent, et je n'oublierai jamais l'impression qu'il m'a faite la première fois que je le vis, dans son étroite chambre d'artiste, avec sa belle tête couverte d'épaisses boucles de cheveux noirs, ses grands yeux bruns, pleins de vie, son regard ardent, sa parole ardente, et sa manière simple et pourtant entraînante de réciter des vers. C'est un de ces êtres rares dont le style primitif ne s'est point effacé, dont l'ame, concentrée en elle-même, a conservé tous ses parfums, toute sa chaleur; dont la pensée a gardé son bandeau virginal au milieu des cohues du monde où elle courait risque de le perdre. Et quand M. Reboul voudra mettre plus de soin dans la composition de ses vers, et

s'avancer sur la scène, je crois que rien ne l'empêchera de prendre son rang parmi les poètes remarquables de notre époque.

CH. BRUGNOT.

Il est mort ! mort tout jeune, quand d'ordinaire l'on se sent plein de force, quand l'on rêve à l'avenir ; mort à trente ans ; Sa tombe est fraîchement recouverte, et les fleurs qu'on y a jetées n'ont pu encore se faner. Ses amis recueillent les vers qu'il a laissés : des chants inachevés, des élégies dont le dernier mot n'est pas prononcé, des esquisses jetées d'une main habile, mais légère, à peine quelques œuvres plus complètes, à peine quelques tableaux. Ce beau volume, tombé de sa main mourante, et composé sur son cercueil, est triste à parcourir. C'est un bouquet de cyprès ; on y sent le deuil à chaque page. Le poète a été pressé de tout dire, et il a tout dit rapidement. Il a passé par plusieurs voies, mais il n'a fait que passer. Il est parti les mains pleines de fleurs ; il a jeté en tout sens ses idées de poésie : l'ode, l'idylle, la ballade, la romance. Il espérait peut-être revenir plus tard voir comme ces fleurs avaient grandi, et il ne l'a pas pu, et ces fleurs nous sont restées, comme il les avait semées, assez fraîches, assez gracieuses, mais souvent mal développées. Il y a dans toute sa poésie comme une fatale prévision, comme un secret avertissement de sa mort prématurée. Il se hâte de boire à toutes les sources de la vie pour les connaître toutes, et il sent venir le terme, et il s'écrie :

Seigneur, c'est à vos yeux une vertu peut-être
D'être si jeune et de mourir.

Ou bien il se souvient d'avoir vu avec deux de ses amis un lieu qui lui plaît, et il leur dit avec une triste prévision :

Nous revendrons encor, nous viendrons une fois
L'autre mai nous asseoir là sur la même mousse,
Courant et répétant que la journée est douce.
Mais est-il sûr, amis, que nous viendrons tous trois?

Plus tard, ce pressentiment de mort, qu'il a nourri, le re-

prend avec plus de force. Alors il jette un regard d'abattement sur la route qu'il a suivie, sur les êtres qui l'entourent, et il murmure avec des larmes dans le cœur :

Oui, la mort peut venir.—Dormir, — rêver, — n'importe!
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte.
Oubli sur cette terre, et de l'autre côté,
Mon ami, c'est ma vie et mon éternité.
Oubli ! car j'ai passé sans laisser une trace ;
Oubli ! car pour ma fosse il faut si peu de place!
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert,
Et pour tromper sa faim chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes
Et mes chants au désert : ce sont des voix éteintes.
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu ;
Avec le flot vulgaire atome répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine ;
Voilà tout. — Et celui qui mesure le temps
A dit un jour : Assez — assez vécu — trente ans!

Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère, et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.
J'avais une compagne (oh! moitié de mon ame)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme!
Elle croyait aussi qu'être unis c'était voir
Ensemble le matin, ensemble encor le soir.
Seigneur, c'est dans leur sein que votre bras me frappe.
Si j'ai soif, je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer...
Mais, ô famille en deuil destinée à pleurer!...

Ce sont là à peu près ses derniers vers. Après cette pièce inachevée, on en trouve cependant encore une autre d'une teinte moins sombre ; la mort est venue l'arrêter au milieu d'une strophe, comme elle avait fait pour André Chénier.

Il y a en tête de ce volume une simple et touchante biographie, écrite avec une sorte d'amitié religieuse par M. Th. Foisset. C'est un travail qui résume très-bien le caractère et la tendance du poète. Il n'y a, dans tout le cours de cette naïve histoire, point de grands événemens , point de circonstances variées avec adresse, rien de ce qui pourrait étonner ou émouvoir fortement le lecteur. C'est une pauvre et humble vie de province qui commence dans un hameau, s'élargit un peu dans un collége, et puis rayonne d'abord avec joie dans le monde, et puis se retire timide et pensive dans l'isolement, et se berce dans ses rêves, et se nourrit de quelques études, et s'enclôt dans l'intérieur de la famille. C'est la vie d'un homme qui a compris de bonne heure que la route bruyante où tourbillonnent toutes les ambitions n'était pas faite pour lui, et qui rentre avec joie sous le toit de ses pères, et salue, comme Kleist, le bonheur d'avoir une douce femme , et redit comme Tollens , le poète hollandais :

« Heureux celui qui ne songe point à sa pauvreté, qui trouve son royaume dans l'amour de son épouse, et sa gloire dans ses enfans ! »

Zalig wie zijne armoë smade
Die zijn' rykdom in zijn gade
En zijn' roem vindt in zijn kroost !

Ainsi mise à l'abri du contact trop fréquent du monde et des secousses extérieures, toute cette vie de poète se passe en douces et naïves sensations qui se renouvellent d'autant plus rapidement, qu'un rien peut les produire. C'est un jour de printemps qui lui sourit, c'est un ami qui arrive, c'est une rose qui vient d'éclore. Dans cette ame si pure, si limpide, si mollement impressionnable, la moindre circonstance fait époque, le moindre coup de vent plisse une ride, et le plus léger rayon de soleil ramène la joie. Et le poète s'en va ainsi s'ouvrant à toutes les émotions embrassant dans sa pieuse ferveur toute la nature, et souriant à toutes les sympathies. C'est le printemps de l'imagination, c'est le mois de mai de l'existence, c'est alors que tout se revêt d'un doux prestige, que tout s'illumine d'une lueur scintillante; alors on passe par la porte d'or des songes, on porte sur la tête, comme Merlin, une couronne qui chasse tous les noirs soucis ; alors

on plonge dans l'infini, on entend autour de soi résonner de magiques concerts, les sources du rocher ont une voix pour nous endormir, on voit passer le soir dans la forêt des ombres blanches, avec une écharpe de femme, et dans l'ame livrée à tous ces enchantemens, il n'y a de place que pour la poésie et l'amour. Mais ces heures de printemps s'en vont. On se réveille un jour, et l'on s'étonne de ne plus retrouver toutes ces images, et l'on regarde tristement, comme Schiller, s'enfuir cet idéal avec ses douces créations, et on le rappelle en vain, il ne revient plus. De cet idéal d'un instant, on retombe dans un lourd positif. De sa poésie candide et rêveuse, cet homme que nous venons de voir regagner joyeusement son hameau, cet humble enfant de la Bourgogne, Ch. Brugnot se jette dans la politique; et cette politique haletante de nos jours de révolution le prend d'une main de fer, et le fatigue et le torture et l'épuise. Elle l'a tenu ainsi deux ans devant elle, l'a mis hors de combat et l'a tué. En 1829, Ch. Brugnot rédigeait à Dijon *le Spectateur*, et en 1831 il mourut, abreuvé d'amertume, fatigué de déceptions, accablé par la violence et le mouvement de cette mêlée où il s'était jeté.

Et maintenant, en reprenant l'une après l'autre ses œuvres éparses, il est impossible de ne pas y reconnaitre tout ce qu'elles ont d'incomplet: un style mou et négligé, une expression lâche et diffuse; beaucoup de grâce et de sentiment, mais peu de travail. Le poète s'abandonne trop aux molles langueurs de ses rêveries, il se berce dans la vague harmonie de ses vers, et ne songe pas à ce qu'ils peuvent avoir de long et de monotone pour ses lecteurs. Il y a cependant dans ce volume, à prendre toutes ces pièces par ordre de date, un progrès assez soutenu. On y voit toutes les transformations de l'idée poétique par lesquelles l'auteur a passé, et c'est à peu de chose près l'histoire de ce qui est arrivé à beaucoup d'entre nous qui ont fait de bonne foi l'étude de leur art, et qui en ont suivi le mouvement et le progrès. D'abord le vers alexandrin ferme, rigoureux, marchant avec gravité sur ses douze syllabes, sans fausse césure et sans enjambement; la description apprise à l'école de Delille, et l'amour senti comme Parny. Et puis André Chénier vous tombe entre les mains. On s'étonne de ce charme qu'il respire, on savoure avec bonheur la douce mélancolie de ses vers, on le lit vingt fois et on le relit encore; c'est le poète qui commence à remplir notre at-

tente, c'est celui qui vous sort de la froideur compassée, ou de cette absence de vie intime qui vous ont frappé dans les autres poètes élégiaques. Alors vous vous demandez, peut-être par un dernier scrupule, comment il se fait que ce poète ait osé rompre un alexandrin à la troisième ou la quatrième syllabe, en dépit des sages préceptes de Boileau; mais une fois arrivé là, je crains bien que vous ne commenciez à prendre goût à l'hérésie, et que la question ne se décide au détriment de vos anciens maîtres. Et puis arrive M. de Lamartine avec ses *Méditations*, qui répondaient si bien à tout le besoin de religion, à toute la tristesse de notre époque, et puis M. Sainte-Beuve avec sa terrible préface et ses vers entraînans à l'appui, et puis M. Victor Hugo avec ses odes et ses ballades. Alors c'en est fait, vous abdiquez votre passé, votre poétique à la J.-B. Rousseau, vous brisez sans façon le vers, et vous y trouvez plus d'effet; vous repoussez de toutes vos forces la périphrase, vous ne craignez pas de chercher à mettre dans vos compositions plus de naturel et de sentiment que d'artifices de style. Dès ce moment l'apostasie est complète; Lebrun vous renie, Boileau vous lance l'anathème. Il ne vous reste plus qu'à abdiquer franchement vos premiers insignes, et à marcher sous la nouvelle bannière que vous vous êtes choisie. Ainsi a fait Brugnot, ainsi avons-nous tous fait, nous autres jeunes gens obscurs de la même époque, qui suivions avec tant d'abandon le mouvement littéraire de la restauration. Il y a dans ce recueil, que les amis de M. Brugnot nous ont donné comme les *reliquiæ* d'un autre Farcy, il y a des morceaux d'un grand mérite, des élégies pleines de grâce et de naïveté; un poème sur les fleurs qui renferme de jolies descriptions; un autre, intitulé *le Chasseur*, qui a toute la capricieuse allure de la ballade allemande, et une poétique nouvelle que l'on regrette de ne pas voir achevée. Il fallait à M. Brugnot quelques années de plus pour terminer toutes ces ébauches, après quoi son volume eût été moins gros, peut-être, mais mieux composé.

A. DE LOY.

M. de Loy est mort aussi tout jeune, il y a deux ans, en rédigeant le *Mercure Ségusien* à Saint-Étienne. Mais sa vie ne s'est pas écoulée d'une manière aussi calme que celle que nous venons

de dépeindre. Elle a été triste, orageuse, flottante, douloureusement traversée par mille secousses inattendues, par un esprit inquiet et aventureux. Peu d'hommes ont passé par tant de diverses positions; peu d'hommes ont gravi en aussi peu de temps les échelons de la poésie, pour redescendre ceux de la misère. Je ne connais à mettre à côté de lui que Savage en Angleterre; Gunther en Allemagne. Souvent, sur sa route, il a eu à lutter contre le besoin; à travers son existence vagabonde, plus d'une fois il a compris que le pain d'autrui est amer, et qu'il est triste de monter et de descendre l'escalier de l'étranger; plus d'une fois, en regardant l'asile qu'il venait de quitter, il a pu se dire avec douleur comme Pindemonti:

« O heureux celui qui ne pose pas le pied hors de sa douce terre natale! »

Oh! felice chi mai non pose il piede
Fuori della nativa sua dolce terra!

Le blâme du monde a pesé lourdement sur lui. Je ne veux pas rappeler toutes les accusations qu'on lui adressait, je ne veux pas rechercher s'il méritait tous les reproches qu'il a subis. C'est bien le moins que nous ne mettions pas en jugement les mânes d'un homme, comme le faisaient les Égyptiens, et que nous laissions dormir en paix dans la tombe celui dont la vie eut peu de repos. La souffrance lave bien des choses. La Fontaine rendait l'innocence au malheur, et tant qu'un poète n'a pas cru devoir afficher sa vie comme H. Raynal, ou proclamer son cynisme par ses œuvres, comme Crébillon, le marquis de Sade, ou de Laclos, je ne sais s'il est permis à la critique d'entrer dans ce for intérieur de la conscience, et d'y introduire le scalpel.

De Loy était pourtant parti de son village de Franche-Comté, auprès de Luxeuil, dans la Haute-Saône, avec d'heureuses chances d'avenir. Jeune, instruit, plein de sève et d'intelligence, ayant fait de bonnes études, et revêtu de bonne heure du double titre de docteur ès-lettres et de docteur en droit, il voyait s'ouvrir devant lui plusieurs carrières, et il avait même assez de fortune pour pouvoir les essayer. Comment tant de moyens de succès n'ont-ils pu lui suffire? Comment a-t-il dévié de si loin de la route qu'il avait prise? Je laisse à un biographe plus

entreprenant que moi le soin d'en rechercher les motifs, et à un psychologue, celui de les expliquer. Qu'il me suffise de dire qu'une fois jeté dans son existence aventureuse, il n'y trouva plus de barrière, plus de frein. Alors il parcourut la plus grande partie de la France, l'Allemagne, la Suisse, le Brésil, le Portugal. Il a laissé sur toutes ces contrées, et surtout sur Genève et les Açores, de touchans souvenirs poétiques. En 1826, nous le retrouvons à Lyon, attaché à la rédaction de *l'Indépendant.* C'était, comme on le sait, le journal de cette société qui s'était formée sous le titre d'académie provinciale pour opposer un contre-poids à la centralisation littéraire de Paris. Les écrivains les plus distingués de cette époque en faisaient partie. M. de Chateaubriand en était président honoraire à perpétuité, et M. Ch. Nodier, président annuel. La société avait des réunions fixes, de vastes et nombreuses correspondances. Elle exprimait ses vues par son journal dans lequel il a paru des articles assez remarquables, et elle devait publier chaque année douze volumes. Le premier, et je crois le seul qu'elle ait fait paraître, c'est le recueil de poésies de de Loy; car, peu de temps après il se fit dans ce large réseau littéraire, une telle trouée, que toutes les mailles se rompirent, et il fallut l'abandonner.

Après cela, de Loy reprit son existence errante, et il serait bien difficile d'indiquer d'une manière précise où il passa son temps, car à toute heure il se remettait en route. Il avait bien un frère, une femme, des enfans, une retraite dans ses montagnes de Franche-Comté, mais c'était là qu'il fallait le moins le chercher. Il avait dans la Bourgogne, du côté de Mâcon, un asile de prédilection qu'il a chanté plusieurs fois; c'était là, disait-il, qu'il trouvait ses Hervart; c'était là qu'il aimait à venir s'abriter, mais son insatiable besoin de voyage l'empêchait de s'y fixer pour long-temps. Un jour, vous alliez le chercher dans cette campagne qu'il vous avait tant vantée, dans cet hospitalier Sattendras, et vous appreniez qu'il courait alors le midi. Une autre fois, il vous écrivait qu'il venait d'ouvrir un cours de littérature à Douai, et six semaines plus tard, il partait pour l'Allemagne.

Je l'ai connu après qu'il eut quitté la rédaction de l'*Indépendant;* je l'ai revu assez fréquemment depuis, et toujours le même, insouciant, fantasque, léger, enthousiaste, saisissant

avec ardeur toute idée poétique, et palpitant de joie à la lecture de quelques vers, comme La Fontaine à la lecture d'une ode de Malherbe. Avec des goûts de volupté comme Épicure, il pouvait vivre comme Diogène. Dix sous dans sa poche pouvaient lui sembler parfois une grande fortune; mais s'il eût possédé tout d'une fois cinquante louis, jamais il n'aurait songé à en ménager la moindre parcelle. Pour lui, l'heure présente était tout, et le lendemain rien. De là si peu de sagesse de ce monde, de là tant de soucis, et de jours de besoin. Un soir, je le rencontrai par hasard à Paris, tandis que je le croyais au fond de la province. Il était pâle, défait, abattu, et il m'avoua que depuis trois jours il couchait sous une de ces baraques de marchands qui se tiennent près de l'Institut. Une autre fois, il accourut chez moi tout effaré, il venait de rencontrer la figure d'un homme à qui il devait de l'argent, et il fut pendant longtemps à ne plus oser sortir que de nuit. Les exigences ordinaires du monde le touchaient peu. Ce n'était guère un homme à se soucier de l'art de mettre sa cravate, et de la coupe de son habit. Et à force d'exercer son stoïcisme sur les mille contrariétés par lesquelles il avait à passer, il en était venu à l'appliquer aux choses qui d'ordinaire se plient le moins au stoïcisme. Quand une pensée de poésie lui venait, quand une lueur d'inspiration traversait son ame, il n'y avait plus pour lui ni besoin physique, ni convenance, ni saison. Je l'ai vu quelquefois dans une ville de province, où je passai l'hiver, sortir brusquement le soir, au milieu de décembre, s'en aller par le vent et la neige le long de la rivière, et revenir avec une ode pleine de verve et d'enthousiasme.

Quand il entreprenait un de ses fréquens voyages, à travers la France, ou dans un pays étranger, il ne faut pas croire qu'il y mît ce demi-luxe bourgeois dont parle Sterne; le porte-manteau avec la demi-douzaine de chemises et la culotte de soie. Il partait tout simplement avec un bâton cueilli au milieu d'une haie, un petit cahier où il écrivait ses vers, et un livre dans sa poche. Il s'en allait de ville en ville, frappant à la porte de tous les littérateurs, prenant gîte chez tous les journalistes, et s'insinuant si vite et si bien dans l'esprit de ses hôtes qu'il était impossible de ne pas le recevoir, et quand on l'avait reçu, de ne pas vouloir le garder. S'il y avait une feuille littéraire dans cette ville, il y

mettait des vers ou une nouvelle ; si un athénée, il demandait à y donner quelques séances ; si sa garde-robe était en trop mauvais état, il vous le disait sans façon, et s'accommodait aussi bien d'une paire de bottes que d'un gilet. Mais vous eussiez eu tort de croire que vous alliez le retenir ; vous l'eussiez mal connu si vous aviez voulu lui parler d'idées stables et vous mettre en devoir de lui chercher une place ; car au premier beau jour, il partait comme une hirondelle, en vous laissant une lettre de remerciement bien tendre où il parlait de tout, excepté de revenir.

Au milieu de ces courses de côté et d'autre, de cette vie indécise et flottante, je ne sais comment il faisait pour se tenir sans cesse au courant de tout ce qui paraissait en littérature, et pour accroître toujours son érudition. C'était un homme qui, à trente ans, possédait une étonnante variété de connaissances ; qui pouvait entamer une discussion suivie sur la philosophie, la poésie, la politique, l'histoire, la jurisprudence, et qui lisait avec la même facilité le grec, le latin, l'hébreu, l'allemand, l'anglais, le portugais, l'italien et l'espagnol. Certes avec une aussi grande étendue de connaissances et l'imagination qui l'enflammait, il eût pu laisser beaucoup d'œuvres importantes, si son genre d'existence ne s'était opposé à toute espèce de travail suivi et de composition de longue haleine.

Il nous reste de lui des articles en prose, légers, spirituels, piquans ; plusieurs pièces de vers disséminées dans différens journaux, et qui mériteraient bien d'être réunies ; puis ce petit recueil imprimé à Lyon, sous le titre de *Préludes poétiques*. Ses vers sont d'une grande pureté de style, et d'une facture sévère, soigneusement travaillée et polie. On voit que s'il s'abandonnait sans réserve à sa première inspiration, il revenait ensuite corriger avec soin ce qu'elle avait produit. Cette grande correction de style ne nuit en rien à ce que sa pensée a de tendre et de suave, aussi lui est-il arrivé que signant, dans le *Journal des Débats*, une pièce de vers de ses initiales, on lui ait fait l'honneur de l'attribuer à M. de Lamartine. Le caractère de sa poésie est essentiellement lyrique ; c'est presque toujours le mouvement de l'ode, hardi, fougueux, élancé. Cependant il en revient souvent à l'élégie, il rentre dans le fond de son cœur, il en sonde la tristesse, et il se dit :

Je ressemble à l'algue des mers :
Une vague en mourant la dépose au rivage,
Une autre la reporte au sein des flots amers.

Ou bien comme dans cette touchante pièce intitulée la *Résignation :*

Le lit où je repose est baigné de mes pleurs ;
Comme l'herbe des champs ma jeunesse est fanée,
Et si j'ai vu passer une belle journée,
C'était une eau rapide entraînant quelques fleurs.

Sur cette mer du monde où le nocher s'égare,
Crédule, j'ai vogué sur la foi de l'orgueil,
Et quand les vents poussaient mon navire à l'écueil,
Nulle main sur le bord n'a fait briller le phare.

Me voilà séparé de tout ce qui m'est cher ;
Que votre volonté, mon Dieu, soit accomplie !
Ma bouche se résigne, et du calice amer
Je saurai, s'il le faut, boire jusqu'à la lie.

Comme exemple de son mouvement lyrique, j'indiquerai les premières strophes de cette ode aux Francs-Comtois :

Vois-tu ces monts altiers où couve la tempête ?
C'est là qu'est le séjour de l'aigle et du poète.
Homme libre, ces rocs t'offrent leur boulevart ;
C'est parmi leurs sommets que, versant sur le monde
Sa lumière féconde,
La liberté s'assied comme sur un rempart.

Rendez-moi ce nid d'aigle où, belle d'espérance,
Dans un air vif et pur s'éleva mon enfance !
Menez-moi sur ces monts d'où, mesurant les cieux,
Le poète inspiré, fils de la Séquanie,
Sur l'aile du génie
Comme le roi des airs s'envole aux pieds des dieux.

Et cette ode à M. de Chateaubriand :

Quand, pareil à ce Nil orageux dès sa source,
Le siècle eut entraîné, dispersé dans sa course,
Et les faisceaux des lois, et les marbres des dieux,
Quelle main releva les débris du naufrage,
Et fit briller de l'arc promis après l'orage
Un rayon céleste à nos yeux?

C'est lui, c'est l'écrivain dont notre âge s'honore,
Le chantre de René, de Moïse et d'Eudore ;
Il fut trouvé fidèle au parti malheureux;
Libre, il ne plia point devant la tyrannie ;
Et le beau monument qu'éleva son génie
Tient moins à la terre qu'aux cieux.

Mais de ses longs chagrins son front garde la trace,
Ses jours furent troublés comme les jours du Tasse;
Comme lui de la gloire il paya les faveurs ;
Un grand homme est toujours en butte aux vents contraires,
Et son ame, au-dessus de nos ames vulgaires,
Renferme aussi plus de douleurs.

Aux champs américains jeté par un orage,
Sur quels bords son esquif n'a-t-il pas fait naufrage ?
Il a vu le Jourdain, le Tibre et l'Eurotas;
De la tombe où gît Sparte il baisa la poussière,
Il pleura sur Athène, et sa voix la première
A réveillé Léonidas.........

C'est aussi une belle et touchante pièce que cette élégie adressée au *vallon de Choully*, et celle qui a pour titre : le *Brésil*, et encore son ode aux *femmes*. Ce que l'on reprocherait peut-être aux vers de de Loy, c'est une richesse d'érudition qui les décore trop pour ne pas y faire tort quelquefois au naturel et au sentiment. Mais c'est sans doute au milieu de tous ces recueils de poésies dont la province nous a dotés, l'un des plus mûrs, des mieux conçus et des plus remarquables.

Un jour viendra où cette biographie de de Loy sera écrite d'une manière plus large et plus complète; un jour, je l'espère, on réhabilitera le génie de ce pauvre poète, rejeté par le monde, mais sanctifié par le malheur. Alors on dévoilera tout ce qu'il y avait de puissance dans l'ame de cet homme auquel il n'a manqué peut-être que d'avoir cette place qu'il cherchait vaguement à travers la société, et dans cette vie étrange, variée, aventureuse, le romancier trouvera plus d'une scène touchante, et le poète plus d'une inspiration.

X. Marmier.

ANDRÉ.

(SUITE.)

Henriette essaya en effet, pour complaire à Joseph Marteau, dont elle aurait été bien aise de rendre sérieuses les protestations d'amour. Du reste, elle feignait d'admirer beaucoup la vertu de Geneviève, et, par esprit de corps, elle ne cessait de vanter la supériorité de cette grisette, en sagesse et en esprit, sur toutes les dames de la ville. Mais intérieurement elle n'approuvait pas trop la rigidité excessive de sa conduite. Elle croyait que le bonheur n'est pas dans la solitude du cœur; et son amitié pour elle la portait à lui conseiller sans cesse d'écouter quelque galant.

Elle fut forcée de dissimuler avec Geneviève, pour la décider à venir chez Mme Marteau. La jeune fleuriste ne se rendit qu'en recevant l'assurance de n'y rencontrer que les filles de la maison et les ouvrières d'Henriette.

Pour aider à ce mensonge, Joseph, sans rien dire à André, le mena faire un tour de promenade dans la ville, ne rentra que lorsqu'il jugea Geneviève et Henriette arrivées.

Ils les rejoignirent dans le petit jardin qui était situé derrière la maison. Geneviève donnait le bras à la grand'mère, qui s'appuyait sur elle d'un air affectueux, en lui disant :

— Viens par ici, mon enfant, je veux te montrer mes hémérocales; tu n'as jamais rien vu de plus beau. Quand tu les auras regardées, tu voudras en faire pour le bouquet de Justine, c'est une fleur du plus beau blanc, tiens, vois!

Geneviève ne s'apercevait pas de la présence des deux jeunes gens; ils marchaient doucement derrière elle, Joseph faisant

signe aux autres jeunes filles de ne pas les faire remarquer. Geneviève s'arrêta et regarda les fleurs sans rien dire : elle semblait réfléchir tristement.

— Eh bien! dit la vieille, est-ce que tu n'aimes pas ces fleurs-là ?

— Je les aime trop, répondit Geneviève, d'un petit ton précieux, rempli de charme. C'est pour cela que je ne veux pas les copier. Ah! voyez-vous, madame, je ne pourrais jamais; comment oserais-je espérer de rendre cette blancheur-là et le brillant de ce tissu ? du satin, ce serait trop luisant; la mousseline serait trop transparente; oh jamais, jamais! Et ce parfum! qu'est-ce que c'est que ce parfum-là ? qui l'a mis dans cette fleur ? où en trouverais-je un pareil pour celles que je fais ? Le bon Dieu est plus habile que moi, ma chère dame!

En parlant ainsi, Geneviève, s'appuyant sur le vase de fleurs, pencha son front aussi blanc qu'elles sur les hémérocales, et resta comme absorbée par la délicieuse odeur qui s'en exhalait.

C'est alors seulement qu'André put voir son visage, et il reconnut sa dame d'amour, comme il l'appelait dans ses pensées, en souvenir des deux vers de la romance.

Geneviève ne ressemblait en rien à ses compagnes; elle était petite, et plutôt jolie que belle; elle avait une taille très mince et très gracieuse, quoiqu'elle se tînt droite à ne pas perdre une ligne de sa petite stature. Elle était très blanche, peu colorée, mais d'un ton plus fin et plus pur que la plus exquise rose musquée qui fût sortie de son atelier. Ses traits étaient délicats et réguliers, et, quoique son nez et sa bouche ne fussent pas d'une forme très distinguée, l'expression de ses yeux et la forme de son front lui donnaient l'air fier et intelligent. Sa toilette n'était pas non plus la même que celle des grisettes de son pays; elle se rapprochait des modes parisiennes, car elle avait étudié son art à Paris. Aussi ses compagnes toléraient beaucoup d'innovations de sa part. Seule dans toute la ville, elle se permettait d'avoir un tablier de satin noir, et même de porter dans sa chambre un tablier de foulard; ce qui, malgré toute la bienveillance possible, faisait bien un peu jaser. Elle avait hasardé de réduire les immenses dimensions du bonnet distinctif des artisanes de L.....; elle convenait bien que sur le corps d'une grande femme cette fanfreluchcherie de rubans et de dentelles ne manquait pas d'une grace extravagante; mais elle objectait que sa petite

personne eût été écrasée par une semblable auréole, et elle avait adopté le petit bonnet parisien à ruche courte et serrée, dont la blancheur semblait avoir été mise au défi par celle du visage qu'elle entourait. Elle avait en outre une recherche de chaussure tout-à-fait ignorée dans le pays; elle tricotait elle-même avec du fil extrêmement fin ses gants et ses bas à jour. André reconnut à ses mains des gants pareils à celui qu'il possédait; il admira la petitesse de ses mains et celle des pieds que chaussaient d'étroits souliers de prunelle, à cothurnes rigidement serrés; la robe, au lieu d'être collante comme celle de ses compagnes, était ample et flottante; mais elle dessinait une ceinture dont une fille de dix ans eût été jalouse, et à travers la perkale fine et blanche on devinait des épaules et des bras couleur de rose.

Lorsqu'elle aperçut Joseph, qui lui adressa le premier la parole, elle le salua avec une politesse froide; mais Joseph savait le moyen de l'adoucir.

— Oh! mademoiselle Geneviève, lui dit-il, j'ai bien pensé à vous hier à la chasse; imaginez qu'il y a auprès de l'étang du *Château Fondu*, des fleurs comme je n'en ai jamais vu; si j'avais pu trouver le moyen de les apporter sans les faner, j'en aurais mis pour vous dans ma gibecière.

— Vous ne savez pas ce que c'est?

— Non, en vérité! mais cela a dix pieds de haut; les feuilles sont comme tachées de sang, les fleurs sont d'un rose clair, avec de grandes taches lie de vin; on dirait de grandes guèpes avec un dard, ou de petites vilaines figures qui vous tirent la langue; j'en ai ri tout seul à m'en tenir les côtes, en les regardant.

—Voilà une plante fort singulière, dit Geneviève en souriant.

—Je crois, dit timidement André, autant que mon peu de savoir en botanique me permet de l'affirmer, que ce sont des plantes ophrydes appelées par nos bergers *herbe aux serpens*.

— Ah! pourquoi ce nom-là? dit Geneviève, qu'est-ce que ces pauvres fleurs ont de commun avec ces vilaines bêtes?

— Ce sont des plantes vénéneuses, répondit André, et qui ont quelque chose d'affreux en elles malgré leur beauté, ces taches de sang d'abord, et puis une odeur repoussante; si vous les aviez vues, vous auriez trouvé quelque chose de méchant dans leur mine, car les plantes ont une physionomie comme les hommes et les animaux.

— C'est drôle, ce que tu dis là, reprit Joseph ; mais c'est parbleu vrai ! quand je te dis que ces fleurs m'ont fait l'effet de me rire au nez, et que je n'ai pas pu m'empêcher d'en faire autant.

— D'autant plus que pour les cueillir dans cet endroit, répondit André, il faut courir un certain danger ; l'étang de Château-Fondu a des bords assez perfides.

— Où prenez-vous ce Château-Fondu ? demanda Henriette.

— Auprès du château de Morand, répondit Joseph : oh ! c'est un endroit singulier et assez dangereux en effet. Figurez-vous un petit lac au milieu d'une prairie ; l'eau est presque toute cachée par les roseaux et les joncs ; cela est plein de sarcelles et de canards sauvages ; c'est pourquoi j'y vais chasser souvent.

— Quand tu dis chasser, tu veux dire braconner, interrompit André.

— Soit ; je vous disais donc qu'on ne voit presque pas où l'eau commence, tant cela est plein d'herbes. Sur les bords, il y a une espèce de gazon mou où vous croyez pouvoir marcher ; pas du tout, c'est une vase verte où vous enfoncez au moins jusqu'aux genoux, et très souvent jusque par-dessus la tête.

— La tradition du pays, reprit André, est qu'autrefois il y avait un château à la place de cet étang. Une belle nuit, le diable, qui avait fait signer un pacte au châtelain, voulut emporter sa proie et planta sa fourche sous les fondations. Le lendemain on chercha le château dans tout le pays, il avait disparu ; seulement on vit à la place une mare verte, dont personne ne pouvait approcher sans enfoncer dans la vase, et qui a gardé le nom de Château-Fondu.

— Voilà un conte comme je les aime, dit Geneviève.

— Ce qui accrédite celui-là, reprit André, c'est que dans les chaleurs, lorsque les eaux sont basses, on voit percer çà et là des amas de terres ou de pierres verdâtres que l'on prend pour des créneaux de tourelles.

— Je ne sais ce qui en est, dit Joseph, mais il est certain que mon chien, qui n'est pas poltron, qui nage comme un canard, et qui est habitué à barbotter dans les marais pour courir après les bécassines, a une peur effroyable du Château-Fondu ; il semble qu'il y ait là je ne sais quoi de surnaturel qui le repousse ; je le tuerais plutôt que de l'y faire entrer.

— C'est un endroit tout-à-fait merveilleux, dit Geneviève. Est-ce bien loin d'ici ?

— Oh ! mon Dieu, non, dit André, qui mourait d'envie de rencontrer encore Geneviève dans les prés.

— Pas bien loin, pas bien loin ! dit Joseph ; il y a encore trois bonnes lieues de pays. Mais voulez-vous y aller, mademoiselle Geneviève ?

— Non, monsieur, c'est trop loin.

— Il y aurait un moyen ; je mettrais mon gros cheval à la patache, et...

— Oh oui ! oui ! oui ! s'écrièrent Henriette et ses ouvrières : menez-nous au Château-Fondu, monsieur Joseph !

— Et nous aussi, s'écrièrent les petites sœurs de Joseph, nous aussi, Joseph. En patache, ah ! quel plaisir !

— J'y consens, si vous êtes sages. Voyons, quel jour ?

— Pardine ! c'est demain dimanche, dit Henriette.

— C'est juste ; à demain, donc. Vous y viendrez avec nous, mademoiselle Geneviève !

— Oh ! je ne sais, dit-elle avec un peu d'embarras, je crois que je ne pourrai pas ; je ne vous suis pas moins reconnaissante, monsieur.

— Allons ! Allons ! voilà tes scrupules, Geneviève, dit Henriette. C'est ridicule, ma chère ; comment ! tu ne peux pas venir avec nous, quand les demoiselles Marteau y viennent ?

— Ces demoiselles, lui dit tout bas Geneviève, sont sous la garde de leur frère...

— Eh mon Dieu ! dit tout haut Henriette, tu seras sous la mienne ; ne suis-je pas une fille majeure, établie, maîtresse de ses actions ? y a-t-il, n'importe où, n'importe qui, assez mal appris pour me regarder de travers ? est-ce qu'on ne se garde pas soi-même, d'ailleurs ? Tu es ennuyeuse, Geneviève, toi qui pourrais être si gentille ! Allons, tu viendras, ma petite ! Mesdemoiselles, venez donc la décider.

— Oh ! oui ! oui ! Geneviève, tu viendras, dirent toutes les petites filles ; nous n'irons pas sans toi.

Justine, l'aînée des filles de la maison, passa son bras sous celui de Geneviève, en lui disant :

— Je vous en prie, ma chère, venez-y ; et elle ajouta en se penchant à son oreille : Vous savez que je ne peux causer qu'avec vous.

— Eh bien! j'irai, dit Geneviève toute confuse, puisque vous le voulez absolument.

— Comme vous êtes aimable! dit Justine.

— Oh! ne vous y fiez pas! s'écria Henriette, voilà comme elle fait toujours. Elle promet pour se débarrasser des gens, et au moment de partir, elle trouve mille prétextes pour rester. C'est une menteuse; faites-lui donner sa parole d'honneur.

— Allez-y, mon enfant, dit madame Marteau à Geneviève. Je ne puis y aller, sans cela je vous accompagnerais. Mais si vous êtes obligeante, vous me remplacerez auprès de mes petites; Joseph est un grand fou, ces jolies demoiselles-là sont un peu étourdies, elles s'amuseront, elles danseront et elles feront bien; mais pendant ce temps les petites filles pourraient bien se jeter dans ce vilain Château-Fondu. Vous, Geneviève, qui êtes sage et sérieuse comme une petite maman, vous les surveillerez, et je vous en saurai tout le gré possible.

— Cela me décide tout-à-fait, répondit Geneviève; j'irai, ma chère dame; mesdemoiselles, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Oh! quel bonheur! s'écrièrent les petites Marteau, tu joueras avec nous, Geneviève, tu nous feras des couronnes de marguerites et des paniers de jonc, n'est-ce pas?

— Un instant, un instant, dit Joseph, combien serons-nous? Neuf femmes, André et moi? Je ne peux mettre tout ce monde-là dans ma patache; il faut nous mettre en quête d'une seconde voiture.

— Mon père a un char-à-bancs qu'il nous prêtera volontiers, dit André.

— A la bonne heure, voilà qui est convenu, reprit Joseph; tu iras coucher ce soir chez toi, et tu seras revenu ici de grand matin avec ton équipage. Très bien; maintenant préparons-nous à nous amuser demain, en nous amusant aujourd'hui. Voulez-vous danser? voulez-vous jouer aux barres? à cache-cache? aux petits paquets?

— Dansons! dansons! crièrent les jeunes filles.

Joseph tira sa flûte de sa poche, grimpa sur des gradins de pierre couverts d'hortensias, et se mit à jouer, tandis que ses sœurs et les grisettes prirent place sous les lilas. André mourait d'envie d'inviter Geneviève; c'est pourquoi il ne l'osa pas, et

s'adressa à Henriette, qui fut assez fière d'avoir accaparé le seul danseur de la société.

Néanmoins, guidée par un regard de Joseph, elle entraîna son cavalier vis-à-vis Geneviève, qui avait pris pour danseuse la plus petite des demoiselles Marteau.

Geneviève rougit beaucoup quand il fut question de toucher la main d'André: c'était la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait; mais elle prit courageusement son parti, et montra une gaieté douce, qu'elle n'aurait pas espérée d'elle-même, si elle eût prévu une heure auparavant qu'elle dût sortir à ce point de ses habitudes.

— Eh bien! savez-vous une chose! s'écria Joseph à la fin de la contredanse, c'est que Mlle Geneviève passe pour ne pas savoir danser. Oui, mesdemoiselles, il y a dans la ville vingt mauvaises langues qui disent qu'elle a ses raisons pour ne pas aller au bal. Eh bien! moi, je vous le dis, je n'ai jamais vu si bien danser de ma vie; et cependant, Mlle Henriette, il n'y a pas beaucoup de prévôts qui pussent vous en remontrer.

Geneviève devint rouge comme une fraise, et Henriette s'approchant de Joseph, lui dit:

— Taisez-vous, vous allez la mettre en fuite. C'est un mauvais moyen pour l'apprivoiser que de faire attention à elle.

— Allons donc! allons donc! dit Joseph à voix basse en ricanant; un petit compliment ne fait jamais de peine à une fille. Quand je vous dis, par exemple, que vous voilà jolie comme un ange, vous ne pouvez pas vous en fâcher, car vous savez bien que je le pense.

— Vous êtes un *diseur de riens!* répondit Henriette, gonflée d'orgueil et de contentement.

Cette fois André osa inviter Geneviève; mais il la fit danser sans pouvoir lui dire un mot: à chaque instant, la parole expirait sur ses lèvres. Il craignait de manquer d'esprit, son cœur battait, il perdait la tête. Lorsqu'il avait à faire un avant-deux, il ne s'en apercevait pas et laissait son vis-à-vis aller tout seul; puis tout à coup il s'élançait pour réparer sa faute, dansait une autre figure, et embrouillait toute la contredanse, aux grands éclats de rire des jeunes filles. Geneviève seule ne se moquait pas de lui; elle était silencieuse et réservée. Cependant elle regardait André avec assez de bienveillance; car il avait bien parlé sur la

botanique, et cela devait abréger de beaucoup les timides préliminaires de leur connaissance. Mais si André avait osé se mêler à la conversation et s'adresser à elle d'une manière générale, il n'en était plus de même lorsqu'il s'agissait de lui dire quelques mots directement. Cette excessive timidité diminuait d'autant celle de Geneviève; car elle était fière et non prude. Elle craignait les grosses fadeurs qu'elle entendait adresser à ses compagnes; mais, en bonne compagnie, elle se fût sentie à l'aise comme dans son élément.

Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes, et dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse de cœur est, comme la vivacité d'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer, et qui tend sans cesse à s'élever, comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelle dont elle émane. Quels que soient les élémens contraires qui combattent ces destinées élues, elles se font jour, elles arrivent sans effort à prendre leur place, elles s'en font une au milieu de tous les obstacles. Il y a sur leur front comme un sceau divin, comme un diadème invisible qui les appelle à dominer naturellement les essences inférieures; on ne souffre pas de leur supériorité, parcequ'elle s'ignore elle-même; on l'accepte parce qu'elle se fait aimer. Telle était Geneviève, créature plus fraîche et plus pure que les fleurs au milieu desquelles s'écoulait sa vie.

On dit que la poésie se meurt: la poésie ne peut pas mourir. N'eût-elle pour asile que le cerveau d'un seul homme, elle aurait encore des siècles de vie, car elle en sortirait comme la lave du Vésuve, et se fraierait un chemin parmi les plus prosaïques réalités. En dépit de ses temples renversés et des faux dieux adorés sur leurs ruines, elle est immortelle comme le parfum des fleurs et la splendeur des cieux. Exilée des hauteurs sociales, répudiée par la richesse, bannie des théâtres, de églises et des académies, elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie. Et déjà n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes? ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfans du pauvre? Compte-t-on pour rien toutes ces ames

aimantes qui la possèdent et qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu? Voix isolées qui enveloppent le monde d'un chœur universel et se rejoignent dans les cieux, étincelles divines qui retournent à je ne sais quel astre mystérieux, peut-être à l'antique Phébus, pour en redescendre sans cesse sur la terre et l'alimenter d'un feu toujours divin! Si elle ne produit plus de grands hommes, n'en peut-elle pas produire de bons? Qui sait si elle ne sera pas la divinité douce et bienfaisante d'une autre génération, et si elle ne succédera pas au doute et au désespoir dont notre siècle est atteint? Qui sait si, dans un nouveau code de moral, dans un nouveau catéchisme religieux, le dégoût et la tristesse ne seront pas flétris comme des vices, tandis que l'amour, l'espoir et l'admiration seront récompensés comme des vertus?

La poésie révélée à toutes les intelligences serait un sens de plus que tous les hommes peut-être sont plus ou moins capables d'acquérir, et qui rendrait toutes les existences plus étendues, plus nobles et plus heureuses. Les mœurs de certaines tribus montagnardes le prouvent avec une évidence éclatante; la nature, il est vrai, prodigue de grands spectacles dans de telles régions, s'est chargée de l'éducation de ces hommes, mais les chants des bardes sont descendus dans les vallées, et les idées poétiques peuvent s'ajuster à la taille de tous les hommes. L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval, à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre, dans un pot de tulipes; au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander: « Où n'est-elle pas? » Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre; mais c'est une essence qui se compose de deux choses: la beauté répandue dans la nature extérieure, et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. Pour condamner à mort la poésie, et la porter au cercueil, il nous faudra donc arracher du sol jusqu'à la dernière des fleurettes dont Geneviève faisait ses bouquets.

Car elle aussi était poète, et croyez bien qu'il y a au fond des plus sombres masures, au sein des plus médiocres conditions, beaucoup d'existences qui s'achèvent sans avoir produit un sonnet, mais qui pourtant sont de magnifiques poèmes.

Il faut bien peu de chose pour éveiller ces esprits endormis dans

l'épaisse atmosphère de l'ignorance, et pour les entourer à jamais d'une lumineuse auréole qui ne les quitte plus. Un livre tombé sous la main, un chant ou quelques paroles recueillies d'un passant, une étude entreprise dans un dessein prosaïque, ou par nécessité, le moindre hasard providentiel suffit à une ame élue pour découvrir un monde d'idées et de sentimens. C'est ce qui était arrivé à Geneviève. L'art frivole d'imiter les fleurs l'avait conduite à examiner ses modèles, à les aimer, à chercher dans l'étude de la nature un moyen de perfectionner son intelligence ; peu à peu elle s'était identifiée avec elle, et chaque jour, dans le secret de son cœur, elle dévorait avidement le livre immense ouvert devant ses yeux. Elle ne songeait pas à approfondir d'autre science que celle à laquelle tous ses instans étaient forcément consacrés ; mais elle avait surpris le secret de l'universelle harmonie. Ce monde inanimé qu'autrefois elle regardait sans le voir, elle le comprenait désormais ; elle le peuplait d'esprits invisibles, et son ame s'y élançait pour y embrasser sans cesse l'amour infini qui plane sur la création. Emporté par les ailes de son imagination toute puissante, elle apercevait, au-delà des toits enfumés de sa petite ville, une nature enchantée qui se résumait, sur sa table, dans un bouton d'aubépine. Un chardonneret familier, qui voltigeait dans sa chambre, lui apportait du dehors toutes les mélodies des bois et des prairies ; et lorsque sa petite glace lui renvoyait sa propre image, elle y voyait une ombre divine si accomplie, qu'elle était émue sans savoir pourquoi, et versait des pleurs délicieux comme à l'aspect d'une sœur jumelle.

Elle s'était donc habituée à vivre en dehors de tout ce qui l'entourait ; ce n'était pas, comme on le prétendait, une vertu sauvage et sombre : elle était trop calme dans son innocence pour avoir jamais cherché sa force dans les maximes farouches. Elle n'avait pas besoin de vertu pour garder sa sainte pudeur, et le noble orgueil d'elle-même suffisait à la préserver des hommages grossiers que recherchaient ses compagnes ; elle les fuyait, non par haine, mais par dédain ; elle ne craignait pas d'y succomber, mais d'en subir le dégoût et l'ennui. Heureuse avec sa liberté et ses occupations, orpheline, riche par son travail au-delà de ses besoins, elle était affable et bonne avec ses amies d'enfance ; elle eût craint de leur paraître vaine de son petit savoir, et se laissait égayer par elles ; mais elle supportait cette gaieté plutôt qu'elle ne la provoquait ; et si jamais elle ne leur don-

nait le moindre signe de mépris et d'ennui, du moins son plus grand bonheur était de se retrouver seule dans sa petite chambre, et de faire sa prière en regardant la lune et en respirant les jasmins de sa fenêtre.

VI.

André avait un peu trop compté sur ses forces en se chargeant de demander le char-à-bancs et le cheval de son père. Il fit cette pénible réflexion en quittant, vers neuf heures, la famille Marteau, et son anxiété prit un caractère de plus en plus grave, à mesure qu'il approchait du toit paternel; mais ce fut une bien autre consternation, lorsqu'il trouva son père dans un de ses accès de mauvaise humeur les plus prononcés : le plus beau de ses bœufs de travail était tombé malade en rentrant du pâturage, et le marquis, se promenant d'un air sombre dans la salle basse de son manoir, répétait d'une voix entrecoupée, en jetant des regards effarés sur son fils : « Des tranchées! des tranchées épouvantables! »

— Hélas! mon père, êtes-vous malade? s'écria André qui ne comprenait rien à son angoisse.

Le marquis haussa les épaules, et, lui tournant le dos, continua à marcher à grands pas.

André, n'osant renouveler sa question, resta fort troublé à sa place, suivant d'un œil timide tous les mouvemens de son père qu'il croyait atteint de vives souffrances.

Enfin le marquis, s'arrêtant tout à coup, lui dit d'une voix brusque :

— Quel a été l'effet de la thériaque?

André rassuré, et comprenant à demi, courut vers la porte en disant qu'il allait le demander.

— Non, non, j'irai bien moi-même, reprit vivement le marquis; restez ici, vous n'êtes bon à rien, vous.

André attendit pendant une heure le retour de son père, espérant trouver un moment plus favorable pour lui présenter sa demande, mais il attendit vainement. Le marquis passa la moitié de la nuit dans l'étable avec ses laboureurs, frictionnant le triste *Vermeil* (c'était le nom de l'animal), et lui administrant

toute sorte de potions. André se hasarda plusieurs fois de s'informer de la santé du malade, et, partant, de l'humeur de son père; mais lorque le malade commença à se trouver mieux, le marquis, accablé de fatigue, et gardant sur ses traits l'empreinte des soucis de la journée, ne songea plus qu'à se reposer. Il rencontra André sous le péristyle de la maison, et lui dit avec la rudesse accoutumée de son affection :

— Pourquoi n'êtes-vous pas couché, *gringalet?* est-ce qu'on a besoin de vous ici? allons vite, que tout le monde dorme, je tombe de sommeil.

C'était peut-être la meilleure occasion possible pour obtenir le cheval et le char-à-bancs, mais André avait l'enfantillage de souffrir des mots grossiers ou communs que lui adressait souvent son père, et il prenait alors une sorte d'humeur qui le réduisait au silence. Il alla se coucher, en proie aux plus vives agitations. Le lendemain devait être à ses yeux le jour le plus important de sa vie, et pourtant sans le cheval et le char-à-bancs, tout était manqué, perdu sans retour. Il ne put dormir. Il fallait partir le lendemain avant le jour; comment oserait-il aller trouver son père au milieu de son sommeil? Affronter ce réveil en sursaut, si fâcheux chez les hommes replets, s'exposer peut-être à un refus! Cette dernière pensée fit frémir André. Ah! plutôt mourir victime de sa colère, s'écria-t-il, que de manquer à ma parole, et perdre le bonheur de passer un jour auprès de Geneviève!

Dès que trois heures sonnèrent, il se rhabilla, et, prenant sa désobéissance furtive pour un acte de courage, il attela lui-même le gros cheval au char-à-bancs, et partit sans bruit, grâce au fumier dont la basse-cour était garnie; mais le plus difficile n'était pas fait: il fallait tourner autour du château, et passer sous les fenêtres du marquis. Impossible d'éviter ce terrible défilé; le chemin était sec, et le mur du château sonore; le char-à-bancs, rarement graissé, criait à chaque tour de roue d'une manière déplorable, et les larges sabots du gros cheval allaient avec maladresse sonner contre toutes les pierres du chemin. André était tremblant comme les feuilles de peupliers qu'agitait le vent du matin. Heureusement, il faisait encore sombre; si son père, en proie à une de ces insomnies auxquelles sont sujets les propriétaires, était par hasard à sa fenêtre, il pourrait bien ne pas reconnaître son char-à-bancs; mais il avait l'oreille si fine, si

excrcée! Il connaissait si bien l'allure de son cheval et le son de ses roues! André prit le parti de payer d'audace: il fouetta le cheval si vigoureusement, qu'il le força de galoper. C'était une allure inouie pour le paisible animal, et M. de Morand l'entendit passer sans rien soupçonner, et sans quitter la douce chaleur de son lit.

Lorsqu'André fut à cinq cents pas du manoir; il osa se retourner, et, voyant derrière lui la route qui commençait à blanchir, et qui était nue comme la main, il éprouva un bien-être inexprimable, et permit à son coursier de modérer son allure.

A sept heures du matin, le cheval avait eu le temps de se rafraîchir, et le char-à-bancs avec André, le fouet en main, était à la porte de Mme Marteau; Joseph attelait sa carriole, et les voyageuses arrivaient une à une, dans leur plus belle toilette des dimanches, mais les yeux encore un peu gros de sommeil. On perdit bien une heure en préparatifs inutiles. Enfin Joseph régla l'ordre de la marche; il prétendit que la volonté de sa mère était de confier les Mlles Marteau à André et à Geneviève, comme aux plus graves de la société. Quant à lui, il se chargeait d'Henriette et de ses ouvrières, et pour prouver qu'on avait raison de le regarder comme un écervelé, il descendit au triple galop l'horrible pavé de la ville; ses compagnes firent des cris perçans : tous les habitans mirent la tête à la fenêtre, et envièrent le plaisir de cette joyeuse partie.

André descendit la rue plus prudemment, et savoura le petit orgueil d'exciter une grande surprise. Quoi! Geneviève, disaient tous les regards étonnés! Oui, Geneviève avec M. de Morand! Ah! mon Dieu! et pourquoi donc? et comment? savez-vous depuis quand? Juste ciel! comment cela finira-t-il?

Geneviève, sous son voile de gaze blanche, s'aperçut aussi de tous ces commentaires; elle était trop fière pour s'en affiiger; elle prit le parti de les dédaigner et de sourire.

Peu à peu André s'enhardit jusqu'à parler; Mlle Marteau l'aînée était une bonne personne, assez laide, mais assez bien élevée, avec laquelle il aimait à causer. Peu à peu aussi Geneviève se mêla à la conversation, et ils étaient tous presque à l'aise en arrivant au Château-Fondu. Heureusement pour lui, André avait étudié avec assez de fruit les sciences naturelles, et il pouvait apprendre bien des choses à Geneviève; elle l'écoutait avec avidité:

c'était la première fois qu'elle rencontrait un jeune homme aussi distingué dans ses manières, et riche d'une aussi bonne éducation. Elle ne songea donc pas un instant à s'éloigner de lui et à s'armer de cette réserve qu'elle conservait toujours avec Joseph. Il lui était bien facile de voir qu'elle n'en avait pas besoin avec André, et qu'il ne s'écarterait pas un instant du respect le plus profond.

La matinée fut charmante : on cueillit des fleurs, on dansa au bord de l'eau, on mangea de la galette chaude dans une métairie ; tout le monde fut gai, et Mlle Henriette fut enchantée de voir Geneviève aussi *bonne enfant*. Cependant lorsque l'après-midi s'avança, Joseph fit observer que le besoin d'un repas plus solide se faisait sentir, qu'on avait assez admiré le Château-Fondu, et qu'il était convenable de chercher un dîner et une autre promenade dans les environs. André tremblait en songeant au voisinage du château de son père, et à l'orage qui l'y attendait, lorsque Joseph mit le comble à son angoisse en s'écriant : — Eh parbleu ! le château de notre ami André est à deux pas d'ici ; le père Morand est le meilleur des hommes, c'est mon ami intime, il nous recevra à merveille ; allons lui demander un dindon rôti et du vin de sa cave : André, montre-nous le chemin, et passe devant nous pour nous faire les honneurs.

André se crut perdu ; mais, comme tous les gens faibles, qui n'osent jamais s'arrêter, et s'embarquent toujours dans de nouvelles difficultés, il se résigna à braver toutes les conséquences de sa destinée, et remonta en voiture avec Geneviève et ses compagnes.

Cependant, à mesure qu'il approchait des tourelles héréditaires, une sueur froide se répandait sur tous ses membres. Dans quelle colère il allait trouver le marquis ! car l'enlèvement du cheval et du char-à-bancs devait, depuis plusieurs heures, causer dans la maison un scandale épouvantable ; et le marquis était incapable, pour quelque raison humaine que ce fût, de sacrifier aux convenances le besoin d'exhaler sa colère. Quel accueil pour Geneviève, qu'il eût voulu recevoir à genoux dans sa demeure ! et quelle mortification pour lui, d'être traité devant elle comme un écolier pris en fraude ! Il arrêta son cheval à deux portées de fusil de la maison et descendit. Il s'approcha de la patache, pria Joseph de descendre aussi, et, l'emmenant à quelque distance, il lui confia ses embarras. — Ouais ! dit Joseph, ce vieux renard est-

il sournois à ce point-là? Lui qui fait semblant d'être si bonhomme! Mais ne crains rien; personne, fût-ce le diable, n'osera jamais regarder de travers celui qui s'appelle Joseph Marteau. Monte dans ma voiture, et donne-moi le fouet du char-à-bancs; je passe le premier, et je prends tout sur moi.

En effet Joseph fouetta, d'une main arrogante, les flancs respectables du cheval du marquis, et il fit une entrée triomphale dans la cour du château. Le marquis était précisément à la porte de l'écurie. Depuis que l'événement terrible était découvert, le marquis n'avait pas quitté la place; il attendait son fils pour le recevoir à sa manière. De minute en minute sa fureur augmentait, et il se formait en lui un trésor d'injures qui devait mettre plus d'un jour à s'épuiser. Lorsqu'au lieu de la timide figure d'André sur le siége de sa voiture, il vit la mine fière et décidée de Joseph, il recula de trois pas, et avant qu'il eût articulé une parole, Joseph lui sautant au cou, l'embrassa si fort, qu'il faillit l'étouffer. — Vive Dieu! s'écria le gai campagnard, que je suis heureux de revoir mon cher marquis! Il y a plus de six semaines que j'ai le projet de vous amener ma famille, mais les femmes sont si longues à se décider pour la moindre chose! Enfin je n'ai pas voulu marier ma grande sœur sans vous la présenter: la voilà, cher marquis. Ah! il y a long-temps qu'elle entend parler de vous et de votre beau château, et de votre grand jardin, et de vos étables, les mieux tenues du pays. Ma sœur est une bonne campagnarde, qui s'entend à toutes ces choses-là, et puis voilà les petites, une, deux, trois: allons, mesdemoiselles, faites la révérence. Marie, essuie les pruneaux que tu as sur la joue, et va embrasser monsieur le marquis. Ah! c'est un fier papa que le marquis! demande-lui des dragées, il en a toujours plein ses poches. Ah ça! cher voisin, vous voyez que j'avais une fière envie de venir vous voir: dès trois heures du matin, j'étais dans la chambre d'André. C'était une partie arrangée, depuis hier avec ces demoiselles. Elles en grillaient d'envie. Moi, qui sais que vous êtes le plus galant homme et l'homme le plus galant de France, je voulais vous les amener toutes: car en voilà encore cinq ou six qui ne sont pas mes sœurs, mais qui n'en valent pas moins, et qui voulaient à toute force voir votre propriété. C'est une si belle chose! il n'est question que de ça dans le pays. Or, je suis venu ce matin pour vous demander votre

voiture, votre cheval et votre fils; André m'a répondu que vous dormiez encore, que vous étiez fatigué de la veille. Je n'ai jamais voulu souffrir qu'on vous éveillât pour si peu de chose; je n'ai même voulu déranger personne; j'ai attelé moi-même le cheval, et j'ai emmené votre fils malgré lui, car c'est un paresseux!... Et à propos, comment se porte le bœuf malade? mieux? ah! j'en suis charmé. Voilà donc comment j'ai enfin réussi à vous amener à dîner toutes ces petites alouettes. J'étais bien sûr que vous m'en remercieriez. Ce marquis est l'homme le plus aimable du département! Allons, mesdemoiselles, n'ayez pas de honte. Dites à monsieur le marquis comme vous aviez envie de venir le voir.

Le marquis, tout étourdi d'un pareil discours et de l'apparition de toutes ces jeunes et jolies figures qui semblaient se multiplier par enchantement à chaque période de Joseph, ne put trouver de prétexte à son ressentiment. La demande inopinée d'un dîner ne le contraria pas trop: il était honorable, et en effet il avait des prétentions à la galanterie. Il prit le parti d'offrir un bras à mademoiselle Marteau, et l'autre à Geneviève, qu'à sa jolie tournure, il prit pour une personne de la meilleure société; et priant poliment les autres de le suivre, il les conduisit à la salle à manger, où, en attendant le repas qu'il ordonna sur-le-champ, il leur fit servir des fruits et des rafraîchissemens.

André, charmé de voir les choses s'arranger aussi bien, prit courage, et fit lui-même les honneurs de la maison avec beaucoup de grace. Son père le laissa faire, quoiqu'il jetât sur lui de temps en temps un regard de travers. Le hobereau n'était point avare, et voulait bien offrir tout ce qu'il possédait; mais il voulait le faire lui-même, et ne pouvait souffrir qu'un autre, fût-ce son propre fils, touchât à une fleur sans sa permission.

André conduisit Geneviève à un petit jardin botanique qu'il cultivait dans un coin du grand verger de son père. Geneviève prit tant d'intérêt à ces fleurs et aux explications d'André, qu'elle oublia tout le reste, et s'aperçut en rougissant, lorsque la cloche du dîner sonna, qu'elle était seule avec lui, que le reste de la société était bien loin dans le fond du verger.

L'affabilité du marquis se soutint assez bien pendant tout le temps du dîner. Même au désert, il s'égaya jusqu'à adresser quelques lourdes fadeurs aux beaux yeux d'Henriette et aux

jolies petites mains blanches de Geneviève. Joseph était, selon lui, un convive excellent, un vigoureux buveur, capable de tenir tête à toute une noce, depuis midi jusqu'à trois heures du matin; et jamais maussade après boire, point querelleur, point casseur d'écuelles, incapable de méconnaître ses amis dans l'ivresse. Il se conduisit si bien cette fois, et sans cesser d'être aux petits soins pour *les dames*, il fit si bien fête au petit vin de la côte Morand, que le marquis sortit de table la joue enluminée, l'œil brillant et la mâchoire lourde. Joseph croyait avoir triomphé de sa colère, et s'applaudissait intérieurement de son habileté; mais André, qui connaissait mieux son père, augurait moins bien de cet état d'excitation. Il savait que jamais le marquis n'avait une clairvoyance plus implacable que dans ces momens-là. Il l'observait donc avec inquiétude, et s'observait lui-même scrupuleusement, dans la crainte de dire un mot, ou de faire un geste qui réveillât les souvenirs confus du cheval et du char-à-bancs enlevés.

Le marquis, jusque-là, ne comprenait pas trop clairement en quelle société Joseph et ses sœurs étaient venus le voir. La vérité est qu'il n'avait aucun préjugé, qu'il était poli et hospitalier envers tout le monde, mais qu'il avait une aversion invincible pour les grisettes. Il fallait que ce sentiment eût acquis chez lui une grande violence, car il était combattu par une habitude de courtoisie envers le beau sexe, la prétention de n'être pas absolument étranger à l'art de plaire. Mais autant il aimait à accueillir gracieusement les personnes des deux sexes qui reconnaissaient humblement l'infériorité de leur rang, autant il haïssait, dans le secret de son cœur, celles qui traitaient de pair à compagnon avec lui, sans daigner lui tenir compte de son affabilité et de ses manières libérales. Il consentait à être le meilleur bourgeois du monde, pourvu qu'on n'oubliât point qu'il était marquis et qu'il ne voulait pas le paraître.

Les artisanes de L..... avec leur jactance, leurs priviléges et leur affectation de familiarité, étaient donc nécessairement des natures antipathiques à la sienne, et il est très vrai qu'il les souffrait difficilement dans sa maison. Il ne pouvait supporter qu'elles s'arrogeassent le droit de s'asseoir à sa table sans son aveu, et il ne manquait pas, lorsque sa salle à manger était envahie par ces usurpateurs féminins, de leur céder la place

et d'aller aux champs. Ce procédé lui avait aliéné la considération des grisettes les plus huppées, d'autant plus qu'elles voyaient fort bien l'adjoint de la commune, personnage revêtu d'une blouse et d'une paire de sabots, et même le garde-champêtre, dignitaire plus modeste encore, admis à l'honneur de boire un verre de vin et de s'asseoir sur un escabeau, lorsqu'ils apportaient des nouvelles à l'heure où le marquis finissait son souper. Cette préférence envers des paysans leur paraissait l'indice d'un caractère insolent et bas, tandis qu'il était au contraire le résultat d'un orgueil très bien raisonné.

Quoique Henriette et ses ouvrières eussent été fort bien traitées cette fois, il leur restait un vieux levain de ressentiment contre les manières habituelles du marquis envers leurs pareilles. La présence de Melle Marteau, les manières douces d'André et le maintien grave et poli de Geneviève leur avaient un peu imposé pendant le dîner. Aussi, en sortant de table, leur nature bruyante et indisciplinée reprenant le dessus, elles se répendirent dans le verger, en caracolant comme des cavales débridées, et sautant sur les plates-bandes, écrasant sans pitié les marguerites et les tomates; elles remplirent l'air de chants plus gais que mélodieux, et de rires qui sonnèrent mal à l'oreille du marquis. Celui-ci laissa André auprès de Geneviève et de M^elles^ Marteau; et, tandis que Joseph prenait sa course de son côté pour aller embrasser Melle Henriette, à la faveur d'un jour consacré à la folie, il longea furtivement le mur où ses plus beaux espaliers étendaient leurs grands bras chargés de fruits sur un treillage vert-pomme, et monta la garde autour de ses pêches et de ses raisins. Henriette s'en aperçut, et, décidée à déployer ce grand caractère d'audace et de fierté dont elle tirait gloire, elle coupa le potager en droite ligne, et vint, à trente pas du marquis, remplir lestement son tablier des plus beaux fruits de l'espalier. A son exemple, les grisettes s'élancèrent à la maraude, et firent main-basse sur le reste. Ce qui acheva d'enflammer le marquis d'une juste colère, c'est qu'au lieu de détacher de l'arbre le fruit qu'elles voulaient emporter, elles tiraient obstinément la branche, jusqu'à ce qu'elle cédât et leur restât à la main, toute chargée de fruits verts qu'elles jetaient avec dédain au milieu des allées, après y avoir enfoncé les dents. Moyennant ce procédé aristocratique, au lieu d'une douzaine de

pêches et d'autant de grappes de raisin qu'elles eussent pu enlever, elles trouvèrent moyen de mutiler tous les arbres fruitiers, et de mettre en lambeaux ces belles treilles si bien suspendues, que le marquis lui-même avait courbées en berceaux, et qui faisaient l'admiration de tous les connaisseurs.

Le marquis eut envie de prendre une des branches cassées dont elles jonchaient le sable, et de leur *courir sus*, en les poursuivant comme des chèvres malfaisantes; mais il vit la grande taille de Joseph se dessiner auprès d'Henriette, et, quoique brave, il ne se soucia point d'engager avec lui une discussion qui pouvait devenir orageuse. D'ailleurs il aimait Joseph, et voyait bien qu'il n'approuvait pas ce dégât. Il prit un parti plus sage et plus cruel: il alla droit à l'écurie, fit sortir son cheval, atteler le char-à-bancs, et conduire l'un et l'autre à trois cents pas de la maison, dans une grange dont il prit la clé dans sa poche, puis il revint d'un air calme et rentra dans le salon. Il n'y trouva personne; mais la vengeance, qui le protégeait, lui fit apercevoir, du premier coup d'œil, quatre ou cinq grands bonnets de tulle et deux ou trois schalls de barége étalés avec soin sur le canapé. Ces demoiselles avaient déposé là leurs atours pour courir plus à l'aise dans le jardin. Le marquis n'en fit ni une ni deux. Il s'étendit tout de son long sur les rubans et sur les dentelles, et ne manqua pas d'alonger ses grosses guêtres crottées sur le fichu de crêpe rose de Melle Henriette. Il attendit ainsi, dans un repos délicieux, que ces demoiselles eussent fini de dévaster son verger.

Quand elles rentrèrent, elles trouvèrent en effet le malicieux campagnard qui feignait de dormir en écrasant les précieux chiffons; elles le maudirent mille fois, et prononcèrent, assez haut pour qu'il l'entendît, les mots de vieil ivrogne.

— Fort bien! disait Henriette d'un ton aigre, il faut de la dentelle à M. le marquis pour dormir en cuvant son vin!

— Ma foi, disait Joseph en se pinçant le nez pour ne pas éclater de rire, je trouve la chose si singulière et si drôle, qu'il m'est impossible de m'en affliger. Vraiment, c'est dommage de réveiller ce bon marquis, quand il dort si bien, l'aimable homme!

En parlant ainsi, Joseph secouait doucement la main du marquis. Celui-ci feignit long-temps de ne pouvoir se réveiller. Enfin, il se décida à quitter le canapé, et à laisser les grisettes

ramasser les débris de leur toilette. Dans quel état, hélas!... Henriette écumait de rage. M. de Morand feignit de ne s'apercevoir de rien. Il prit le bras de Joseph, et sortit sous prétexte de le mener à son pressoir. Mais sa véritable vengeance ne tarda pas à éclater. Le soleil était couché, on parla de retourner à la ville; la patache de Joseph se trouva prête devant la porte aussitôt qu'il l'eût demandée. — Prends mes sœurs et Geneviève, dit Joseph à André, et monte dans ma patache; je me charge des grisettes et du char-à-bancs. Va, pars tout de suite; car, si tu restes là, et que ton père ait de l'humeur, cela tombera sur toi, tandis qu'il n'osera pas me faire de difficultés. Va-t'en vite.

André ne se le fit pas répéter; il offrit la main à ses compagnes de voyage, prit les rênes et disparut. Il était à cinq cents pas, que Joseph attendait encore le char-à-bancs sur le seuil de la maison. Il avait glissé quelque monnaie dans la main du garçon d'écurie en lui disant d'amener son équipage; mais l'équipage n'arrivait pas; le garçon d'écurie ne se montrait plus, et le marquis avait subitement disparu. Au bout d'un quart d'heure d'attente, Joseph prit le parti d'aller à l'écurie: elle était vide; il cherche le char-à-bancs sous le hangar: le hangar était désert; il appelle, personne ne lui répond. Il parcourt la ferme, et trouve enfin le garçon d'écurie qui semble accourir tout essoufflé, et qui lui répond avec toute la sincérité apparente d'un paysan astucieux: — Hélas! mon bon monsieur, il n'y a ni char-à-bancs ni cheval; le métayer est parti avec pour la foire de Saint-Denis, qui commence demain matin; il ne savait pas qu'on en aurait besoin au château. M. le marquis lui avait dit hier de les prendre s'il en avait besoin... Qu'est-ce qui savait? qu'est-ce qui pouvait prévoir...?

— Mille diables! s'écria Joseph; il est parti! et depuisquand? est-il bien loin?

— Oh! monsieur, dit le garçon en souriant d'un air piteux, il y a plus de deux heures! Il doit être à présent auprès de L..., s'il ne l'a point dépassé.

— Eh bien! dit Joseph, c'est une histoire à mourir de rire! Et il alla rejoindre les grisettes, sans s'affliger autrement d'un événement qui devait les transporter de colère. Henriette jeta les hauts cris; elle refusa de croire au départ du métayer; elle maudit mille fois la malice du marquis; elle le chercha dans toute la

maison pour lui faire des reproches, pour lui demander s'il n'avait pas un autre cheval et une autre voiture ; le marquis fut introuvable. Le garçon d'écurie se lamenta d'un air désespérant sur ce fâcheux contre-temps. Enfin il fallut prendre un parti ; le jour baissait de plus en plus, il fallut partir à pied et entreprendre, à l'entrée de la nuit, une promenade de trois lieues, par des chemins assez rudes, et avec des bonnets et des fichus en marmelade. Les grisettes pleuraient, et Henriette en fureur faisait de durs reproches à Joseph sur son insouciance. Celui-ci se résigait de bonne grâce à lui offrir son bras jusqu'à la ville ; elle le refusa d'abord avec dépit, et l'accepta bientôt par lassitude. Elles s'en allèrent ainsi clopin-clopant, se heurtant les pieds contre les cailloux, et détestant dans leur ame l'abominable marquis, auteur de leur désastre, tandis que celui-ci, enfermé dans sa chambre et plongé dans le duvet, fredonnait en s'endormant un vieil air à la mode peut-être dans sa jeunesse: *Allez-vous-en, gens de la noce*, etc.

VI.

De leur côté, André et Geneviève et Mlles Marteau continuaient paisiblement leur route, sans entendre les cris de détresse dont Joseph, à tout hasard, faisait retentir la plaine. Enfin, une des petites filles ayant laissé tomber son sac, André arrêta le cheval et descendit pour chercher dans l'obscurité l'objet perdu. Pendant ce temps, il lui sembla entendre mugir au loin une voix de Stentor qui prononçait son nom. Il sonsulta ses compagnons, et Geneviève décida qu'il fallait retourner en arrière, parce qu'un accident était probablement arrivé aux voyageurs du char-à-bancs. André obéit, et, au bout de dix minutes, il rencontra les tristes piétons qui gagnaient le haut de la colline. Henriette voulut raconter la malheureuse aventure ; mais, suffoquée par sa colère, elle s'arrêta pour respirer, et Joseph, profitant de l'occasion, se mit à raconter à sa manière. Il déclara que c'était un plaisant tour du marquis, et que ces demoiselles l'avaient bien mérité pour la manière dont elles s'étaient comportées dans le verger.

— C'est une infamie! s'écria Henriette ; votre marquis est un vieil avare, un sournois et un ivrogne.

— Allons, allons, interrompit Joseph impatienté, vous oubliez que vous parlez devant son fils, et qu'il est trop poli pour vous donner un démenti; mais si vous étiez un homme, jarni Dieu!....

— Et c'est parce que M. André ne peut pas imposer silence à une femme, dit Geneviève assez vivement, que l'on ne doit pas abuser de sa politesse, et lui faire entendre un langage qu'il ne peut supporter sans souffrir. Allons, Henriette, calme-toi, prends ma place dans la voiture; tâchez de vous y arranger toutes, et de prendre seulement la petite Marie sur vos genoux; pour nous, qui avons fait la moitié de la route en voiture, nous ferons bien le reste à pied, n'est-ce pas, ma chère Justine?

La chose fut bientôt convenue. Joseph voulut un instant faire les honneurs de sa voiture à André, et achever la route à pied; mais il comprit bien vite qu'André aimait beaucoup mieux accompagner Geneviève, et il prit sa place dans la patache, qui continua le voyage au pas. André offrit son bras à Justine Marteau, afin d'avoir l'occasion d'offrir l'autre à Geneviève au bout de quelques minutes; mais à peine l'eut-elle accepté, qu'André, qui se croyait fort en train de dire les choses les plus sensées du monde, ne trouva plus même à placer un mot insignifiant, pour diminuer le malaise d'un silence qui dura près d'un quart d'heure sans aucune cause appréciable.

Ce fut Mlle Marteau qui le rompit la première, dès qu'elle eut fini de penser à autre chose; car elle était préoccupée soit de la pensée de son trousseau, soit de celle de son fiancé. — Eh bien! dit-elle, qu'avons-nous donc tous les trois à regarder les étoiles?

— Je vous assure, répondit André, que je ne pensais pas aux étoiles, et que je les regardais encore moins. Et vous, mademoiselle Geneviève?

— Moi je les regardais sans penser à rien, répondit-elle.

— Permettez-moi de ne pas vous croire, reprit André; je suis sûr, au contraire, que vous réfléchissez beaucoup et à propos de tout.

— Oh! oui, je réfléchis, répondit-elle; mais je n'en pense pas plus pour cela, car je ne sais rien, et quand j'ai bien rêvé, je n'en suis pas plus avancée.

— Cela est impossible. Quand vous regardez les étoiles, vous pensez à quelque chose.

— Je pense quelquefois à Dieu, qui a mis toutes ces lumières

là-haut : mais comme on ne peut pas toujours penser à Dieu, il arrive que je continue à les regarder sans savoir pourquoi ; et pourtant je reste des heures entières à ma fenêtre sans pouvoir m'en arracher. D'où cela vient-il ? Sans doute les étoiles font cet effet-là à tout le monde : n'est-ce pas, Justine ?

— Je crois, dit Justine, que ton amie Henriette ne les regarde jamais. Pour moi, je suis comme toi, je ne peux pas en détacher mes yeux ; mais c'est que cela me fait penser à des milliers de choses.

— Oh ! c'est que vous êtes savante, vous, Justine ; vous êtes bien heureuse ! Mais, dites-moi donc à quoi les étoiles vous font penser : j'aurai peut-être eu les mêmes idées sans pouvoir m'en rendre compte.

— Mais, dit Justine, à quoi ne pense-t-on pas en regardant ces milliards de mondes, auprès desquels le nôtre n'est qu'une tache lumineuse dans l'espace ?

Geneviève s'arrêta tout étonnée, et regarda Justine, attendant avec impatience qu'elle s'expliquât davantage.

André s'était imaginé, en voyant le beau front de Geneviève plein d'intelligence, et en écoutant son langage toujours si raisonnable et pur, qu'elle devait savoir toutes choses, et l'idée de son infériorité l'avait rendu jusque-là timide et tremblant devant elle. Il fut donc surpris à son tour, et chercha, dans les grands yeux de Geneviève, la cause de cet étonnement naïf.

— Est-ce que tu ne sais pas, dit Justine qui n'était pas fâchée de déployer son petit savoir, que toutes ces lumières, comme tu les appelles, sont autant de soleils et de mondes ?

— Oh ! j'ai entendu parler de cela à Paris, par une de mes compagnes qui avait un livre… mais je prenais tout cela pour des rêves… et je ne peux pas croire encore… Dites-nous donc ce que vous en pensez, monsieur André.

Cette interpellation fit sur André un effet singulier. Il venait d'être presque choqué de l'ignorance de Geneviève ; il se sentit tout à coup comme attendri. Jusque-là son amour avait été dans sa tête ; il lui sembla qu'il descendait dans son cœur. Il regarda Geneviève à la faible clarté du ciel étoilé : il distinguait à peine ses traits ; mais une blancheur incomparable faisait ressortir sa figure ovale sous ses cheveux noirs, et une sérénité angélique semblait résider sur ce visage délicat et pâle. André fut si ému, qu'il resta

quelques instans sans pouvoir répondre. Enfin il lui dit d'une voix altérée : » Oui, je crois que notre monde n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve, et qu'il y a, parmi tous ceux que vous voyez au ciel, quelque monde meilleur où les ames qui s'entendent peuvent se réunir et s'appartenir mutuellement. »

Geneviève s'arrêta encore, et le regarda à son tour comme elle avait regardé Justine. Tout ce qu'on lui disait lui semblait obscur ; elle en attendait l'explication.

— Croyez-vous donc, lui dit André, que tout s'achève ici-bas ?

— Oh non ! dit-elle, je crois en Dieu et en une autre vie.

— Eh bien ! ne pensez-vous pas que le paradis puisse être dans quelqu'une de ces belles étoiles ?

— Mais je n'en sais rien. Vous-même, qu'en savez-vous ?

— Oh rien ! Je ne sais pas où Dieu a caché le bonheur qu'il fait espérer aux hommes. Croyez-vous, mesdemoiselles, qu'on puisse obtenir tout ce qu'on désire en cette vie ?

— Mais non ! dit Justine ; on peut désirer l'impossible. Le bonheur et la raison consistent à régler nos besoins et nos souhaits.

— Cela est très bien dit, répondit André ; mais pensez-vous qu'il existe trois personnes au monde qui puissent atteindre à la sagesse ? Nous voici trois : répondez-vous de nous trois ?

— Oh ! c'est tout au plus si je réponds de moi-même, dit Justine en riant, comment répondrais-je de vous ? Cependant je répondrais de Geneviève ; je crois qu'elle sera toujours calme et heureuse.

— Et vous, mademoiselle Geneviève, dit André, en répondez-vous ?

— Pourquoi pas ? dit-elle avec une tranquillité naïve. Mais parlez-moi donc des étoiles, cela m'inquiète davantage. Pourquoi Justine dit-elle que ce sont des mondes et des soleils ?

André, heureux et fier, pour la première fois de sa vie, d'avoir quelque chose à enseigner, se mit à lui expliquer le système de l'univers, en ayant soin de simplifier toutes les démonstrations, et de les rendre abordables à l'intelligence de son élève. Malgré la soumission attentive et la curiosité confiante de Geneviève, André fut frappé du bon sens et de la netteté de ses idées. Elle comprenait rapidement ; il y avait des instans où André, transporté, lui croyait des facultés extraordinaires, et d'autres où il croyait parler à un enfant. Quand ils furent arrivés aux premiè-

res maisons de la ville, Henriette descendit de voiture, et dit qu'elle se chargeait de reconduire Geneviève chez elle. André n'osa pas aller plus loin; il prit congé d'elle, et, se dérobant aux instances de Joseph qui voulait l'emmener boire du punch, il reprit légèrement le chemin de son castel. Tout ce qu'il désirait désormais, c'était de se trouver seul et de n'être pas distrait de ses pensées. Elles se pressaient tellement dans son cerveau, qu'il s'assit bientôt sur le bord du chemin, et posant son front dans ses mains, il resta ainsi, jusqu'à ce que le froid de la nuit le saisit et l'avertit de reprendre sa marche.

VIII.

Le lendemain, lorsque André se retrouva seul dans son grand verger, il s'était passé bien des choses dans sa tête, mais il avait trouvé une solution à sa plus grande incertitude, et il éprouvait une joie et une impatience tumultueuses. Il s'était demandé bien des fois, depuis douze heures, si Geneviève était un ange du ciel, exilé sur une terre ingrate et pauvre, ou si elle était simplement une grisette plus décente et plus jolie que les autres. Cependant il n'avait pu réprimer une émotion tendre et presque paternelle, lorsqu'elle lui avait naïvement demandé de l'instruire. Cet aveu paisible de son ignorance, ce désir d'apprendre, cette facilité de compréhension, devaient lui gagner le cœur d'un homme simple et bon comme elle. Il y avait, sous cette inculte végétation, une terre riche et fertile où la parole divine pourrait germer et fructifier. Une ame sympathique, une voix amie pouvait développer cette noble nature et la révéler à elle-même.

Telle fut la conclusion que tira André de toutes ces rêveries, et il se sentit transporté d'enthousiasme à l'idée de devenir le Prométhée de cette précieuse argile. Il bénit le ciel qui lui avait accordé les moyens de s'instruire. Il remercia dans son cœur son bon maître, M. Forez, qui lui avait ouvert le trésor de ses connaissances; et, dans son exaltation, peu s'en fallut qu'il n'allât aussi remercier son père, qui avait consenti à faire de lui autre chose qu'un paysan. Dans ses jours de spleen, il lui était arrivé souvent de maudire l'éducation qui, en lui créant des besoins nouveaux, lui rendait sa condition réelle plus triste

encore. Maintenant il demandait pardon à Dieu d'un tel blasphème. Il reconnaissait tous les avantages de l'étude, et se sentait maître du feu sacré qui devait embraser l'ame de Geneviève.

Mais toutes ces fumées de bonheur et de gloire se dissipèrent, lorsqu'il songea à la difficulté de revoir prochainement Geneviève, et à la possibilité effrayante de ne la revoir jamais. Il avait fait, avec sa liberté de la veille, mille romans délicieux, en parcourant à pas lents les allées humides de la rosée du matin; mais, à force de se créer un bonheur imaginaire, le besoin de réaliser ses rêves devint un malaise et un tourment. Son cœur battait violemment, et, à chaque instant, semblait s'élancer hors de son sein pour rejoindre l'objet aimé. Il s'étonna de ces agitations. Il n'avait pas prévu qu'arrivé à ce point, l'amour devait devenir une souffrance de toutes les heures. Il avait cru, au contraire, que du moment où il aurait retrouvé l'objet d'une si longue attente, sa vie s'écoulerait calme, pleine et délicieuse; qu'un jour de bonheur suffirait à ses rêveries et à ses souvenirs pendant un mois, et qu'il aurait autant de douceur à savourer le passé qu'à jouir du présent. Maintenant, la veille lui semblait s'être envolée trop rapidement; il se reprochait de n'en avoir pas profité; il se rappelait cent circonstances où il aurait pu dire à propos un mot qui lui eût obtenu la bienveillance de Geneviève, et il éprouvait un regret mortel de sa timidité. Il brûlait de trouver l'occasion de la réparer; mais quand viendrait cette occasion? dans huit jours, dans quatre? un seul lui paraissait éternellement long, et l'ennui dévorait déjà sa vie.

La crainte de se montrer trop empressé et d'effaroucher l'austérité de Geneviève lui faisait seule renoncer aux mille projets romanesques qu'il enfantait presque malgré lui. Mais bientôt, il était forcé de se déclarer que vivre sans la voir était impossible, et qu'il fallait sortir de son inaction ou devenir fou.

Il alla vers le soir à la ville. Il s'assit à l'écart sur un des bancs de la promenade, espérant qu'elle passerait peut-être; mais il vit défiler par groupes toutes les filles de la ville, sans apercevoir le petit pied de Geneviève. Il se rappela qu'elle ne sortait jamais à ces heures-là; il rôda autour de la maison Marteau, sans oser y entrer, car il éprouvait une répugnance infinie à laisser deviner ce qui se passait en lui. A l'entrée de la nuit, il vit sortir

Henriette et ses ouvrières. Geneviève n'était point avec elles. S'il avait su où elle demeurait, il se serait glissé sous sa fenêtre, il l'eût peut-être aperçue; mais il ne le savait pas, et pour rien au monde il ne l'eût demandé à qui que ce fût.

Le lendemain il revint dans la journée, et, tâchant de prendre l'air le plus indifférent, il alla voir Joseph. Joseph ne fut pas dupe de ce maintien grave. Voyons, dit-il, pourquoi ne parles-tu pas de la seule chose qui t'intéresse maintenant? Tu voudrais bien voir Geneviève, n'est-ce pas? Ce n'est pas aisé; j'y pensais ce matin; je cherchais un expédient pour avoir accès dans sa maison, et je n'en ai pas trouvé. Il faudra bien pourtant que nous en venions à bout. Henriette nous aidera.

L'obligeance indiscrète de Joseph choqua cruellement son ami. Il se mit à rire d'un air sec et forcé, en lui déclarant qu'il ne comprenait rien à cette plaisanterie, et qu'il le priait de ne pas l'y mêler davantage.

— Ah! tu fais le fier! Tu te méfies de moi! dit Joseph un peu piqué. Eh bien! comme tu voudras, mon cher, tire-toi d'affaire tout seul, puisque tu n'as pas besoin d'aide.

André s'affligea d'avoir offensé un ami si dévoué; mais il lui fut impossible de revenir sur son refus et sur son désaveu. Il se retira assez triste. Le bon Joseph s'en aperçut, et, pour lui prouver qu'il n'avait pas de rancune, il le reconduisit jusqu'au bout de l'avenue de peupliers qui termine la ville. Avant de sortir d'une petite rue tortueuse et déserte, il lui montra une vieille maison de briques, dont tous les pans étaient encadrés de bois grossièrement sculpté. Un toit en auvent s'étendait à l'entour, et ombrageait les étroites fenêtres. — Tiens, dit Joseph, en lui montrant deux de ces fenêtres, éclairées par le soleil couchant et couvertes de pots de fleurs, c'est là que *Rose respire*. Monter l'escalier, ce n'est pas le plus difficille; mais franchir le pallier et passer la porte, c'est pire que d'entrer dans le jardin des Hespérides.

André, troublé, s'efforça de prendre un air dégagé et de sourire.

— Aurais-je dit quelque sottise? dit Joseph; cela est possible, j'aime trop la mythologie, je ne suis pas toujours heureux dans mes citations.

— Celle-là est fort bonne, au contraire, répondit André; j'en

ris parce qu'elle est plaisante, et que je ne me sens point le courage d'Alcide et de Jason.

Quoi qu'il en soit, André était le lendemain sur l'escalier de la vieille maison rouge. Où allait-il? Il le savait à peine. Serait-il reçu? Il ne l'espérait pas. Il avait à la main un énorme bouquet des plus belles fleurs qu'il avait pu réunir: c'était toute sa recommandation. Il était tour à tour pâle comme ses narcisses et vermeil comme ses adonis. Il se soutenait à peine, et, à la dernière marche, il fut forcé de s'asseoir. C'était déjà beaucoup d'avoir pu arriver jusque-là sans attrouper toute la maison et sans causer un scandale qui eût indisposé Geneviève contre lui. Il avait passé adroitement le long de l'arrière-boutique du chapelier, qui occupait le rez-de-chaussée, sans être aperçu d'aucun des apprentis; au premier étage, il avait évité un atelier de lingères, dont la porte était ouverte, et d'où partait le refrain de plusieurs romances très aimées des grisettes de tous les pays, tel que

Bocage que l'aurore
Embellit de ses feux, etc.

Ou bien

Il ne vient pas, où peut-il être? etc.

Ou bien encore

Fleuve du Tage, etc., etc.

André cacha son bouquet dans son chapeau, et, tournant le dos à la porte entr'ouverte, il franchit cet étage comme un éclair et ne s'arrêta qu'au troisième. Là, tout palpitant, se recommandant à Dieu, il s'approcha de la porte à trois reprises différentes, et s'en éloigna aussitôt, incertain s'il ne laisserait pas son bouquet et ne s'enfuirait pas à toutes jambes. Enfin une quatrième résolution l'emporta. Il frappa bien doucement, et près de s'évanouir, s'appuya contre le mur.

Cinq minutes d'un profond silence lui donnèrent le temps de se reconnaître. Il pensa que Geneviève était sortie, et il se réjouit presque d'échapper à la terrible émotion qu'il avait résolu de braver. Cependant le désir de la voir fut plus fort que sa poltronnerie,

et il allait frapper de nouveau lorsque ses yeux, accoutumés à l'obscurité de l'escalier, distinguèrent un petit carré de papier collé sur la porte. Il l'examina quelques instans et réussit à lire :

GENEVIÈVE, fleuriste.

Et un peu plus bas, en plus petits caractères: *Tournez le bouton, s'il vous plaît.*

André, transporté d'une joie étourdie, ouvrit la porte et entra dans une vieille salle proprement tenue, meublée de quatre chaises de paille, d'une petite provision de raisins suspendue au plafond, et d'une toile noire et usée, où l'on retrouvait quelques vestiges d'une figure de Vierge tenant un enfant Jésus dans ses bras. Une petite porte, sur laquelle était encore écrit le nom de Geneviève, était placée au bout de cette salle. Cette fois André sentit toutes ses terreurs se réveiller; mais après tout ce qu'il avait déjà osé, il n'était plus temps de renoncer lâchement à son entreprise: il frappa donc à cette dernière porte qui s'ouvrit ausitôt, et Geneviève parut.

Elle devint toute rouge, et le salua avec un embarras où André crut distinguer un peu de mécontentement. Il balbutia quelques mots, mais il perdit tout-à-fait contenance en s'apercevant que Geneviève n'était pas seule. Mme Privat était debout auprès d'un carton de fleurs, et se composait un bouquet de bal. Elle jeta sur André un regard de suprise et d'ironie: c'eût été une si bonne fortune pour elle de pouvoir publier une jolie médisance bien cruelle sur le compte de la vertueuse Geneviève! Geneviève sentit le danger de sa position, et, prenant aussitôt une assurance pleine de fierté: Entrez, dit-elle, monsieur le marquis, ayez la bonté de vous asseoir et d'attendre un instant. Vous voudrez bien me faire votre commande après que j'aurai servi madame.

Et, se rapprochant de Mme Privat, elle ouvrit tous ses cartons avec une dignité calme qui en imposa un instant à la merveilleuse provinciale. Mais l'occasion était trop bonne pour y renoncer aisément. Après avoir choisi quelques boutons de rose mousseuse, Mme Privat se retourna vers André, qu'elle déconcerta tout-à-fait avec son regard curieux et impertinent. —

Vraiment, dit-elle, en s'efforçant de prendre un ton enjoué, c'est la première fois que je vois un jeune homme venir commander des fleurs artificielles. Vous ne recevez pas souvent la viste de ces messieurs, n'est-ce pas, mademoiselle Geneviève?

— Pardonnez-moi, madame, répondit froidement Geneviève, je reçois très souvent des commandes de bouquets pour les mariages et pour les présens de noces; et ces messieurs m'apportent quelquefois les fleurs qu'ils veulent me faire faire.

—Ah! M. de Morand se marie? dit vivement Mme Privat en fixant sur lui un regard scrutateur.

Son impertinence étonna tellement André, qu'il hésita un instant à répondre; mais l'indignation l'emportant sur sa timidité naturelle, il répondit effrontément: Non, madame, je m'occupe de botanique, et je désire avoir une collection de certaines fleurs que mademoiselle a le talent d'imiter parfaitement. C'est un herbier de nouvelle espèce, auquel M. Forez, mon ancien précepteur, s'intéresse beaucoup. Quant au mariage, les pauvres maris sont tellement ridicules pour le moment dans ce pays-ci, que j'attendrai un temps plus favorable.

Mme Privat se mordit la lèvre et sortit brusquement. La réponse d'André faisait allusion à une aventure récente de son ménage; et, quoique André ne fût pas méchant, il n'avait pu résister au désir de lui fermer la bouche. Quand elle fut sortie, il regarda Geneviève en souriant, espérant que cet incident allait faire oublier l'audace de sa visite; mais il trouva Geneviève froide et sévère. — Puis-je savoir, monsieur, lui dit-elle, ce qui me procure l'honneur de votre présence?

André se troubla. — Je mérite que vous me receviez mal, répondit-il. J'ai été étourdi et imprudent, mademoiselle, en m'imaginant que c'était une chose toute simple que de venir vous offrir ces fleurs. L'impertinente personne qui sort d'ici m'a fait sentir mon tort; me le pardonnerez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Geneviève, s'il est vrai que vous n'en ayez pas prévu les suites, et si vous me promettez de ne pas m'y exposer une seconde fois.

— J'aimerais mieux renoncer au bonheur de vous revoir jamais que de vous causer une contrariété, répondit André; et, laissant son bouquet sur la table, il se leva tristement pour se

retirer, mais une larme vint au bord de sa paupière, et Geneviève, qui s'en aperçut, se troubla à son tour.

— Au moins, lui dit-elle avec douceur, je ne vous chasse pas, et puisque vous n'avez eu que de bonnes intentions aujourd'hui, je vous remercie de votre bouquet.

En même temps, elle le prit et l'examina. André s'arrêta, et resta debout et incertain.

— Il est bien joli, dit Geneviève. Comment appelez-vous ces fleurs roses si rondes et si petites?

— Ce sont des hépatiques, répondit-il en se rapprochant; voici des belles de nuit à odeur de vanille, de la giroflée-mahon blanche, et des mauves couleur de rose.

— Oh! celles-là se fanent vite, dit Geneviève. Je vais les mettre dans l'eau.

Elle délia le bouquet et le mit dans un vase plein d'eau fraîche, en arrangeant chaque fleur avec soin. Pendant ce temps, André examinait les cartons ouverts et admirait la perfection des ouvrages de Geneviève. Cependant il lui échappa une exclamation de blâme qui faillit faire tomber le vase de fleurs des mains de la jeune fille.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle.

— O ciel! répondit André, des fuxias à calice vert. Cela n'existe pas. C'est une invention gratuite.

— Hélas! vous avez raison, dit Geneviève en rougissant, ce n'est pas ma faute. Une demoiselle de la ville, pour qui j'ai fait cette branche de fuxia, l'a voulu ainsi. En vain je lui ai montré l'original; elle s'est obstinée à trouver ce bouquet trop rouge. Feuilles, tiges, fleurs, tout, disait-elle, était de la même teinte. Elle m'a forcée d'ajouter ces feuilles, qui sont d'un ton faux, et des doubles calices....

— Qui sont d'une monstruosité épouvantable, dit André avec chaleur. Quoi! mutiler une si jolie plante, si gracieuse, si délicate!

— Il y a des gens de si mauvais goût! reprit Geneviève; tous les jours on me demande des choses extravagantes. J'avais fait des millepertuis de Chine assez jolis; aussitôt toutes ces dames en ont demandé : mais l'une les voulait bleus, l'autre rouge, selon la couleur de leurs rubans et de leurs robes. Que voulez-vous que devienne la vérité devant de pareilles considérations?

Je suis bien forcée, pour gagner ma vie, de céder à tous ces caprices; aussi je ne fais que pour moi des fleurs dont je sois contente. Celles-là, je ne les vends pas, ce sont mes études et mes vrais plaisirs. Je vous les ferais voir si....

— Oh! voyons-les, je vous en supplie, dit André, montrez-moi ces trésors.

Geneviève alla ouvrir une armoire réservée, et montra à son jeune pédant une collection de fleurs admirablement faites. — Voici du véritable fuxia, dit-elle, en lui désignant avec orgueil une branche de cette jolie plante.

— Ceci est un chef-d'œuvre, dit André en la prenant avec précaution. Vous ne savez pas quelles immenses ressources vous offre votre talent. Un amateur paierait cette fleur un prix exorbitant. Cependant on pourrait y faire encore une légère critique; les fleurs sont trop régulièrement parfaites; la nature est plus capricieuse, plus sans façon. Ainsi, le calice du fuxia a souvent cinq pétales et souvent trois, au lieu de quatre qu'il doit avoir. Les caryophyllées sont sujettes à ces erreurs continuelles et n'en sont que plus belles. Voyez ce violier jaune qui est sous votre fenêtre.

— Vous avez peut-être raison, dit Geneviève. Moi, j'évitais cela dans la crainte de mal faire. Aimez-vous ces pois de senteur?

— Il n'y manque que le parfum; cependant voici un petit défaut. Toutes les légumineuses ont dix étamines, mais neuf seulement sont réunies dans une sorte de gaîne; la dixième est indépendante des autres, et vous n'avez pas observé cette particularité.

— Êtes-vous sûr de cela?

— Il y a du genêt d'Espagne dans mon bouquet. Déchirez-en une fleur.

— En vérité vous avez raison, mais vous êtes bien sévère. Tant mieux pourtant, il y a beaucoup à profiter avec vous. Continuez donc à m'instruire, je vous en prie.

André examina tous les cartons, et trouva peu à critiquer, beaucoup à louer; mais il ne négligea aucune occasion de relever les fautes légères de l'artiste, car il sentit que c'était le moyen de captiver l'attention et de rendre sa présence désirable.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Geneviève quand il eut fini, je

n'oserai plus achever une fleur nouvelle sans vous consulter ; car vous en savez plus que moi.

— Vous en sauriez bien vite autant, si vous vouliez faire de votre art une étude un peu méthodique. Certainement, à force de recherches et d'observations, vous savez une infinité de choses que je ne saurai jamais ; mais l'ordre qu'on m'a fait mettre dans cette étude, m'a appris des choses très simples que vous ignorez. M. Forez avait pour cela une méthode admirable et d'une clarté parfaite.

— Et comment faire pour savoir ? dit Geneviève.

— Laissez-moi vous apporter mes cahiers et mon herbier ; avec une heure d'application par jour, vous en saurez dans un mois plus que M. Forez lui-même.

— Oh ! que je le voudrais ! dit Geneviève ; mais cela est impossible. Orpheline et seule comme je suis, je ne puis recevoir vos visites, sans m'exposer aux plus méchans propos.

— N'êtez-vous pas au-dessus de ces puériles attaques ? dit André. A quoi vous a servi toute une vie de retraite et de prudence, si vous êtes aussi vulnérable que la plus étourdie de vos compagnes, et si, au premier acte d'indépendance que votre raison voudra tenter, l'opinion ne vous tient aucun compte d'une sagesse que vous avez si bien prouvée ?

— L'opinion, l'opinion !... dit Geneviève en rougissant. Ce n'est pas que je la respecte ; je sais ce qu'elle vaut, dans ce pays du moins ! mais je la crains. Je n'ai pas de famille, personne pour me protéger ; la méchanceté peut me prendre à partie, comme elle a fait tant de fois pour de pauvres filles qui avaient bien peu de torts à se reprocher. Elle peut me rendre bien malheureuse...

— Oui, si vous manquez de caractère ; mais si vous avez le juste orgueil de la vertu, si vous êtes pénétrée de votre propre dignité...

— Ne me dites pas cela, on me reproche déjà d'être trop fière.

— Si j'avais le droit de vous faire un reproche, ce ne serait pas celui-là...

— Et lequel donc ? dit Geneviève vivement, puis elle s'arrêta tout à coup, et André lut sur son visage qu'elle était fâchée d'avoir laissé échapper cette question, et qu'elle craignait une réponse trop significative.

— Je n'ai pas ce droit, répondit-il tristement, et je ne me flatte pas de l'avoir jamais. Vous craignez le blâme, quelle raison assez forte auriez-vous pour le braver ? Ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Je déraisonne souvent.

— Cet aveu n'est pas rassurant, dit Geneviève en s'efforçant de sourire, pour quelqu'un qui comptait vous demander souvent des conseils.

— Sur la botanique? reprit André. Je vous enverrai mes cahiers. Si quelque passage vous embarrasse, veuillez faire un signe sur la marge, et me le renvoyer; je demanderai une explication détaillée à M. Forez et le prierai de la rédiger lui-même. Je vous la ferai parvenir par Mlle Marteau ou par Mlle Henriette, ou par telle autre personne que vous me désignerez. De cette manière, il me sera impossible de vous compromettre, et je ne serai pour personne un sujet de trouble et de scandale.

Geneviève fut affligée de l'entendre s'exprimer d'un ton froid et blessé. Sa douceur et sa sensibilité naturelles parlèrent plus vite que sa raison.

— J'aimerais mieux, dit-elle, recevoir ces explications de vous directement; je comprendrais plus vite et je pourrais vous remercier moi-même de votre complaisance. Je ne sais pas comment il me deviendra possible de recevoir vos avis; mais j'en chercherai le moyen... S'il me faut y renoncer, croyez que j'en aurai du regret, et que je conserverai de la reconnaissance pour vous.

Elle s'arrêta toute troublée, et André se sentit si ému qu'il craignit de se mettre à pleurer devant elle. C'est pourquoi il se retira précipitamment, en faisant de profonds saluts et en attachant sur elle des regards pleins de douleur et de tendresse.

Quand il fut sorti, Geneviève se laissa tomber sur une chaise, mit les deux mains sur son cœur, et le sentit battre avec violence. Alors, épouvantée de ce qu'elle éprouvait et n'osant s'interroger elle-même, elle se jeta à genoux et demanda au ciel de lui laisser le calme dont elle avait joui jusqu'alors.

Elle fut presque malade le reste de la journée, et ne toucha point au frugal dîner qu'elle avait préparé elle-même comme à l'ordinaire. Vers le soir, elle s'enveloppa de son petit schall et alla se promener derrière la ville, dans un lieu solitaire où elle était sûre de pouvoir rêver en liberté. Quand la nuit vint,

elle s'assit sur une éminence plantée de néfliers, et elle contempla le lever de ces planètes dont André lui avait expliqué la marche. Peu à peu ses idées prirent un cours extraordinaire, et les connaissances nouvelles que la conversation d'André lui avait révélées, portèrent son esprit vers des pensées plus vagues, mais plus élevées. Lorsqu'elle revint sur elle-même, elle s'étonna de trouver à ses agitations de la journée moins d'importance qu'elle ne l'avait craint d'abord. Elle ressentait déjà l'effet de ces contemplations où l'ame semble sortir de sa prison terrestre et s'envoler vers des régions plus pures; mais elle ne se rendait raison d'aucune de ces impressions nouvelles, et marchait dans ce pays inconnu avec la surprise et le doute d'un enfant qui lit pour la première fois un conte de fées.

Geneviève n'était point romanesque. Elle n'avait jamais désiré d'aimer ou d'être aimée. Elle ne pensait aux passions qu'avec crainte, et s'était promis de s'y soustraire à la faveur d'une vie solitaire et laborieuse. Naturellement aimante et bonne, elle commençait à pressentir vaguement l'amour d'André pour elle. Elle n'eût pas osé se l'expliquer à elle-même, mais elle avait compris instinctivement ses tourmens, ses craintes et son chagrin de la matinée. Elle en avait été émue sans savoir pourquoi, et elle lui avait parlé avec une bienveillance qui ne cachait pas un sentiment plus vif. Geneviève n'avait pas d'amour, et quand elle chercha consciencieusement la cause de son trouble, elle reconnut en elle-même le regret d'avoir commis une imprudence. Qu'avais-je donc ce matin, en effet? se demanda-t-elle. Et pourquoi me suis-je laissé émouvoir si vite par les idées et les discours de ce jeune homme? Pourquoi l'ai-je tant remercié? Qu'a-t-il fait pour moi? Il m'a expliqué des choses bien intéressantes, il est vrai; mais il l'a fait pour soutenir la conversation ou pour le plaisir de voir mon étonnement. Et puis il m'a apporté un bouquet que j'aurais pu cueillir moi-même dans les prés, et fait une visite dont, grâce à Mme Privat, toute la ville jase déjà. Pourquoi m'a-t-il fait cette visite? Si c'était par amitié, il aurait dû prévoir à quels dangers il m'exposait. Et moi qui l'ai si bien senti tout de suite, d'où vient que sur deux ou trois grandes paroles qu'il m'a dites, j'ai presque promis de braver, pour le voir, les railleries des méchans et des sots? Ah! je suis une folle. Je désire m'élever au-dessus de ma fortune

et de mon état. Qu'y gagnerai-je ? Quand j'aurai appris tout ce que mes compagnes ignorent, en serai-je plus heureuse?... Hélas ! il me semble que oui ; mais c'est peut-être un conseil du démon. Déjà j'étais prête à sacrifier ma réputation au plaisir d'apprendre la botanique et de causer avec un jeune homme savant. Mon Dieu, mon Dieu ! défendez-moi de ces idées-là et apprenez-moi à me contenter de ce que vous m'avez donné.

Geneviève rentra plus calme et résolue à ne plus revoir André. Elle se tint parole, car elle reçut les cahiers et les herbiers par Henriette, et ne les ouvrit pas, dans la crainte d'y trouver trop de tentations. Elle s'habitua, en peu de jours, à penser à lui sans trouble et sans émotion. Une quinzaine s'écoula sans qu'elle sortît de sa retraite, et sans qu'elle entendît parler du désolé jeune homme, qui passait une partie des nuits à pleurer sous ses fenêtres.

(*La suite au prochain volume.*)

Chronique.

La maison Levrault publie en ce moment, sous les auspices du ministre de l'instruction publique, un ouvrage d'un haut intérêt; c'est le VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, de M. Alcide d'Orbigny, pendant les années de 1826 à 1833.

Le bel ouvrage de M. de Humbold sur cette contrée contient la description des pays situés d'un côté et de l'autre de l'équateur, en remontant vers le nord, et s'arrête au Mexique. Celui de M. d'Orbigny commence par la partie la plus méridionale; ce voyageur a parcouru les immenses contrées qui s'étendent depuis la Patagonie, en remontant vers la ligne, jusqu'au Haut-Pérou, et à la république de Bolivia, c'est-à- dire jusque-là où s'arrête l'excursion de M. de Humbold.

Le VOYAGE de M. d'Orbigny est dès lors tout à la fois la suite et le complément de celui de M. de Humbold pour l'Amérique méridionale.

Ce grand et bel ouvrage se composera de sept volumes in-4°, ornés de 450 planches, et qui se diviseront en 75 livraisons: la première, qui vient de paraître, fait le plus grand honneur à l'éditeur; l'exécution des planches est confiée aux meilleurs artistes, et le texte, imprimé à Strasbourg, ne laisse rien à désirer.

— Nous apprenons que le carnaval de Bruxelles a été égayé par une mascarade élégante et de bon goût, dont l'arrangement avait été réglé par deux de nos compatriotes. Dans une voiture magnifique, attelée de six chevaux, étaient réunis tous les personnages du PHILTRE, et notamment le charlatan *Fontanarose*. Bouquets, bonbons, devises, ont été distribués au populaire Bruxellois. Ces innocens Français, dans un excès de courtoisie, avaient ajouté à leurs galans projectiles quelques douzai-

nes d'oranges qui ont provoqué dans la foule plusieurs cris : *A bas les orangistes!* Nos voisins sont bien forts sur le calembour.

Ils ont voulu montrer qu'ils ne l'étaient pas moins sur la contrefaçon, car, le jour suivant, la même mascarade, copiée et imitée avec toute la maladresse du plagiat, s'est promenée dans la ville, avec renfort de facéties belges et de quolibets flamands.

—On s'est beaucoup entretenu dans le monde de la disparition d'un jeune homme du faubourg Saint-Germain, dont la famille n'avait plus de nouvelles depuis le mardi-gras. Il n'y a dans ce fait qu'une erreur de sexe. Voici la vérité : Une dame *de la haute*, vivement piquée par les récits fabuleux du bal Muzard, après avoir dîné au *cabaret*, tête-à-tête avec son mari, le tourmenta avec une insistance tellement déraisonnable, pour aller passer une demi-heure dans ce sanctuaire de l'orgie, qu'il fallut lui céder. Le domino est, dit-on, conspué chez Muzard; on va prendre un pierrot chez Mlle Lechat. Le mari choisit un nez, avec accompagnement de lunettes et de fausses moustaches, et le couple vient nager dans ce flot de masques, dont le flux et le reflux ébranlent le péristyle du bal Saint-Honoré. Entrés dans la salle, le mari et la femme sont bientôt séparés par un de ces galops furieux où s'entrechoquent des danseurs écumans, des femmes ivres de poussière et de bruit. Le mari passe la nuit à demander sa moitié aux gardes municipaux, aux sergens de ville, au vestiaire, au bureau des cannes, à Muzard lui-même; Muzard répond par six coups de pistolet; c'était le *crescendo* de la fameuse contredanse des CHAISES CASSÉES. Le lendemain, visite à la Morgue, au préfet de police; pas de femme! Deux jours après, M.*** reçoit un paquet enveloppé d'un foulard; c'était le chapeau de pierrot de Mme***, avec ces trois mots: *La suite à demain!* Puis successivement, de jour en jour, et avec le même avis, on lui fait parvenir la casaque, le pantalon, les bas, les souliers, puis le corset; enfin, toutes les parties du vêtement de l'épouse perdue. M.*** espérait que le retour de sa femme suivrait d'un jour le dernier envoi. Hélas! on y avait joint un billet contenant cette promesse laconique et foudroyante: *Le reste à la mi-carême!* Morale: allez au bal Muzard sans habit; on vous en arracherait les pans; sans canne; vous ne l'obtiendriez que le surlendemain; sans femme; on ne vous la rendrait qu'au bout de vingt jours!

TABLE DES MATIÈRES.

